

Epist.

Le Pays

431

~~30. X.~~

Y. de la Roche

1741

~~37.~~

2
~~Le Pays~~



174

~~E. H. 101.~~

~~B. L. Franc.~~

~~483~~

~~Lang's~~

AMITIEZ, AMOVRS,

ET

AMOVRETTES

PAR M^R LE PAYS.

NOUVVELLE EDITION.

*Reueuë, corrigée & augmentée de la
ZELOTYDE, Histoire Galante,*

Composée par le mesme Auteur.

Ex

Foy:



Libris

Wageneckher

A PARIS;

N^o 70.

Chez CHARLES DESERCY, au Palais,
au fixième Pilier de la Grand'Salle, vis-à-vis
la Montée de la Cour des Aydes, à
la Bonne-Foy couronnée.

M. DC. LXXII.
Avec Privilege du Roy.





A MESSIEURS
MESSIEURS
CL. B. ET D. A.
CONSEILLERS DU ROY
en ses Conseils, &c.



ESSIEURS.

*Je ne pouvois avec justice consacrer mes
Amitiez, qu'aux plus considerables de mes
Amis. Si i'avois fait ce present à quelqu'au-
tre, je croirois vous avoir fait un larcin, &
toute ma vie ma conscience me le reproche-
roit comme un crime. L'honneur que vous
me faites tous trois de m'aimer, me touche
si sensiblement, qu'il n'est rien que je ne*

EPISTRE.

voulusse faire, pour vous en témoigner ma gratitude; Et comme ma foiblesse m'empêche de m'en acquiter par des services effectifs, je veux au moins dans cette occasion en demeurer d'accord par un aven public qui puisse apprendre à tout le monde, qu'il n'est point d'amitié plus genereuse que la vostre. Dans un temps où chacun regle ses Amis par ses interests; dans un temps où l'on n'estime pas davantage l'amitié qui ne peut servir, que la haine qui ne peut nuire, vous aimez tous trois un Homme aussi inutile que moy; un Homme qui n'est puissant qu'en bonne volonté, & auquel vous ne laissez pas de faire des graces tous les iours. Tous ce que ie puis, **MESSIEURS**, pour les reconnoistre, c'est de les avoüer icy, & selon moy une semblable reconnoissance n'est pas de celles qui coûtent le moins. Ceux qui ont l'ame fiere, ont assez de peine à dire publiquement qu'ils dcivent beaucoup; un Homme genereux trouveroit bien plus doux de payer, que de se confesser redevable. Je le confesse pourtant, & suis ravi que tout le monde sçache que je vous suis obligé, & que je vous le seray eternellement: Car en verité je ne croy pas que jamais la Fortune me mette en estat de m'acquiter de ce que je vous dois, si vous ne prenez pour

E P I S T R E.

payement les petits divertissemens que ce
 Livre vous offre. Je sçay bien qu'un Hom-
 me qui ne paye que d'esprit , n'a pas grand
 credit au mal-heureux siecle où nous som-
 mes , & qu'on demande quelque chose de
 plus réel & de plus solide , que des Vers
 Galants & des Lettres dorées : Mais je sçay
 bien aussi que le siecle n'est point si corrom-
 pu , qu'il ne s'y trouve encore des gens qui
 ont l'ame saine , & les inclinations loüa-
 bles ; qui n'abandonnent pas les Muses ,
 quoy qu'ils suivent la Fortune ; qui estiment
 le Potosi , sans mépriser le Parnasse ; &
 qui n'aiment pas si fort les richesses , qu'ils
 ne donnent quelque part dans leur cœur à
 la Science & à la Galanterie. Estant cer-
 tain , *MESSIEURS* , que vous estes
 de ce nombre , j'ay crû que vos occupations
 serieuses ne vous empêcheroient pas de goû-
 ter quelquesfois avec plaisir l'enjoûment de
 ma Muse ; & que quand vous voudriez
 vous délasser de vos affaires , vous seriez
 bien aises de converser pendant quelques
 momens avec mes Amis & mes Maistres-
 ses. C'est ce qui m'a obligé à vous dedier
 ce Recueil ; & je vous puis jurer qu'en le
 donnant au Public , j'ay moins regardé ma
 gloire , que vostre divertissement : Je n'ay
 pas tant aspiré à me faire connoistre de tous

EPISTRE.

le monde , qu'à estre bien connu de vous. Je me suis imaginé qu'en lisant mes Poësies & mes Lettres , vous y découvririez le fonds de mon ame & de mon esprit , & que vous y trouveriez quelques qualitez qui vous feroient augmenter l'amitié que vous m'avez toujours témoignée. Vous y verrez peut-estre que je n'ay pas toujours esté un Amant fort fidelle : mais vous y remarquerez sans doute que j'ay toujours esté un Amy fort sincere. Quand mesme je devrois rompre avec le beau Sexe , je veux bien avoüer franchement que mon cœur est plus sensible à l'Amitié qu'à l'Amour , & que je n'ay jamais eu de Maistresse qui m'ait esté si chere que mes Amis. Je dis plus , & je puis protester que cette tendresse , cette inquiétude , ces soins & ces empressements qu'on voit dans les Amoureux , on les remarque en moy pour mes veritables Amis. Et voila , MESSIEURS , ce que ie souhaite que vous reconnoissiez en lisant mon Recueil , & ce qui m'a inspiré le dessein de vous consacrer mes Amitiez. Je vous l'ay déjà dit , en vous faisant ce present , je suis liberal de vostre propre bien : ie vous donne ce qui est à vous-mesmes ; & ainsi vous ne m'en estes pas obligez. Mais oserois-je vous dire que vous m'etes beaucoup re-

EPISTRE.

dévables, puis que je vous dédie à mesme
 temps mes Amours, & mes Amourettes ?
 C'est vous reveler tous les secrets de mes
 Maistresses, & vous faire part de toutes
 mes bonnes fortunes. Tout de bon il n'est
 rien de si precieux qu'une telle confidence,
 & sans doute vous voila dignement payez de
 toutes les obligations que je vous avois. Vous
 riez peut-estre d'une maniere de s'acquiter
 si facile & si plaisante : En effet, M E S-
 SIEURS, vous avez sujet d'en rire. Je
 me trouve moy-mesme plaisant de vouloir
 vous payer de mes plaisirs, & divertir vos
 esprits des choses qui ont divertiy le mien :
 Mais d'un mauvais payeur il faut tout
 prendre. Les gens qui ne sont riches que
 d'esprit, ne sçauroient payer que de leur
 bien, & tout leur bien consiste en jolis
 Vers & en belles Lettres. Au reste, vous
 jugerez de ma Muse par cette sorte de Ba-
 gatelles ; & si vous la croyez capable d'en-
 treprendre quelque chose de plus grand, je
 vous promets qu'elle s'occupera bien-tost à
 de plus belles & de plus riches matieres.
 Elle travaillera à vous faire des Eloges, &
 à louer les trois Hommes du monde les plus
 loüables. Je difere à luy donner cet employ,
 jusques à ce que ses ouvrages soient dignes
 de passer à la Posterité, & qu'elle puisse im-

ÉPISTRE.

mortaliser cette vertu, ce mérite, & cette
amitié, qui vous unit tous trois, & qui
vous a acquis parmi les honnestes gens
une approbation si générale. Je suis avec
respect,

MESSIEURS.

Vostre très-humble & très-
obeissant serviteur,
LE PAYS.



A V

LECTEUR.

NL ne tient qu'à moy de vous dire icy , comme la pluspart de ceux qui mettent leurs Ouvrages au jour , que l'on me fait Autheur par force ; que mes Amis m'ont arraché des mains les Lettres & les Poësies que je vous donne , & que jamais elles ne seroient sorties de mon Cabinet , sans la violence que l'on m'a faite. Mais je suis trop sincere , pour vous déguiser la verité ; Je veux bien vous dire la chose comme elle est. Il est vray que quelques-uns de mes Amis m'ont conseillé de faire part au Public de mes divertissemens particuliers , & que mesme ils m'ont flaté de l'esperance de quelque succès : mais il est vray aussi qu'aucun d'eux ne

A vj

ÀU LECTEUR.

m'a mis le poignard à la gorge, & que si j'eusse voulu, *mes Amitiez*, *mes Amours* & *mes Amourettes*, ne seroient point devenues des choses publiques. C'est de mon propre mouvement, mon cher Lecteur, que je vous donne mes petits Ouvrages, & par la seule demangeaison que j'ay de m'ériger en Auteur. Je sçay assez que ce glorieux titre n'est pas trop bien deû à un Homme qui n'a fait que des Sonnets, des Madrigaux, & des Lettres, & qu'après l'impression de ce Volume, on pourroit encore me le disputer sans me faire une grande injustice. Mais pourtant, un Ouvrier qui ne s'employe qu'à des Bijoux, qui ne fait que des Bagues & des Cachets, n'oseroit-il prendre le nom d'Ouvrier? Celuy qui fit un Chariot, qu'une Mouche couvroit de ses aîles, cet autre qui enferma l'Iliade d'Homere dans une coque de noix, les Peintres qui n'ont excellé qu'en Mignature, les Hantises & les Petirots, n'oseroient ils se vanter d'auoir fait quelque chose de grand, quoy qu'ils n'ayent iamais travaillé qu'en petit? Mais encore, quand par cette raison je ne meriterois pas le nom d'Auteur, j'ay crû que dans vn temps où les titres sont à si bon marché,

AU LECTEUR.

dans un temps où chaque Gentil-homme a nom Monsieur le Marquis, & chaque Ecclesiastique Monsieur l'Abbé, je pouvois bien aussi m'appeller Monsieur l'Authur. J'ay crû enfin que dans un País où l'on souffre des Marquis sans Marquisats, & des Abbez sans Abbayes, on pourroit bien aussi souffrir des Autheurs sans auctorité. C'est au nombre de ceux-là que l'on me mettra sans doute : Il n'importe, ie seray toujours Authur, & cette qualité est considerable à un Homme qui n'en a point d'autre. Il est permis d'aller à la reputation par toutes sortes de voyes. Ne faisant point de bruit dans le monde, ny par mes richesses, ny par mes dignitez, au moins faut-il tâcher d'en faire par le peu d'esprit que j'ay receu de la Nature. Il est glorieux de se faire connoistre par quelque chose de recommandable ; il est doux de se faire montrer quand on passe,

Nam pulchrum digito monstrari, & dicier, hic est.

D'ailleurs quel honneur à mes Neveux, d'avoir un Authur pour parent ? Dans cinq ou six siecles ils pourront avoir eu dans leur race d'illustres Magistrats & de grands Capitaines, dont ils ne sçauront point de nouvelles : mais mon Livre, qui

À U LECTEUR.

sera demeuré en quelque coin, leur apprendra qu'ils auront eu un Parent Auteur. Ils me citeront à tous momens ; ils m'allegueront sur toutes sortes de matieres. J'ay mesme déjà quelques Parentes qui n'auront garde de s'en taire, & qui seront bien fieres, quand elles diront : *Mon Frere l'Auteur a fait un Livre nouveau, mon Neveu l'Auteur m'a écrit la plus polie Lettre du monde, mon Cousin l'Auteur m'a envoyé des Vers tout à fait galants.* Apres cela, mon cher Lecteur, qui pourroit s'en defendre ? Apres cela ne m'excuserez-vous pas, si j'ay fait mettre au jour mes Poësies & mes Lettres ? Vous n'y trouverez pas tant de force qu'en celles de Balzac, ny tant de douceur qu'en celles de Voiture ; mais vous y trouverez de la nouveauté, qui est un charme que n'ont plus les unes ny les autres, & qui a souvent accoustumé de surprendre. Quelque succès qu'ayent eu les Ouvrages de ces deux grands Hommes, on ne doit pourtant pas se desesperer, ny cesser d'écrire apres eux. L'Eloquence & la Galanterie sont deux grands Païs, où ils ont fait de longs & d'heureux voyages, & d'où ils ont rapporté de grands tresors : toutefois ils ne les ont pas épuisez. Il y a encore eu

AU LECTEUR.

pour eux des terres inconnuës ; ils nous y ont encore laissé de petits cantons à découvrir. Pour moy je ne pretens pas avoir fait assez de chemin, pour estre allé jusques-là. C'est assez à un Homme de mon âge & de ma profession, d'avoir suivy de loin deux Guides si illustres, & d'avoir tâché à marcher sur leurs traces. Mes Amis ont voulu me faire croire que j'y avois reüssy ; ils m'ont dit que mes Poësies & mes Lettres estoient marquées de leur caractere, & qu'elles ne donnoient point dans la fausse galanterie. Vous en jugerez, raisonnable Lecteur, & je prendray conseil de vostre jugement, pour sçavoir si je dois continuer à vous faire part de mes Ouvrages. S'ils ne sont pas assez heureux pour vous plaire, vous ne devez pas craindre que ie vous en importune une seconde fois. Mon esprit n'est point incorrigible ; je ne suis point idolatre de mes productions ; je ne veux point augmenter le nombre de ces Autheurs à toute outrance, qui ne se rebutent point pour vos mépris, & qui sans en estre priez, vous font chaque jour des presens, desquels vous vous passeriez bien. Pour peu que vous témoigniez estre dégousté des miens, j'en feray plus dégousté que vous-

AU LECTEUR.

mesme. Cependant je dois pour mon honneur vous donner quelques avis, qui peut-estre seront capables de vous faire trouver quelque plaisir dans la lecture de mes Bagatelles.

J'ay donné à mon Recueil le titre d'*Amitiez, Amours, & Amourettes*, parce qu'il explique, comme il me semble, assez bien les sujets de toutes les Pieces que vous y verrez. Personne ne trouvera mauvais que j'aye publié mes Amitiez: Mais quelques-uns trouveront peut-estre étrange que j'aye rendu mes amours publiques; Peut-estre que le beau Sexe m'accusera d'indiscretion. Si cela arrive, il me sera aisé de me justifier, en répondant que bien que j'apprenne mes amours à tout le monde, je ne laisse pas de les tenir cachées; i'en publie la galanterie, mais je n'en découvre point le secret. Le soin que j'ay eu de supprimer les noms, & de taire les choses qui pouvoient faire tirer des conjectures, met à couvert les personnes avec lesquelles i'ay eu commerce. Outre qu'ayant demeuré en beaucoup de Provinces differentes, & ayant confondu dans mon Recueil les galanteries faites en divers lieux, il sera presque impossible d'asseoir aucun jugement assuré, ny de

À U LECTEUR.

faire aucune application juste. De sorte que quand ma Caliste, ma Margoton, & mon Iris, deviendroient aussi fameuses que la Corinne d'Ovide, la Laure de Pétrarque, & la Claudine de Colletet, leur honneur ne laisseroit pas de demeurer entier; leur réputation n'en recevroit pas la moindre tache. Elles auront le plaisir, aussi bien que les autres à qui j'ay écrit, de voir dans mes Vers & dans mes Lettres l'Histoire de nos Amours, & d'estre les seules à s'y reconnoître. Il est vray qu'ayant supprimé le nom de mes Maîtresses, je n'avois pas la mesme raison, pour supprimer celui de mes Amis. Je n'ignore pas mesme que l'on prend plus de plaisir à lire des Lettres, quand on connoist ceux à qui elles ont esté écrites: mais comme je ne sçay point encore le jugement que l'on fera de mon esprit, j'ay crû que je ne devois pas hazarder l'honneur de mes Amis, jusques à ce que j'eusse appris de la voix publique, s'il y a eu pour eux de la gloire ou de la honte, d'avoir entretenu avec moy commerce d'amitié. Outre que si mes Lettres réussissent de cette maniere, je me pourray vanter qu'elles se feront soutenuës d'elles-mesmes, & qu'elles n'auront tiré de l'éclat que

AU LECTEUR.

de leur propre beauté. Il y en a quelques-unes, mon cher Lecteur, que vous trouverez peut-estre un peu longues. Mes Amis ont tâché de me persuader qu'il n'y a que moy qui m'en puisse appercevoir, & qu'il est de mes Lettres comme des Oraisons d'Isocrate : mais vous n'este pas obligé d'en croire à leur témoignage. S'il y en a donc quelques-unes qui vous paroissent longues, vous chercherez celles qui le sont moins. Vous en trouverez d'enjoüées, vous en trouverez de sérieuses; vous trouuerez mesmes des Billets de Femmes, qui sans doute ne vous déplairont pas; & que j'ay meslez parmy les miens, afin que les uns püssent donner de la clarté aux autres : Car ce que j'ay affecté en faisant mon Recueil, ç'a esté de ny mettre rien, qui ne fût intelligible à tout le monde. Il est des Lettres qui ne peuvent divertir que les personnes qui ont part à l'intrigue, qui sont trouvées jolies & spirituelles, de ceux qui en sçavent le sujet, & qui paroissent obscures & ridicules à ceux qui en ignorent le mystere. J'en avois plusieurs de cette nature, que j'ay supprimées; & j'ay tâché d'éclairer les endroits les moins obscurs de celles que je donne au Public. Peut-

AU LECTEUR.

estre que malgré le soin que j'y ay pris, quelques-uns se plaindront encore de n'y voir goutte : mais il est des gens pour lesquels il n'est jamais jour, & je n'ay pas entrepris de rendre la veuë aux aveugles.

Voilà, cher Lecteur, ce que j'avois à vous dire; il ne me reste qu'à vous prier d'avoir un peu d'indulgence pour mes commencemens, & de ne condamner pas mes fautes avec toute vostre rigueur. J'espere du moins que vous serez assez iuste, pour ne m'accuser pas de celles de l'Imprimeur. Je n'ay pas pris la peine de les corriger, scachant assez que rarement on prend celle de lire de semblables corrections.





LA LETTRE QVI SVIT
*pourroit encore servir de Pre-
face, en cas de besoin.*

A. M. R.

VOSTRE impatience fera bien-
tost satisfaite; l'impression de
mon Livre s'acheve, & je croy
qu'en peu de jours jepourray
vous en envoyer un exemplaire. Mais,
Monsieur, j'ay bien peur que vous aurez
sujet de vous repentir de vostre impatien-
ce, & que la lecture de mes Ouvrages
ne remplira pas la grande opinion que
vous en avez conceüe. Il est vray que
vous en avez approuvé quelques Pieces,
& que vous avez eu assez de complai-
sance pour louer quelques commence-
mens que je vous fis voir: mais que
sçay-je si le tout vous plaira, & si vous
ne direz point comme celuy à qui l'on
avoit montré une petite Maison, dont le

AU LECTEUR.

portail estoit trop grand & trop magnifique, Où est la Maison de cette porte ? Que sçay-je si ayant leu à l'ouverture de mon Livre le titre specieux d'*Amitiez, Amours, & Amourettes*, & n'y trouvant rien en suite qui réponde à des noms si grands & si pompeux, vous ne demanderez point, où sont les galanteries que promet au Lecteur un titre si galand ? Mais je vous répondray, Monsieur, que c'est l'effet de vos conseils, & que bien loin de penser à vous garantir mon Livre, ie pretens que vous le cautionnerez envers le Public. Vous souvient-il de combien de belles paroles vous vous servistes Monsieur D. L. F. & vous, pour me persuader que j'estois autant ennemy de ma propre reputation, que de la satisfaction publique, si je ne faisois sortir de mon Cabinet des choses qui pouvoient paroistre dans le monde avec honneur, & m'acquérir la gloire de plaire à tous les honnestes gens ? Vous souvient-il qu'après avoir entendu cinq ou six de mes Sonnets, & une douzaine de mes Lettres, vous portastes vostre flatterie jusqu'à me dire, qu'il n'y avoit rien eu de plus galant dans les conversations qui se faisoient chez la fameuse Cornelia, lors que ses

A U LECTEUR.

deux illustres Fils y attiroient le plus beau monde de Rome , & faisoient profession de cette *Urbanité* , que presentement nous appellons Galanterie ? Vous souvient-il enfin , que vous adjoustaistes encore , que c'estoit de cette maniere que Mecene s'entretenoit avec Horace , quand il vouloit se délasser de ses grandes affaires , que l'éloquent Pericles n'avoit pas eu avec la sçavante Aspasia , un commerce plus spirituel , que celuy que j'avois entretenu avec mon aimable Caliste ; que ses Billets ne cedoient point à ceux que la spirituelle Sapho écrivoit au beau Phaon , & que les miens pouvoient estre comparez à ceux que Voiture envoyoit autrefois à l'Hostel de Ramboüillet ? Apres cela, mon cher Monsieur , qui ne se seroit pas laissé persuader ? Quel homme eust esté assez reservé , pour ne pas hasarder son honneur sur de semblables assurances ? Pour moy j'ay crû ne rien faire imprudemment , quand je me suis fié à la parole que vous m'avez donnée , que mes Ouvrages plairoient à tout le monde. Si bien que ce sera à vous que je me prendray , si mon Recueil n'a pas le succès que vous luy avez promis ; ce sera vous qui me répondrez de ma gloire , & de la

A U LECTEUR.

reputation de mon Livre. Et en vérité, Monsieur, je ne sçay si cette promesse ne vous a point engagé dans une chose assez dangereuse. Ignorez-vous combien il faut de bon-heur, pour arriver à l'approbation publique? Je dis bon-heur, car comme vous sçavez, le merite ne suffit pas. C'est une étrange entreprise, que de vouloir plaire à ce Monstre à cent testes, qui n'est i jamais d'accord avec luy-mesme, qui jamais n'est d'un mesme sentiment. Combien faut-il estre presomptueux, pour vouloir plaire aux Sçavans & au Peuple, à un sanguin & à un melancolique; à un jeune homme & à un vieillard; leurs esprits sont si diferens, qu'il est presque impossible de les satisfaire tous ensemble. Ce qui plaist à l'un, déplaist à l'autre, & jusqu'icy l'on n'a point veu d'Auteur generalement approuvé. Les plus grands Orateurs, les Historiens les plus celebres, les Poëtes les plus illustres, ont trouvé leurs censeurs, & n'ont pas esté exempts de la calomnie des critiques. Cicéron & Demosthene ont semblé à quelques-uns trop affectez & trop prolixes. Seneque a paru trop armé de pointes, & trop plein d'épithetes & d'antitheses. Le stile de Plin le jeune a esté

AU LECTEUR.

trouvé par quelques autres trop sec , & celuy de Thucydide trop obscur. On a accusé Terence d'estre serieux , quand mesme il tâchoit d'estre comique, Lucain d'estre trop enflé & trop impetueux , Ovide d'estre trop mol & trop negligé , & Catulle d'estre trop contraint & trop languissant. Enfin, Monsieur , personne n'a encore satisfait tout le monde, & pour moy je n'ay rien veu dans l'Histoire sacrée, ny dans la profane, que la seule *Mane*, qui ait eu la vertu de plaire à toutes sortes de gousts. On compare ceux qui aspirent à l'approbation universelle aux Chimi-ques , qui cherchent cette Pierre que l'on ne peut trouver : cependant c'est ce que pretend vn homme qui met un Livre au jour , & c'est ce que vous avez promis à mes Ouvrages. Voyez, Monsieur , comment vous leur pourrez tenir parole ; voyez comment vous les pourrez mettre à couvert de la malice des envieux , & de la stupidité des ignorans. Ceux-là y blâmeront tout ce qu'ils y trouveront de plus beau , & ceux-cy y condamneront tout ce qu'ils n'y entendront pas , beaucoup de gens qui ne font point de distinction entre le Phébus de la vieille Cour , & la galanterie de la moderne ; qui ne trou-vent

AV LECTEUR.

vent rien de bien écrit, s'il n'est exprimé par des mots empoulez, & par des metaphores continuelles, diront de mes Lettres, qu'elles ne valent pas la peine d'estre leuës, qu'elles sont trop negligées, & que le stile en est trop rampant. Ces gens là n'auront garde de penser, qu'il est une certaine éloquence paisible, qui ne cede point à celle qui fait du bruit; & que les Graces ne sont jamais plus belles, que quand elles marchent toutes nuës & sans ornement. Quelques autres plus éclairez voyant que mon Livre ne traite point des sujets importants; qu'il ne parle que des *Amitiez* & des *Amours* d'un homme qui n'est pas fort considerable au monde, & qu'après tout il ne contient que des bagatelles, le mépriseront, & ne feront pas reflexion, que c'est en de semblables choses que l'esprit paroist davantage. Dans les grandes matieres l'éloquence est soutenüe de la dignité de son sujet: Dans les petites au contraire, il faut qu'elle se soutienne d'elle mesme, & qu'elle tire tout son éclat de sa propre lumiere. La pluspart des Lecteurs ne seront point sans doute assez favorables, pour faire de pareilles reflexions. Je l'ay bien préveu, Monsieur, & j'ay assez pensé aux dis-

AU LECTEUR.

graces que s'attire ordinairement un nouvel Auteur: Mais vos conseils ont esté encore plus forts que ce que j'ay préveu. J'ay crû qu'estant Auteur de quelques Ouvrages qui avoient eu le bon-heur de vous plaire, je devois le mettre au jour sans craindre les envieux ny les ignorans, à l'imitation de l'Auteur de la Nature, qui fait naistre toutes les années des fleurs & des fruits, quoy qu'il prévoye que les Chenilles en infecteront beaucoup, & que les Vers en détruiront une autre partie. Cette comparaison est un peu trop avantageuse pour mes Ouvrages: Mais, Monsieur, je ne vous le cele point, je ne sçaurois mépriser ce que vous avez estimé, & je veux bien parler avantageusement des choses qui ont eu l'avantage de vous plaire. Sçachez au reste, que c'est la plus grande partie de l'honneur où j'aspire, & que je me consoleray facilement de la censure de certains critiques, pourveu que j'aye toujourns vostre approbation & vostre amitié.



URBANISSIMO
DISERTISSIMOQUE
RENATO PAYSIO.

P Otor Castalij venuste fontis
PAYSII, ingenio potens amæno,
Sublimi, placido, igneo, micanti;
Volgi murmura ne time profani,
Nec senum tetricam severiorum
Frontem, sperne, licet, maligniores,
Ronchos, si sapiens, nec es severus,
Audax ede tuum volo libellum.
Iusto scilicet ore basiandum,
Probandum auribus usque delicatis,
Quoi sal Atticus, & meri lepores,
Insunt adpositi probe, ac disertè.
Librum quem Charites, Apollinemve,
Consecisse putem, cupidinesque:
Quem serum leget & stupebit ævum.
Ecquid suavius est, venustiusve?
Laudat CHAULNEUS, ac MORETUS
effert.
Audin FIRMINII sonare plectrum.
Sat super viris placere tantis.
Ah, nos quidquid amas, tuos Amores,
Ne proferre nega? eia quid moraris,
Nobis, vel ne tibi invides PAYSII?

FRANCISCUS BONIEL
Dabam Cularonæ Allobro-
gum Kal. Mart. Æræ Chri-
stianæ. ANN. M. DC. LXIV.



POUR M^R LE PAYS,

SUR SON LIVRE

D'AMOURS

ET

D'AMOURETTES.

MADRIGAL.

D*Ans l'Empire d'Amour on tient cette maxime
Pour les heureux succès, de garder le secret;
Autrement on s'oppose au reproche d'un crime,
Et l'on passe pour indiscret,
Mais l'illustre PAYS a fait un tour de Maistre,
Il nous montre ses fers, sans qu'on puisse connaître,
Par quelle main son cœur en souffre le tourment;
Et le Public se plaindrait justement,
Si par un vain scrupule il eût tenu secretes
Ses Amours & ses Amourettes.*

L. P. D. C.

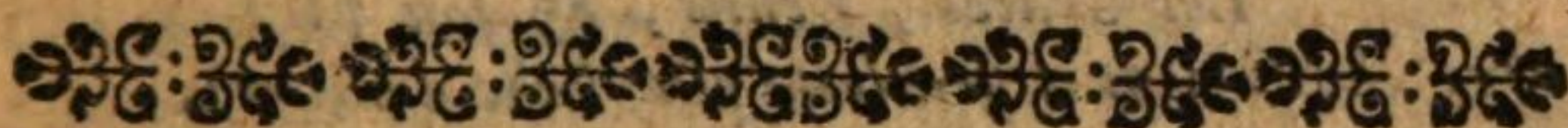




Sur le mesme Sujet.

CEluy dont nous tenons cét agreable Ouvrage,
En souffrant qu'on le mette au jour,
Parmy les beaux Esprits acquiert cét avantage,
Qu'en donnant ses Amours, il gagne leur amour.

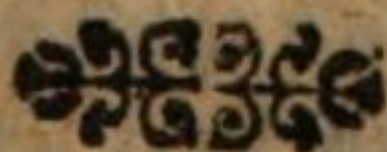
Par le mesme.



A U L E C T E U R.

CY gist, bien qu'il ne soit pas mort,
Le merveillex Esprit qui te donne ce Livre:
Lecteur, chacun est demeuré d'accord,
Que ses productions le feront toujours vivre,
Et tu dois avoüer que jamais un tombeau
Ne fut plus riche, ny plus beau.

Par le mesme.





Sur le mesme Sujet.

M A D R I G A L.

C'Est bien perdre son temps , d'aller chercher
l'Amour

Dans l'Isle de Cythere ;

Car ny luy , ny sa mere,

N'ont pas si loin de nous étably leur séjour.

Ce Livre estant chez moy , je les vois à toute heures

Les Graces , Vénus , & son fils,

Ont choisi depuis peu leur plus belle demeure,

Dedans les Amours de P A Y S.

Par le mesme.



Au mesme.

M A D R I G A L.

IL ne faut plus , Amy , d'habitudes secretes ,
Pour bien connoistre vostre humeur ;

En lisant vos Escrits , on connoist que vous estes

Vn Galant tout d'esprit , un Amy tout de Cœur.

Par le mesme.



A H E S I O D E, ET H O M E R E,

Sur le mesme Sujet.

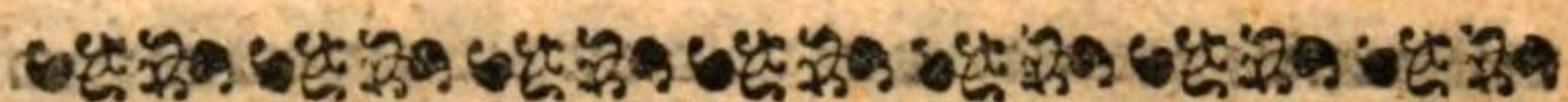
M A D R I G A L.

O Racles de l'Antiquité,
Qui nous voulez par vanité,
Engager à suivre vos traces ;
Sçachez que sur le fait des Graces,
Nous avons mieux que vous connu la verité,
Cét Autheur nous apprend comment elles sont faites,
Vous ne les connoissiez que deffous de faux noms,
Par son Livre aujourd'huy nous les reconnoissons,
Sous les noms d'Amitiez, d'Amours, & d'Amou-
rettes. Par le mesme.

L' A M O U R A L' A V T H E U R.

DV prix de ce galand Ouvrage,
Où ma gloire s'estale avec tant d'ornement.
Je rends moy-mesme icy ce fameux témoignage,
Pour donner à la tienne un digne fondement :
De son charme secret on ne se peut défendre ;
Rien de plus delicat, de plus doux, de plus tendre,
Ne fit jamais connoistre un amoureux Autheur ;
Les Graces, les Amours, s'occupent à te lire,
Enfin toute ma Cour, tout mon charmant Empire,
Te veut sçavoir par cœur.

L. D. S. F.



A MR LE PAYS
SUR SON LIVRE
D'AMOURS
ET D'AMOVRETTES.
SONNET.

*J'ay veu de tes Amours l'agreable tableau,
J'ay leu plus d'une fois ton excellent Volume,
Et je te puis jurer que contre ma coustume,
Plus je l'ay repassé, plus je l'ay trouvé beau.*



*Mais pour écrire ainsi, de quel charme nouveau
Amy, de quel secret se sert ta docte plume?
Dy-moy, d'où peut venir le beau feu qui t'allume?
Ce n'est point d'Apollon, ny du sacré Coupeau.*



*Car pour moy j'ay souvent invoqué le Parnasse,
Et cependant ma veine est froide comme glace,
La Muse toute seule est un foible secours:*



*Voyant en tes Ecrits tant de graces nouvelles,
Je conclus que l'Amour a tiré de ses aïles,
La plume qui te sert à peindre tes Amours.*



AMITIEZ, AMOVRS, ET AMOVRETTES. LIVRE PREMIER.

A MADAME DE S. M***

*L' Auteur luy écrit quelques nouvelles galantes sur
le Traité de Paix qui se faisoit à la frontiere
d'Espagne l'année 1659.*

De Fontarabie. LETTRE I.



'ENTRAY hier, avec quatre de mes
Amis, où feu Monsieur le Prince ne
pût pas entrer avec huit ou dix mille
hommes. Ne croyez pas, Madame,
que ce soit une marque de ma va-
leur; c'est un effet de la Trêve, & de cette Paix
où l'on travaille si fortement. Nous voicy à Fon-

2 AMITIEZ, AMOURS,

tarabie, les plus grands amis du monde avec Messieurs les Espagnols, qui ne sont pas noirs comme des Diables, ny faits comme on nous les avoit dépeints. Je vous jure qu'il y en a beaucoup parmy eux qui passeroient pour François, s'ils avoient des chausses à la Candale. Au reste, ils nous font boire avec amitié, Vin, Rossolis & Chocolat. Nous trinquons ensemble, comme si nous nous estions connus toute nostre vie, & avec autant d'amitié, que si dans nos guerres il n'avoit pas esté tué un soldat de leur Nation. Par ma foy ce sont de bonnes gens, je les aime, parce qu'ils sont sans fiel & sans rancune. Ce n'est pas que chacun d'eux ne se plaigne, l'un d'avoir eu un fils, l'autre un frere, & quelqu'autre un cousin tué en Flandre, en Catalogne ou en Italie: Mais ils sont gens d'accommodement, & veulent bien que pour reparer de semblables pertes, il passe en Espagne un nombre suffisant de nos plus belles troupes, pour faire autant d'enfans à leurs femmes, qu'ils ont perdu de soldats pendant les dernieres guerres. Tout le monde dit, que c'est un article qui sera compris dans le Traité; & que mesme dans ce dessein les deux Ministres ont employé force Arithmeticiens, pour supputer combien il y a eu d'Espagnols tuez depuis la bataille d'Avein. Pour moy je trouve cela juste; & comme je n'ay point eu l'honneur de servir le Roy à la guerre, il est bien raisonnable que je l'aille servir en cette occasion. J'employeray mes Amis, pour avoir une Compagnie en quelque Regiment. On m'a dit qu'il seroit assez facile aux gens de mon âge, d'y obtenir des emplois considerables; & que mesme les Maréchaux de France les plus anciens, tous les Officiers âgez, ny les vieux Corps, n'alloient point à cette expedition, par ce qu'on estime les jeunes gens plus propres à y réussir. On doit au-

ET AMOURETTES. 3

jourd'huy aller à la Conference, c'est-là que je tâcheray d'en apprendre des nouvelles plus assurées. Monsieur le Cardinal, & Dom Louis d'Aro, y sont déjà venus plusieurs fois. Ils travaillent fortement à ce grand Ouvrage de la Paix; mais jamais elle ne sera generale, que l'Amour & la Fortune ne se soient reconciliez avec moy. Cependant c'est un article, où les deux Ministres ne pensent gueres. Pour leur rendre la pareille, je ne pense gueres aussi à tout ce qu'ils font. Pendant leur Conference, je confere avec Monsieur des B... qui se souvient toujours de vostre vin, & qui pretend malgré la Paix aller chez vous ranger les bouteilles en bataille. Il dit que quand nous y ferons, nous y trouverons nostre compte l'un & l'autre, luy auprès de Maistre Jacques vostre Sommelier, & moy auprès de l'aimable Uranie. Mais à propos d'Uranie, comme je me suis souvenu qu'elle aime les Langues Estrangeres; je me prepare à luy faire à mon retour un compliment en Basque. Mon Hôtesse m'a déjà appris plus de douze paroles de cette Langue: mais je n'ay garde de m'en servir en cette Lettre, puisque je veux que ce soit tres-intelligiblement que vous appreniez que je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, & tres-obeissant serviteur,

LE PAYS.

A LA MESME.

Il luy écrit encore sur la mesme matiere.

De S. Jean de Luz. LETTRE II.

IL est donc bien vray que ma Lettre vous a plû, & que ie ne scaurois vous obliger davantage,

B. vj

4 AMITIEZ, AMOURS,

que de vous en écrire une seconde de mesme caractere, & de mesme force. Vrayment, Madame, vous serez satisfaite en cela, comme au service que vous me demandez pour Uranie. Puisqu'elle veut que je luy en voye un petit Basque, je vay employer tous mes soins à luy chercher le plus beau & le plus mignon qui soit à S. Jean de Luz. Mais je ne puis m'empescher de vous dire, que dès aussi-tost que j'eus hier leu dans vostre Lettre la priere qu'elle m'en faisoit, il me prit fantaisie de luy faire une malice, & de luy envoyer mon Amour pour la servir en guise d'un Laquais Basque. D'abord je crûs la chose assez facile; car le langage de mon Amour, & de tous les Amours du monde, est pour elle aussi peu intelligible que du Basque. Pour ce qui est de danser & de faire des tours de souplesse, je me persuaday que mon Amour s'en acquiteroit dignement; & que d'ailleurs le plaisir de porter les couleurs d'Uranie, & d'estre toujours auprès d'elle, luy feroit faire cent grimaces, & cent postures plaisantes. Ce que j'estimois de plus doux en cette conjoncture, c'est que mon Amour eust entendu Uranie sans estre entendu d'elle. Il eust pû sçavoir tous ses secrets, & estre son confident sans qu'elle y prist garde. Si bien que j'avois presque résolu de faire cette fourbe: Mais quand ie fis reflexion qu'au levé & au couché d'Uranie, mon Amour pourroit voir des choses qui le feroient faire le badin, & qu'il le découvroient à sa Maistresse; je ne voulus pas l'exposer à la colere de la plus cruelle ennemie qu'il ait au monde. C'est, Madame, ce qui m'a obligé de changer de dessein, & de continuer à chercher un Basque tel que vous me le demandez. Ou il ne s'en trouvera point ou vous en aurez un, quand je devrois employer les Amis que j'ay dans les Mousquetaires, pour m'en enlever quelqu'un. Je ne m'estonne pas qu'il soit si difficile

ET AMOURETTES. 5

d'en avoir, & qu'ils soient si opiniâtres à demeurer dans leurs Pais: Car vous ne sçauriez croire combien les Coustumes y sont douces & plaisantes. Un enfant y sçait danser avant que de sçavoir appeller son Papa & sa Nourrice. La joye y commence avec la vie, & n'y finit qu'avec la mort. Elle paroist en toutes leurs actions. Les Prestres en ont leur part aussi bien que les autres. J'ay remarqué qu'aux nopces c'est toujours le Curé qui mene le branle. Mais de toutes leurs Coustumes la plus loüable à mon gré, & la plus digne d'estre suivie de tout le monde; c'est qu'icy il y a Noviciat dans le mariage, aussi-bien que parmy nos Moines. Apres avoir couché un an ensemble, si Jean ne plaist pas à Jeanne, ny Jeanne à Jean, ils sont libres de se quitter; & parmy les Paisans on voit telle fille, qui a eu quatre ou cinq Maris de cette maniere, sans que pour cela elle en soit deshonorée. O la loüable Coustume! Madame, & que nous serions heureux, si elle estoit establie en France, pour cent raisons qui seroient trop longues à vous dire; Au lieu de vous en rompre la tette, il vaut mieux vous mander des nouvelles.

*Mais non pas de la Conference,
Car, Madame, Son Eminence
N'en donne aucune connoissance,
Aux chetives gens de Finance,
Ny mesme aux Maréchaux de France,
Ceux de la grande importance,
Ne sçavent rien de consequence,
Et viuroient en grande nonchalance,
Si le Piquet, ou bien la Chance,
N'appaisoit leur impatience.
La Paix se fait, chacun le pense,
Et le Mariage s'avance,
Car le Roy s'en vient de Provence.*

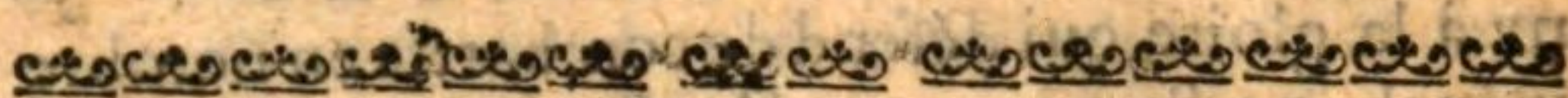
6 AMITIEZ, AMOURS,

Tout le monde y fera dépense,
 Pour y paroistre en grand bonbanse,
 Déjà mesmes l'Infante dansc,
 Dans cette agreable esperance.
 On dit par tout en son absence,
 Qu'elle est belle par excellence,
 Bonne, douce, & sans arrogance,
 Que c'est au Roy grande prudence,
 De l'aimer déjà par avance;
 Que quand ils seront en presence,
 Ils s'aimeront à toute outrance;
 Que leur amour plein de constance,
 N'ira jamais en décadence,
 Et qu'ils ont toute l'apparence,
 De nous donner fort belle engeance.
 Les Bayonnois en diligence,
 Cherchent de toute leur puissance,
 Des jambons non pas de Mayence,
 D'un lard qui ne sera pas rance,
 Pour presenter à son Infance:
 Et c'est là sur ma conscience,
 Jusqu'où va toute ma science,
 Des secrets de la Conference.

Je viens pourtant encore d'apprendre une autre nouvelle, que je trouve fort à propos de vous mander. C'est qu'une pauvre Balene sçachant sans doute qu'on faisoit la Paix vers ces Costes, avoit crû qu'elle y pouvoit venir en sureté, & jouir comme les autres du Privilege de la Trêve. Une loüable curiosité de voir unir deux Nations, qui s'estoient si furieusement déchirées, l'avoit apparemment fait venir de Norvege, ou de plus loin, pour assister à une reconciliation si illustre, & pour en porter la nouvelle par tout l'Empire de Neptune. Mais Messieurs les Basques, qui n'entendent ny rime ny raison, sans avoir égard à la Trêve

ny à la gloire, qui défend de combattre en nombre inégal, ne l'eurent pas plutôt veu paroître auprès de leurs Costes, qu'ils allerent Jeudy l'attaquer en si grand nombre, & si cruellement, qu'enfin ils l'amenerent icy le lendemain. Comme le crime est assez souvent protégé, on la declara prise de bonne guerre, & les Basques en firent présent à Monsieur le Cardinal. Je ne sçay si ce fut avarice; par ce qu'il eût fallu trop de beurre pour la frire, ou quelque autre raison, qui l'empescha de la garder: Mais enfin il l'envoya à Dom Loüis d'Aro, qui en revanche luy envoya toutes les semaines deux Mulets chargés de glace. Je croyois qu'il n'y eût qu'Uranie au monde qui pût faire de si froids presens, & qui eût tant de glace à revendre. Assurez là, je vous supplie, de mes tres-humbles respects, & luy jurez de ma part que j'enviray la servitude du Basque qu'elle me demande avec tant d'empressement. Son impatience sera bien-tost satisfaite; car je pretens partir d'icy dans trois jours, & luy mener moy-mesme un petit drôle, qui apparemment sera bien son fait. Comme je finissois cette Lettre, il m'a esté amené par un de mes Amis. Je le trouve fort à mon gré, & je croy qu'il sera aussi fort au sien; car il saute & danse à merveilles, & fait déjà quatre ou cinq mots de François, qui feront plus rire Uranie, que toutes les fleurettes de ses Adorateurs.





A M. LE CHEVALIER DE C**.

Capitaine au Regiment de.....

*Il luy donne avis de la Conclusion de la Paix ;
 Et luy en témoigne sa joye.*

De S. Jean de Luz. LETTRE III.

ENfin, Monsieur, vous vivrez en dépit de vous. Hier la Paix fut conclue, & dans peu de jours elle sera publiée dans tout le Royaume. J'ay bien du regret de vous donner une si mauvaise nouvelle: mais deussiez vous en enrager, vous & vostre bravoure, nous allons jouir du calme & du repos, après avoir esté si long-temps effrayez des tambours & des trompettes. J'ay ma part dans la joye publique; mais j'en gousté une qui m'est particuliere, quand je fais reflexion, que je ne craindray plus rien de vostre valeur, & que vostre vie ne fera plus en la garde de vostre courage. Peste, que ce Garde ne fait gueres d'estat de ce qu'on luy donne en garde! O que je n'eusse pas voulu que ma vie eût logé avec la vostre, pendant que nous avions la guerre! A voir comme vous y alliez, on eût dit que vous n'aviez rien cousté à Messieurs vos parens, & que la vie vous estoit un fardeau. Quand les bales de mousquet eussent esté des pastilles, ou des œufs parfumez, vous ne fussiez pas allé à la tranchée avec plus de plaisir, J'avois beau vous mander, que ce n'estoit pas bien vivre, que de vouloir ainsi mourir; que vous valiez la peine d'estre conservé; & que Monsieur vostre Pere, tout habile homme qu'il est, ne pouvoit pas en dix fois, faire un enfant qui vous valût; toutes mes remontrances estoient inutiles. Il vous

ET AMOURETTES.

estoit avis que j'estois ennemy de vostre gloire, & que les conseils qui venoient d'un poltron, devoient estre suspects à un homme de courage. J'avouë que vous alliez le grand chemin au bâton de Maréchal de France : mais hélas ! que ce grand chemin est dangereux, & qu'il s'en échape peu qui n'y soient égorgés ! En regardant la gloire du but, il faut un peu envisager les perils de la carrière. Nous autres poltrons, nous croyons qu'il n'est que de vivre ; & vous autres vaillans, vous croyez qu'il n'est que de mourir. A mon gré cette vertu dont vous faites tant de cas, cette cruelle meurtrière, cette insigne faiseuse de carnage, la Vaillance enfin est bien la plus grande disgrâce qu'un homme puisse recevoir en naissant. Tous les jours je remercie Dieu, de ne m'avoir pas fait ce funeste present, & je confesse que je ne fais pas grand estat de la gloire, ny d'Alexandre ny de Cesar. C'est une gloire qui a desolé trop de Provinces, qui a cousté la vie à trop de personnes, & qui enfin a causé trop de crimes, pour estre estimée. De pareils maux ont long-temps accablé toute la France ; mais ils vont cesser, & nous ne les verrons plus : Car encore un coup, deussiez-vous en enrager, la Paix est conclue, & je n'apprehende plus pour vous que la guerre que Belinde est résoluë de vous faire à vostre retour. Elle me dit il y a quelques jours, qu'au Siege de Mortare vous ne fûtes point tant en hazard que vous le ferez dans sa maison, & que si vous estes échapé au feu des Espagnols, vous n'échapperez pas à celui de ses yeux. Tout de bon, Monsieur, je n'ay jamais rien veu de si beau, qu'est à present cette charmante personne : mais quelques menaces qu'elle fasse, j'aimeray bien mieux que vous reveniez en Gascogne, que si vous retourniez dans le Milanez. Mandez-moy, je vous

10 AMITIEZ, AMOURS,
prie, si vous croyez bien-tost venir, & foyez
persuadé que je suis celuy de tous vos Amis qui
vous y attend avec plus d'impatience.

A MADAME L'ABBESSE
DE ****.

*Il la supplie de luy procurer la connoissance d'une
de ses parentes, qui estoit une
fort aimable Personne.*

LETTRE IV.

C'Est trop balancer, Madame, dans le dessein
que vous avez de me donner la connoissance
de vostre Caliste. Cette irresolution vous fournit
de beaux raisonnemens, & vous sert de matiere à
m'écrire les plus jolies choses du monde : Mais
enfin il faut vous déterminer, & vous déterminer
en ma faveur. Vous avez beau avoir peur pour
moy, vous avez beau me dire que Caliste est plus
dangereuse que je ne pense, & que je ne sçay pas
ce que je demande; vous allumez mon desir, au
lieu de l'éteindre, & me donniez une envie in-
croyable d'éprouver le pouvoir de Caliste. Il ne
faut pas vous le celer, mon cœur n'est pas un ap-
prentif en Amour; il a passé par les plus rudes
exercices, & il se peut vanter d'estre aguerry. Quel-
que belle que soit Caliste, il ne se rendra pas d'a-
bord; & peut-estre que pour en venir à bout, elle
aura besoin de toute la force de ses charmes. Ne
me dites donc plus que vous avez pitié de moy;
& que si vous me donniez cette precieuse connois-
sance, le martyre qu'elle me feroit souffrir m'obli-
geroit bien-tost à vous en faire des reproches:
Car enfin au pis aller, c'est à faire à en mourir; &

ET AMOURETTES. R

croyez-vous que si peu de chose m'estonne ? Ne sçavez-vous pas, que de mille Amans trépassés de cette sorte, on n'en a pas encore enterré un seul ? De moy je me puis vanter qu'il y a tantost 5. ans que je me mesle de mourir au premier outrage que m'a fait Philis ou Climene, sans pourtant avoir cessé de me bien porter. Si la mort estoit resoluë de ne m'attaquer jamais, que quand elle seroit postée sur le visage d'une Belle, & de ne se servir point d'autres traits que de ceux de ses yeux ; ma foy je ne la craindrois gueres, & je me preparerois de bonne-heure à faire l'Epitaphe du dernier de tous les hommes. Mais, Madame, vous seriez bien étonnée, si celle qui doit prendre, se trouvoit prise, & que je fisse dans le cœur de Caliste, ce que vous craignez qu'elle fasse dans le mien. Que sçait-on ? l'Amour fait souvent des coups de caprice. Chez l'Arioste un Nain a esté aimé d'une Reine ; & chez Ovide, le plus grand des Dieux, en faisant la bête, a souvent charmé le cœur de ses Maistresses. Apres cela ne pourroit-il pas arriver que Caliste devint amoureuse d'un homme qui n'est, ny un Nain, ny une beste, & à qui sa Nourice a dit plus d'une fois, qu'il estoit beau garçon ? Si ce malheur luy arrivoit, elle ne seroit pas trop à plaindre ; graces à mon bon naturel, je ne suis pas trop farouche ; Pour peu que Caliste me chatoüillast, d'abord elle me feroit rire. Mais si la medaille se tourne, & que ce soit moy qui aye à courre, n'est-il pas vray que je ne trouveray pas en elle la mesme facilité ? Quoy qu'il en soit, Madame, donnez-vous le plaisir de ce combat, procurez-moy la connoissance de vostre belle parente, & vous verrez lequel de nos cœurs se tiendra le plus ferme.





A CALISTE.

*L'Authheur luy apprend un desespoir amoureux,
qu'elle luy avoit causé.*

L E T T R E V.

QUand je sortis hier de chez vous, j'en sortis avec une bonne resolution de m'aller tuer, afin d'avoir l'honneur de vous plaire une fois en ma vie, & de vous défaire pour jamais d'une personne incommode : mais jusques icy je n'ay pas executé mon dessein, à cause de l'embarras où je me suis trouvé à choisir un genre de mort. J'eus envie d'abord d'imiter feu Celadon d'amoureuse memoire, & de m'en aller precipiter dans la riviere: Mais j'eus peur que l'eau me jettast sur les bords aussi bien que luy, & que je fusse recueilly par quelques Nymphes pitoyables, qui malgré moy me sauvassent la vie. Il me prit aussi fantaisie de m'aller pendre à vostre porte, à l'imitation du genereux pendart Iphis : mais je m'imaginay que ce seroit vous des-honorer, que de faire un gibet de vostre porte ; outre que c'est un genre de mort, pour lequel j'ay eu de l'aversion dès le temps que j'estois petit enfant. Je pensay aussi à m'empoisonner ; mais je crûs que du poison ne seroit pas capable de m'oster la vie, non plus qu'à Mitridate, à cause de la grande habitude que j'en ay faite. N'estant pas mort depuis si long-temps que je me nourris de crainte, de chagrin, d'inquietude, & de desespoir, qui sont les poisons du monde les plus violens ; apparamment je ne pourrois pas mourir à cette heure, pour prendre de l'arsenic ou de l'anti-

moine. Je n'oubliay pas aussi qu'un poignard mis dans le sein, estoit un bon expedient pour mourir: mais je crus que je ne devois pas choisir le genre de mort qu'avoit choisi une femme, qui mourroit de regret d'avoir fait une chose, que je meurs de regret de ne pouvoir faire. Mon desespoir est trop different de celuy de Lucrece, pour ne pas mourir d'une mort differente. Enfin, Caliste, j'ay passé la nuit à chercher, sans pouvoir trouver la mort dont je devois mourir. Au reste, ne croyez pas que ce soit la mort qui m'étonne, ce n'est que la maniere de mourir qui m'inquiete: car pour vous dire le vray, apres avoir vescu avec tant de chagrin, je voudrois bien mourir d'une mort qui me donnât un peu de plaisir. Je viens de songer à une qui seroit bien mon affaire: Ce seroit, Caliste, de mourir entre vos bras, pâmé sur vostre sein. Je sens bien en mon cœur que je n'ay pas horreur pour cette mort, comme pour se noyer, s'empoisonner, se pendre, ou se poignarder. Obligez-moy donc de me laisser mourir de cette sorte; car puis qu'enfin vous voulez que je meure, que vous importe que ce soit de douleur, ou de plaisir?

BILLET DE CALISTE à l'Autheur.

*Elle luy fait la guerre de ne l'avoir pas connue
à une Mascarade.*

LETTRE VI.

VOus estes l'homme du monde le moins galand. J'ay appris qu'une femme masquée; & qui malgré son déguisement ne paroissoit pas mal faite, vous tira hier au soir à part, dans l'as-

14 AMITIEZ , AMOURS ,

semblée où vous estiez , & vous dit cent choses obligantes ; auxquelles vous répondites fort froidement , & avec si peu d'esprit , qu'elle vous quitta tres-mal satisfaite. C'est une personne qui avoit fort bonne opinion de vous , qui vous croyoit capable de tout entreprendre dans une belle aventure , & dans l'esprit de laquelle vostre maniere niaise vous a entierement ruiné. Comme ses sentimens sont toujours les miens , ne venez plus me parler de vos proüesses ; car je vous renvoieray toujours à cette belle occasion.



REPONSE DE L'AUTHEUR.

LETTRE VII.

Avant que j'eusse reçu vostre Billet , j'avois appris que vous estiez de la belle Mascarade d'hier au soir , & que mesmes c'estoit vous avec qui je parlay si long-temps. Mais devez-vous, Caliste, vous estonner de ce que je ne vous reconnus pas , vous qui de vostre vie ne m'aviez dit quatre mots de douceur , & qui pour lors me parliez avec tant de tendresse ? En verité vostre esprit estoit encore plus déguisé que vostre visage , & je n'eusse jamais crû que Caliste eût parlé de me donner l'occasion d'une bonne fortune. Quand vous eussiez esté démasquée, de semblables paroles m'eussent empesché de vous reconnoistre. J'eusse toujours crû que mes yeux me trompoient, & que c'estoit une autre que Caliste. Estant dans cette pensée , jugez si toutes les douceurs & les caresses d'une autre , estoient capables de me toucher , ny de m'inspirer le dessein de faire galanterie avec une personne , qui me sembloit entreprendre sur

ET AMOURETTES. 15

vostre bien. Aussi remarquaſte -vous avec quelle indifférence je vous receus, & ſi je fis grand cas de l'occafion que vous m'offriſtes. Il me ſemble, Califte, qu'au lieu de vous plaindre, vous devez louer ma fidélité, & conclure de là que vous n'avez point de Rivale à craindre.

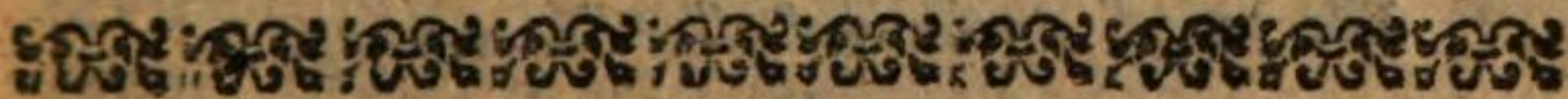


BILLET DE LA MESME.

Elle le prie de la mener voir des Beſtes farouches.

LETTRE VIII.

S'Il eſt vray ce que vous me jurez ſi ſouvent, & que vous ayez envie de me plaire, vous viendrez chez nous après dîné, pour me mener avec ma Sœur voir les Marionnettes, le Lion, & le Tygre qui ſont en Ville. Si voſtre poltronnerie ne vous fait point trop craindre d'approcher ces animaux farouches, vous me ferez plaifir de m'y accompagner. Je vous offre là un moyen de me divertir qui ne vous couſtera gueres. Après cela jugez de la grace que je vous fais, puis que ie veux bien vous eſtre obligée pour ſi peu de choſe.



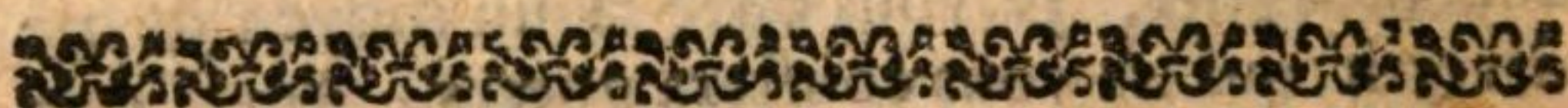
R E P O N S E.

LETTRE IX.

ILeſt juſte, Califte, que vous vous rendiez viſite entre vous autres beſtes farouches. Je n'ay garde d'empêcher que vous vous acquitiez de ce devoir. Ouy, j'iray chez vous après dîné, & je ſeray bien aïſe de vous accompagner dans une entreveuë, où

16 AMITIEZ, AMOURS,

fans doute il y aura force careffes de costé & d'autre. Comme la sympathie fait l'Amitié, je suis certain que le Lion, le Tygre & vous, estes les creatures du monde les plus unies. Je m'imagine qu'il fera beau voir ces deux animaux feroces s'humilier devant vous, vous baiser les pieds & les mains; vous donner doucement quelque coup de pate; & vous dire en leur langage, que comme vous estes cent fois plus Lionne & plus Tygresse qu'eux, ils vous reconnoissent pour leur veritable Reine. De sorte que quand ces bestes seroient déchainées, j'espere qu'en vostre compagnie je n'auray rien à craindre; & que quand mesme elles seroient animées à ma perte, vous les conjureriez par l'amitié qui est entre vous, ou plutôt vous leur ordonneriez par l'autorité que vous avez sur elles, de ne vous pas priver de la gloire de ma mort: Car enfin il vous seroit honteux que leurs dents fissent le mestier de vos yeux. Ainsi soyez certaine que ma poltronnerie ne m'empêchera pas de faire cette visite, puisque je la feray avec vous.



BILLET DE LA MESME.

*Elle prie l'Autheur d'aller l'accompagner
à une Devotion.*

L E T T R E X.

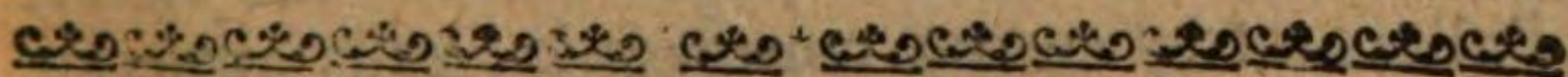
NOus avons fait vœu, ma Cousine, ma Sœur, & moy, d'aller demain nuds pieds & bien devotement, à Nostre-Dame de Pitié, pour luy demander la santé de ma Mere-grand. Vous avez esté compris dans nostre vœu, & je vous avertis de vous preparer à nous y venir accompagner en
cét

cét estat. Mais sçachez qu'il faudra prier Dieu pendant tout le chemin, & que s'il vous arrive de rire, ou de faire rire les autres, on sçaura le moyen de vous faire pleurer plus de quatre jours.

R E' P O N S E.

L E T T R E X I.

QUoyque je n'aye pas trop de sujet de vouloir du bien à une Vieille, qui m'a esté cent fois incommode, & que je me sente plus disposé à prier pour le repos de son ame, que pour la santé de son corps; je veux bien vous accompagner dans vostre devotion, & m'y en aller pieds nuds, pourveu que nous allions en Carosse; car si vous estiez resoluë d'y aller à pied, & pieds nuds, je vous declare que je ne suis pas des vostres. C'est à faire à vous, Caliste, & à vostre Sœur, à faire de pareilles entreprises. Comme vous avez le cœur dur & insensible, il y a apparence que vous avez toutes les autres parties de mesme: Mais pour moy qui ay des qualitez toutes contraires, je vous jure que j'ay les pieds tendres aussi-bien que le cœur, & que si je faisois un semblable pelerinage, mes pieds en reviendroient en aussi mauvais estat que mon cœur, quand je reviens de chez vous.



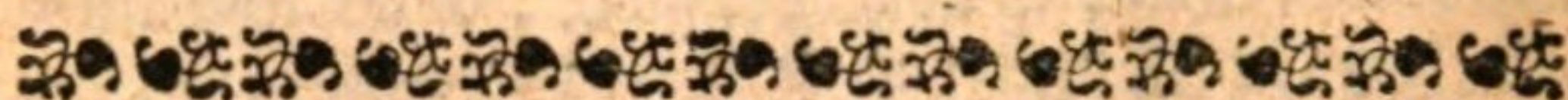
B I L L E T D E L A M E S M E.

Elle luy interdit sa maison pour huit jours.

L E T T R E X I I.

JE vous deffends de venir chez nous d'icy à huit jours, & vous deffends aussi de croire que ce soit

par autre raison, qu'à cause de la devotion de la Semaine-Sainte. Vous voulez bien qu'on vous quitte un peu pour le bon Dieu. C'est un Rival auquel il y a honneur de ceder, principalement en un temps destiné au jeûne, à la priere, & aux mortifications. Je vous conseille d'y vaquer de vostre costé, & d'estre au moins sage une fois l'an.



R E P O N S E.

L E T T R E X I I I.

Vous ne deviez point m'interdire vostre maison, & moins pendant cette semaine, qu'en un autre temps. Vous n'avez rien à craindre d'un homme qui n'a jamais esté assez heureux, pour vous faire penser au péché, & puisque vous aviez dessein de vous mortifier, ma presence vous estoit nécessaire; car je ne sçay rien qui vous mortifie davantage. D'ailleurs vostre devotion eust augmenté de merite, puis qu'elle eust échauffé la mienne. Mais vous n'avez pas voulu, comme je croy, que je gagnasse les indulgences avec vous, parce que vous avez juré qu'avec vous il n'y auroit pour moy jamais rien à gagner. J'ay peur mesmes de vous estre si fâcheux, que si l'on vous offroit d'aller au Ciel en ma compagnie, vous aimeriez mieux aller ailleurs, ou du moins differer le voyage. Mais enfin il faut vouloir ce que vous voulez, quelque injustice qu'il y ait en vos volontez. Je consens donc à ne vous point voir d'icy à huit jours; mais c'est à condition que vous vous confesserez de tout le mal que vous m'avez fait, & que vous ferez une bonne resolution de ne m'en faire de vostre vie.



BILLET DE LA MESME.

*Elle prie l'Autheur de faire des Vers pour
répondre à quelques Stances.*

L E T T R E X I V.

JE me repens de tout ce que je vous dis hier au soir. Vous estes bon à quelque chose, & vous m'estes quelquefois necessaire. Si je vous perdois, je perdrois plus de la moitié de mon divertissement; & quelque enjouée que je sois, je serois plus de trois heures sans m'en consoler. Vous ne devinerez pas pourquoy je me radoucis si fort aujourd'huy. En verité, c'est que j'ay besoin de vous, pour répondre à quatre Stances qui sont les plus jolies du monde, & qui m'ont esté envoyées de la part d'un homme galant, qui jure qu'il m'aime de tout son cœur. Employez tout vostre Esprit à travailler à cette Réponse, & faites quelque chose qui le satisfasse, & dont je sois aussi satisfaite: Autrement je revoque tout ce que je vous dis d'obligeant au commencement de ce Billet.



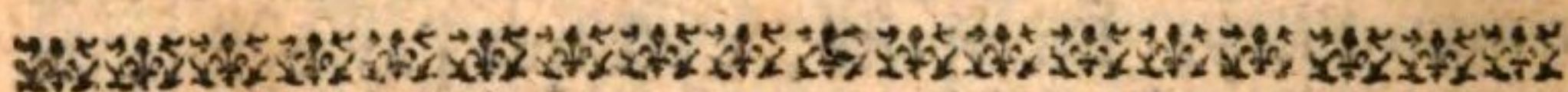
R E' P O N S E.

L E T T R E X V.

VOus croyez, Caliste, vous être fort radoucie, & m'avoir dit en vôtres Billet des choses fort obligantes; mais pour moy je n'en croy rien, ny n'en veux rien croire. Si vous n'estes douce d'une autre maniere, soyez cruelle toute vostre vie.

20 AMITIEZ, AMOURS,

Dites-moy de grace si je vous ay obligation, que vous me traitiez en Confident, moy qui depuis fix mois ne vous traite qu'en Maistresse ? Cependant voilà l'insigne faveur que vous me faites; & pour m'achever de peindre, vous voulez que je fasse des Vers qui satisfassent mon Rival. L'agreable occupation que vous me proposez-là ! Ah pour cette fois, Caliste, je ne vous obeyray point. Ma Muse est trop jeune pour faire le mestier de confidente, & sans vanité elle merite bien d'estre employée à un exercice plus noble. Je ne la tiens à gages que pour le service de mon Amour; & si je luy demandois quelque autre chose, je suis assuré qu'elle ne me l'accorderoit point. Ainsi, Caliste, répondez à vostre galand vous-mesme, & cherchez un autre Confident que moy.



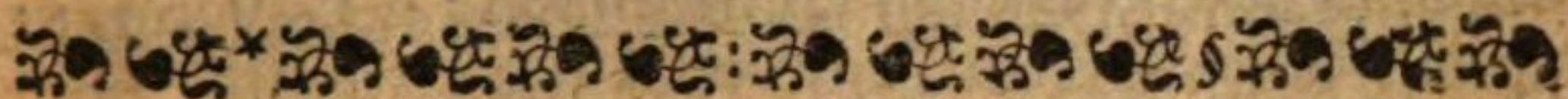
BILLET DE LA MESME.

Elle luy veut donner son congé.

LETTRE XVI.

JE commence à m'ennuyer de vous entendre vous plaindre si souvent. Vos Billets & vos conversations sont eternellement sur le ton plaintif. Quoy que je vous aye dit plus de dix fois, que ce n'est pas le moyen de me plaire, que de faire le Jeremie : vous aimez mieux me déplaire, que de cesser de faire le dolent toute vôtre vie; mais allez le faire ailleurs que chez nous. Si pour vous empêcher d'y revenir, il ne faut que vous rendre vostre cœur, que vous m'accusez de vous avoir pris; reprenez-le, je vous le rends aujourd'huy, & vous declare que je n'y pretends plus rien : Aussi

bien un cœur dolent comme le vostre , divertit fort mal un cœur gay comme le mien.

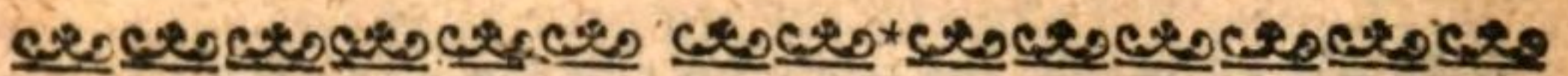


R E P O N S E.

L E T T R E X V I I.

C'Est fort bien en user , que de me renvoyer mon cœur , apres luy avoir fait souffrir six mois du plus rude esclavage qu'on ait jamais souffert. Hé quoy , Caliste , est-ce ainsi que vous payez ceux qui vous ont servie ? Dites-moy de grace , que voulez-vous que je fasse presentement de mon cœur ; & qui voudroit le recevoir au bel estat où vous l'avez mis ? Non, non, conservez-le, il est à vous , & ne sçauroit plus estre à d'autre. Il n'est ny beau ny honnesté de le renvoyer au pitoyable estat où vous l'avez réduit : Blessé comme il est, abbattu, déchiré, brûlé, qui feroit la malheureuse qui le voudroit prendre à son service ? S'il ne vous avoit pas agréé , il falloit me le rendre , Caliste , avant qu'il fût en ce triste équipage. Dans le temps qu'il estoit entier , guay , plaisant , & de bonne humeur ; dans le temps enfin qu'il se donna à vous ; sans vanité il eust trouvé bien des Maîtresses , qui eussent esté ravies qu'il se fût donné à elles. Mais presentement c'est à vous de le garder , & de souffrir ses infirmités , puisque vous les avez causées. Qu'il fasse le Jeremie , qu'il soit dolent , puisque dolent y a , c'est à vous à souffrir ses lamentations. Mais si elles vous rompent la teste , si elles vous choquent, n'avez-vous pas un moyen, vous l'ay-je pas assez souvent expliqué ? Pratiquez ce moyen , Caliste , & je consens que vous me rendiez mon cœur , si alors il n'a autant de joye

22 AMITIEZ, AMOURS,
& de gayeré, qu'il a presentement de douleur &
d'affliction.



BILLET DE LA MESME.

*Elle luy fait sçavoir une peur qu'elle a eüe à la
Campagne.*

LETTRE XVIII.

JE ne sçay pas si vous estes Sorcier : mais je sçay
bien que vous devinastes admirablement, qu'il
nous arriveroit du mal-heur dans nostre voyage.
Et je croy que vous nous le procurâtes par quelque
enchantement, parce que je ne voulus pas que
vous fussiez de nostre partie. Si vous en aviez esté,
vous auriez eu vostre part de la peur que nous eû-
mes, quand le feu se mit dans la maison de la nou-
velle mariée. Je ne vous sçaurois dire la conster-
nation qui fut dans tous les esprits, & combien
la joye de la nopce fut courte. De moy je vous
jure que je n'en suis pas revenuë, & que j'en
tremble encore toutes les fois que j'y pense.

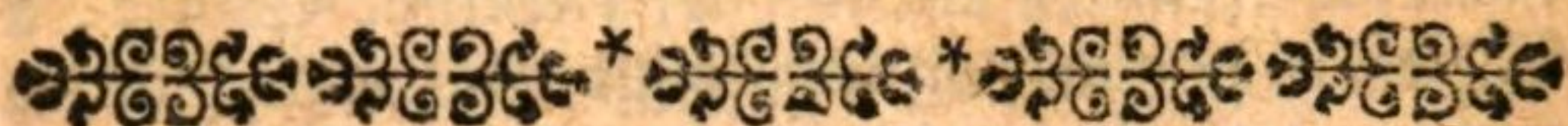
RÉPONSE.

LETTRE XIX.

VOus ne sçauriez, Caliste, vous empescher de
faire des vostres. Vous estes destinée à mettre
le feu par tout ; & vous auriez eu bien du regret,
que la nopce de vostre pauvre Métayere eust esté
exempte de vos incendies. Vous avez beau me dire
que vous n'estes pas revenuë de cette peur, & que

vous en tremblez encore. A d'autres, Caliste, à d'autres, je vous connois, vous estes accoustumée au feu, & il n'y a point d'apparence qu'après avoir brûlé tant de cœurs, vous ayez eu peur de voir brûler une maison. L'embrasement des choses insensibles ne vous doit pas toucher, puisque vous n'estes pas touchée de celui d'un homme aussi sensible que moy. Au reste n'en attribuez point la cause à mes enchantemens; la chose a esté naturelle. Une méchante maison couverte de paille ne pouvoit pas se sauver près d'un feu aussi grand que celui de vos yeux: Car c'est celui-là, & non pas le feu de la chandelle, qui a fait le desordre. Je sçay de bonne part que le nouveau marié, qui eust le cœur assez bon pour souhaitter que vous fussiez sa nouvelle mariée, fut le miserable auteur de cette incendie: Mais je sçay aussi que vous ayant veüe, il en devint si troublé, qu'il ne sçavoit plus ce qu'il faisoit. Le feu de vos yeux le mit tellement en desordre, qu'il ne se souvint pas d'oster une chandelle qu'il avoit portée, pour tirer du vin, près de la paille où le feu commença. Apres cela dites que ce n'est pas vous, qui avez esté l'incendiaire. Soutenez encore que vos yeux ne sont pas les plus grands boute-feux du monde. Encore passe, s'ils se contentoient de brûler des maisons; mais il n'est point de cœur qu'ils épargnent; & ceux-là sont les plus heureux, qu'ils consomment le plus promptement. Pour le mien, Caliste, il n'a pas ce bonheur, vous le brûlez à petit feu, pour rendre son tourment plus long & plus cruel.





BILLET DE LA MESME.

Elle l'avertit de venir voir deux Parentes qu'elle avoit chez elle.

LETTRE XX.

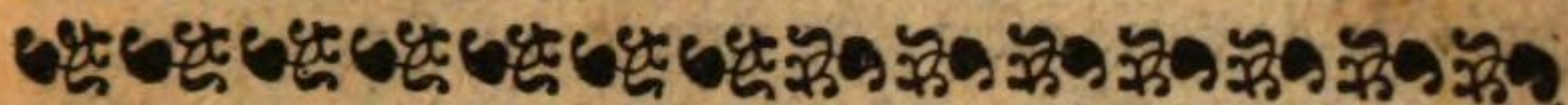
JE ne doute point que vous ne veniez chez nous apres disné, pour voir nos deux belles campagnardes, qui toutes campagnardes qu'elles sont, sont moins campagnardes que la plûpart des Demoiselles de nostre Ville. Ne manquez pas de vous faire beau, & de preparer vostre cœur à une furieuse attaque.

R E' P O N S E.

LETTRE XXI.

J'Iray chez vous apres disné, plus pour vous voir, que pour voir vos deux campagnardes. Quand on vous a veuë, on ne pense plus à rien voir de beau, & l'on ne se soucie gueres de le faire paroistre à d'autres yeux qu'aux vostres. Ainsi vous devez croire que je feray ma visite dans ma negligence ordinaire. Pour les assauts qu'on pourra livrer à mon cœur, ce sera à vous d'y resister, & de garder une place qui vous appartient depuis si long-temps.





BILLET DE LA MESME.

Elle le prie d'estre d'une partie pour joüer le souppé.

LETTRE XXII.

ON vous compte d'une partie qu'on a faite chez nous, pour aller après dîné joüer le souppé au jardin. Nos deux Belles vous y souhaitent, & sont tout à fait satisfaites de vostre galanterie. Pour peu que vous leur en contiez encore, vous les trouverez fort disposées à vous croire. Elles me rompent la teste à force de dire du bien de vous, & me querellent quand je ne suis pas de leur avis. Il est vray que je conteste quelquefois sur ce chapitre: Car quoy que j'aye bonne opinion de vostre merite, je voudrois bien par quelque raison que je ne connois pas, les empêcher d'en estre aussi-bien persuadées que moy. Je voudrois presque qu'elles ne vous trouvaissent pas si bien fait, ny si spirituel. Mais pourtant c'est un caprice qui est injuste; & pour vous faire voir que je ne le veux pas suivre, je vous offre mon service auprès d'elles, & vous assure de ma fidelité.

R E' P O N S E.

LETTRE XIII.

JE me souviens d'avoir une fois trouvé mauvais que vous voulussiez me faire vostre confident: mais vous ne m'offencez pas moins de vouloir

26 AMITIEZ, AMOURS;

estre ma confidente. Ne craignez pas que je me prévale de cette offre, & que je me serve de vous à un si chetif usage. Je n'ay point besoin de vostre miniftre auprès de vos campagnardes : mais j'ay besoin de vous auprès de vous-mefme. Si je leur ay plû, j'ay fait une chose où je ne pensois pas; & je n'ay pas fait celle où je pensois, fi je n'ay pas eu l'honneur de vous plaire. Je veux pourtant efperer que vous vous lasserez bien-toft de m'estre cruelle : Car fi vous me permettez d'expliquer à mon avantage le charmant Billet que vous m'avez écrit, je vous avouërây que j'y découvre certains mouvemens de jalousie, qui font pour moy tout à fait obligeans. Ce caprice que vous avez de vouloir estre feule persuadée de mon merite, & cette raison que vous ne connoiffiez pas, est la raison du monde la plus raisonnable, & que vous devez le plus approfondir, fi vous voulez me faire justice. En verité, Califte, fi je croyois que tout de bon vous ne fussiez pas aife que je pluffe à vos Belles, vous verriez tantost que ferieusement je ferois mes efforts, pour faire ce que je n'ay point voulu faire jusques icy; car fi je pouvois vous rendre un peu jalouse, je serois affeuré de ne vous estre pas indifferent.



A LA MESME.

*L'Auth eur luy fait la guerre de ce qu'il l'a venue
se baigner.*

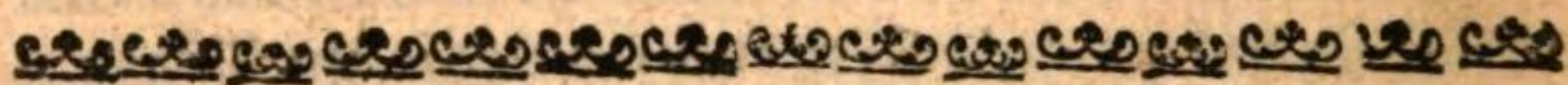
LETTRE XXIV.

ENfin, Califte, toutes vos ruses furent inutiles. Je trouvay hier au soir le lieu où vous vous

baignastes, & pour cela vos menaces n'ont point eu d'effet. Le malheur d'Acteon ne m'est point arrivé, quoy que j'aye veu quelque chose de plus beau que Diane toute nue. Mais de grace, pourquoy tant de soin à vous cacher? En verité vous ne montraistes point de parties honteuses; & s'il en parut, ce furent les genoux & les autres membres de vostre Sœur & de vostre Cousine, qui devoient estre honteux de paroistre en presence des vostres. Mais pour vous, quoy que vous montraissiez tout, vous ne montraistes rien qui ne soit beau, rien qui ne vous soit glorieux. Je reconnus alors que les parties que vous tenies cachées, ne cedoient point à celles que vous laissiez voir; & je demeuray d'accord en moy-mesme, qu'il y avoit bien des Belles qui auroient plus de raison de se cacher le nez, que vous n'en avés de cacher vos fesses. Si vous aviez vescu du temps qu'à Syracuse on dédia un Temple à Vénus aux belles fesses; vous eussiez esté la Déesse de ce Temple, chacun vous y eut porté son offrande; & vous fut aller baiser au cû, suivant la ceremonie qui y estoit observée. Pardonnés-moy, Caliste, cette citation, elle est trop à propos pour estre condamnée. Comme de ma vie je n'ay rien veu de si beau que vous, dans l'estat où vous estiés hier au soir, il n'est point d'expression dont je ne voulusse me servir, pour vous faire voir que j'ay de vostre beauté tous les sentimens que je dois avoir. Si j'estois en mon humeur Poétique, je vous jurerois icy, qu'hier au soir le Soleil avoit quitté la mer Oceane pour venir coucher dans la riviere de... O Dieux, combien il me prit envie de m'aller jeter sur vous à corps perdu, & de tenter l'avanture de la Nymphe Salmacis! Mais ce sont des premiers mouvemens qui sont pardonnables, parce que l'on n'en est pas le maistre. Je fis reflexion sur mon dessein, & ne laissay pas de vous

28 AMITIEZ, AMOURS,

craindre , quoy que vous fussiez nuë & defarmée ; quoy qu'apparamment vous n'eussiez point ce maudit poinçon , avec lequel vous punissiez si souvent mes petits emportemens. Au reste , Caliste , il vous est plus avantageux que vous ne pensez , que je vous aye veuë en cét estat , puis que je ne vous condamneray plus , quand vous ferez la rencherie , & que je demeureray d'accord avec vous , que vous avez des tresors qui meritent bien d'estre gardez , & dont vous avez sujet d'estre glorieuse. Apres avoir veu la beauté de vostre corps , on ne peut pas s'empescher d'approuver la fierté de vôtre esprit. Ainsi , Caliste , ne vous faschez point contre moy de la liberté que j'ay prise de vous aller voir , puisque vous en retirez un si grand avantage.



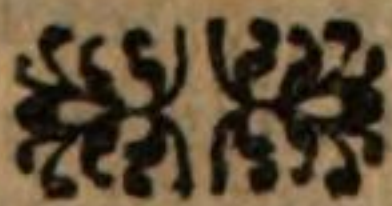
A LA MESME.

Il luy mande qu'il a la fièvre quarte.

LETTRE XXV.

I'Ay de l'amour, vous le sçavez, Caliste. J'ay une furieuse querelle, on peut vous l'avoir dis. J'ay un procez , vous ne l'ignorez pas aussi , puisque je vous en ay assez rompu la teste. Pour m'achever de peindre , il ne me restoit plus que d'avoir la fièvre, qui graces à mon mauvais destin, est venue augmenter le nombre de mes autres persecuteurs. Et de la maniere dont elle a réglé ses visites , il y a apparence que c'est une compagne , qui ne m'abandonnera point de tout cét Hyver. Je vous écris la main encore toute tremblante de mon dernier accès , & le cœur si plein de chagrin , qu'il m'est impossible de vous l'exprimer. Comme j'ay natu-

rellement dans l'ame une assez forte disposition à la joye, & qu'on dit que la fièvre quarte naist ordinairement de la melancolie, je ne puis comprendre pourquoy elle m'a attaqué : car jusques icy je n'ay point esté inquieté, ny de mon procez, ny de ma querelle. Soit par insensibilité, ou par force de courage, je n'ay pas senty encore le moindre mal de leurs persecutions. Qui est-ce donc, Caliste, si ce n'est l'Amour qui a conduit chez moy cette fâcheuse Hôtesse ? Je me défie de vous, je vous l'avouë. J'ay peur que vous ayez esté toutes deux d'intelligence, & que vos feux ayent ouvert aux siens la porte de mon miserable cœur. Est-ce ainsi que vous avez soin de vostre propre bien ? Est-ce ainsi que la Reine de mon cœur, cette Reine dont il subit les loix avec tant de plaisir, pert elle-même les conquestes qu'elle a faites ? Ne souffrez point, Caliste, qu'une ennemie estrangere vienne brûler une place qui est à vous. Vangez-vous, vangez-moy, & faites tous vos efforts pour la chasser de vostre Empire. Ne sçavez-vous pas que l'ennemie dont je me plains, est une fâcheuse Hôtesse ? Quand elle se loge en quelque lieu, elle pille, elle ravage tout ce qu'elle y trouve de plus beau. Il n'est point de teint, ny d'embonpoint, à l'épreuve de sa cruauté. Enfin c'est une Hôtesse maigre, passe, & défigurée, qui n'est point contente, qu'elle n'ait rendu ses Hôtes participans de ses disgraces. Jugez donc, Caliste, ce que je vais devenir. Je n'attends du secours que de vous, & ce secours vous est si facile, que si vous ne me le donnez promptement, je connoistray bien que ma perte vous est tout à fait indifferente.





A L A M E S M E.

*Il luy fait une peinture des douleurs qu'il souffre
& de la maniere dont il la recevra,
si elle le va voir.*

L E T T R E XXVI.

Vous me demandés de mes nouvelles, Caliste; hélas ! sçavez-vous bien ce que vous me demandez ? & sçavez-vous bien aussi ce que vous voulez faire, quand vous voulez me venir voir. Quelque dur que soit vostre cœur, quelque insensible que vous puissiez estre, croyez-vous n'estre point touchée de la rigueur de mes maux ? & d'ailleurs quand vous seriez assurée de n'en sentir pas la maniere dont je vous recevrais, ny si vous seriez satisfaite de mon accueil. Cependant afin que vous n'en soyez pas surprise, je veux bien vous avertir, que quand vous entrerez, & que vous sortirez de ma chambre, je demeureray immobile dans mon fauteüil, sans seulement faire un pas ny pour vous recevoir, ny pour vous conduire. Vous ne serez pas plustost assise, qu'au lieu de louer vostre esprit & vostre beauté, je ne vous entretiendray que des rigueurs de ma fièvre. Quand ce jour-là vous seriez plus belle que vous ne l'estiez, quand vous m'engageastes à vous aimer, je croiray que vous serez aussi jaune que moy-mesme ; car dans l'estat où sont mes yeux, ils s'imaginent voir la couleur d'un Soucy, sur la plus belle Rose du monde. Je ne vous diray ny douceurs, ny fleurettes : je demeureray peut-estre une heure sans

vous parler; & si j'ouvre la bouche, ce ne sera que pour vous demander des remèdes; pour me plaindre de n'avoir point d'appétit; pour vous dire les méchans mets dont je fais mes ragouts; ou pour vous raconter les choses monstrueuses, que je conçois dans l'ardeur de mes accès. Je croiray vous avoir entretenu de quelque chose de beau, quand je vous auray dit qu'en douze heures de temps ma fièvre me fait passer par un Hyver & par un Esté; que pendant les six premières je souffre un froid qui me fait grincer les dents, qui me fait trembler devant un grand feu, & sous le fais de six couvertures; & que pendant les six autres je brûle d'une ardeur si vehemente, que cinquante verres d'eau ne sont pas capables de l'esteindre. Voila, Caliste, les belles choses que je vous debiteray. Voila quel sera mon entretien. Mais pour ma mine, vous ne vistes jamais rien de si estrange. Mes yeux sont devenus plus grands que tout le reste de mon visage, & il vous sera facile, s'il vous en prend fantaisie, de compter mes dents au travers de la peau de mes jouës. Il ne faudra pas vous estonner si je vous fais froide mine; je la fais à tout le monde, & me la fais à moy-mesme; quand je me regarde au miroir. Quelque envie que j'aye de vous plaire, je ne pourray point m'empescher de vous faire laide grimace. Ce qu'il y aura de bon, Caliste, c'est que mes mains, desquelles vous vous estes plainte tant de fois, ne vous donneront aucun sujet de me quereller. Je vous jure qu'en l'humeur où je suis, les Tetons de la belle Helene, qui assurément devoient estre des plus beaux; puis qu'ils firent tant joüer des mains aux Troyens, & aux Grecs, ne me feroient pas presentemēt tirer les miennes de dessous ma fourrure. Jugez par là si vous aurez rien à craindre du reste, & si vous ne vous en irez pas de chez moy, sans

32 AMITIEZ, AMOURS,

avoir crié contre mes emportemens. Au reste je vous avertis que je ne trouveray ny beau ny bon, que vous ryez comme vous avez de coustume. Résolvez-vous à déguiser un peu vostre humeur, & à feindre du moins quelque compassion. Apres tous ces avis, voyez, Caliste, s'il vous reste encore envie de venir voir vostre malade; & si vous continuez d'avoir ce dessein, venez demain, ce sera un de mes jours de relâche.



A L A M E S M E.

Il luy fait plainte de ce qu'elle l'a raillé, parce qu'il marchoit avec un bâton.

LETTRE XXVII.

ON m'a dit, Caliste, que vous avez ry furieusement, quand on vous a appris que je ne marchois plus qu'avec un bâton, auquel vous avez donné l'honorable titre de potence. Et l'on m'a dit même que vous ne vouliez pas que je vous allasse voir en ce triste équipage; qu'un homme à bâton n'estoit pas vostre compte; & qu'un Galant infirme seroit toujours fort mal auprès de vous. Voilà justement ce qu'il me falloit pour faire redoubler ma fièvre. Helas! Caliste, n'insultez point à ma foiblesse, n'augmentez point mes douleurs, ne vous mettez point d'un party qui tout seul est assez fort pour m'abatre. Hé quoy! n'avez-vous pas sans moy assez d'Amans en l'autre monde? prenez mieux vôtres temps si vous voulez m'envoyer leur tenir compagnie. Quand dans mon mal vous m'aurez fait mourir de desespoir, vous n'en aurez pas toute la gloire que vous pen-

fez; ce sera la fièvre, & non pas vous, qu'on croira la cause de ma mort. Helas ! je n'estois sorty avec ma miserable potence, que pour éprouver si mes jambes auroient la force de me traîner jusques chez vous : & cependant j'apprens que vous avez la cruauté de me défendre de vous aller voir en l'état où je suis. Il ne vous seroit pas, Caliste, si honteux que vous croyez. Je m'en irois chez vous en pelerinage, comme vers une Déesse que j'adore ; & peut-estre que vostre veuë me donneroit tant de joye, qu'elle me rendroit entierement ma santé ; & alors par reconnoissance, j'attacherois ma potence près de vostre portrait au plus bel endroit de vostre Alcove, afin qu'elle fût là, pour marquer à tout le monde ma guerison & vostre miracle. N'aurez-vous pas de l'honneur de voir un si beau meuble en vostre chambre ? Ouy, vous en auriez ; mais il ne vous plairoit pas, parce que je vous l'aurois procuré. Et d'ailleurs il faut bien que vous ne vous souciyez pas trop de cette gloire : car si vous estiez curieuse de potences, vous pourriez en avoir un bon nombre de plus nobles, & d'une autre nature que la mienne. Je sçay qu'on vous en porte de la part de tous les Amans qui ont l'honneur de se pendre pour vous. Dites-moy, Caliste, ne les mettez-vous point à l'avarice ? En usez-vous Chrestiennement ? & quand quelque Amant se veut pendre, n'avez-vous pas du moins la charité de luy en fournir, afin de l'exempter de cette dépense ? Je serois bien-aïse de le sçavoir ; car pour peu que vous insultiez encore à mon mal, je prévoiy bien qu'il m'en faudra venir à cette loüable extrémité, & terminer mes jours, comme les termina le pauvre Iphis à la porte de la cruelle Anaxarette. Je me souviens, Caliste, que quand nous leûmes ensemble cette fable, elle vous plût infiniment, & que le châtiment d'Anaxarette ne vous

34 A M I T I E Z , A M O U R S,
donna pas la moindre peur. Cependant vous devriez bien considerer que vostre cruauté n'a point d'exemple que parmy les fables.



A M A D A M E L' A B B E S S E
D E * * * *

*Il l'entretient de son mal , & des mauvaises nuits
qu'il passe.*

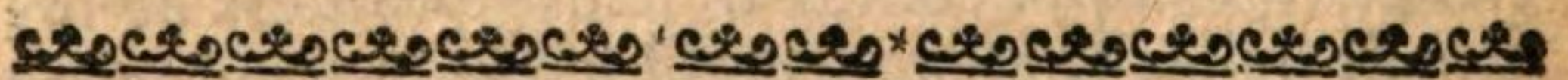
L E T T R E X X V I I I .

Il est minuit , Madame , il y a six heures que je suis couché. Tout le monde est ensevely dans le sommeil. Mon valet ronfle comme un Cochon; & moy miserable je veille, & n'ay pour compagnie que mes maux , mes chagrins & mes inquietudes. J'ay beau faire des vœux au sommeil, j'ay beau luy promettre des sacrifices , & l'invoquer à mon secours ; ce Dieu est si endormy , qu'il n'entend point mes prieres , & me laisse jetter en l'air mille plaintes inutilement. Ne sçachant plus que faire , mon esprit troublé & abbattu par la longueur de mon mal , bastit cent chimeres , & fait mille & mille chasteaux en Espagne. Mais, Madame, comme je fais reflexion , que de bastir en Espagne, c'est embellir le Pais d'un Prince qui ne m'en sçaura pas de gré, j'ay crû que je devois quitter mon lit , mes chimeres, & mes chasteaux , pour avoir l'honneur de vous entretenir , vous que j'estime plus que l'Espagne , ny que ses Princes, quoy que parmy eux on ait compté un grand nombre d'Empereurs. Mais aussi quel Empereur vous a jamais valu? Auguste, le plus honnestre homme d'entr'eux, n'avoit qu'une fille, qu'il ne pût pas garder, & vous

Madame, vous en avez quarante, que vous gardez le mieux du monde, sans compter que vous vous gardez bien vous-mesme. Dites-moy en verité, eussiez-vous jamais préveu, qu'on vous eust comparée & mise au dessus d'Auguste; & de tous vos Panegyristes y en a-t'il jamais eu un, qui vous ait donné une semblable louange? Cette pensée, & le stile dont je vous écris, n'est-il pas digne d'un malade, & d'un cerveau desseché par les ardeurs de la fièvre? Cette cruelle fièvre me fait bien faire d'autres extravagances, qui vous donneroient matiere à rire, si je me mettois à vous en faire l'histoire. Que diriez-vous, si je vous apprenois, que vôtre bonne parente Madame de.....m'a donné de l'amour depuis huit jours? Eussiez-vous jamais crû que sa beauté eust esté le ragoust d'un malade? & n'avoüerez-vous pas que la fièvre quarte donne d'estranges appétits? Cependant il n'est rien de plus vray que ce que je vous dis. Pendant deux visites qu'elle m'a rendues, je l'ay trouvée plus spirituelle que vous, & plus belle que Caliste; & du depuis je m'en suis souvenu avec cette émotion, qu'on appelle amour, quand on a de la santé. Vous ne sçauriez croire combien je me promets de luy dire de belles choses, & combien je pretends estre assidu aupres d'elle; quand je me porteray bien. Apres cela trouverez-vous estrange que mon appetit me porte à manger tant d'ordures, de gallettes, d'oignon, de poivre, & de vinaigre, moy qui en estois l'ennemy capital, puis que j'ay aujourd'huy tant d'inclination pour une personne contre laquelle j'ay fait si souvent de cruelles satyres. Mais peut-estre que vôtre Tyrcis sain ne suivra pas les inclinations de Tyrcis malade, & qu'il pardonnera à Caliste toutes les railleries qu'elle a faites de sa potence. Serieusement, Madame, ne devriez-vous pas donner un peu de vos

36 AMITIEZ, AMOURS,

bons sentimens à cette inhumaine personne ? la compassion que vous avez de mes maux m'oblige infiniment : mais hélas que je serois soulagé, si ma Caliste & la vostre, (car je dois dire l'un & l'autre, puisque ç'a esté vous qui me l'avez donnée) avoit un peu de cette obligeante pitié que vous me témoignez tous les jours ! A l'heure que je vous écris cecy , je gage que cette cruelle personne dort aussi tranquillement , que si elle n'estoit pas la cause de mille & mille inquietudes ; & que mesme elle ne rêve à rien , si ce n'est à me faire quelque nouvelle raillerie sur mon baston , ou sur ma mauvaise mine. Je gage de plus qu'elle crevera de rire , quand elle sçaura que je vous ay écrit cette Lettre à l'heure qu'il est, & avec si peu de nécessité. Je veux pourtant bien , quelque raillerie qu'elle en fasse entre vous , que vous luy fassiez voir par ma Lettre les marques des mauvaises nuits que je passe. Au reste vous la prierez de n'en pas parler ; vous y estes obligée pour vostre honneur ; car que ne diroit-on point, si l'on sçavoit qu'un homme de mon âge se fut levé à minuit , pour avoir le plaisir de vous entretenir ?



A CALISTE.

Il se plaint du mauvais traitement qu'il a reçu chez elle, & fait une Satyre contre son Rival.

LETTRE XXIX.

HA vrayment, Caliste, j'avois bien raison de m'empresser si fort pour aller chez vous ! Hélas je ne prevoyois pas ce qui me devoit arriver de cette fatale visite ! Après m'avoir écrit un Billet qui me promettoit de vostre part de la tendresse

& de la compassion, falloit-il me recevoir d'une maniere si froide & si peu obligeante ? Pourquoy me donner rendez-vous, à l'heure que vostre Chevalier devoit estre en vostre compagnie ? Et pourquoy le traiter si favorablement en ma presence ? Pensez vous qu'un malade fût incapable de jalousie, ou que j'eusse oublié dans le lit à connoistre les faveurs qui s'accordent dans la ruelle ? Vous vouliez sans doute, Caliste, que mon visage abatu & languissant servist de mouche à celui de vostre blondin ; vous estiés bien-aise de me voir avec mon équipage de malade, dans la compagnie d'un homme tout couvert de galands & de broderie. Faut-il que parmy tant de bonnes qualitez vous en ayez une si mauvaise ? Qu'avec un esprit hors du commun vous ayez le defect ordinaire de celles de vostre âge ? Faut-il, Caliste, que celui qui est le mieux en rubans, en plumes, & en passemens, soit toujours le mieux auprès de vous ? Vous aimez le merite, je l'ay connu autrefois ; la vertu vous plaist, je l'avouë : mais permettez-moy de vous dire, qu'il vous faut un merite en broderie, & que la vertu toute nuë n'est pas ce qui vous charme. Quittez cette humeur de jeunesse ; consultez vôtre raison un peu plus souvent que vos yeux ; & n'en croyez pas toujours aux apparences. Un Asne chargé d'or ne laisse pas de braire, un Cheval bien harnaché, ne laisse pas d'estre un Cheval : mais cette Morale n'est pas à vostre usage, ny à vostre goust. Au moins, Caliste, si vous avez fait comparaison de nos habits, ne la faites pas de nos visages. Le mien n'aura pas toujours la fièvre. La santé reviendra, & peut-estre qu'aux rubans près, j'auray bien-tost aussi bonne mine que vostre blondin. Le mal-heur est que vous aimez le temps present ; vous regardez ce que je suis à cette heure, & vous estes assurée que quoy que vous m'avez mal-traité pen-

38 AMITIEZ, AMOURS,

dant ma maladie, & lors que je vous suis inutile, vous sçavez bien m'adoucir, quand je seray en santé, & dans le temps où je pourray contribuër à vos divertissemens. Il est vray, & vous avez raison de le croire ainsi : Mais, Caliste, ne faites pas tout ce que vous pouvez faire. Vostre cœur croiroit-il se des-honorer, s'il avoit de la pitié ? Et penseriez-vous avoir fait une action honteuse, si vous aviez un peu caressé un malade ? N'eust-il pas mieux valu me dire quelques douceurs, que de me reprocher ma mauvaise humeur ? Que de me dire, que vous n'estiez pas surprise de me voir si aigre & si piquant ; veu que depuis ma maladie, je ne me nourrissois que de poivre & de vinaigre ? Si je m'en rapportois à vostre cruauté, & aux supplices, que vous vous plaidez à me faire souffrir, je croirois que pour vous, vous ne vous repaissiez que de sang de Lion & de moëlle de Tygre. J'avouë que vostre blondin ne doit pas avoir les mesmes sentimens ; car ou je ne me connois point en doux regards & en tendresse de cœur, ou vous luy en témoignastes bien le jour que j'eus l'honneur de vous voir. Pour Dieu, si vous n'avez point d'autre complaisance pour moy, ayez du moins celle de ne me faire pas une autre fois le témoin de ma propre infortune.





A MADAME L'ABBESSE
DE * * * * *

*Il la remercie des Confitures qu'elle luy a envoyées,
& luy rend compte de sa fièvre & de son amour.*

LETTRE XXX.

VOus m'accablez, Madame; Enfin c'en est trop. Il n'y a que huit jours que vous m'aviez envoyé douze boîtes de confitures; & aujourd'huy vostre Servante à fait chez moy une voiture de fruits, de biscuits, & de macarons. Sçavez-vous bien que je ne veux plus que vous ayez tout l'honneur, & moy toute la honte de nostre amitié? Les ames genereuses souffrent cruellement, quand leur reconnoissance ne peut estre proportionnée aux graces qu'on leur fait. La mienne commence à se plaindre de la surcharge de vos faveurs. Vous croyez peut-estre qu'il n'est que de donner, & qu'on est toujours prest à recevoir. Vous estes bien-aïse d'en avoir le plaisir: Mais ne songez plus à prendre ce plaisir avec moy. Cherchez ailleurs qui reçoive vos presens. Je sçay bien que vous estes liberale, & que c'est une méchante inclination dont vous ne vous déferez jamais. Mais dites-moy, Madame, est-ce ma faute? Suis-je payé pour souffrir vostre humeur? Et pensez-vous que je veuille toujours servir d'objet à vostre liberalité? Peut-estre que ce remerciement ne vous paroistra pas trop bien réglé; Mais pourquoy aussi estes-vous si déréglée en vos presens? & d'ailleurs ne devriez-vous pas avoir un peu plus de soin de ma reputation? que dira-t'on d'un malade chez qui

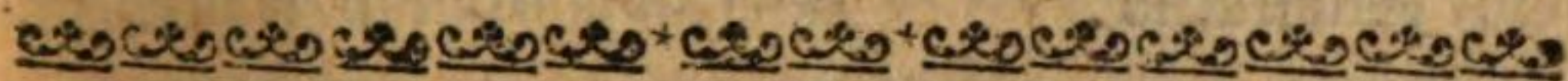
40 AMITIEZ, AMOURS,

on voit entrer tant de choses délicieuses? Ne croira-t'on point que mon mal vienne de mes excès? On auroit presque raison de le croire, à voir comment je devore toutes les douceurs que vous m'envoyez. Mon appetit qui a de l'horreur pour la pluspart des choses qu'on me donne à manger, trouve tant de goust aux confitures, & aux biscuits qui sont faits de vostre main, que quand j'en mange, je ne me souviens plus que je suis malade; j'oublie les défenses de mon Medecin, & ne consulte point la foiblesse de mon estomach. Et neantmoins je trouve que les remedes & le regime me profitent moins que vos confitures & mes excès. Mais, Madame, à propos de douceurs, quand est-ce que Caliste m'en fera faire des excès? croyez-vous qu'elle me mette jamais en estat d'en mourir? Helas! est-il possible que cette cruelle personne ne se lasse point de me persecuter? Vous n'ignorez pas de quelle maniere elle me receut Jeudy, & vous sçavez sans doute combien dans ses railleries elle me met au dessous de son blondin. Cependant soit que je me flate, ou que je n'aye pas bien connu le merite de ce galant homme, il m'est avis que s'il vaut plus que moy, c'est parce qu'il a cousté plus d'argent chez le Tailleur & chez les Merciers; car pour d'autre chose je n'en connois point. Quelque sec, quelque maigre que soit mon visage, son esprit l'est encore plus; & toute la difference que je remarque entre nous deux, c'est que dans mon mal on me trouve pitoyable, & que le blondin l'est encore davantage dans sa santé. Si j'en croyois mon chagrin, je pourrois satyriser ce Rival assez facilement, parce qu'il fournit de belles matieres à satyres: mais, Madame, j'ay tant de veneration pour Caliste, que je respecte l'objet de son choix malgré ma colere, & ne murmure presque pas de son injustice. J'attens que le temps me vange, & peut-

estre

ET AMOURETTES. 41

estre que ce sera plutôt qu'elle ne croit. Mon mal diminué, & je commence d'appercevoir quelques rayons de santé. Si elle peut estre revenue, je me vais faire plus beau que Cupidon mesme; je vais mettre sur mon habit plus de galans que n'en a jamais eu Caliste, je vais effacer l'éclat de tous les Blondins, & malheur pour lors à quiconque aura esté fier.



BILLET DE CALISTE à l'Autheur.

Elle luy ordonne de venir chez elle lire le Dialogue de l'Amour, & de l'Amitié.

LETTRE XXXI.

Nous sommes six qui vous attendons icy, afin que vous veniez lire avec ma Cousine, le Dialogue de l'Amour & de l'Amitié. Quelques-unes de nous ont jugé que ma Cousine feroit fort bien le personnage de l'Amitié, & que l'Amour auroit bonne grace à parler par vostre bouche: Mais ne croyez pas que ce soit moy qui aye eu ce sentiment, je ne sers que de Secrétaire à la compagnie qui vous attend.

R E P O N S E.

LETTRE XXXII.

IL n'estoit pas nécessaire de me mander que la douceur que vous me dites en vostre Billet, ne venoit pas de vostre part. Vous connoissant comme je fais, je n'eusse eu garde de le croire. Ce n'est pas d'aujourd'huy que je suis persuadé que l'A-

42 AMITIEZ, AMOURS,

mour ne vous plaira jamais, quand il s'expliquera par ma bouche. Cela n'empêchera pourtant pas que je n'aille chez vous faire son personnage, aussi-tôt que j'auray icy finy une petite affaire qui m'occupe : mais je me prepare à vous voir bien bâiller & dormir, pendant la conversation de l'Amour & de l'Amitié; car ils parlent tous deux un langage, que vous entendez aussi peu que le haut Allemand.

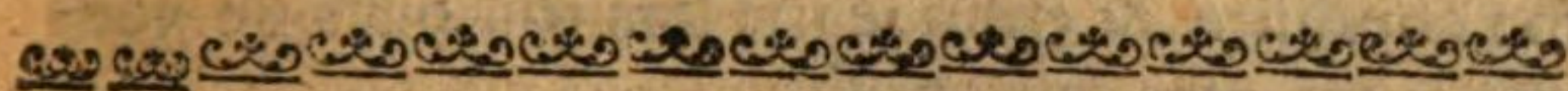
A L A M E S M E.

En luy envoyant le Dialogue qui suit.

L E T T R E X X X I I I .

PUISQUE les Dialogues vous plaisent, je me puis vanter de vous plaire quand il me plaira : Car pour peu que j'employe de temps à faire de semblables ouvrages, je me promets d'en faire quelques-uns qui mériteront vostre approbation. J'ay commencé par celuy que vous m'aviez demandé, & dont vous m'avez fourny les personnages. La matiere estoit riche, & meritoit d'occuper une plume plus sçavante & plus délicate que la mienne; car l'Amour & la Raison doivent dire les plus belles choses du monde. Qui les feroit parler baslement, pourroit avec justice estre accusé d'ignorer leur langage. J'ay fait ce que j'ay pû pour l'éviter; mais tout ce que j'ay pû n'est pas tout ce qui se pouvoit faire sur une si belle matiere. Cependant, Caliste, je dois vous avertir icy des caractères que j'ay donnés à ces deux personnages. J'introduis la Raison en mauvaise humeur contre l'Amour, à qui elle fait des plaintes de toutes les actions, où l'Amour la choque & la combat. Et je fais l'Amour si raisonnable, qu'il s'assujettit pour cette fois à raisonner avec la Raison, & tâche de

se justifier de tous les crimes dont elle l'accuse. Si ce petit Dieu disoit d'assez bonnes raisons pour vous persuader, & qu'il pût vous rendre aussi amoureuse que vous estes raisonnable, je croirois avoir fait le plus beau & le plus éloquent Dialogue qui se soit jamais fait. Au reste si je ne me suis pas trompé, & si j'apprens qu'il vous ait plu, je vous promets encore celui de l'Amour & de la Jalousie, suivant le dessein que vous m'en avez donné.



DIALOGUE
DE L'AMOUR
ET
DE LA RAISON.

LA RAISON.



L estoit difficile, agreable ennemy, que nous nous rencontraissions ensemble ailleurs que chez Caliste. Vous avez toujors tant d'obstination à me fuir, & j'ay toujors tâché si inutilement de vous aborder, que jamais je n'en serois venuë à bout, si le Destin ne vous avoit conduit chez une personne si belle & si raisonnable. Mais c'estoit un lieu où il vous estoit impossible d'éviter ma presence, puisque c'est une personne que je n'abandonne jamais. Au reste je ne veux pas perdre une occasion si favorable. Pendant que je vous tiens, je veux vous dire cent choses que j'ay sur le cœur. Je veux vous demander pourquoy vous me hayssiez si for-

44 AMITIEZ, AMOURS,
tement, & s'il n'y a pas moyen que nous fassions
la paix ensemble.

L'AMOUR.

Je ne sçay pas, Madame, pourquoy vous vous
plaiguez. Je ne vous suis point, je ne suis point
vostre ennemy, & jamais, qu'il ne souviene, je
n'ay esté hors de vostre compagnie. Bien au con-
traire, je vous prends toujours pour Juge dans
toutes mes querelles, je vous allegue pour justifier
ma conduite, & enfin je me sers toujours de vous
en toutes mes entreprises.

LA RAISON.

Comment osez-vous me soutenir une chose si
peu veritable? vous qui me chassez de tous les lieux
où vous entrez; qui n'estes jamais content, pen-
dant que j'occupe la moindre partie d'une ame
que vous voulez assujettir; qui vous couroucez,
quand je vous resiste, & qui me méprisez si fort,
que vous ne voudriez pas écouter quatre de mes
paroles, quand je veux me plaindre de vos desor-
dres, & de la violence que vous me faites.

L'AMOUR.

Ouy, Madame, je soutiens ce que j'ay dit. N'est-
ce pas vous faire Juge de mes querelles, quand
j'oblige un Amant qui aime sans estre aimé, de se
raporter à vous de l'injustice qu'on luy fait? N'est-
ce pas vous alleguer pour justifier sa conduite,
quand il dit qu'il y a de la raison, à aimer ce qui
est aimable? & n'est-ce pas se servir de vous dans
ses entreprises, quand en déroband un baiser, ou
une autre faveur, il soutient que la Raison con-
seille de se payer soy-mesme, sur le bien d'une
personne qui ne veut pas payer?

LA RAISON.

J'avouë bien que vous vous servez quelquefois
de mon nom; mais de moy vous ne vous en ser-
vez jamais. Comme je suis la bien venue dans tous

les lieux, que vous ou les autres passions n'ont point infectez; qu'on me souhaite presque toujours, & qu'on vous craint autant qu'on me souhaite: vous estes bien-aïse de vous servir de mon nom, quand vous frappez à quelque porte, afin qu'elle vous soit plutôt ouverte: mais aussi-tôt que vous estes entré, vous faites bien voir que je ne suis point avec vous; que vous ne me connoissez presque pas, ou que si vous me connoissez, vous ne vous servez de vostre connoissance que pour me fuir, ou pour me chasser. Si quelquefois je m'opiniatre à vous combattre, quand vous attaquez quelqu'un que je gouverne, vos flateries font incontinent revolter les sens contre moy, vous vous retranchez dans leur poste, & alors leur appuy vous rend si hardy, & le vôtre les rend si forts, que tous mes traits s'émoussent & se brisent sans vous faire la moindre blessure. J'ay beau me remuer & faire du bruit, j'ay beau apeler l'honneur & le devoir à mon secours, toute ma résistance devient inutile, je succombe enfin, & suis contraint de vous céder la place.

L' A M O U R.

Vous me dites, Madame, que je me sers quelquefois de vostre nom, & que de vous je ne m'en sers jamais; & je répons à ce reproche, & aux autres que vous me faites en suite, que tout au contraire quelquefois je combats vôtre nom; mais que pour vous, je ne vous combats jamais. Il est vray que souvent je trouve dans les cœurs de fausses maximes, des opinions mal saines, & des abus ridicules, qui ayant pris insolemment vostre nom, ont aussi l'insolence de me résister, & de me refuser l'entrée des cœurs dont ils se sont emparez. Alors connoissant que ce sont des ennemis qui portent vôtre nom, sans que véritablement ils soient des vôtres, je fais tous mes efforts pour les détruire.

46 AMITIEZ, AMOURS,

Je ne méprise aucun avantage, & comme je voy qu'ils cherchent des Protecteurs dans leurs querelles, & qu'ils intéressent toujours dans leur party la mauvaise coustume, la honte stupide, & la fausse gloire: à leur exemple je tire du secours des sens & des plaisirs, qui m'aiment depuis longtemps, & qui sont entr'eux des amis inseparables. Avec cet appuy j'entreprends des combats dont la victoire m'est presque toujours assurée. Je donne la fuite à des ennemis, qui sans porter vos livrées, ont l'insolence de dire qu'ils sont à vous, & de me combattre sous de fausses enseignes: De sorte, Madame, que je vange vostre querelle aussi bien que la mienne.

LA RAISON.

Vous estes ingenieux à vous excuser; cependant vos excuses sont bien foibles. Comment pourriez-vous connoître que les ennemis que vous combattez ne sont pas de ma suite? puis que vous ne connoissez point mes livrées, & que peut-estre vous ne me connoissés pas moy-mesme, qui suis toujours à la teste de ce que vous appelez de fausses maximes, des opinions mal-saines, & des abus ridicules. Mais vous estes un jeune emporté, qui frappez sans reconnoître, qui ne considerez ny l'honneur, ny le devoir, ny la justice, & qui vous faites des ennemis de tout ce qui s'oppose à vos plaisirs.

L'AMOUR.

Puis que je vous combats sans vous reconnoître, vous ne devez pas m'en sçavoir mauvais gré. Est-il possible, Madame; que ce soit vous que je voy toujours à la teste de tant de fausses maximes qui s'opposent à mes desseins? En verité je n'avois garde de n'y estre pas trompé. Apres avoir appris que vous estiez la personne du monde la mieux faite & la plus raisonnable, je ne vous eusse ja-

mais connuë sous le visage d'une vieille querelleuse, qui est toujours de mauvaise humeur, qui presche eternellement contre les plaisirs, & qui est l'ennemie de la Nature aussi-bien que la mienne. Je vous reconnoistrais, Madame, si je vous voyois sous un visage plus guay, si vous estiez d'une humeur moins severe, si vous vous accommodiez mieux avec la Nature & avec moy, & si enfin vous nous fournissiez quelquefois des conseils propres pour nos desseins.

L A R A I S O N.

Je vous entens, mon petit mignon, il faudroit pour estre bien avec vous, que je fusse mal avec moy-mesme; ou plûtost il faudroit n'estre plus ce que je suis, pour faire la paix avec vous. Mais ne croyez pas que je fasse cette bassesse. Il est plus juste que l'Amour s'accommode à la Raison, que si la Raison s'accommodoit à l'Amour. Et je veux que vous sçachiez qu'il n'y a point de comparaison entre un aveugle comme vous, & une clair-voyante comme moy, entre un petit emporté, & une prudente. Si je vous recherche, c'est parce que je suis bonne naturellement, ennemie des desordres, & soigneuse de radresser ceux qui s'égarent. Mais vous estes indigné de ma bonté, vous estes un petit étourdy qui ne connoissiez pas le bien qu'on vous veut faire, ny les bons conseils qu'on vous donne.

L' A M O U R.

Quoy ! vous me blâmez de mes emportemens, & vous tombez dans les defauts que vous blâmez. Vous m'accablez d'injures, vous vous mettez en colere, vous faites l'emportée vous-mesme, & pens'en faut que la Raison ne paroisse déraisonnable. Je voy bien, Madame, qu'il faut aujourd'huy que je vous oblige à vous dédire, & que je vous fasse avoüer que mes emportemens valent mieux que vostre prudence. Pour en venir à bout, je veux qu'a-

48 AMITIEZ, AMOURS,

prés m'avoir fait des plaintes en general, vous m'en fassiez en particulier; & vous verrez que je vous satisferay sur chaque article, & que l'Amour a des raisons qui valent mieux que celles de la Raison mesme.

L A R A I S O N.

Je commence à mieux esperer; puis que je vous voy en dessein de me satisfaire. Ce n'est pas peu que d'avoir reduit l'Amour à raisonner. Quand mesme ses raisons ne seroient que fort méchantes, ce sera toujours l'avoir en quelque façon converty, puisque jusques à ce jour il avoit esté ennemy de tout ce qui s'appelloit Raison. Profitons donc de l'humeur où vous estes, raisonnable Amour, car presentement vous meritez ce nom. Voyons quelles raisons particulieres vous me donnerez sur chaque plainte que j'ay à vous faire en particulier. Je vay commencer par une à laquelle il me semble qu'il vous sera difficile de répondre. Dites moy un peu, quand je me suis emparée de l'ame d'une jeune personne, quand je l'ay soumise à la volonté d'un pere qui luy a ordonné d'aimer quelqu'un, & de le regarder comme un futur Epoux, pourquoy faites-vous souvent vos efforts pour luy en faire aimer un autre contre l'obeissance qu'elle doit à ses parens? Pourquoy prenez vous plaisir à luy faire trouver mille defauts dans le Mary qu'on luy propose, & mille perfections dans l'Amant que vous luy offrez? Pourquoy me chasser de chez elle quand je l'avertis de mon devoir? L'obeissance due aux parens, qui semble raisonnable à toute la Nature, ne peut-elle passer chez vous pour une raison? Si vous estiez raisonnable, comme vous voulez qu'on le croye, ne luy feriez-vous pas aimer ce qu'un pere veut qu'elle aime? Ne vous rangeriez-vous pas du costé du devoir? Et ne luy donneriez-vous pas les mesmes conseils que

moy ? Mais c'est assez que je luy conseille que-
que chose pour vous obliger à luy conseiller le
contraire. Vous croiriez vous deshonoré, si vous
aviez des sentimens conformes à la Raison.

L' A M O U R.

Quoy que la chose dont vous vous plaignez
n'arrive pas tous les jours, je vous avoüe que quel-
quefois je la fais arriver: Mais en cela ce n'est pas
moy, c'est le pere qui manque à la raison. S'il
avoit soin de me consulter, comme il le doit, avant
que de faire un semblable commandement, il ne
me verroit pas exciter des revoltes contre sa vo-
lonté. S'il estoit raisonnable, il n'entreprendroit
pas de faire luy-mesme ce que je dois faire dans le
cœur de sa fille. Je suis jaloux de mes droits & de
mon pouvoir. Quand on entreprend quelque
chose qui les choque, il est juste que j'en tire ven-
geance. Je sçay que l'obeïssance qu'on doit aux
parens est raisonnable; mais elle cesse de l'estre,
quand elle prejudicie à mon autorité. L'obeïf-
sance qui m'est due doit marcher la premiere,
Lors que les conseils d'un pere, & les miens, sont
diferens, la raison veut qu'on suive plutôt les
conseils d'un Dieu, que ceux d'un homme. D'ail-
leurs mes conseils estans toujours conformes au
goût de ceux que je conseille, ils ne buttent qu'à
mettre le repos dans une ame qui les suit; & les
conseils d'un pere qui s'opposent aux miens, cau-
sent toujours une guerre intestine dans le cœur
qui les reçoit: De sorte que la Raison voulant
qu'on prefere la paix à la guerre, elle veut aussi
qu'on suive mes conseils, quand mesme ils se-
roient opposés à ceux d'un pere.

L A R A I S O N.

Il y a quelque apparence de raison dans vostre
excuse; mais que pourrez-vous répondre pour
vous justifier de la malice que vous avez de faire

50 AMITIEZ, AMOURS;

aimer une mesme personne de plusieurs Rivaux ? Si vous aviez de la raison, vous ne blefferiez pas plusieurs cœurs avec un mesme trait, vous ne donneriez qu'un Amant à chaque Maistresse, ny qu'une Maistresse à chaque Amant. Par ce moyen vous empescheriez les funestes effets que la jalousie produit tous les jours, & vous ne causeriez pas mille querelles & mille meurtres, qu'on voit arriver entre ceux qui sont Rivaux : Car vous ne sçauriez nier que vous ne soyiez l'autheur des desordres dont je vous parle, puis qu'ils n'arriveroient pas, si vous vous contentiez de faire aimer chaque Beauté par un seul Amant.

L' A M O U R.

Il n'est pas si difficile que vous le croyez, de faire voir que j'ay encore raison en ce que vous condamnez si fortement. Je sçay bien que c'est choquer le sens commun, de vouloir faire passer pour raisonnable ce qui est condamné de la Raison. Mais, Madame, il faut que je vous die icy une chose, que je devois vous dire dès aussi-tost que vous avez commencé à vous plaindre de moy; c'est que vous estes un Estre qu'on n'a jamais bien connu. Vous vous montrez à différentes personnes sous des visages diferens; & pourtant chacun de ces visages veut passer pour la Raison. Vous donnez de divers conseils, suivant les diverses personnes que vous conseillez. Parmi ceux qui font des actions toutes contraires, chacun soutient que la Raison luy a conseillé la sienne. C'est ainsi que plusieurs Amans aiment une mesme Maistresse, parce que la trouvant tous aimable, ils soutiennent que la Raison leur conseille à tous de l'aimer, quoy qu'ils ne paroissent pas raisonnables à ceux qui ne l'aiment point. C'est ainsi qu'un Rival suit les conseils de sa raison, quand il se défait d'un Rival qui luy fait obstacle dans la poursuite de ce

ET AMOURETTES. 51

qu'il aime. C'est ainsi enfin que ces faiseurs de désordres que vous blâmez si fortement, croient avoir suivy vos conseils, quand ils font des querelles ou des meurtres; parce que vous conseillez à ceux qui aiment, de faire & d'entreprendre toutes choses pour posséder ce qu'ils aiment; quoy que ceux qui n'aiment point disent que la Raison apprend, que tout ce que les autres font est tout à fait déraisonnable; & cela, comme je vous ay dit, à cause que vous donnez de differens conseils aux différentes personnes que vous conseillez.

LA RAISON.

S'il n'y a pas de la solidité, du moins y a t'il de l'esprit dans les raisons que vous venez d'alleguer. Mais quel expedient trouveriez-vous, pour faire voir que vous estes raisonnable, quand vous chasserez la Raison de l'esprit d'un vieillard; quand vous le faites renoncer à la sagesse, pour aimer quelque jeune personne, dont il pourroit estre l'ayeul ou le pere? Je vous pardonne assez facilement, quand vous vous contentez d'assujettir les jeunes gens sous vostre empire; parce que n'ayans presque pas connu le mien, je n'ay pas grand regret qu'ils se soumettent volontiers au vostre. Mais puis-je ne me pas plaindre, quand vous venez me dérober mes plus fidelles sujets, ceux qui me reverent depuis si long-temps, ceux enfin qui ont blanchy sous ma conduite? car c'est ce que vous faites, quand vous vous glissez dans le cœur d'un vieillard, & que vous luy donnez des sentimens opposés à ceux que je luy inspire. N'est-ce pas me faire un cruel outrage, que de renverser en un moment un esprit que j'avois affermy avec tant de soin & de peine? Combien croyez-vous que j'ay de chagrin, quand je voy un vieillard perverty par vos conseils, me quitter pour vous suivre, devenir propre & galand sur ses vieux jours, se peindre le

poil, porter un petit pourpoint & un grand rabat, de petits souliers & de grands canons, devenir esclave de la mode, lire avec des lunettes ce que vous appelez des Billets doux & des Vers galans, se radoucir près d'une jeune personne, luy chucheter à l'oreille, aller au Bal, à la Comedie, & aux Festes publiques, & faire enfin toutes les badineries que j'ay bien de la peine à excuser dans la jeunesse. Quoy?

L'AMOUR.

Si je ne vous interrompois, je croy que vous ne cesseriez jamais vos plaintes sur le chapitre des vieillards amoureux. Cependant quand je n'aurois rien à y répondre, sinon que j'use du droit de reprefailles lors que je me glisse dans le cœur d'un vieillard, il me semble que je ne manquerois pas de raison. Car quoy que je ne m'en plaigne pas icy, vous ne laissez pas quelquefois de me dérober de mes esclaves, comme quelquefois je vous dérobe des vôtres. Assez souvent quand je pense estre tout à fait le Maistre d'un jeune cœur, vous sçavez prendre le temps qu'il a quelque dédain, quelque froideur, ou quelque dégoût; & lors vous prévalant de l'occasion, vous m'en chassez avec beaucoup d'aigreur & de mépris. De sorte que ce n'est pas sans raison, que quelquefois aussi j'observe le temps où un vieillard a plus de disposition à vous quitter, & qu'avec le feu de quelques beaux yeux je fais fondre toute la glace, & réchauffe le sang qui estoit gelé dans ses veines. Je vous avoue que c'est faire revolter contre vous vos propres sujets : mais n'en usez-vous pas de mesme, quand vous excitez contre moy vos revoltes parmy la jeunesse? Si cette raison vous paroist foible, je suis assuré que vous n'aurez rien à repliquer à celle que j'y vais ajoûter. Vous vous plaignez de ce que j'oblige quelquefois des vieillards à aimer de

ET AMOURETTES. 53

jeunes personnes, & vous prétendés que rien n'est si éloigné de la Raison, & moy je prétens que rien n'est si raisonnable. Puis qu'il résulte de ce que vous m'avez dit, qu'un homme doit estre plus raisonnable, plus il est âgé, il doit aussi aimer ce qui est le plus raisonnablement aimable; & qui est-ce qui est plus raisonnablement aimable qu'une jeune personne? Un vieillard se serviroit-il de sa raison, s'il aimoit une personne de son âge, où il n'y a plus ny beauté ny bonne grace, où il n'y a plus de feu qui le puisse échauffer, ny de charmes qui luy puissent plaire? & n'est-il pas plus raisonnable d'aimer une jeune personne, qui le rajeunit, pour ainsi dire, & dont l'humeur & l'enjoüement l'excitent à la joye & aux plaisirs? Du reste ne trouvez point étrange qu'il observe dans ses actions & dans ses habits, toutes les galanteries de la jeunesse, puis que tout vieux qu'il est, il devient jeune, quand il devient amoureux. Quoy qu'il s'assujettisse à la mode, quoy qu'il fasse tout ce que vous appelez badineries, il le fait avec raison, puis qu'étant Amant, il faut qu'il tâche à plaire à la jeune personne qu'il aime. Et il sçait que pour plaire à la jeunesse, il faut vivre comme la jeunesse, témoigner mesmes desirs, & mesmes inclinations. Seroit-il bien venu auprès de sa jeune Maîtresse, s'il venoit luy prescher la bisarrerie, & l'inconstance de la mode, crier contre le Bal & contre les autres divertissemens, & trouver à redire dans tous les plaisirs de la jeunesse? Seroit-ce un beau moyen de se faire aimer? Et n'a-t'il pas raison, quand il pratique tout le contraire?

LA RAISON.

Il y a toujours de la subtilité dans vos réponses. Mais que pourrez-vous m'alléguer pour vous justifier des crimes que vous faites, quand vous obligez une personne mariée à aimer un autre que

54 AMITIEZ, AMOURS,

son mary ? Pourquoy arrachez-vous son cœur à celui qui en est le Maistre legitime , pour en faire present à un Etranger qui n'y doit rien pretendre ? Pourquoy separez-vous deux personnes que les Loix ont unies , pour en joindre deux autres qui ne le peuvent estre sans crime ? Croyez-vous estre plus raisonnable que les Loix.

L' A M O U R.

Ouy, Madame , je suis plus raisonnable que les Loix , qui ne consultent seulement pas la Raison. Les Mariages qui sont le plus souvent de purs ouvrages du hazard , ou de l'ambition , qui assemblent quelquefois le feu & l'eau, en assemblant des personnes qui n'ont aucune disposition à s'aimer , ont-ils quelque ombre de raison ? Et une personne qui s'y trouve assujettie de cette maniere , n'en a-t'elle pas davantage , de donner son cœur à un Galant qui l'aime, qu'à un Mary qui la hait ? à un Galant bien fait de corps & d'esprit , qui ne pense jamais qu'à luy plaire , qu'à un Mary grossier & bizarre, qui gronde eternellement dans la maison ?

L A R A I S O N.

Mais dites-moy , puisque vous avez quelquefois raison , pourquoy ne l'avez-vous pas toujours ? Je veux que vous ayez raison , quand vous unissez deux personnes ; mais l'avez-vous encore, quand vous les separez ? Si Tyrcis a eû raison d'aimer Philis , en a-t'il quand il ne l'aime plus ? En a-t'il quand il quitte Philis pour Caliste ? Quelle excuse trouverez-vous à son inconstance ? Après m'avoir fait agréer son amour , comment me ferez-vous agréer son changement ? Est-il raisonnable de mépriser ce qu'il a estimé , & de renverser des Autels sur lesquels il a si souvent sacrifié , pour sacrifier sur de nouveaux ?

L' A M O U R.

Il est vray que quelquefois les Amans sont in-

ET AMOURETTES. 55

constans ; mais ils ne sont pas sans raison dans leur inconstance. Quand un objet leur semble aimable , ils ont raison de l'aimer ; mais lors que ce mesme objet ne leur paroist plus aimable , ils ont aussi raison de ne le plus aimer. Tyrcis a eu raison d'aimer Philis, parce qu'il esperoit d'en estre aimé ; il a eu raison d'avoir pour elle tous les soins & toute l'affiduité que merite une belle personne : Mais il a eu raison de la quitter , quand il a veu que ses soins estoient inutiles , & que son esperance estoit sans fondement. D'ailleurs n'a-t'il pas raison de quitter le moins pour le plus , d'abandonner Philis , qui toute charmante qu'elle est , ne laisse pas d'estre infiniment au dessous de Caliste ? C'est ainsi que chaque Amant est raisonnable dans son inconstance , quand il n'auroit point d'autre raison , que de cesser d'aimer un objet qui cesse de luy paroistre aimable.

LA RAISON.

Quoy que je ne sois pas bien persuadée de tout ce que vous venez de me répondre , je ne veux pourtant pas perdre le temps à vous repliquer , parce qu'il me reste à vous demander raison sur la chose qui me touche le plus au cœur. D'où vient , injuste Amour , que vous vous glissez souvent entre des personnes d'inégale condition , & si inégale , que quelquefois par vostre injustice , on a veu des Reynes aimer des Esclaves , & des Princes aimer des Servantes ? Je vous pardonne volontiers , quand vous unissez des personnes égales : je dis plus , j'approuve alors vostre conduite , je l'autorise , & l'appuye de toute ma force. Mais comment voulez-vous que je souffre , que quelquefois une femme de qualité prefere à un Gentil-homme bien fait , d'esprit & de corps , quelque gros Païsan , dans lequel il ne paroist rien d'aimable ? Puis-je m'empescher de murmurer , quand un Prince ou un Sei-

56 AMITIEZ, AMOURS,

gneur choisit au milieu d'un grand nombre de femmes, aussi considerables par leur beauté que par leur naissance, une Bourgeoise, ou une Servante, qui n'aura rien de beau, qu'en l'imagination du Prince ou du Seigneur que vostre malice aura abusé? Peut-on ne pas condamner vostre dereglement en semblables occasions? Peut-on ne pas vous accuser de renverser vos propres principes, puis que la sympathie, qui doit estre le principe de toutes vos actions, ne se rencontre point en de semblables amours? Car enfin quelle sympathie trouverez-vous entre une Reyne & un Esclave, entre un Prince & une Servante? Cependant ce sont des amours dont il se voit force exemples, & qui convainquent tout le monde, que vous estes tout à fait mon ennemy.

L' A M O U R.

Je ne fais jamais ce que vous venez de me reprocher. Je veux bien que quelquefois des Princesses ayent aimé des Esclaves; mais il ne s'ensuit pas de là que j'aye joint deux personnes inégales. Quand j'allume un pareil amour, j'éleve l'Esclave jusques à la Princesse, où j'abaisse la Princesse jusques à l'Esclave. Et à mon égard je les rends toujours égaux, quoy qu'ils ne le paroissent pas aux yeux de ceux qui ignorent mon pouvoir & mes mysteres. J'observe mesme toujours cette sympathie, à laquelle vous m'accusez de renoncer; car la sympathie n'est pas, comme vous semblez le croire, une conformité de condition, de biens & d'honneurs; elle est plutôt une conformité de naissance sous une mesme constellation, un même temperament, & de mesmes inclinations. Et cette conformité ne se peut-elle pas rencontrer quelquefois entre deux personnes, que la condition, les richesses, & les honneurs, auront rendus inégaux? Je pourrois bien vous l'expliquer plus clairement,

& vous faire voir que cette sympathie suffit pour mettre de l'égalité parmy tout le monde. Mais c'est une connoissance qui n'est reservée qu'à moy seul, & ma politique m'apprend, que pour le bien de mon empire, elle doit estre inconnue à la Raison. Cette sympathie, cette égalité cachée, ces noeuds secrets, ces liens invisibles qui serrent les cœurs, & enchainent les ames, sont les fondemens sur lesquels est établi tout mon pouvoir & toute ma force; ou plutost tout cela c'est moy-mesme qui ne prens plaisir à paroistre que dans mes effets, & presque jamais dans ma cause. Et c'est ce qui rend mon empire bien different du vostre; car vous ne scauriez rien ordonner en Maistresse absolue, puis que vous estes obligée de rendre raison de toutes choses. Mais pour moy j'agis en Souverain, & ne rends raison que quand il me plaist. Et mesme, pour vous dire le vray, c'est une maxime que j'ay établie dans tout mon Empire, que *quand on raisonne bien, on aime mal, & qu'on raisonne mal, quand on aime bien.*

LA RAISON.

Je voy bien par vos dernieres paroles, cruel ennemy, que ma conversation commence à vous ennuyer. Vous n'estes pas accoustumé à raisonner si long-temps. Vous souffrez trop de violence dans un semblable entretien. Quoy qu'il me reste bien des choses à vous demander, il le faut finir, puis qu'il vous gesne. Aussi bien connois-je que je pers icy ma peine, & qu'il est impossible que nous fassions la paix ensemble. J'avois crû que nous trouvant chez Caliste, nous contracterions cette union, qu'on n'a point encore veuë entre nous, & qu'en presence d'une si charmante personne, je pourrois rendre l'Amour raisonnable.

L'AMOUR.

Consolez-vous, Madame, il est arrivé quelque

58 A MITIEZ, AMOURS,
chose de mieux, que ce que vous aviez entrepris.
Si la Raison n'a pas rendu l'Amour raisonnable,
je veux croire qu'en presence de Caliste, l'Amour
aura rendu la Raison amoureuse.

Fin du Dialogue.



AU REVEREND P. C*****
Theologien de la Compagnie
de J E S U S.

*L'Authheur le supplie de luy envoyer du Quina-
quina, pour le guerir de la fièvre quarte.*

LETTRE XXXIV.

MON REVEREND PERE,

Ce n'est pas assez d'avoir esté mon Maistre, il
faut presentement estre mon Medecin. Il ne vous
suffit pas d'avoir fait vos efforts pendant deux ans,
que j'ay eu l'honneur de recevoir vos leçons, pour
guerir mon esprit de ses abus & de ses erreurs; il
vous faut encore guerir mon corps d'un cruel mal
qui l'accable. C'est à vous que j'ay recours pour
recouvrer un certain bois qu'on appelle, si je ne
me trompe, du *Quina-quina*. Il s'en trouve en
plusieurs lieux de falsifié; mais on m'a dit que le
veritable n'estoit que chez vous, & que vos Peres
en estoient les seuls depositaires. Il n'est pas neces-
saire de vous dire que c'est pour me guerir de la
fièvre quarte. Vous sçavez assez la vertu de ce re-
mede, & la malignité de ce mal, qui resiste à toute
la science de la Medecine, & dont le poison n'a
point d'autre Antidote que celui que je vous de-

ET AMOURETTES. 59

mande. Il n'y a encore que deux mois que cette fièvre me fait souffrir ; mais les accez sont déjà des excez pour moy. Déjà j'en suis tout abbatu , & je vous avoué que sa longueur accoûtumée me donne de l'épouvante. Quoy qu'il n'y ait que les douleurs presentes qui blessent les autres hommes, pour moy je suis sensible à celles qui me doivent blesser. Mon esprit est ingenieux à me persecuter , & ce que je souffre , me fait souffrir ce que je ne souffre pas encore. Accordez-moy donc, M. R. P. ce que je prens la liberté de vous demander , vous obligerez un homme , qui comme vous sçavez , n'est pas obligé d'aujourd'huy , ny à vous , ny à vostre Compagnie , qui luy a obligation de toutes les connoissances qu'il possède , soit des mysteres du Christianisme , de ceux de la Grammaire , ou de ceux de la Philosophie. C'est chez vous que j'ay pris toutes les impressions du peu de bien qui est en moy , & mon esprit n'est éclairé que des lumieres que j'ay tirées de vos Colleges. Ainsi vous estes en quelque façon obligé de m'obliger encore. Vous m'avez appris , en m'apprenant la Morale , que de peur de perdre les premieres faveurs , il faut quelquefois en faire de secondes. Vous les ferez , M. R. P. à l'homme du monde le moins ingrat , à un homme qui presche en tous lieux le merite de vostre Compagnie , qui luy donne par tout des loüanges , mais des loüanges qui viennent du cœur , pleines de chaleur & d'amitié. Au reste , si vostre remede me guerit , comme je l'espere , je pretens vous en remercier en quelle Langue il vous plaira , en celle qu'on appelle le langage des Dieux , ou en celle des hommes , en la Langue de Balzac , ou bien de Ciceron : Car je n'ay pas si mal profité des leçons de vos Peres , que je ne vous puisse tenir ma parole. Oüy je vous le promets , & m'engage de vous faire des Odes & des Hymnes,

60 AMITIEZ, AMOURS,
& de chanter par tout ma guerison & mon guerisseur. Mais enfin que je guerisse, ou que je ne guerisse pas, que vous m'accordiez la grace que je vous demande, ou que vous me la refusiez, j'ay trop receu d'autres faveurs de vous, pour n'estre pas toute ma vie,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble, & tres-
obeissant serviteur,
LE PAYS.



A UN INCONNU, QUI AVOIT
écrit à l'Autheur, & intitulé sa
Lettre, *l'Inconnu à l'Inconnu.*

LETTRE XXXV.

Qui que vous soyez, Prestre ou Moine, marié, ou à marier, Bourgeois, ou Gentil-homme, vous estes honneste homme, ou je n'y connois rien. Vous écrivez d'un certain air, qui sent la belle ame & l'esprit tres-agreablement tourné. Vostre Lettre pour l'Inconnu, commença de me le persuader; & ce que Madame de B... m'a dit de vous, a achevé de m'en convaincre. Comme elle m'a toujours caché vostre nom & vostre profession, quoy qu'elle m'ait dit merveilles de vostre vertu & de vostre merite; vous ne devez pas estre surpris, si jusques à cette heure je n'ay pas répondu à vostre obligeante Lettre. Je suy presque toujours les nouvelles connoissances, & si je suis si paresseux de mon naturel, que je n'écris que rarement à mes

Amis les plus familiers : De sorte que vous ne devez pas estre surpris, si je n'ay pas écrit à une personne inconnue, & si j'ay méprisé de vous connoistre, quelque habile homme que vous m'avez paru dans vostre Lettre. Pour ne vous rien déguiser, je n'ayme pas mesme à faire amitié avec des personnes sçavantes & extraordinaires, parce que je m'imagine qu'une amitié si pretieuse me coûteroit trop à entretenir. Ainsi je vous avoué ingénument que je ne vous écrirois point encore, si Mad. de B... ne me l'avoit absolument commandé. Elle a tant de pouvoir sur moy, qu'il n'est rien que je luy puisse refuser. Et vous le connoistrez facilement, puis que je vous écris cette Lettre, après avoir appris d'elle-mesme, que quand vous estiez en cette Ville, elle vous avoit dit miracle de mon esprit. Jugez si sçachant que vous avez bonne opinion de moy, je m'exposerois à la détruire en vous entretenant, si je ne luy estois obeissant, aux despens mesme de ma reputation. Mais n'importe, j'ayme mieux perdre vòtre estime, que son amitié. Je sçay quel est le prix de ce dernier bien, & ne connois point encore assez la valeur de l'autre. Je n'ignore pourtant pas, qu'il y a beaucoup de satisfaction à posséder l'estime d'un honneste homme comme vous : Mais je sçay encore mieux, qu'il n'est rien au monde de comparable à une amitié, aussi pure & aussi spirituelle que celle de cette aimable personne. Je croy que vous ne me sçauvez point mauvais gré de cét aveu, & que vous ne ferez point assez injuste, pour condamner dans un autre des sentimens qui se trouvent sans doute conformes aux vòtres. Au reste elle m'entretient souvent de ce que vous valez, & je vous puis assurer qu'elle a fait en moy, ce que l'Evangile fait dans le cœur des Chrestiens. Elle m'oblige presque de vous aimer, comme on aime le bon

62 AMITIEZ, AMOURS,

Dieu, c'est à dire sans vous avoir veu & sans vous connoistre, & je sens pourtant que cette amitié ne laisse pas d'estre forte: Car pour vous dire le vray, quoy que je sois assez difficile au choix des personnes que je veux aimer, je cesse de l'estre, quand un Amy m'est choisy de la main d'une personne si prudente. J'ay plus de confiance dans son jugement qu'au mien; & comme je suis persuadé qu'elle est toujours éclairée de la veritable lumiere, je reçois ses conseils, comme s'ils me venoient du Ciel, de la part de la Raison mesme. Mais pardon si je vous laisse pour un moment, Je voy entrer dans ma chambre un Laquais qui m'apporte un Billet de sa part. Il faut le lire tout à l'heure, car il n'est point de Compagnie, ny d'affaires, que je ne quitte pour satisfaire une semblable impatience.

Ha presentement je vous connois, du moins pour la profession! Certains mots ambigus du Billet que je viens de lire, m'apprennent, si je ne m'abuse, que vous estes Cordelier, & du Convent de Toulouse. Tout de bon, M.R.P. c'est avec bien de la joye, que j'apprens cette nouvelle; car enfin je vous avoüe, que quoy que je sois déjà vostre Amy, j'aurois pourtant bien de la jalousie, si vous estiez au monde, & que vous pûssiez aussi souvent que moy venir voir nostre incomparable Heroïne. Je vous trouve si bien dans son esprit, qu'aparamment vous emporteriez sur moy un avantage, que vostre absence me laissera peut-estre posseder en repos. Graces à Dieu, vous estes enfermé, & pour sortir il vous faut toujours une obediencia. En cela je connois combien est grande la Providence Divine. Helas! si vous fussiez resté au monde, fait comme on dit que vous estes, & avec cet esprit, dont j'ay veu briller quelques rayons en vos Lettres, que de Femmes amoureuses! que de

Maris jaloux! & que de chastetés en hazard! Mais Dieu y a pourveu, & graces à sa bonté, il a enfermé dans un sac lié d'une bonne corde, des marchandises que le grand air auroit sans doute corrompues, & qui auroient pû communiquer leur corruption à d'autres. Mais, M. R. P. je n'ay pas oublié le Billet, je me souviens qu'il m'apprend, que dans vostre dernière Lettre vous vous estes fort étendu sur les nouvelles que vous demandez DU PAYS DE nostre Heroïne, & que comme je m'appelle LE PAYS, c'est moy qui suis le sujet de cette longue allegorie. Je ne doute point que Madame de B.. ne vous presche dans sa réponse miracle sur cet article, & qu'elle ne me donne mille loüanges. Mais, M. R. P. croyez-moy plutôt qu'elle. Comme elle m'aime; & qu'elle aime aussi la gloire, elle vous trompera en ma faveur, & voudra pour son propre interest vous persuader que je suis tout parfait, afin de vous persuader à mesme temps, qu'elle ne fait point d'Amis qui ne soient accomplis. En verité ce n'est point à mon merite qu'elle a donné son amitié; mais je croy qu'elle ne l'a pû refuser aux sentimens d'estime & de veneration que j'ay toujours eus pour elle. C'est de moy que vous devez sçavoir mes veritables nouvelles; & comme elles sont presentement tout à fait pitoyables, je veux vous les dire en peu de mots, de peur de vous affliger, si vous avez l'ame tendre. Je souffre la fièvre depuis six mois, quarte, double quarte, & triple quarte. Presentement je n'ay en vingt-quatre heures, que dix heures de relâche. De ce temps j'occupe la moindre partie à dormir, & la plus grande à travailler aux affaires de mon employ, qui m'accablent & semblent redoubler, à mesure que mon mal redouble. Si bien que vous concevez assez, qu'en cet estat je ne fors pas de ma chambre, où je suis toujours en des-habillé, coëffé d'un bonnet

de nuit, qu'on peut bien aussi appeller mon bonnet de jour. Dans cét équipage, je lis, j'écris, je calcule eternellement. Quand je veux me délasser de mes affaires, je fais quelques tours de chambre, appuyé sur un gros valet qui creve de santé. En le voyant je fais reflexion sur mon mal; & alors il n'est point de fortune, de science, ny d'esprit, que je ne voulusse donner, pour avoir un corps aussi robuste & aussi sain que celuy de mon Laquais. Pour voir quelle difference il y a de luy à moy, quelquefois je regarde mon miroir, où moy-mesme je ne me reconnois plus. Bien loin d'y voir un homme, j'ay de la peine à connoistre ce que j'y vois. En me voyant si maigre & si défiguré, je croirois presque estre devenu la matiere premiere, si je ne sçavois qu'elle peut prendre toutes sortes de formes, & que mon corps ne peut recevoir celle de la santé, quelques remedes dont je me serve. Après m'estre si tristement promené, je me remets aux affaires, & ne pense plus, comme j'ay fait autresfois, à Prose, ny à Vers, à Roman, ny à Comedie, à belle, ny à laide. Je ne pense plus ny à la science, ny à la galanterie. Mon mal m'en a si fort dégousté, ou plutôt si fort osté le peu de disposition que j'avois à l'un & à l'autre, que presentement toute ma science se termine à sçavoir dire, en faisant mes comptes, un & un sont deux; & ma galanterie, à dire bon jour & bon soir à ceux qui me viennent voir. J'ay mesme tellement oublié la bien-seance, que je ne remarque pas que la longueur de cette Lettre vous doit bien lasser, puis qu'elle me lasse moy-mesme, & qu'il est temps de vous dire, que quoy que je ne vous connoisse pas, je suis plus vostre serviteur, que de beaucoup de personnes que je connois familièrement.

A MONSIEUR

A MONSIEUR DE S****

Il luy apprend le retour de sa santé.

L E T T R E X X X V I.

ENfin, Monsieur, ma fièvre a cessé, & ma galanterie recommence. Pendant neuf mois que j'ay souffert presque sans relâche, j'ay esté vertueux par nécessité ; & comme ma foiblesse n'estoit capable d'aucun plaisir , ma continence a esté aussi peu volontaire , que celle des Magdelonettes enfermées. Mais depuis que le mal m'a quitté , & que le sang commence à se dégeler dans mes veines, je commence aussi à sentir de douces tentations, qui m'obligent à tenter le moyen de les satisfaire. J'y travaille avec assez de chaleur , & peut-estre que mon travail n'eût pas esté sans succès : mais un grand Jubilé qu'on vient de publier en cette Ville, a renversé tous mes desseins. Toutes nos Dames sont resoluë de faire penitence , sans toutefois avoir fait aucun peché , si elles ont esté aussi sages avec tout le monde , qu'avec moy. J'ay beau leur remontrer qu'il faut imiter la Magdelaine en sa premiere vie , avant que la suivre en sa derniere, & qu'enfin c'est une injustice de punir nostre corps , quand il n'est point criminel ; toutes mes remontrances ne les persuadent point , elles veulent estre penitentes sans avoir esté pechereffes. De sorte, Monsieur, que pendant que le Jubilé durera, mon Amour aura ses vacations ; mais pour mon Amitié , elle sera toujours occupée pendant que vous voudrez souffrir que je sois ,

M O N S I E U R ,

Vostre tres-humble & tres-obeissant serviteur ,

L E P A Y S.

E



A MONSIEUR DE CH.

*Il luy rend compte d'un voyage , & luy fait la
peinture d'un Bal ridicule.*

LETTRE XXXVII.

VOUS l'aviez bien préveu, Monsieur. J'ay passé les Landes tout seul, & pendant un mauvais temps. C'est à dire que j'ay fait un voyage fort triste & fort penible : Mais enfin j'arrivay hier en cette Ville. Apres les embrassades, & les comment vous portez-vous, on me fit mettre à table, & cela fort à propos ; car je vous jure que dans les Landes j'avois pensé mourir de faim. Pendant le repas on m'apprit que Monsieur le Marquis de P..... estoit en Ville, & que le soir il devoit y avoir un Bal de consequence. De sorte que je resolus de donner l'apresdinee à la visite, & l'apres soupée au Bal. Je fus receu chez Monsieur le M..... avec toute la bonté que je pouvois esperer ; & mesme il fut si civil, qu'il me mena voir tout ce qu'il y avoit de plus considerable en Ville. Au retour nous soupâmes ; apres le souper, nous allâmes voir ce Bal d'importance, où tout estoit plus que tres-Provincial, à l'exception de la maison de Monsieur le Marquis. Tous ceux qui la composent sont fort bien faits, dansent en perfection, & ne sentent aucunement les gens de Village. Mais tout le reste ne peut passer que pour franc campagnard. J'y vis quantité de jeunes gens, dont les habits témoignent fort leur antiquité, par le peu de rapport qu'ils avoient avec la mode, force chausses étroites, sur lesquelles il paroissoit quelques rubans

couleur de feu, gras, redressez avec le fer, & semez en divers lieux, sans aucune proportion d'éloignement; force chapeaux de toutes sortes de modes, sinon de celle qui court, & tous portez de la maniere qui déplaist tant à vostre Heroïne; force colets de Holande, quelques-uns à passemens, mais tous remplis ou rehaussez. Je vis mesme des Galans, qui s'estoient parez de leurs habits d'Esté, parce qu'ils estoient accompagnez d'un miserable pourpoint de tafetas ou de brocard, luisant de fine graisse. Bref la Salle estoit sans tapisserie, & quoy qu'assez grande, éclairée de douze chandeliers, qu'on avoit plantées dans quelques bastons croisez, qui faisoient là le personnage de Chandeliers. Pour des Violons, je vous jure, Monsieur, qu'il ne s'est jamais rien entendu de si pitoyable. Quiconque eust eû l'oreille un peu fine, eust là souffert comme un damné. Si l'amy Baptiste les eust entendus, sur l'heure il eust pris la poste, pour fuir cent lieues loin d'une si miserable harmonie. De Citrons doux, d'Oranges de la Chine, ny de collation, je n'en vis point paroistre, & je croy qu'elle ne fit mal à l'estomach de personne. Pour les Femmes de qualité, j'entends les Femmes à tabis ou à tafetas, & non pas les Dames à Carrosse, i'en vis fort peu de belles: Mais j'en remarquay beaucoup dont la phisionomie estoit assez friponne, & sur le visage desquelles il paroissoit un certain air d'enjoüement, qui ne déplaisoit pas. Vous serez étonné si je vous dis, que les Servantes furent les objets qui attacherent le plus mes yeux; mais il faut que vous scachiez, qu'elles sont icy fort jolies, propres, éveillées, & souples comme des Basques. Pour les jeunes gens du sexe masculin, il y en a fort peu de bien faits, mais il y en a beaucoup qui croient l'estre, & qui à force de faire les beaux, font merveilleusement bien les ridicules. Au reste,

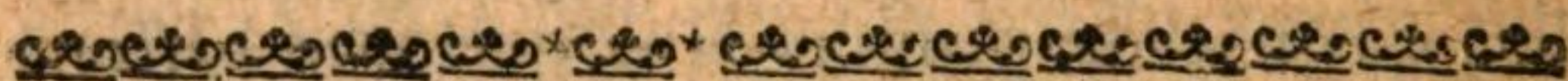
68 AMITIEZ, AMOURS,

on m'a dit que les honnestes femmes vivent icy chastement. Pour les autres, elles sont suspectes à ceux qui sont gens à soupçon. Voila, ce me semble, Monsieur, s'estre acquité fort exactement de sa promesse; mais je ne croiray jamais m'estre acquité de mon devoir, que je ne vous aye témoigné par mes services, combien je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant serviteur,

LE PAYS.



AU MESME.

Il se dédit de ce qu'il luy a mandé dans la Lettre precedente.

LETTRE XXXVIII.

O*Culi, vultus, & moy j'ajoute; & vestes persape mentiuntur.* Quand je devrois passer pour Pedant, il faut que ces trois mots de Latin passent, & qu'ils vous aillent dire de ma part, que la mine & la robe ne font pas le Moine. Les Galands de cette Ville ont des habits de Province, mais ils ont des esprits de Cour. Il semble que la civilité & la douceur, qui ont esté bannies de tous les Pais circonvoisins, des Landes, du Bearn, & du Basque, se soient venuës refugier en cette Ville. Pour moy, je vous jure, que parmy tous ceux que j'ay visitez, j'ay trouvé des esprits si vifs, si socia- bles & si bien tournez, que j'ay crû que c'estoit une Colonie de Paris, & du quartier du Louvre, qui estois venuës s'habituer en ce lieu. Je me dédis de tout ce que je vous ay mandé par ma derniere

Lettre. Quand je vous l'écrivis , je n'avois encore consulté que mes yeux , où les impressions de la magnificence de Paris estoient trop récentes, pour souffrir que je trouvasse rien de beau dans la Province ; mais depuis que mes oreilles m'ont découvert l'abus de mes yeux , j'ay changé de sentiment , & j'ay appris dans la conversation de ceux que je méprisois , l'injustice de mon mépris , & l'obligation que j'avois de donner mon estime à des personnes , qui aux habits près, méritent celle de tous les honnestes gens. J'ay remarqué que l'humeur de Gascogne ne regne pas en cette Ville. Les gens n'y affectent pas de paresse. Leur intérieur est beau , quoy que leur extérieur n'ait rien de magnifique. Leurs Salles ne brillent pas de lambris dorez , ny de lustres de vermeil : mais les belles connoissances brillent en leur esprit ; leurs maisons ne sont point ornées de Tapisseries de Flandre, de Tableaux d'Italie , ny de Cabinets de la Chine : mais en recompense , il paroist dans leurs esprits une vivacité Italienne , une prudence Espagnole , & une civilité Françoisse. N'attendez-donc pas que je vous envoie , comme vous me demandez , une de leurs conversations ridicules , il ne s'en fait point icy , ou du moins je n'en ay point encore entendu. Au premier Bal que j'y vis , mes yeux m'avoient trompé , mais dans tous les autres mes oreilles m'ont desabusé. Au dernier mesme , je me trouvay dans une conversation , dont vostre Heroïne estoit le sujet. Tout le monde s'efforça de la louer. De moy , jugez si je me fis de Feste dans une si belle occasion. Comme je remarquay bien , que je passerois là pour un fort honneste homme , si je me vantois d'estre du nombre des Amis de cette aimable personne ; je ne pûs m'empescher de faire ce mensonge en faveur de ma gloire. J'eus l'effronterie de dire , qu'elle avoit eu la bonté de

me souffrir que j'avois esté de ses plus familiers, & que jamais personne n'avoit tant admiré que moy, la beauté, la force, & la facilité de son esprit. Ce furent-là des Lettres de recommandation; ce fut-là pour moy produire des titres de Noblesse. Du depuis tout le monde m'a regardé comme un Homme extraordinaire, & l'on a jugé de mon esprit, par celuy dont je me suis vanté d'avoir esté souffert. Apres cela, Monsieur, je ne doute point que vous n'ayez les mesmes sentimens que moy, que vous n'estimiez ceux qui estiment tant le plus digne objet de vostre estime. Mais moy, m'estimerez-vous encore, apres la fourbe que j'ay faite, pour me mettre icy en credit? Ou plutost ne m'estimerez-vous pas davantage, d'avoir sceu établir ma reputation sur un fondement si solide? Pour mon honneur, je veux le croire ainsi, & j'espere mesme que vous ferez agréer mon innocente fourbe à vostre Heroïne, & que vous obtiendrez pour moy l'amitié, dont je me suis vanté par avance. Assurez, je vous supplie, cette incomparable personne, que si pour meriter cette pretieuse amitié, il ne faut que beaucoup d'estime, de veneration & de respect, jamais homme ne la merita mieux que moy; & qu'il n'est point de jour, que je ne fasse des imprecations contre cette cruelle fièvre, qui est si ennemie de sa beauté, & qui fait tant de dégats parmy les roses de son visage, &c.



A U M E S M E.

*Il luy envoie une Critique sur une Lettre qu'il
avoit receüe de luy , avec une dissertation
sur un Madrigal.*

LETTRE XXXIX.

JE n'ay garde de defendre ce que vous attaquez ,
sous la conduite de vostre Heroïne. Je me reus
au premier assaut , & je n'ay point d'armes con-
tre une force accompagnée de tant d'adresse.
Je vous avouë pourtant que je ne serois pas sans
replique , si j'avois esté censuré d'une autre , &
que je pourrois bien faire l'Apologie de mon Son-
net , s'il avoit esté condamné par une personne
qui ne fût point vostre incomparable. Mais je ne
veux point murmurer contre ses Arrests. Je veux
croire qu'elle ne peut pas en rendre d'injustes , &
qu'elle n'a pas moins de pouvoir de censurer les
ouvrages de l'esprit, que le Roy de décrier la mon-
noye. Vous voyez, Monsieur, que je me sers de vos
propres termes , & que je suis presentement pour
elle contre moy-mesme. Mon Sonnet me cho-
que , puis qu'il luy a déplû ; & j'ay tant de soumis-
sion & de respect pour son jugement , que je croy
que les honnestes gens qui l'avoient approuvé, ou
me flatoient , ou ne s'y connoissoient pas. Cepen-
dant , comme chaque Ville a ses avanrages , j'ose
vous dire que toutes les Heroïnes ne sont pas à
Bordeaux. Nous en avons une icy, dont je ne veux
point vous faire le portrait , de peur que la foibles-
se de ma peinture vous donnât une idée indigne
d'elle. Je vous diray seulement que c'est une fort
belle ame dans un fort beau corps , & que je n'ay

jamais veu ailleurs tant de beauté & d'esprit dans une mesme personne. Ne vous imaginez pas que je vous debite icy une fable ; Ceux qui connoissent Madame de B..... & qui l'ont veu à Bordeaux, pendant qu'elle y a esté, vous pourront dire qu'on ne scauroit parler d'elle assez avantageusement. Cette personne, toute aimable qu'elle est, me fait la grace de me souffrir, & de me laisser quelquefois gouter la douceur de sa conversation. Comme de moy-mesme je ne suis pas capable d'un entretien fort divertissant, je suis ravy d'avoir de vos Lettres, qui suppléent à mon defect. Je luy ay montré vostre derniere : Apres l'avoir releuë deux fois, elle m'en a dit son sentiment avec autant d'éloquence que de grace ; & je vous puis assurer, que si je pouvois vous redire les mesmes paroles, elles vous parestroient & choisies & judicieuses. Voicy pourtant à peu près comme elle m'en parla.

La peinture de sa Mascarade est infiniment agreable. J'aime à voir dans sa Lettre cette grande troupe de Dieux, dans un équipage si pompeux & si superbe. Mais, Monsieur, dites moy de grace, vostre Amy n'est-il point un Exagérateur ? Tout cecy est-il bien veritable ? J'ay peur que sa Mascarade soit aussi fabuleuse, que magnifique. L'hyperbole ne fut jamais sans mensonge, & les termes pompeux qui la composent, nous surprennent presque toujours ; mais ils ne nous persuadent presque jamais. Cependant que sa Mascarade soit veritable, ou non, pourquoy vous mander-il, pour vous faire concevoir la beauté de sa Pallas, que devant elle Mars, Bacchus, Mercure, Cupidon, & Jupiter mesme, se cachoient, & n'osoient parestre en presence de cette Belle ? La Beauté demande à estre veuë ; c'est un charme qui plaist toujours aux yeux, & qui ne les blesse jamais. Qu'il ne me réponde pas que le Soleil est

beau , & que pourtant on baissè les yeux de peur de le voir : Cela n'est bon à dire qu'à l'égard des hommes. Les Dieux ont les yeux d'une autre force , & sur tout Jupiter , que le Tonnerre doit avoir accoustumé à la grande lumière , ne devoit pas éviter le feu des yeux de Pallas. S'il eust dit que Jupiter , Mars , & les autres , n'osoient voir Pallas , de peur de l'aimer , je le luy pardonnerois : Mais je ne luy pardonne point, d'avoir dit qu'ils n'osoient la voir , de peur d'en estre ébloüis.

Voila ce qu'elle me dit sur le Chapitre de vostre Mascarade. Elle me parla ensuite de vostre Madrigal. Je croy que vous ne trouverez pas mauvais que je vous die , avec la mesme liberté dont vous avez usé à censurer mon Sonnet , que vostre Madrigal ne luy plût pas entierement. Si elle avoit voulu en écrire elle-même la dissertation, elle l'eut pû faire en trois ou quatre Langues, & si éloquemment, qu'elle vous eut fait trouver vos corrections aussi douces que les loüanges que vous receviez d'une autre. Mais elle n'a pas voulu prendre cette peine , elle s'est contentée de m'en instruire , pour vous faire sçavoir ce qu'elle y a trouvé de plus défectueux. Voicy à peu près quelle a esté sa Critique.

Belle Iris , la Divinité

A qui vous adressez tant de saintes prieres,

N'a point d'oreilles pour les fieres,

Et le temps les punit de leur severité.

Ne l'importunez plus d'inutiles demandes,

Donnez pour recevoir , ou vous n'obtiendrez rien,

Vn cœur pour un cœur , offrandes pour offrandes,

Charmante Iris pensez-y bien.

Les trois premiers Vers luy ont semblé plus supportables que les autres , quoy qu'on pût dire que

74 AMITIEZ, AMOURS,

faire de saintes prieres, & estre fiere, sont deux choses qui ne s'accordent pas ensemble. C'est l'humilité qui fait les Saints; & les principes du Christianisme sont faux, si Dieu santifie les prieres qui partent d'un cœur fier & sans soumission. Le quatrième Vers n'a passé chez elle que pour une cheville; & pour vous dire les mêmes mots dont elle s'est servie, elle a dit que c'estoit une piece hors d'œuvre, un Vers qui ne pouvoit estre la suite des trois precedens, qui ne faisoit rien à la matiere, ny pour la conclusion du Madrigal. Dans le penultième, elle a trouvé deux fautes; l'une contre le sens, & l'autre contre l'usage. On dit en François donner un cœur pour un cœur, ou cœur pour cœur; mais on ne dit point donner un cœur pour cœur. La faute contre le sens, qui est celle où elle vous supplie de faire le plus de reflexion, est en ce que la subtilité & la pointe de vostre Madrigal tend à persuader Iris qu'elle vous doit donner son cœur, & cependant vous ne le luy persuadez pas. Tout ce que vous luy faites connoistre, c'est que si elle veut avoir le cœur de Dieu, il faut qu'elle luy donne le sien. Ou si prenant la chose d'un autre biais, vous luy voulez faire entendre, que pour offrande elle vous doit donner son cœur, pour l'offrande que vous luy faites du vostre; Vous luy dites là une chose, qui n'est point à propos de ses prieres, ou qui du moins n'est point la volonté de la Divinité qu'elle supplie. Pour le dernier Vers, comme il ne fait presque rien pour le sens, on peut dire sans luy faire tort, qu'il ne sert qu'à la rime.

Voila les observations que nostre Heroïne, ou plutôt nostre Muse, a faites sur vostre Madrigal. Je ne sçay si elle vous paroistront aussi spirituelles & aussi judicieuses qu'à moy: mais je vous puis assurer que ces pensées passent icy pour subtiles &

pour délicates, & qu'en ces matieres on croit si fortement, qu'elle a l'autorité Souveraine, que jamais on n'appelle de ses jugemens. En cela sans doute vous verrez que vostre Heroïne sera d'accord avec la nostre.



A MONSIEUR DE B**

*Il le console de n'avoir pas dans ses Amours
l'Occasion favorable.*

L E T T R E X L.

Toutes vos Lettres me sont infiniment agreables; mais je vous avoüe que j'ay trouvé dans la derniere des graces extraordinaires. L'endroit où le petit garçon menace de le dire au Papa, ma fait rire tout mon saou; & celuy dont vous vous plaignez du defect de l'Occasion, m'a donné beaucoup de compassion pour vostre malheur. Je scay par ma propre experience, combien on souffre, quand on a l'Occasion pour ennemie, & je m'imaginer assez combien il est doux de l'avoir propice. Pour moy je suis persuadé, que c'est d'elle que dépend le succez de toutes nos entreprises; sans elle nous travaillons en vain; & sur tout, si elle ne nous favorise en amour, il est presque impossible que nous y soyons heureux. C'est une Déesse à qui j'ay fait des vœux cent fois, & qui cent fois les a rejettez. Les autres ne la trouvent chauve que par derriere: mais pour moy, elle est chauve de tous costez. De quelque costé que je la veuille prendre, je ne la puis attraper; & je vous puis ju-

76 AMITIEZ, AMOURS,

rer qu'icy depuis deux jours, elle m'a échappé trois ou quatre fois, lors que j'estois prest de mettre la main dessus. Il semble qu'elle se divertit quelquefois à se jeter entre nos bras, pour nous donner le plaisir que nous cherchons : mais la perfide nous trompe, & nous abandonne dès aussi-tost que nous nous preparons à goûter les douceurs de sa presence. J'espere pourtant qu'elle fera justice à votre merite, aussi bien qu'à vostre amour, & qu'elle vous sera plus favorable qu'à moy. L'union que je voy entre Dianide & vous, me le fait croire. Il est tres-constant, que quand on s'aime beaucoup, on trouve beaucoup d'occasions. Ceux qui ont crû que l'Amour estoit aveugle, l'estoient sans doute plus que luy; puis qu'il voit si clair à chercher les occasions de se fatisfaire; puis que ses yeux sont si bons, que la nuit il n'a pas besoin de lumiere. Dianide vous aime, vous aimez Dianide. Sur ma parole, c'en est assez pour me faire croire que le premier enfantement de cet amour, ce sera l'Occasion, & que de cet enfantement il en pourra bien naistre un autre. Ne m'objectez point d'obstacles, l'Amour les sçait vaincre, & trouve des moyens cachez, qui sont inconnus à tout autre qu'à luy. Enfin il trouve des occasions, je veux croire que c'est rarement; mais vous avez interest, Monsieur, qu'elles ne soient pas si frequentes. Le plaisir en est plus doux, quand on en jouit par intervalles, & quand on ne le goûte point si souvent qu'on s'en dégoûte. Nostre appetit a besoin de ce ragoût pour demeurer ardent, & pour trouver plus de douceur à se fatisfaire. Voila, Monsieur, de tres-fortes raisons pour vous consoler, & pour fortifier vostre esperance. Mais j'ay bien plus de besoin de consolation que vous, moy qui n'ay point icy de Dianide dont je sois aimé, & qui avec toutes mes proüesses ne fais pas la moindre conquête. Je

vous le dis véritablement, & plus véritablement que je ne voudrois. Plût à Dieu, j'entens au Dieu d'Amour, que je pûsse vous faire une confidence comme la vostre, & qu'il fût en mon pouvoir de vous donner pour ostage de vos secrets amoureux, un secret de mesme nature. Sans avoir cette sûreté, ne laissez pas d'estre seur que ma fidélité sera inviolable, puis que je suis inviolablement,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obissant serviteur,

LE PAYS.

AU MESME.

Il se plaint de son silence.

LETTRE XLI.

QUand je vous auray dit, que je ne fais point de réponse à la pluspart des Lettres qui me sont écrites; parce que naturellement je suis paresseux, & que néanmoins je vous écris, à vous qui n'avez pas soin de me répondre, il me semble que vous m'en aurez quelque forte d'obligation. Du moins vous connoistrez par là, que mon amitié est bien forte, puis qu'elle m'oblige à forcer mon inclination, en forçant ma paresse. En vérité, Monsieur, il faut que je vous aime bien, puis que je sens pour vostre silence une certaine inquietude qui ne m'est pas ordinaire. Je suis d'une humeur assez glorieuse, & j'oublie sans peine les personnes qui ne se souviennent pas de moy. Cependant mon orgueil n'est pas icy le plus fort; & quand mesmes vous auriez pour moy du mépris, qui m'est la chose du monde la plus insupportable, je

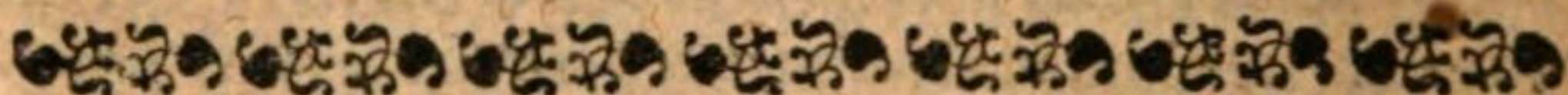
78 AMITIEZ, AMOURS,

croy que je ne laisserois pas de vous écrire, & d'être vostre amy en dépit de vous. Tout cecy n'est point pour vous demander une Lettre pleine d'excuses : Ce n'est pas ce que je souhaite de mes amis. Quand je les croy aussi fidelles que vous, je ne sçaurois m'imaginer qu'ils ayent failly ; & quand mesmes les apparences me le diroient, je dirois aux apparences, qu'elles ont menty. Iugez donc, Monsieur, si mon amitié n'est pas facile à conserver, & si je suis un amy incommode, de vous demander seulement six lignes de vostre main, pour m'apprendre l'estat de vostre santé ; de quelle façon vous gouvernez Dianide ; si l'Occasion est toujours vostre ennemie ; si la Cour qui est presentement à Bordeaux, vous fournit de grands divertissemens, & si enfin vous voulez bien que je sois toujours,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant serviteur,

LE PAYS.



AU MEME.

L'Authheur se plaint de ne point recevoir de Réponse, & luy fait confidence de l'amour qu'il a pour une belle Huguenote.

LETTRE XLII.

SAns mentir, Monsieur, je vous suis bien obligé. Vous avez bonne opinion du fond de mon amitié, de le croire semblable à celuy du Paradis Terrestre, où les fruits croissoient sans avoir esté cultivez. Quoy donc ! vous voulez que je vous ré-

gale de mes Lettres de temps en temps , sans que jamais il vous en couste une des vostres ? Je vous trouve plaisant , quand vous me dites que je ne doute pas de vostre amitié , & que lors que je vous ay écrit , j'ay assez d'esprit pour me dire à moy-mesme tout ce que vous me diriez dans une réponse. Vous voulez donc , Monsieur , que je fasse comme le Prestre Martin , que je chante , & que je me réponde. Sçavez-vous bien que je commence à m'ennuyer de parler tout seul ? Si je continuois , on me prendroit pour un fou , & vous seriez cause de la perte de ma reputation. Est-ce que Dianide est si maistresse & si jalouse de tout ce qui est à vous , que vous ne puissiez pas donner douze paroles à un de vos Amis ? ne luy en déplaise , l'Amitié ne fait point de prejudice à l'Amour. Les droits que nous avons sur vostre personne sont diferens. Les miens ne sont point nuisibles à ceux de Dianide , je puis en vous trouver un Amy , sans l'empescher d'y trouver un Amant. J'ay fait depuis peu une Maistresse , de qui la jalousie n'est pas si incommode : mais c'est une galanterie dont vous ne valez pas la peine , que je vous fasse part. Mon ressentiment m'empesche de vous en donner le plaisir. Il est vray que l'Amitié le combat , & je sens bien qu'elle l'emportera encore sur le ressentiment. Sçachez donc , Monsieur , que depuis quelque temps je me suis attaché à la femme d'un Ministre , belle , spirituelle , & tout à fait enjouée , & cela , comme vous sçavez , n'est pas trop ordinaire parmy les Belles de cette Religion. Cependant je la voy , elle me souffre , & me souffre sans contrainte , & non pas peut-être sans plaisir. N'est-il pas vray que vous riez déjà de ma galanterie , & que vous approuvez fort la sainte resolution que j'ay faite , de ne plus caresser que des Huguenotes ? Ce sera du moins ne tenter que des personnes qui

80 AMITIEZ, AMOURS,

sont hors de la voye de salut , & faire pecher des femmes qu'on croit plus qu'à demy damnées. C'est un deffein que j'ay formé ce Carême pour le repos de ma conscience. Je ne veux plus chasser que sur les terres de Geneve , & hors de celles de l'Eglise. Les prises que j'y pourray faire ne seront point de la jurisdiction de mon Confesseur ; & s'il pretendoit me les defendre , j'appellerois de luy comme de Juge incompetant. Vous voyez-bien, Monsieur , que ma galanterie a pris le bon chemin, & vous concevez assez qu'il a fait bon s'adresser aux femmes qui ne vont point à confesse. La Confession est le poison mortel de la galanterie. Parmy les Catholiques, une Feste de la Vierge, ou celle d'un Apostre , ne manque jamais d'arriver à contre temps pour un pauvre Galant , & de ruiner en un jour tous les efforts qu'il aura faits pendant trois semaines , pour se bien mettre dans l'esprit d'une belle Catholique : Mais parmy les Huguenotes , c'est une disgrâce qu'on n'a point à craindre. Et d'ailleurs cette galanterie a quelque maniere de merite. Ne m'avoürez-vous pas qu'il n'est point de Capucin si saint, de Jesuite si zélé , ny de devot si severe , qui ne me pardonniât , ou plutôt qui ne me sceût bon gré , si j'allois luy dire que j'eusse débauché la femme d'un Ministre. Pour vous, Monsieur, vous n'aurez pas le mesme avantage , si vous alliez dire à certain Huguenot que je connois , l'amour que vous avez pour certaine Catholique. Je ne vous conseille pas de luy aller faire cette confidence. Quelque ferme que soit sa Morale, je ne croy pas qu'elle n'en fût ébranlée, & que toute sa douceur ne se convertît en la plus furieuse colere du monde. Il est vray qu'il est de certaines coleres dont vous ne vous souciez gueres. Je vous ay menacé de la mienne plus de quatre fois , si vous n'aviez le soin de m'écrire ; & cepen-

ET AMOURETTES. 81

dant vous n'en avez rien fait, & vous avez mé-
prisé ma colere. Je ne veux pourtant pas croire
que vous estimiez si peu toutes mes passions, &
que celle que j'ay pour vostre service vous soit
indiferente.

A MADAME DE L**

Declaration d'Amour.

LETTRE XLIII.

JE suis bien glorieux, Madame, d'une chose qui
donneroit de la honte aux autres. Vous m'avez
prevenu dans la civilité que je vous devois rendre,
& cependant je n'en sens pas la moindre con-
fusion. Je trouve qu'il m'est bien avantageux, que
vous m'avez témoigné vostre amitié, avant que
je vous aye parlé de la mienne. J'aurois bien du
regret d'avoir fait le premier pas; puisque vostre
avance me servira toute ma vie, pour titre & pour
marque de mon mérite. Que les Uranies & les Ca-
listes, fassent presentement les rancheries, je feray
le ranchery plus qu'elles, & leur prouveray que
Monsieur vaut bien Madame, par les offres obli-
geantes que vous me faites de vostre amitié. Mais
dites-moy, Madame, en m'assurant de vostre ami-
té, & en me demandant la mienne, pourquoy usés-
vous de tant de precaution? Pourquoy me donner
des bornes, & me dire si souvent que je prenne
garde de vous aimer un peu trop? Helas, pour
mon repos & pour le vostre, vostre avis est venu
trop tard! Vous deviez me le donner avant que je
vous eusse veüe; car puis que nous en sommes-là
il vaut autant vous dire tout. Depuis le fatal voya-
ge de L.... il n'est point de moment où je ne fasse

82 AMITIEZ, AMOURS,

reflexion sur cette maniere agreable, avec laquelle vous nous receûtes, sur ce bel air dont vous nous regalâtes; & sur cette douceur & cét esprit que je vis briller en vos yeux, aussi bien qu'en vostre conversation. Jugez, Madame, si un homme qui fait souvent de telles reflexions, les peut faire sans sentir cette émotion que vostre Lettre veut me defendre. Au reste, je ne sçay pas pourquoy je ne vous obeis point, ny pourquoy je me plais à penser en vous, puis que je n'y puis penser sans beaucoup de trouble & d'inquietude. De quel charme nouveau vous servez-vous, pour rendre le chagrin agreable, & pour faire trouver de la douceur dans la peine? Vous n'avez garde de me le dire, & moy-mesme je vous conseille de n'apprendre ce secret à personne. Il est trop precieux pour estre decouvert: Mais il faut que vous l'avouë, que son effet est plus admirable en moy, qu'en aucun homme du monde, puis qu'il n'en est point de si sensible à la douleur. La moindre atteinte que j'en souffre trouble toute ma joye, si ce n'est quand je pense en vous, que l'une & l'autre s'accordent ensemble. Jugez de vostre pouvoir par une union si difficile, & croyez pourtant que ma joye l'emporteroit sur ma douleur, si leur combat vous estoit agreable. Vous ferez succomber laquelle il vous plaira. Ma joye sera la Maistresse, si vous approuvez mesme son ennemie; mais ma douleur sera la plus forte, si vous n'approuvez ny l'une, ny l'autre. Des mouvemens si delicats seroient inconnus à un autre qu'à vous: mais vous avez un esprit qui penetre toutes choses, & auquel il n'est pas besoin que je m'explique plus clairement.

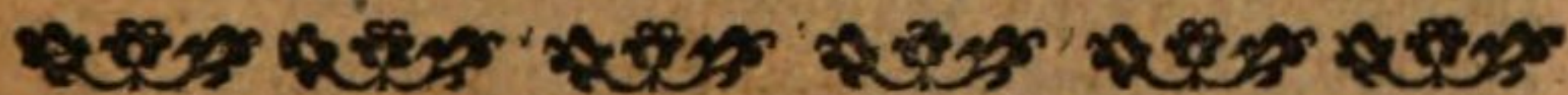


A LA MESME.

Billet écrit un jour de Medecine.

LETTRE XLIV.

JE sçay que vous estes en Ville. J'ay impatience de vous voir, & cependant je ne puis satisfaire cette impatience. En cela ce qui m'est le plus cruel, c'est que je ne puis honnestement vous en dire la raison. J'ose seulement vous assûrer que c'est une raison imperieuse & absoluë, à laquelle il faut obeir; & si ie manquois de le faire, elle feroit chez moy le plus vilain desordre du monde. Je luy obeis donc, & luy obeis même si souvent, que je suis contraint de vous écrire ce Billet à beaucoup de reprises. Mais j'espere que l'empire de cette importune ne durera pas plus de deux heures. De sorte qu'apresdîné j'auray l'honneur de vous aller voir, & de vous prier de m'étendre un peu les bornes que vostre Lettre m'a si fort referrez.



A MONSIEUR DE M***

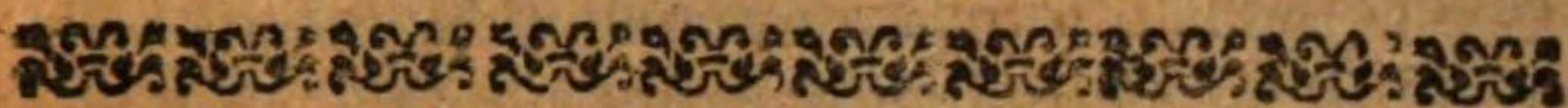
*Il le supplie de luy rendre de bons offices auprès
de sa Maistresse.*

LETTRE XLV.

VOus estes le plus genereux de tous les hommes. Il est force gens dont j'ay bien de la peine à m'acquérir l'amitié, en leur rendant des services; & pour vous, vous m'accordez la vostre,

84 AMITIEZ, AMOURS,

en recevant de moy des importunités. Vous avez la bonté de soigner mes petites affaires, avec autant de chaleur, que si c'estoient les vôtres; & cependant pour de si bons services, jusques icy je ne vous ay rendu que de méchans remerciemens. Le malheur est que j'ay des affaires à..... & que vous n'en avez point icy. Mais j'espere que je ne demureray pas toute ma vie en cette Province. Peut-estre que vous me verrez chez vous plutôt que vous ne pensez. Depuis que vous m'y avez fait une Maistresse, j'ay une impatience incroyable de faire ce voyage. Le portrait que vous m'en avez envoyé, m'a mis dans le cœur plus d'emotion que tous les originaux que j'ay jamais veus. Il n'est rien que je n'estime au dessous de Mademoiselle de... puis que c'est un choix de votre main. Ne craignez pas que je vous desavoue de la promesse que vous luy avez faites de mon cœur; l'Amitié a pû disposer de l'Amour, & ce petit aveugle aura bien de la joye de marcher sous la conduite de cette clairvoyante. Dans les Amours d'Amourette, & pour les Maistresses de galanterie, je suis bien-aïse de ne point suivre d'autre avis que celui de mon inclination. Mais quand il s'agit d'un Amour véritable, & d'une Maistresse à contract, je croy qu'on ne sçauroit mieux faire, que de se laisser conduire par ses parens & ses amis. Ils regardent plus loin que nos plaisirs, & ne sont pas si aveugles que nous dans nos propres interests. Comme ce sont là mes sentimens, je vous supplie de me continuer les bons offices que vous m'avez rendus auprès de cette Belle. Ne craignez pas d'estre ma caution pour beaucoup d'amour & de fidélité. Je vous promets que vous ne serez point obligé de payer pour moy. Je suis fort riche de cette sorte de biens; & quelque prodigalité que j'en fasse, il m'en restera toujours à revendre.



A MADAME DE C****

Il luy fait la guerre de ce qu'elle demeure trop long-temps à la Campagne.

LETTRE XLVI.

Est-il possible, Madame, que la campagne vous retienne encore long-temps ? Est-il possible que la Ville ne vous voye jamais qu'aux Fêtes de Noël, & qu'elle ne vous paroisse agreable, que quand elle est pleine de bouë ? Ne craignez-vous point que l'opiniaftreté que vous avez d'attendre l'Hyver pour revenir, ne vous fasse reprocher que vous nous amenez le mauvais temps ? Non, vous ne craignez point de semblables reproches ; vous sçavez bien que quand vous estes en Ville, & qu'on peut joüir de vostre presence, les honnestes gens se consolent facilement des injures de l'air, & des desordres de la saison. Pour moy, quelque ennemy que je sois de la pluye, puis que je voy qu'il n'y a qu'elle qui vous puisse ramener avant Noël, je vay la demander au Ciel avec autant de zele que les Laboureurs qui perdent leurs fruits par trop de secheresse. En verité vous estes admirable, d'avoir trouvé le secret de nous faire souhaiter le mauvais temps, & à moy sur tout qui en estois l'ennemy irreconciliable. Cependant je le desire tous les jours avec ardeur, car à vous dire vray, il n'est rien de si agreable que l'Hyver que j'espere passer cette année, quand je me promets d'aller causer auprès de vostre feu, & d'aller voir de quel bois vous vous chauffez. Quand nous aurons les pieds chauds, je m'imagine que nous dirons de belles

choses, qu'il n'y aura gueres de gens exempts de nostre Satyre, & qu'enfin Monsieur D.C. & moy, nous déferons bien les vendanges que vous faites avec tant de soin. J'ay tant d'impatience de voir ce temps venu, que ie voudrois de tout mon cœur, que le Ciel versât durant dix ou douze jours un petit deluge, ou que les Fêtes de Noël fussent dès la semaine prochaine.

A Madame de H. que l'Autheur estoit allé voir à une Maison de Campagne, où il la trouva en habit de Bergere, avec quelques autres Dames habillées de la mesme maniere.

LETTRE XLVII.

J Amais ie n'ay rien veu de si galand que vostre Bergerie. Depuis que ie suis revenu de H. ie n'ay pensé qu'à la Maistresse Bergere, à sa beauté, à son esprit, à sa protection, & à l'adresse qu'elle a par dessus toutes les autres Bergeres. Ah ! plût à Dieu qu'elle me voulust choisir pour son Berger, & qu'elle n'aimât au monde que ses moutons, son chien, & moy ! Que nous passerions d'heureux momens, & que mes plaisirs feroient de jaloux parmy tous les Bergers du Village ! Jela réveillerois chaque matin avec ma Musette, ou bien avec quelque Chanson nouvelle de ma façon : ie luy ferois tous les jours present de quelque bouquet ou de quelque houlette ; ie porterois ses couleurs les jours de Fêtes ; j'aurois toujours dans ma Pannetiere quelques fruits pour manger ensemble à l'ombre de quelque Ormeau ; ie caresserois le mouton qui seroit son favory, & j'aurois soin d'orner sa teste de rubans & de guirlandes ; ie garderois fidelement son troupeau pendant qu'elle dor-

miroit ; & s'il approchoit quelques Satyres insolens , je les combattrois de toute ma force , & de tout mon courage ; je graverois sur l'écorce de tous les arbres ses chiffres parmy les miens , & je n'entretiendrois les Echos que des charmes de ma Bergere. Enfin , Madame , il me semble que je m'acquitterois dignement de tous les devoirs d'un fidel Berger , & que toutes les autres Bergeres vous enviroient un Berger comme moy. Mais j'ay beau vous prescher icy mes bonnes qualitez : Il y a apparence que ce que je vous écris ne vous persuadera pas mieux ; que ce que je vous dis tant de fois dans vostre Parc. J'avouë, Madame, que je ne vous avois jamais veüe si belle , ny si spirituelle que ce jour-là ; mais jamais aussi je ne vous avois trouvée en si belle humeur de martyriser les gens. N'estiez-vous pas bien malicieuse, de prendre plaisir à vous écarter de la compagnie avec moy, & de me témoigner que vous estiez bien-aise que nous nous enfonçassions tous seuls au milieu du bois, pour ne m'y estre pas plus favorable qu'au milieu de toutes vos Bergeres ? N'estoit-ce pas une cruauté horrible, de me trouver dans une si belle occasion, dās un lieu où tout sembloit nous exciter aux plaisirs , où l'ombre des arbres, la verdure de l'herbe, le murmure de l'eau & le chant des oyseaux , vous conseilloyent la mesme chose que moy , pour m'y faire sentir la douleur d'estre refusé dans un endroit si propre à tout accorder , pour m'y traiter enfin avec une rigueur extraordinaire ? pourquoy chercher la solitude , & n'avoir pas dessein de s'en prévaloir ? En verité, Madame, toutes les fois que j'ay pensé depuis à cette aventure , j'ay senty dans mon cœur mille mouvemens differens. Quelquefois je me repens d'avoir esté si discret, m'imaginant qu'un peu de violence nous auroit fait grand bien à tous deux. Et quelquefois aussi je me re-

pens de m'estre repenty , me sçachant bon gré de ne vous avoir pas obligée à ne me voir de vostre vie; car c'estoit le moins que je devois attendre de vostre fierté , si j'avois esté assez temeraire pour entreprendre quelque chose. Mais, Madame, ayez du moins quelque souvenir de ma discretion , & songez combien il faut vous aimer respectueusement , pour avoir eu une semblable retenue. Au reste je suis bien obligé à toutes les Bergeres qui me font l'honneur de se souvenir de moy. Assurez cette grande blonde qui a la physionomie aussi bonne que vous l'avez malicieuse, que j'estime infiniment son amitié , & que si vous n'aviez point toute ma tendresse , je ne la donnerois jamais à d'autre qu'à elle. Pour cette petite brune qui a l'œil si éveillé , & qui me porte la mine de ne laisser pas en repos tous les Bergers du Village , dites luy, s'il vous plaist , que je serois bien marry qu'elle eust mon cœur , parce qu'apparamment elle ne le traiteroit pas mieux que vous. Et pour la grosse Bergere qui ne demande qu'à rire ; & qui ne se soucie ny de son chien , ny de ses moutons , ny mesmes de son Berger , dites luy de ma part , que j'en ay trouvé un icy qui se vante de luy plaire , & que je luy meneray , si je retourne à H.... Mais en verité, je ne sçay pas si j'y dois retourner; car quelque bonne chere qu'on y fasse , quelque delicieuse que soit vostre cressme , & quelques excellens que soient vos melons , on y passe toujours mal le temps , puis que parmy tant de Bergeres on ne trouve jamais l'heure du Berger.





A LA MESME.

En luy envoyant un lit.

LETTRE XLVIII.

JE ne sçay, Madame, si je me seray bien acquitté de ma commission, & si vous en serez contente: mais je sçay bien que je l'ay faite avec beaucoup de soin, & qu'outre mon adresse, i'y ay employé celle d'une femme qui en a beaucoup. Car j'ay crû que pour une telle emplette, il falloit l'approbation d'une Femme, & qu'un Garçon n'estoit pas capable de bien connoistre toutes les bonnes qualitez d'un lit, qui devoit servir à des personnes mariées. Je vous puis assurer que tous ceux qui l'ont veu icy l'ont trouvé bien choisi, beau, riche, magnifique, & digne de servir de tombeau à un pucelage de consequence, ou de commodité à quelque larcin amoureux. Quoy que ie sçache qu'il n'est pas destiné à de semblables usages, ie ne laisse pas d'envier les plaisirs qu'on y prendra, & de faire reflexion sur la douceur que j'y pourrois goûter, si vous en estiez d'accord. Mais ce n'est pas de mes reflexions dont vous estes en peine. Il me semble vous voir dans l'impatience d'en apprendre le prix. Si j'aimois autant que vous à inquieter les gens, ie vous laisserois long-temps dans cette impatience, & ne vous l'osterois qu'à mon retour, pour me vanger de toutes celles que vous m'avez causées: mais ie ne suis pas vindicatif, & ie veux bien vous dire presentement, que quelque riche que le lit vous paroisse, ie n'ay employé que l'argent que vous m'aviez donné, & que mesme m'en estant resté, j'ay acheté un tapis qui assortit le lit,

que vous trouverez fort beau , & dont je pretens que vous m'aurez bien de l'obligation. Considérez donc , Madame , combien je suis bon ménager de vostre bourse , & combien je le serois davantage , si vous me donniez à ménager ce que vous avez de plus pretieux. Sçachez au reste , que puis que je vous ay acheté un lit , je me puis vanter d'avoir travaillé à vostre repos , & que ce ne sera pas une petite vanité pour moy , de pouvoir dire que je fais dormir à son aise une personne qui trouble le sommeil de tant de monde. Mais j'ay bien peur que cette vanité , & un beau remerciement , feront toute la récompense de ma commission. Si pourtant vous me faisiez justice , ce lerserviroit à payer ce que vous devez à ma peine , & à mon amour. Je vous avoüe , que si j'avois pu trouver icy un Magicien , avant que de vous l'envoyer , je l'aurois prié de l'enchanter en telle manière , que je pûsse y aller coucher sans estre apperceu de celuy qui y couchera avec vous , & que vous y fussiez eternellement inquietée jusques à ce que j'allasse y calmer vostre inquietude. O que j'aurois acheté cher un semblable charme , & que j'aurois caressé le Magicien qui me l'auroit fourny ! Mais au diable le Magicien que j'en ay trouvé , & j'ay été obligé de vous envoyer le lit avec son charme naturel , c'est à dire avec toutes les dispositions nécessaires à vous faire bien dormir. Dormez-y , Madame ; mais quand vous y serez réveillée , par celuy qui y dormira avec vous , pensez du moins en moy , & songez que je ne me réveille pas avec tant de plaisir , quoy que , &c.



A MONSIEUR DE T.

*L'Autheur le console de n'avoir pas reüssy auprès
d'une Dame un peu trop interessée.*

LETTRE XLIX.

Sur ma foy, Monsieur, vous avez eü raison. Il n'y a pas de plaisir d'acheter le plaisir si cher. Quand on a donné son cœur à une Philis, elle ne doit pas demander la bourse. C'est renverser l'ordre étably dans le monde. En matiere de services rendus, le serviteur doit estre payé, & non pas la Maistresse. Je vous avois toujourns bien dit que ce n'estoit pas pour vos beaux yeux, que cette Belle vous témoignoît tant de douceur. Une autre fois vous me croyez, & ne vous engagerez pas à vous voir si honteusement refusé. Consölez-vous pourtant, vous n'estes pas le premier à qui cette disgrace est arrivée. La pluspart des femmes ont toujourns mieux aimé qu'on leur comptât de l'argent que des fleurettes, & je croy qu'il seroit plus juste de dire, point d'argent point de Philis, que point d'argent point de Suisse. C'est une maudite coustume qui a pris racine depuis long-temps. Pour vous le prouver & vous consoler tout ensemble, je veux vous faire une historiette, que ma memoire vient de me fournir, & qui me semble estre tout à fait à propos.

Vous vous souvenez, Monsieur, ou vous devez vous souvenir de ce beau parleur de Grece, à l'eloquence duquel rien n'estoit impossible; de ce Demosthene qui en donnoit à garder au Peuple & à la Noblesse tout comme il luy plaisoit, & qui avec son beau caquet faisoit plus enrager le Roy de Ma-

cedoine, que tous les Capitaines de son Pais avec leur bravoure. Au mesme temps que ce grand harangueur florissoit à Athenes, une certaine Laïs florissoit à Corinthe, & la beauté de celle-cy n'étoit pas moins en credit, que la Rhetorique de celui-là. Il n'y avoit point de cœur à l'épreuve des charmes de Laïs, non plus qu'à l'épreuve de l'éloquence de Demosthene; & tous deux avoient cela de commun, qu'ils travailloient pour le public, quoy que d'une maniere diferente. Je ne sçay pas comment Demosthene en étoit récompensé; mais pour Laïs, elle avoit coûtume de se faire bien payer de son travail. Elle n'estoit pas de celles dont la chair est au plus offrant & dernier encherisseur; ses faveurs estoient taxées, mais taxées à si haut prix, qu'elle donna lieu au Proverbe de ce temps-là, & fit dire au Peuple, *qu'il n'estoit pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe*. Demosthene à qui la renommée avoit appris la beauté & les attraits de cette fameuse Courtisane, crût que le Proverbe n'estoit pas fait pour luy, & que Laïs ne pourroit pas resister aux charmes de ses paroles. persuadé de cette opinion, il écrit des Poulets à Laïs; Laïs qui ne cherchoit que pratique, luy fait réponse. Il s'échauffe dans son harnois, quitte Athenes, & court à Corinthe. Je n'ay pas bien sçeu sur quelle voiture, mais il y a apparence, qu'amoureux comme il estoit, il prit la poste, si poste y avoit en ce temps-là. Tant y a qu'étant arrivé, il se fait promptement poudrer & musquer, il prend du linge blanc, & se croyant plus beau qu'Adonis, il va voir celle qu'il croit plus belle que Vénus. Il la trouve encore plus charmante qu'il ne se l'estoit imaginée, il s'empresse auprès d'elle, il déploie ses lieux communs, il étale tous les raffinemens de son éloquence, il luy conte fleurettes, il luy dit cent jolies choses; mais tout cela aux oreilles de Laïs,

n'estoit pas dire d'or. Quand il fut question de terminer l'affaire, on luy demanda dix mille dragmes, qui sont de nostre monnoye, ma foy je ne sçay combien, mais je m'imagine que c'estoit une grande somme. Cette proposition étourdit si fort le pauvre Demosthene, qu'il en demeura quelque temps confus & interdit. Enfin il rengaisna aussi bien que vous, les mouvemens de son amour, & répondit en se retirant; A Dieu ne plaise que j'achete si cher un repentir. On a furieusement philosophé sur ce mot de repentir: Mais les plus sçavans ont crû que Demosthene avoit entendu ce que nous appellons le mal de Naples, qui s'appelloit en ce temps là à Athenes le mal de Corinthe. Quoy qu'il en soit, nostre Harangueur amoureux revint tout confus de son voyage. A son retour il declama de toute sa force contre les vices du sexe; mais il ne les changea pas. N'est-il pas vray, Monsieur, que vous voila en quelque façon satisfait, & que l'avanture de Demosthene vous console un peu de la vôtre. Ce n'est pas d'aujourd'huy que les Dames vendent leurs faveurs. Tous ceux qui font les beaux parleurs, & que je voy se vanter, qu'il n'est point de juppe que leurs beaux discours ne mettent en trois jours à l'envers, sont des gens qui presument trop de leur Rhétorique, & qui souvent m'appressent à rire. Dix pistoles font plus d'effet que dix mille fleurettes. L'eloquence, le merite, & la bonne mine, sont des sortes de monnoye que les Dames ne prennent point pour argent comptant.



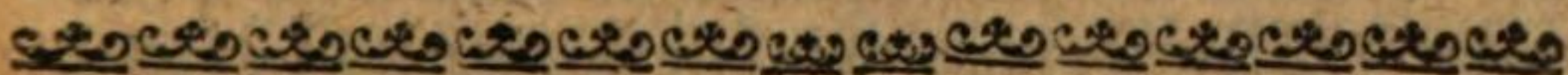
A CALISTE.

*Il luy mande ses sentimens sur la maladie qui
la retient au lit.*

L E T T R E L.

J'Avois bien appris que vous gardiez le lit : mais certes je croyois que ce n'estoit que pour éviter le froid , ou pour faire voir dans vostre negligence, que vous estes aussi belle au lit qu'au Bal, & que vostre beauté ne doit point son éclat à vostre ajustement. Mais malepeste, tous les jours huit heures de fièvre ne sont pas des galanteries. Cela commence à m'alarmer, & n'en déplaît à Madame la fièvre, elle n'en use pas en fièvre de bien ny d'honneur. Pourquoi vous traite-t'elle si mal, elle à qui vous n'avez jamais rien fait , & que mesmes vous caressates fort souvent en ma présence, quand elle logea chez moy pendant tout un Hyver ? Je me souviens, Caliste , que vous l'apostrophâtes plus d'une fois de la maniere du monde la plus obligeante, sur le plaisir qu'elle vous faisoit de me tenir si bonne compagnie. Cependant sans avoir égard à vostre civilité , ny aux complimens que vous luy fistes , elle vous traite aussi mal , que si vous étiez son ennemie. Mais à propos, vous vous imaginez, à ce qu'on m'a dit, qu'elle vous est venue de ma part, & que quand je l'avois chez moy, je l'avois sans doute sollicitée d'aller chez vous. Hé, Caliste, vous estes bien abusée. Si j'eusse pû vous envoyer quelqu'un de mes maux, je vous eusse envoyé mon amour, & non pas ma fièvre. Il n'est que trop vray, que mes maladies ne sont pas contagieuses. Il y a un an que je suis malade d'a-

mour, & que je vous voy tous les jours, sans pourtant vous avoir pû communiquer la moindre atteinte de mon mal. Non, non, Caliste, ne faites point la fine, je voy bien ce qui en est. Toute vôtre vie vous avez pris plaisir à m'affliger; & presentement vous n'estes malade que pour me donner du chagrin. Je crains mesme, que de l'humeur dont le bon Dieu vous a faite, il ne vous prenne fantaisie de mourir, quand ce ne seroit que pour me faire enrager, ou pour vous délivrer de mes importunités. Mais je veux bien vous avertir en homme de bien, que si vous ne mourez point pour d'autres raisons, vous ne ferez que perdre vôtre peine. Car pour vous dire vray, je vous suivrois de si près, que vous ne seriez pas plutôt en l'autre monde, que vous y trouveriez un homme fait comme moy, qui vous suivroit par tout, qui ne vous parleroit que de sa passion, qui vous déroberoit toujours quelque bijou, & qui querelleroit ses Rivaux, mesme en vôtre presence. Ne mourez donc point, si vous m'en croyez, puis que vôtre mort seroit inutile, & qu'il vaut autant estre importunée en ce monde icy qu'en l'autre.



A M. D. R. P. D. R. A. F.

L'Authheur l'assure de son amitié, & le fait souvenir des petites débauches qu'ils ont faites ensemble pendant leurs Estudes.

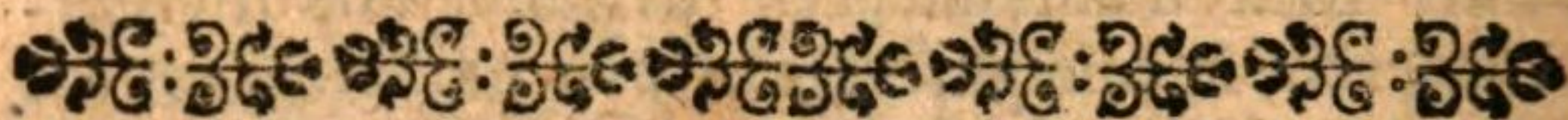
De Grenoble. LETTRE LI.

EN verité, Monsieur, c'est une belle chose que nostre amitié, & bien contraire à l'hypocrisie de celle de la pluspart du monde. Il y a force gens

qui s'aiment la moitié moins que nous , & qui se le disent la moitié davantage. Quand ils se voyent, ils s'entre-accablent de reverences & de civilitez; & quand ils sont absens , ils s'écrivent à chaque Ordinaire des Lettres toutes pleines de complimens & de protestations de fidélité, qui ne seroient pas suivies du moindre effet, si l'occasion s'en presentoit. Voila comme est faite l'amitié à la mode , & qui regne aujourd'huy parmy le plus beau monde. Mais , Monsieur , quoy que nous soyons jeunes , la nostre est du vieux temps. Elle garde le silence , & demeure en repos , quand elle ne peut ny parler , ny agir avec utilité. Il y a plus d'un an que je n'ay eu l'honneur de vous voir , ny celuy de vous écrire , & depuis ce temps je n'ay point receu aussi de Lettre de vous. Cependant je suis assuré que nostre amitié subsiste , & que mêmes elle est plus cordiale & plus sincere , que l'amitié la plus apparente & la plus empreffée des plus grands faiseurs de complimens. Quand on seme dans un mauvais fond, il faut le cultiver avec un soin extrême , & encore ne produit-il le plus souvent que des chardons & des épines : Mais quand on plante dans une bonne terre avec fort peu de soin, tout y reüssit, & l'on voit qu'elle produit presque sans estre cultivée. Il en va de mesme de l'amitié , Monsieur, quand on la plante , pour ainsi dire, dans un cœur bas & sans vertu , elle n'y prend jamais de bonnes racines , & quelque soin que l'on en ait , elle est toujours sterile. Mais quand elle est placée dans une belle ame , elle y croist, elle y produit mesme sans qu'on la cultive. Pour moy je suis persuadé que je ne pouvois mieux placer la mienne que chez vous , & que vous avez les mesmes sentimens de moy. Nous nous sommes connus , & nous avons commencé nostre amitié pendant nos études , c'est à dire , dans un

temps où nos cœurs paroïssent tout nus, & se faisoient voir avec toutes leurs qualitez, bonnes ou mauvaises. Le monde ne pouvoit point encore avoir alteré nostre franchise, & nous n'avions point assez d'adresse pour déguiser nos inclinations. Nostre amitié ayant pris naissance en ce temps-là, elle a pris racine en des cœurs francs & sinceres, & ainsi il est difficile qu'elle ne soit ferme & bien établie. Du depuis j'en ay eû tant de marques, que je n'aurois pas raison d'en douter. Je vous jure, Monsieur, que je maudis tous les jours la fortune, qui me fait vivre éloigné d'un País où je pourrois goûter les douceurs d'une si pretieuse amitié. Quoy que vous soyez dans une belle charge qui vous élève bien au dessus des gens faits comme moy, je me promets que vous ne garderiez pas toujours vostre gravité, & que vous vous souviendriez avec plaisir, du temps que l'Amour m'avoit fait si grand Seigneur, que vous vous mettiez à genoux, pour me demander les bonnes graces d'une certaine Tiennette, dont j'estois le Maistre. Vous vous souviendriez que nous estions fort égaux dans l'esprit de Madame Urbane, & que si je n'eusse eû chez Paton plus de credit que vous, nous aurions souvent fait fort maigre chere: Car sans vous déplaire, vous estiez aussi mauvais ménager que moy, & dans trois semaines vous aviez le malheureux talent de manger l'argent de trois mois. Que Madame vostre Mere die tant qu'il luy plaira, que je vous ay débauché, dans l'ame vous en sçavez la verité, & si je n'estois pas le meilleur Escolier de la Fleche avant que vous y fussiez venu me corrompre. Quoy qu'il en soit, je sçay bon gré à des débauches, qui donnerent naissance à nostre amitié; & je serois bien marry d'avoir esté sage dans un temps, où il falloit estre un peu fou, pour avoir l'honneur de vous plaire. No-

stre ancienne franchise me permet, ce me semble, de vous parler ainsi ; & cette liberté n'empesche point que je ne sois vostre serviteur, avec tout le respect que je vous dois.



A M. D. L. F. R. G. D. T. D. C.

*Il se plaint de son silence, l'assure de son amitié,
& souhaite d'aller demeurer plus près de luy.*

De Grenoble. LETTRE LII.

NE pourrois-je pas avec justice vous demander, si vous m'aimez encore? Et ne pourriez-vous pas aussi me demander la mesme chose? Ouy, Monsieur, nous le pourrions tous deux, & sans mentir dans le silence que nous gardons, je ne sçay lequel de nous a plus sujet de se plaindre. Si j'estois plus civil & moins sincere que je ne suis, je ne commencerois pas ainsi ma Lettre, & je vous ferois des excuses fort étudiées, de ce que j'ay tant diferé de vous écrire, moy qui ay plus d'intérest à cultiver vostre amitié, que vous n'en avez à entretenir la mienne. Mais faisant profession de sincerité & de franchise, je ne scaurois vous celer que je vous trouve aussi criminel que moy : car enfin si vous n'estes pas obligé de m'aimer par intérest, vous l'estes du moins par reconnoissance ; puis que j'ay pour vous des sentimens d'estime & d'amitié, qui meritent que vous en ayez un peu pour moy. Toutes les fois que je pense que nous avons esté à Paris en mesme temps, & que je n'ay pû me prevaloir de ce bon-heur, ny jouir de vostre presence autant que je le souhaitois, je maudis en mon ame tous les obstacles qui s'y opposerent.

J'ay regret d'avoir esté voir les Pais-bas pendant ce temps, & je me persuade que j'aurois trouvé en vous quelque chose de plus agreable que l'Angleterre, ny que la Holande, & que tout le profit que les Marchands de ces pais-là tirent de leur commerce, n'eust pas valu celuy que j'aurois tiré du commerce de vostre amitié. Il est vray qu'à mon retour je fus encore assez heureux pour vous retrouver à Paris; mais comme vous estiez sur vostre depart, mon bon-heur dura si peu, que je n'eus pas mesme le temps de vous dire adieu. Et j'en aurois eû un chagrin, dont j'aurois esté inconsolable, si je n'avois trouvé, quand j'allay pour m'acquiter de ce devoir, une autre vous-mesme, c'est à dire, l'agreable & charmante Mademoiselle de L. F.... En verité, Monsieur, la veuë m'en surprit. Quoy qu'elle m'eust paru fort jolie & fort spirituelle, lors qu'elle n'avoit que douze ans, je n'eusse jamais crû qu'à dix-sept, elle pût avoir autant d'esprit & de beauté qu'elle en a. Pour vous dire vray, je croyois presque encore trouver cette Mademoiselle Magdelon, avec laquelle j'avois badiné si souvent, qui n'aimoit qu'à rire & à danfer, & qui n'avoit d'inclination que pour sa petite chienne Soudrille. Mais je fus bien étonné de trouver une personne d'une taille majestueuse, d'une mine fiere, & d'une conversation bien differente de celle d'autrefois. Quand elle auroit trente ans, & qu'elle en auroit passé la moitié parmi les gens de la plus haute volée, tout de bon elle ne pourroit pas avoir l'esprit mieux tourné, ny sentir davantage sa Femme de qualité. Enfin, Monsieur, elle me parut tout à fait aimable, & bien m'en prit de ne demeurer pas à Paris pendant l'Hyver; car je ne sçay, si je n'eusse point esté assez fou, pour l'aimer un peu trop pour mon repos. Quand cela seroit arrivé, je suis certain que

vous n'en auriez eû du déplaisir qu'à cause de moy , sçachant assez combien j'aurois eû à souffrir de sa vertu. Je m'imagine que vous possédez presentement à C. cette aimable personnes c'est pourquoy je vous supplie de me mander de ses nouvelles aussi bien que des vostres , & de m'apprendre un peu pourquoy vous diferez tant de luy donner un second , qu'elle puisse aimer aussi tendrement que vous , & caresser sans crime en vostre absence ; j'entens , Monsieur , un heritier qui le soit de vostre merite comme de vostre bien. Ne tardez point , je vous supplie , à me donner cette bonne nouvelle , & me faites un peu sçavoir comment vont les affaires dans vostre Province. Vous y avez presentement Monsieur D. A. Est-il possible qu'il n'y ait point là d'employ qu'il me puisse donner ? Je vous avouë que je n'aime pas celuy où je suis presentement : Mais je le hay sur tout , parce qu'il m'éloigne de vous , & que j'aurois bien de la joye d'en estre proche , à present que je me croy plus honneste homme , que je n'estois il y a cinq ans, alors que j'avois l'honneur d'estre vostre camarade. Je me persuade que vous verriez bien du changement dans mon esprit & dans mon humeur , & que vous y trouveriez quelque chose qui ne vous déplairoit pas. Quand nous serions lassez de parler des affaires de Finance , nous parlerions un peu de nos affaires de Livres. Nous quitterions quelquefois le Contoy pour le Parnasse , & laisserions les affaires de Maistre Robert de la Perelle , pour parler de celles d'Apollon & des Muses. Vous verriez que j'ay appris à examiner les Ouvrages d'esprit , aussi exactement que les Estats de recepte & de dépense , & que je sçay faire autre chose que tenir un Registre , & delivrer une quittance. Vous me trouverez assez plaisant , de faire moy-mesme mon Eloge : mais sans mentir , c'est que je vou-

drois bien vous faire avoir quelque estime pour moy , & vous obliger à me souhaiter un peu plus près de vous. Encore une fois nous passerions de douces heures , & goûterions des plaisirs assez spirituels : Et si les plaisirs spirituels nous lassoient comme le reste , demie heure de conversation avec l'ingenu L. C.... sur le bord de la fontaine de F.... & avec trois ou quatre bouteilles de vostre excellent vin , nous délasseroit agreablement de tous les efforts d'esprit que nous auroient causez les Livres ou les affaires. Mais c'est bastir , Monsieur , des Chasteaux en Espagne. Je suis icy à deux cent lieuës de vous. Vous vous promenez dans les prairies de Xaintonge , & sur les bords de la Charente , & moy je me promene au pied des Alpes , & sur le bord de l'Isere. J'ay peur que mes souhaits ne joindront jamais nos promenades. Cependant je vous jure que cét éloignement n'empêche point que vous ne soyez present à mon esprit , & que je ne sois autant vostre serviteur , que si je vous voyois tous les jours.

Fin du premier Livre.



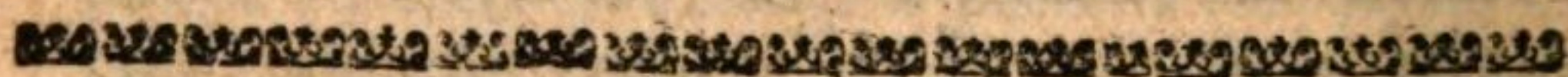
AMITIEZ,

AMOVRS,

ET

AMOVRETTES.

LIVRE SECOND.



A M. L'ABBE' DE L. R.

*L'Auteur le remercie de luy avoir cedé
sa Maistresse.*

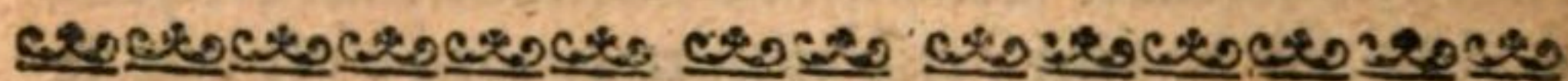
LETTRE I.



Depuis que vous n'estes plus icy,
je voy Margoton tous les jours.
Pour peu que vous tardiez enco-
re à revenir, elle me fait esperer
que j'occuperay une bonne partie
de son cœur, & que le Confident
pourra bien s'ériger en quelque chose de plus. Ce-
pendant je n'eusse eû garde d'aller sur vos brisées,

ny de rien entreprendre sans vostre permission. J'estois trop bon amy pour me prevaloir de vostre absence, je ne luy parlois que de vous, & ne faisois point auprès d'elle d'autre fonction que celle de confident : Mais puisque vous m'avez mandé, que sincerement vous ne pensiez plus à cette jeune badine, vous ne me sçaurez pas mauvais gré, que je me sois déclaré à elle tout de bon, & que cessant d'estre vostre Rival, j'aye aussi cessé de me contraindre. Si je sçavois qu'il vous restât dans le cœur la moindre étincelle du feu que vous avez senty pour elle, j'empêcherois le mien d'éclatter, & m'en laisserois plutost consumer, que de m'en plaindre. Mais puisque vous m'envoyez vostre démission avec tant de franchise, je n'ay garde de refuser un si riche present. Oüy, je vous l'avouë, je suis ravy que nostre amitié & nostre amour n'ayent plus rien à démêler ensemble. Leurs querelles m'embarassoient furieusement, & j'en souffrois bien de l'inquietude, que je ne vous témoignoïs pas. La cause en ayant cessé, permettez que je vous declare à cette heure, que je sens pour cette jeune personne, ce que vous sentiez pour elle, & ce que je n'avois jamais senty pour aucune. Elle est jeune, elle est badine, elle ignore ce que c'est que le monde, elle n'est belle que mediocrement, elle est mesme sotte tant qu'il vous plaira; mais avec tout cela, elle a je ne sçay quoy qui vous a plû, qui me plaist, & que je voudrois bien qu'il ne plust point à d'autre : mais enfin elle n'a que quatorze ans, & cela c'est tout dire. Vous sçavez qu'il n'en va pas des filles comme des fruits; les plus meures ne sont pas les meilleures. A mon goust la jeunesse est le plus délicat assaisonnement de la beauté, & sans cét assaisonnement, tous les plaisirs qu'elle fournit, n'ont rien qui ne soit fade & qui ne dé-

gouste. Vous me dirés tant que vous voudrés, qu'à cet âge elles sont imparfaites, niaises, & ignorantes. Mais croyez-moy, en matiere d'amour, il est bien plus doux d'instruire, que d'estre instruit. Les Philis & les Calistes qui en sçavent le plus, sont souvent celles qui plaisent le moins, & je m'imagine que le plaisir est bien plus grand, de faire une Maistresse, que de la trouver toute faite. Quand on donne des leçons à celle à qui l'on veut obeir, & qu'on peut estre le Maistre de sa Maistresse, je croy qu'on la forme à sa fantaisie, & qu'ensuite l'Amour n'a plus rien que de doux. On cueille alors des Roses qui ne sont point mêlées d'épines. Les chagrins, les soupçons, les jalousies, ne viennent point troubler l'esprit d'un Amant, qui a instruit sa Maistresse à n'en point donner. Peut-estre, Monsieur, que je me trompe, & que je ne trouveray pas dans l'esprit de Margoton les dispositions necessaires pour mon dessein : mais du moins en veux-je faire l'essay, & vous donner des nouvelles du bon ou du mauvais succès. Au reste, je vous prie encore une fois de ne me la ceder pas à regret, & de me la donner tout de bon, si vous me la donnez.



A M A R G O T O N.

Il l'instruit de la maniere dont elle doit user avec luy, pour estre toujours aimée.

L E T T R E II.

JE ne me suis pas plaint, Margoton, de ce que vous estes trop spirituelle ; mais je me suis plaint de ce que vous estes trop sage. Je suis bien aise qu'à l'âge où vous estes, vous ayez assez d'es-

prit pour comprendre mes Billets, & pour y répondre : mais j'ay du chagrin qu'à quatorze ans, vous viviez avec autant de retenue, que si vous en aviez trente. Vous estes en âge d'estre enjouée, d'estre gaye, & mesme un peu badine. De petits emportemens me plairont plus que tant de moderation. Chaque chose doit avoir son temps. Pendant que vous estes jeune, usez des privileges de la jeunesse, & ne vous embarrassez point par avance d'une vertu, qu'à la fin vous trouverez incōmode. Quand je voudray vous baiser, ou vous dérober quelqu'autre petite faveur, il sera bon de ne pas prendre si froidement vôtre serieux, & de me punir autrement qu'avec un regard severe. Il est à propos, en semblable occasion, de jouer un peu des ongles, & de me déchirer mon colet ou mes manchettes. En suite quand vous verrez mes mains, mon visage, ou mon colet, porter vos marques, il sera bon aussi que la Tygresse devienne un Agneau, c'est à dire qu'il me faudra radoucir, quand vous m'aurez mis en colere : Et c'est ce qui vous sera bien aisé ; car outre que j'ay de la disposition à m'appaiser facilement, vos caresses seroient capables d'adoucir la colere du monde la plus opiniâtre. Voila vostre leçon pour aujourd'huy, tâchez d'en profiter, afin que demain je vous puisse trouver corrigée.

A L A M E S M E.

Il blâme le soin qu'elle prend à cacher ses tetons.

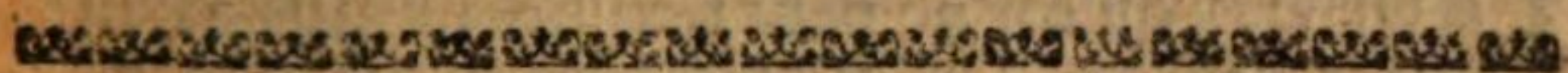
LETTRE III.

EN verité, Margoron, vous vous servistes hier admirablement d'une partie des preceptes

186 AMITIEZ, AMOURS,

que je vous ay donnez. Quand toute vostre vie vous n'aurez fait autre chose que de déchirer des colets, que d'arracher les cheveux, & d'égratigner les gens, vous ne vous en seriez pas mieux acquittée. Mais ensuite, vous n'eûtes pas le soin de m'appaiser comme je vous l'avois ordonné. Cependant je vous le pardonne pour cette fois; on ne devient pas sçavante tout d'un coup, & c'est assez que pour le premier jour vous ayez pratiqué le commencement de vostre leçon. Mais je vous supplie qu'il ne vous arrive pas d'en user de mesme, la première fois que je rerourneray vous voir. J'ay aussi un nouvel avis à vous donner; sur ce que je vis hier que vous teniez vos petits tetons enfermez aussi exactement qu'une Religieuse. Vous avez tort, Margoton, de tenir ainsi en prison deux jeunes innocens, qui n'ont point encore fait de crime. Je vous assure qu'ils souffrent cette closture à contre-cœur. Malgré le linge qui les resserre, j'ay remarqué qu'ils en soupièrent de tristesse, & qu'ils en font tout enflez de colere. A cause que vous estes sage de bonne heure, vous voulez peut-estre qu'ils vous imitent. Mais ne sçavez-vous pas qu'ils sont plus jeunes que vous, que vous avez quatorze ans, & qu'ils n'ont que quatorze mois, & qu'ainsi quand vous seriez déjà serieuse, il leur seroit permis de faire encore les badins? Lors que vous n'estiez pas plus âgée qu'ils le sont presentement, vostre Nourrice n'avoit point de honte de vous montrer toute nuë; Pourquoi en auriez-vous donc; de nous montrer à nu deux jeunes enfans, qui d'ailleurs ne sont jamais si beaux; que quand ils sont découverts? Est-ce point que la Tante qui vous gouverne, a peur que si vous les laissez sans contrainte; ils n'usassent mal de leur liberté, & qu'ils l'employassent à attaquer la nostre? Si c'est par cette raison qu'elle vous les fait couvrir si soi-

gneusement, elle devoit aussi vous obliger à cacher vos yeux & vos autres appas, puis que vous n'en avez aucun qui ne dérobe tous les jours quelque cœur ou quelque liberté. Mais je veux bien luy apprendre, que vos tetons en deviendront plus malicieux, plus ils seront enfermez : Car si dans leur prison ils découvrent quelque trou, par où ils puissent voir le jour, ils se mettront là en sentinelle, pour assassiner le premier homme qui les regardera. Si bien qu'on fera mieux de leur donner liberté toute entiere ; car alors on s'appriivoisera avec eux & tout de bon, ils en deviendront moins dangereux.



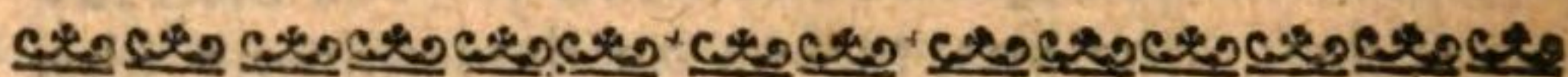
A LA MESME.

En luy envoyant deux Tomes de la Clelie.

LETTRE IV.

VOus me faites plaisir, Margoton, de me demander des Romans : mais vous m'en feriez davantage, de me dire que vous voulez les lire pour apprendre à aimer, que pour apprendre à parler & à écrire. Quand vous parleriez, & que vous écrieriez avec autant de politesse que Mademoiselle de Scudery, vous seriez toujours à mon gré fort imparfaite, si vous ne sçaviez aimer avec autant d'ardeur que moy. Lors que vous sçaurez aimer, vous sçaurez parler & écrire : Il n'est point de si grand Maître que l'Amour. Pour peu qu'on écoute ses leçons, l'esprit se purifie, & devient capable de toutes les belles choses. Lisez donc les Romans que je vous envoie, pour en tirer le profit que je souhaite. J'aime bien mieux, quand je seray de retour du voyage que je vais faire, trou-

ver plus passionnez , que dans vos Billets & dans
vostre conversation , une maniere d'écrire & de
parler plus polie & plus correcte.



A L A M E S M E.

*Il tâche de luy rendre l'Amour agreable , & de
le justifier de plusieurs crimes dont
elle l'accuse.*

L E T T R E V.

IL est vray qu'on ne peut rien lire de plus galant
que vostre Poulet. Si tous ceux que vous me
promettez de m'écrire sont aussi jolis , je me con-
soleray presque de n'y trouver pas toute la ten-
dresse que je souhaite , pourveu que j'y trouve tou-
jours autant de feu & autant d'esprit. Mais , Mar-
goton , je voudrois bien que vos Poulets ne passas-
sent plus par les mains de vostre Tante , pour venir
dans les miennes. J'ay peur que si jamais elle en
trouve quelqu'un qui chante plus amoureusement
que les autres , elle soit assez malicieuse pour l'é-
touffer. Et puis il est temps qu'il y ait un peu de
secret dans nostre commerce. Quand nous ne
nous écrivions rien , qui ne pust estre veu de tout le
monde , il sera pourtant bon d'en faire un peu de
mystere. Ce sera du moins flatter mon amour que
de vivre avec moy , comme si vous en aviez aussi.
Au reste , ce n'est pas une si dangereuse beste , com-
me vostre Tante veut vous le faire croire. Ce n'est
qu'un enfant , Margoton , qui ne demande qu'à
jouer & à rire , & qui n'est pas capable de tous
les maux dont ses ennemis l'accusent. Pour enne-
mis , il n'a jamais que les vieilles gens , qui le haïs-
sent , parce qu'il les fuit , & qu'il ne veut plus rire

avec eux. Vostre Tante vous trompe, quand elle vous dit qu'il trouble le repos de ceux qui le souffrent chez eux, qu'il leur oste leur enbonpoint, & qu'il ne les laisse jamais dormir la nuit. Vous estes assez sçavante pour découvrir que tout cela n'est qu'une pure calomnie. Puis que l'Amour est un enfant, jugez s'il n'en a pas les inclinations; jugez si aimant comme il fait les festins & les cadeaux, il n'augmente pas l'enbonpoint, au lieu de le détruire: jugez, enfin, quand un enfant est lassé d'avoir pris des plaisirs pendant toute la journée, s'il se réveille de toute la nuit. Et apres cela, concluez que vostre Tante vous trompe, que l'Amour donne moins de peines que de plaisirs, & qu'il est plus à souhaiter qu'à craindre.

A LA MESME.

Il luy écrit sur le mesme sujet.

LETTRE VI.

Que m'importe, Margoton, que vostre Tante & mon Amour, soient toujours en querelle? Ce n'est pas avec elle qu'il veut estre d'accord, c'est avec vous qu'il cherche à faire la paix. Qu'elle die tant qu'il luy plaira, que l'Amour est un dangereux hôte, qu'au commencement il est doux & traitable; mais quand il s'est fortifié dans une place, il y fait le Maistre absolu, & y regne en veritable Tyran: qu'elle ajousté encore cent choses, pour vous le faire craindre, je luy pardonneray; mais je ne vous pardonneray pas de la croire. Elle fait son mestier quand elle vous préche; mais vous ne faites pas le vostre quand vous luy obeissez. L'Amour n'est plus son Dieu dans l'âge où elle est, mais il est le nostre dans l'âge

110 AMITIEZ, AMOURS,
où nous sommes. Quelque tyrannie qu'on exerce
contre nous, il faut plutôt nous résoudre à mou-
rir Martyrs, que de manquer au culte que nous
luy devons. C'est à luy que nous devons obeir ;
c'est de luy, Margoton, de qui vous devez appren-
dre, qu'un Amant est plus croyable qu'une Tan-
te, & qu'il n'est rien si doux, que ce qu'il vous
conseille, & que ce qu'elle vous defend. Elle veut
vous persuader qu'il est fort plaisant de me trom-
per : mais croyez-moy, le plaisir sera bien plus
grand de la tromper elle mesme. C'est-là où vous
devez employer vostre esprit, & non pas à me
faire de petites fourbes, qui ne vous font point
avantageuses. Vous sçavez bien ce que je veux
dire, Margoton, & vous n'ignorez pas que j'ay
sujet de me plaindre. Je vous le pardonne pour-
tant, puis que vous m'assurez que vous n'y avez
pas consenty, & que si vous eussiez esté Maî-
tresse de vous-mesme, vous m'auriez tenu vostre
parole. C'est tout ce que je vous demande dans
l'estat où vous estes, que de faire à regret ce que
vostre Tante vous ordonnera, quand il choquera
nostre amour.



A LA MESME.

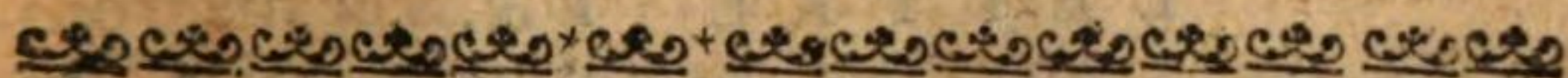
*Il luy dit qu'en Amour il ne faut point d'autre
Guide que l'Amour mesme.*

LETTRE VII.

L'Ingenuité avec laquelle vous me demandez
ce que vous devez faire, à present que vous
avez de l'amour, me fait bien connoistre que
vous n'en avez gueres. Helas ! Margoton, quand
on aime, il ne faut point d'autre Conseiller que

ET AMOURETTES. ni

l'Amour mesme. Si vous m'aimiez en effet, vous me le feriez connoître, quand mesme vous voudriez me le cacher; & cependant vous me dites que vous m'aimez, & vous ne sçavez pas me le faire paroître. Mais enfin nous en verrons tantost la verité. Si vostre Tante est absente, nous verrons si vous le ferez aussi, & si vous aurez encore vostre vieille servante à vostre costé.

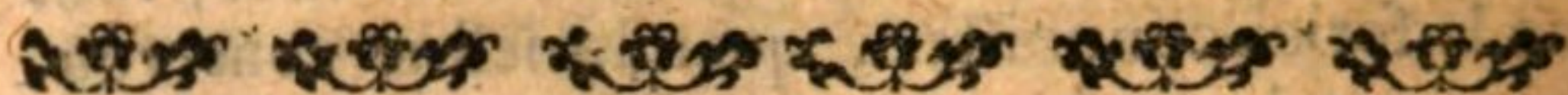


A LA MESME.

Il la louë d'avoir eu de la jalousie.

LETTRE VIII.

IL n'est rien de si obligeant que vos reproches, & je vous avouë que vous ne m'avez jamais flatté si agreablement, que par les soupçons que vous me témoignez. Oüy, Margoton, c'est aimer comme il faut, que de craindre de perdre ce qu'on aime; & l'Amour qui n'a pas cette crainte, n'est pas sans doute fort ardent. Pour vous dire le vray, je me sçay bon gré de vous avoir donné ce petit sujet d'apprehension, puis qu'il vous a obligée à redoubler vos caresses. C'est une politique en amour, de s'écarter quelquefois; car quand on a retrouvé ce qu'on croyoit perdu, on le conserve avec plus de soin. Mais, machere Margoton, prenez garde de faire ce que vous dites, ne vous vengez pas de la jalousie que je vous ay donnée, en m'en donnant à vostre tour. Comme toutes mes passions sont plus violentes que les vostres, ma jalousie le feroit aussi, & me feroit bien plus souffrir que vous n'avez souffert. N'exposez donc point mon amour à cette fâcheuse épreuve. Je vous en donneray des marques plus agreables toutes les fois que vous m'en demanderez.



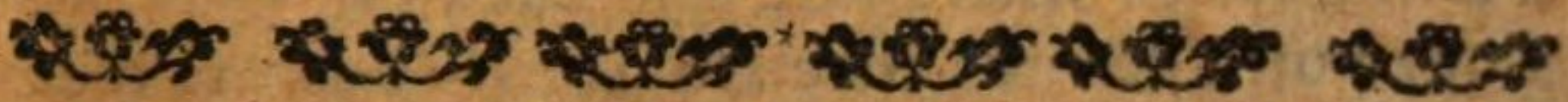
A LA MESME.

Il luy rend compte de quelle maniere il a passé la nuit apres l'avoir quittée.

L E T T R E IX.

Q Voy que mon amour sortist hier au soir de chez vous fort en colere, je vous jure, Margoton, que pour moy j'en serois fort satisfait. C'est un enfant gasté dont l'humeur est étrange. Quand on luy a accordé une faveur, il en demande une autre, & encore une autre, & criaille sans cesse jusques à ce qu'on luy ait accordé la dernière. Mais je luy ay presché toute cette nuit, qu'il avoit sujet d'estre content, que cette douce langueur qu'il vid en vos yeux, tant de mots interrompus par des soupirs, tant de soupirs entre-coupez, cette foible resistance, accompagnée de tant de transports & d'émotion, estoient d'assez fortes preuves qu'il vous estoit agreable, & que le vostre auroit bientôt soin de le satisfaire. Je l'ay mesmes fait souvenir de cet agreable trouble où vous estiez, qui en verité estoit si grand, que vous ne scaviez ny ce que vous faisiez, ny ce qu'on vous faisoit. Je luy ay fait esperer qu'à la premiere occasion favorable, il n'auroit plus sujet de gronder. Pour l'apaiser, je luy en ay donné parole, & il s'est apaisé en effet. Ayez soin, Margoton, de m'aider à luy tenir ma promesse; car si nous y manquions, ce petit Dieu feroit le diable à quatre, & vous tourmenteroit pour le moins autant que moy.

A LA



A LA MESME.

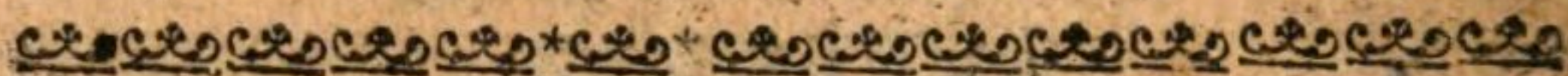
*Il la louë d'avoir eu du chagrin pendant
son absence.*

LETTRE X.

Que j'ay eu de joye d'apprendre à mon retour, que pendant mon absence vous n'aviez esté d'aucune partie de divertissement, & que vous aviez passé presque toutes les Fêtes à l'Eglise, & les autres jours à vostre maison ! Voila, Margoton, le moyen de me tenir toujours enchaîné. C'est ainsi qu'il faut aimer, & ne trouver jamais de douceur dans les plaisirs, que vous ne partagez pas avec vostre Amant. Que je vous sçay bon gré du chagrin que vous avez témoigné à tous ceux qui vous ont abordée ! Et que j'ay eu de plaisir d'apprendre de Monsieur de..... qu'il vous estoit allé voir, & qu'il ne vous avoit pas trouvée si belle ny si spirituelle qu'il l'avoit crû ; qu'au reste vous luy aviez paru d'une humeur fort chagrine & fort inégale, & qu'il ne pouvoit comprendre quelle raison m'obligeoit d'avoir pour vous tant d'empressement. Tout ce qu'il disoit contre vous, passoit dans mon cœur pour des Eloges, & il m'eust fait moins de plaisir de vous donner des louanges, que de vous blâmer de la sorte. Mon amour me fait voir souvent de semblables bizarreries : Je suis bien àise que vous ne paroissiez agreable qu'à mes yeux, & que vous negligiez même de l'estre à d'autres. Je vous dis donc encore une fois, que je vous suis obligé de vostre chagrin, que vostre tristesse m'a donné de la joye, & m'a disposé à payer avec usure les peines que mon absence vous

114 AMITIEZ, AMOURS,

a données. Je vous assure que vous ne vous affligerez point de vous estre affligée. Vous m'avoüerez que les peines sont agreables, quand elles ont de si doux plaisirs à leur fuite, & que l'Amour sçait bien récompenser les chagrins qu'il fait souffrir.



A LA MESME.

Il la blâme d'un petit emportement.

LETTRE XI.

Vostre air, vos yeux, & vostre bouche, furent hier à la promenade un peu trop indiscrets. Il ne faut pas les faire parler devant tant de monde. Reservez leur langage pour quand nous serons seuls. Ce n'est pas, Margoton, que je ne me trouve glorieux de l'aveu que vous fistes publiquement de votre amour: mais ce qui m'est glorieux, ne vous l'est pas, & je vous considere bien plus que moy-mesme. La guerre qu'on vous fit de vostre petit emportement, & de l'interest que vous prîtes dans ma querelle, me donna tout ensemble de la joye & du chagrin. J'estois bien aise de voir vostre Amour couroucé, prendre si violemment mon party: mais j'avois regret que vous vous attirassiez cent railleries, auxquelles je n'osois répondre pour vous, de peur de faire croire comme une verité, une chose dont on n'a encore que de legers soupçons. Cependant c'est une faute, dont j'ay de la peine à vous faire des reproches, elle me parut si obligeante, que je serois presque marry que vous ne l'eussiez pas commise. J'iray tantost chez vous, pour vous donner le châtiment qu'elle merite. N'en soyez pourtant pas inquiete, le châtiment

ET AMOURETTES. 115

ne sera pas rude. J'ay peur mesme que vous n'y trouviez tant de douceur, qu'au lieu de vous corriger de vostre faute, il vous obligera d'en commettre une seconde.

A LA MESME.

Il la dispose à faire une petite promenade à la Campagne.

LETTRE XII.

J'Ay jugé à propos de remettre nostre partie à Jeudy. Quoy que ce soit aujourd'huy vostre Feste, & que j'ay juré de la solemniser magnifiquement; j'ay crû que pour le faire avec plaisir, il la falloit transferer à un jour où vostre Tante doit estre saignée, afin que sa presence ne nous serve point de rabat-joye. Au reste, Margoton, ne craignez pas, je sçauray bien faire mon personnage auprès d'elle, & luy témoigner le chagrin où nous ferons, de ne la pouvoir posseder ce jour-là. Mais si par mal-heur, elle vouloit vous exempter de ce chagrin, & venir avec nous malgré sa saignée: Je luy remontrerais fortement qu'il faut qu'elle se conserve; qu'elle nous desobligerait en nous obligeant; que nous prenons tous interest dans sa santé, & qu'elle se perdrait, si elle s'exposoit au grand air. Vous sçavez que graces à nostre bon destin, elle me fait assez l'honneur de me croire; de sorte que nous devons esperer, que dans nostre partie, il n'y aura que des jeunes gens, & qu'ainsi nous y dirons bien des folies. Peut-estre mêmes que nous y en ferons, car, Margoton, je ne vous répons pas de moy, dans un lieu où je ne verray point vostre Tante. Preparez donc pour Jeudy

116 AMITIEZ, AMOURS,
bien de l'appetit, & grande provision de bonne
humeur; car si vous témoignez là le moindre cha-
grin, vous ne serez pas plus épargnée sur l'herbe,
que vous la fustes Dimanche sur la paille.

A LA MESME.

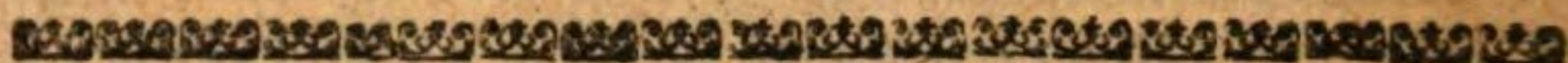
*Il luy témoigne sa jalousie, & luy reproche
son infidélité.*

LETTRE XIII.

J'EN'eusse jamais crû qu'il me fust venu dans l'es-
prit de souhaiter le retour de vostre Tante: ce-
pendant il n'est rien que je desire presentement
avec plus d'ardeur. Jamais je n'avois rien souhaité
plus fortement, que de vous voir en liberté, & pre-
sentement je voudrois vous revoir dans vostre
premier esclavage. Devinez, Margoton, ce qui
me fait estre si fantasque. Pensez un peu en vous-
mesme quelle raison vous m'en avez donnée, à
moy qui ne vous trouve plus chez vous, & qui ap-
prends tous les jours que Monsieur de.....vous y sçait
bien trouver; à moy à qui vous n'avez plus soin
d'écrire, & à qui on montre fort souvent des Bil-
lets que vous écrivez à un autre. Est-ce là cette
ingenuité que vous m'aviez tant témoignée? Est-
ce là le dessein pour lequel vous me demandiez
une fois, ce qu'il falloit faire quand on estoit
amoureuse? il est vray que j'ay tort de me plain-
dre, & que vous ayant, pour ainsi dire, instruite à
donner & recevoir de l'amour, vous avez crû sans
doute, que pour me procurer de la reputation, vous
deviez faire connoître à tout le monde, que je sça-
vois donner de bonnes leçons. Mais hélas, infidel-
le Margoton, ce n'estoit pas mon dessein. Je n'e-

Sois point ambitieux de cet hōneur, & j'eusse bien
 voulu que vous n'eussiez montré vostre science
 qu'entre nous deux. J'eusse bien voulu que vostre
 Tante n'eust esté absente que pour moy, ou que du
 moins en son absence, vous vous fussiez souvenue
 de ses Predications en voyant mes Rivaux. Mais
 enfin, je veux croire que le mal n'est pas encore
 fort grand. J'ay de la disposition à recevoir vos ex-
 cuses, quelques mauvaises qu'elles puissent estre,
 Trompez-moy, Margoton, je vous le demande.
 Jurez que toutes les fois que je ne vous ay point
 trouvée chez vous, vous estiez en visite chez quel-
 que parente; que tous les Billets que j'ay veus ne
 sont qu'un commerce d'esprit, où le corps n'a au-
 cune part, & que vous n'avez écrit à Monsieur
 de qu'à cause qu'il écrit galamment, & parce
 que vous vouliez apprendre à écrire de mesme.
 Mais en suite, quittez ce commerce; & persuadez-
 vous que quelques spirituels que soient vos Billets,
 il ne vous est pas avantageux qu'ils soient entre les
 mains d'un homme qui les publie. Quand on dira
 apres les avoir veus, que vous avez beaucoup d'es-
 prit; on pensera aussi que vous n'avez gueres de
 vertu. La grande reputation est nuisible à une fille
 de vôtre naissance. La galanterie qui fait du bruit,
 comme celle de Monsieur de est dangereuse,
 quand mesmes elle seroit innocente. Et celle qui
 est sourde comme la mienne, est toujours sans
 danger, quand mesmes elle ne seroit pas toujours
 sans crime. Il est vray que c'est icy m'ériger en
 Pedagogue: Mais, Margoton, il n'est point de
 personnage, que je ne voulusse faire, pour tâcher
 de regagner vostre cœur, & pour vous obliger à
 penser, qu'il y va de vostre interest à conserver le
 mien. Si j'avois pû vous trouver hier, je vous
 aurois dit cecy plus au long, & j'aurois fait le Pe-
 dagogue tout de bon. Cét aveu fera peut-estre

que vous me fuirez encore avec plus de soin : mais quelque mal qui m'en arrive , je ne puis m'empêcher de vous dire ce que j'ay sur le cœur , ny de me plaindre de ce que vous me faites perdre le vostre.



A MADAME D. L. F. R. B.

Qui avoit arraché par galanterie du bras de l'Authentheur un petit Cœur d'or émaillé, sur lequel il y avoit pour Devise deux aïles avec ces mots, Je vole de Belle en Belle.

LETTRE XIV.

DEpuis que je vous ay veüe, j'ay veu tout ce qu'il y avoit de plus beau dans les plus belles Provinces de France. J'ay couru les principales Villes de la Bretagne, du Poitou, de la Xaintonge, de la Guyenne, & du Languedoc, & je n'ay passé par aucune, où je n'aye veu avec soin ce qu'il y avoit de plus remarquable, & dans les Ouvrages de l'Art, & dans ceux de la Nature. Vous ne devinez pas sans doute, Madame, pourquoy je commence ainsi ma Lettre, & vous aurez de la peine à croire, que la curiosité que j'ay eüe de voir tant de belles choses, n'avoit point d'autre but que de vous trahir, ou plutôt de me trahir moy-même. Il faut l'avouer, j'avois dessein de trouver dans mes voyages quelque chose de plus beau & de plus accompli que vous, afin d'effacer de mon esprit une certaine image de perfection, que vous y avez laissée; par ce qu'elle trouble mon repos, & qu'elle me fait souvenir de vous avec trop d'inquietude. Ouy, Madame, je veux vous oublier, & j'employe

tous mes efforts pour en venir à bout. Mais hélas ! Je travaille en vain , & vous en sçavez assez la raison. Vous ayant laissé mon cœur entre les mains, je n'en suis plus le Maître , vous luy donnez tous les sentimens que vous voulez , & je croy que la peine que vous luy faites souffrir aujourd'huy, est le châtiment de la trahison que je vous ay voulu faire. Il n'estoit pas nécessaire que je vous la confessasse icy; vous l'avez connue sans mon aveu, car depuis quatre mois vous pouvez mieux lire dans mon cœur que moy-mesme. Vous pouvez l'ouvrir quand il vous plaist , & voir tout ce qu'il cache dans son interieur. C'est pourquoy je ne suis pas si imprudent , que de tascher à vous déguiser mes pensées : si je voulois vous y tromper , vous m'en donneriez bien-tost le démenty. De sorte , Madame, qu'il seroit inutile de vous dire combien de fois j'ay pensé à vous depuis mon départ , & combien mes pensées ont esté accompagnées de tendresse & d'inquietude. Consultez seulemēt mon cœur , il vous en dira plus que moy. Mais au reste, ayez la bonté de l'espargner un peu. S'il se defendoit quand vous l'attaquâtes ; si depuis il s'est revolté : considerez qu'il est naturel à un prisonnier de chercher sa liberté par toutes sortes de voyes, & sur tout à un prisonnier , qui n'avoit jamais porté de fers , & à qui les vôtres, tout aimables qu'ils sont, avoient d'abord paru insupportables. Mais enfin il s'est desabusé; il a reconnu la gloire de sa prison, & la liberté ne luy plaist plus tant qu'un si précieux esclavage. Pour vous montrer mesme combien il est soumis , ce pauvre cœur vous offre de bon cœur ses aîsles pour estre coupées, & veut bien que vous attachiez en leur place des chaînes, qui marquent autant sa constance , que ses aîsles marquoient sa legereté. Songez , Madame , que sa soumission merite bien quelque pitié , puis qu'a-

120 AMITIEZ, AMOURS,

pres avoir souffert de vostre fierté la violence que vous luy fistes pour le mettre dans vos fers, il ne laisse pas d'aimer son tyran, & d'estre charmé de son esclavage.

Voila bien du style de Roman tout d'une haleine, direz-vous. Hé bien voicy du langage commun pour vous contenter. Depuis que je suis party de Bretagne, où je receu vostre agreable Lettre avant mon depart, j'ay toujours couru; en courant, j'ay toujours pensé à vous; en pensant à vous je suis tombé en de profondes resveries, & dans ces profondes resveries j'ay perdu l'esprit la pluspart du temps, & sur tout en arrivant à Toulouse, où vous fustes cause qu'il m'arriva bien du desordre. Vrayment oüy, vous, Madame, vous n'en riez point, je vay vous en dire la raison. Vous estiez tellement en mon esprit, ou plustost mon esprit estoit tellement en vous, qu'il ne m'en restoit pas assez pour discerner les choses que je voyois. Vostre image qui s'estoit emparée de ma teste, y formoit cent chimeres, que je ne vous puis dépeindre, & que le reste de ma raison combattoit de toute sa force. Mais vostre image (soit dit sans vous déplaire) s'estant déclarée pour ce coup contre ma raison, jugez si cette pauvre raison pouvoit ne pas succomber. Aussi succomba-t'elle, & mon imagination devenuë la Maistresse, me fit croire, tant j'estois troublé, qu'un Convent de Religieuses que je vis en arrivant à Toulouse, estoit celuy où vous demeuriez. Persuadé de cette erreur, & transporté du plaisir qu'elle me donnoit, j'y allay, & ayant descendu à la porte, & tiré la cloche du Parloir, une voix fort maigre me salua d'un AVE MARIA; sans répondre, GRATIA PLENA, je demanday brusquement Madame de la F... Madame de la F... me répondit-elle; oüy Madame de la F.... luy repliquay-je. Certes, Monsieur, me dit-elle avec sa

voix de chanterelle , nous n'avons dans la Maison aucune Religieuse de ce nom là ; & vrayment si , luy dis-je ; & vrayment non , répondit-elle. Je m'opiniâtray à dire que si , & elle s'opiniâtra à dire que non. Enfin voyant que je n'en pouvois avoir raison , je demanday la Superieure ; on me la fit venir ; je luy fis la mesme demande , & elle me fit la même réponse. Je m'opiniâtray encore à dire que si , & elle de mesme à dire que non. Comme la contestation s'échauffa , & que je commençay à parler plus haut , mon bruit appella dans le Parloir la plupart des Religieuses du Convent. Quand je les vis en si grand nombre , je leur guignay le nez à toutes les unes apres les autres : Mais n'ayant rien remarqué parmy elles des appas qu'on voit en vostre personne , je recommençay à dire que c'estoit Madame de la F.... que je demandois , qui estoit une grande fille , belle & spirituelle comme un Ange , quasi comme deux , droite comme un jonc , blanche pour le moins comme la neige , & enjouée plus qu'un jeune Chat , enfin Madame de la F.... qui m'avoit arraché le cœur , & qui seule au monde estoit capable de le tenir enchaîné. A ces belles marques personne ne vous connut. Mais pour moy je voulois qu'elles vous connus-
sent , je les pressay encore de vous faire venir , & leur dis pour les y obliger , force extravagances , qui les fit rire tout leur saoul. Il a l'esprit troublé , disoit l'une. Il est frenetique , disoit l'autre. Qu'il a les yeux égarez , disoit celle-cy ! Vrayment c'est pitié , disoit celle-là. Bref il y en eut une sottise jusqu'au point de dire , qu'il me falloit exorciser , & que sans doute j'estois possédé du malin esprit. Pardonnez luy , Madame , elle ne sçavoit pas que j'estois possédé d'un Ange , puis que c'estoit de vous dont j'estois possédé. Mais enfin toutes leurs plaintes , & leurs étonnemens , ne me guerissoient

pas. Je crûs que toutes leurs façons n'estoient que mocqueries, & qu'elles se divertissoient à vous cacher. C'est ce qui me fit prendre la corde de la cloche avec emportement : je la voulus sonner pour vous faire venir; mais mon action ayant esté trop violente, la corde se rompit, & je tombay sur le nez si lourdement, que j'achevay de perdre le peu d'esprit qui me restoit. Pendant mon évanouissement, les Religieuses eurent la charité, non pas de me faire mettre sur quelqu'un de leurs lits, comme vous le croyez peut-estre, mais de me faire porter dans une hostellerie du Faux-bourg assez proche de leur Maison. Le lendemain au matin, ayant en quelque maniere recouvré l'esprit, je fus bien surpris de me trouver dans un lieu que je ne connoissois point. On me fit le recit de ma disgrâce, & vous jugez bien que je ne l'écoutay pas sans confusion, & que pour me venger de vous, dès l'heure même je résolus de vous oublier. Mais en verité, comme je vous ay dit, j'y travaille en vain, & je ne puis chasser de mon esprit cette agreable image, qui a esté la cause de tant de desordres. Cependant, Madame, voyez à quoy vous m'avez exposé. Tout de bon, il n'est ny beau ny honneste à une Religieuse, de troubler ainsi l'esprit de ceux qui l'ont veüe. En bonne foy seriez-vous bien-aïse, qu'on dist par le monde, qu'une fille aussi sage que vous, rend les gens aussi foux que moy, & qu'il ne la faut voir qu'un quart-d'heure, pour courre les champs le reste de sa vie? Pour Dieu, Madame, ne me causez plus de semblables aventures, laissez-moy l'esprit libre, afin que je puisse publier de la maniere que je le dois, vôtres vertu & vostre merite. Je vous proteste qu'en ce Pais icy je ne parle d'autre chose, & que mesmes tout le monde en est déjà persuadé. Il est vray que mon éloquence reçoit un grand secours de

vostre Lettre, que je porte eternellement sur moy, pour pouvoir à tous momens confirmer mes paroles. Au reste cette Lettre a esté veüe de tous ceux que j'ay jugez capables d'en connoistre la beauté. Tout le monde l'a trouvée belle, forte, & éloquente, & tout le monde m'a estimé heureux d'avoir une Amie faite comme vous, Aussi, Madame, estimay-je ce bonheur autant que je le dois. C'est un bien, je vous jure, que je mets au dessus de ceux de la fortune, & de tous les autres qui peuvent exciter l'ambition.

Réponse de M. D. L. F. à la precedente, qui a fourny matiere à celle qui suit.

LETTRE XV.

SI vous aviez esté mon Ainy, & si vous aviez voulu me persuader que toutes les belles choses que vous avez veües dans les divers lieux où vous avez esté, n'avoient pas eü le pouvoir de m'effacer de vostre esprit, il ne falloit pas estre quatre mois sans me donner de vos nouvelles. C'est, Monsieur, une fort mauvaise excuse de dire, que vous vouliez trouver quelque chose plus digne de vostre estime que moy. Si vous aviez esté touché comme vous le deviez estre, vous seriez demeuré satisfait de la prétendue idée de perfection que je vous avois laissée; & bien loin de chercher ailleurs quelque chose de plus accompli, vous ne deviez pas avoir la pensée de trouver au monde rien qui me dût estre preferé. Outre qu'aimant vostre repos si cherement, vous deviez bien songer que je vous en donnerois davantage, qu'une personne de plus grand merite; qui demanderoit aussi de plus grands soins. Mais enfin je suis aussi vengée de

vostre ingratitude, puis que vostre cœur n'y a pas consenty, & qu'il a esté plus équitable que vous. C'est déjà un effet du bon-heur que vous avez eû, de le laisser entre les mains d'une personne qui ne luy peut inspirer que de bons sentimens. Je vous avoüe, Monsieur, que je ne croyois pas d'abord qu'il fut si traittable : mais à present que je voy le profit qu'il fait de mes instructions, je luy en donneray de si bonnes, que vous le trouverez toujours en estat de vous resister, toutes les fois que vous luy demanderez des choses injustes. Et avec tout cela, je ne suivray point le conseil que vous me donnez de l'arrester avec des chaînes. Je ne veux point estre obligée de sa constance à cet artifice. J'aime bien mieux luy laisser ses aisles : plus il sera libre de s'enfuir, plus j'auray de gloire de le voir stable. Jusques icy je n'ay pas sujet de m'en plaindre. Il m'a esté si fidele, qu'il m'a redit jusqu'à la moindre de vos pensées ; & j'ay sçeu par luy, que je n'y avois pas eû tant de part, comme vous me le voulez faire accroire. Il m'a decouvert tous vos secrets, & m'a dit à l'oreille, que vous estes l'homme du monde qui sçavez le mieux Romaniser, & qui prendriez le plus de plaisir à persuader vos menfonges. Mais à d'autres, mon bon Monsieur, à d'autres. Je vous avertis, que ny en stile de Roman, ny en langage commun, vous ne me tromperez point, & que je sçay, aussi bien que si je vous avois toujours veu, que vos resveries n'ont porté aucun prejudice à vostre esprit. Si vous l'aviez perdu ; comme vous dites, vous n'auriez pas inventé une aussi jolie histoire, que celle de Toulouse. Si vous l'avez imaginée pour me divertir, en verité vous n'avez pas perdu vostre peine ; car j'ay ry de cette avanture, d'aussi bon cœur, que si en effet elle vous estoit arrivée. Mais à propos de l'histoire, accoustumez-vous s'il vous plaist,

à faire des Portraits qui me soient moins avantageux, & qui me ressemblerent davantage; parce qu'à la fin il vous pourroit arriver de me méconnoître vous-mesme, si j'ay jamais l'honneur de vous revoir. Ainsi, Monsieur, je vous supplie de me représenter telle que je suis, & de ne me point flater, ny en faisant ma peinture, ny en me remerciant de mes Lettres. Je continueray de vous en écrire, à condition que vous en raillerez tout seul, & que vous n'en divertirez point vos Amis: car enfin elles ne peuvent faire honneur à celuy qui les reçoit, non plus qu'à celle qui les écrit.

Réponse de l'Autheur à la precedente.

LETTRE XVI.

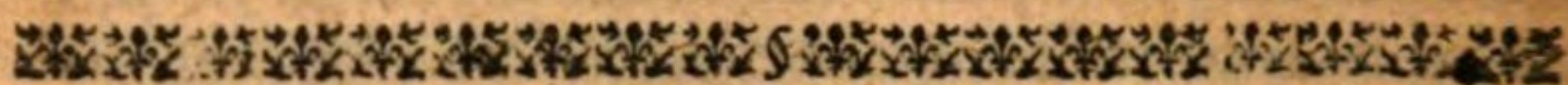
S*I vous aviez esté mon Amy.* Voila, sans mentir, me regaler d'une belle Epithete au commencement de vostre Lettre. Sérieusement, Madame, je ne sçay pas comment vous entendez le mot d'Amy; mais je vous avoüe, que c'est un nom qui ne me plaist gueres. Croyez-vous en bonne foy, que je me contente d'un avantage qui m'est sans doute commun avec trois ou quatre Prestres, & cinq ou six Moines, qui vous voyent tous les jours, & que vous honorez du nom de vos Amis? Je sçay bien que je ne dois pas souhaiter d'une Religieuse, qu'elle appelle ma tendresse autrement qu'amitié, mais je sçay bien aussi que du moins elle n'en devroit point parler, & qu'en taisant le nom d'Amy, & celuy d'Amant, elle devroit me laisser flater du dernier, sans me le permettre. Estre vostre Amy est sans doute assez pour vostre Confesseur; mais il m'est avis que c'est trop peu pour un homme à qui vous avez arraché le cœur & qui

126 AMITIEZ, AMOURS,

vous sçait si bon gré de vostre violence. Mais à propos ; Madame, est-il possible que ce cœur vous ait dit , que vous n'aviez pas eû beaucoup de part dans mes pensées , depuis que je ne vous ay veuë ? Non, je ne le sçaurois croire. Il m'a tant témoigné ailleurs sa fidélité , que je ne puis me persuader qu'il m'en ait manqué dans une occasion qui m'est si importante. Croyez-moy , vous ne l'entendistes pas bien sans doute , quand il vous en parla ; & si vous voulez prendre la peine de le consulter une autre fois , vous verrez qu'il vous dira tout le contraire. Au reste, depuis qu'il s'est entierement donné à vous , je ne le regarde plus comme une chose qui soit à moy. Ainsi ne craignez pas que ie luy demande des choses injustes. Je sçay qu'il est vostre esclave , & que quand une fois on est à vostre service , on est incapable de faire un crime. Outre que c'est un cœur qui a de belles inclinations , & qui n'est point d'humeur à se laisser corrompre. De sorte qu'avec ses vertus naturelles je ne doute point qu'il ne profite beaucoup de vos leçons , & qu'il ne devienne en peu de temps un cœur d'importance. Que je serois aisé qu'à vostre école il pût un peu apprendre quelques-uns de vos secrets , & sur tout celuy de troubler l'esprit des gens quand il luy plairoit ! Peut-estre que ce secret n'est pas sans enchantement , & que vous , qui l'entendez si bien , vous vous meslez quelquefois de feüilleter le Grimoire. Mais qu'importe que mon cœur fût un peu forcier , pourveu qu'il me pût divertir ? Sçavez-vous bien ; Madame , que si chez vous il peut apprendre un peu de magie, je me vangeray de vôtre incredulité pour l'histoire de Toulouse. Je l'obligeray d'employer ses premiers charmes sur vous-même , afin de pouvoir démonter pour quelque temps ce bel esprit , qui se tient si ferme dans vostre teste. Je l'avouë , Madame, j'aurois bien du plaisir d'ap-

prendre, que je vous eusse affolée seulement pour trois heures. Estant enfermée comme vous estes, on vous empescheroit bien de courre les champs : mais du moins feriez-vous de belles courses dans vostre enclos. Peut-estre qu'il vous prendroit fantaisie de me croire un des choux de vostre jardin, & dans cette pensée je me figure que vous diriez mille fleurettes à ce pauvre chou, qui pour vous faire enrager demeureroit froid à toutes vos caresses, & muet à tous vos beaux discours. Et puis pour vous faire enrager encore davantage, je feindrois de ne le point croire, quand mesme vous vous tuëriez à force de me le dire. Il est vray que je suis bien fou moy-mesme, de penser que vous puissiez devenir fole. C'est regler la force de vostre esprit, par la foiblesse du mien, & d'ailleurs il faudroit que je fusse fait, comme vous estes faite, pour faire de semblables coups. On m'a mandé de bonne part, que mon aventure de Toulouse ne devoit pas me sembler étrange, que c'estoit un des moindres desordres que vous causiez tous les jours ; & que mesme au sentiment de tous ceux qui vous connoissent, il n'est point d'honneste homme, qui apres vous avoir veüe, ne passât pour fou s'il demeuroit sage. Je ne le ferois gueres, Madame, si j'obeïssois à l'ordre que vous me donnez de ne faire voir vos Lettres à personne. Pourquoy voulez-vous que je fasse mon bon-heur particulier, de ce qui peut faire une joye publique ? Vos Lettres ne doivent point demeurer secretes, & je connois par l'estime qu'en font les plus spirituels de mes amis, qu'ils me sçauroient mauvais gré, si je les leur cachois. Ne craignez pas que je les prostituë à des personnes qui en soient indignes, je ne les montre qu'à ceux qui en sçavent juger, & je suis assuré que si vous connoissiez la belle compagnie, où vostre derniere a eü tant d'il-

128 AMITIEZ, AMOURS,
Iustres approbateurs, vous ne seriez point assez
humble pour n'en estre pas glorieuse.



A M. LE PRIEUR B.

*L'Auth eur luy fait une peinture de ses occupations
& de ses plaisirs.*

LET TRE XVII.

P.... est un lieu si charmant pour un homme de lettres, & la beauté de ses bois & de ses eaux, fait trouver tant de douceur dans les resveries, à ceux qui sont capables d'en former d'agreables, que c'est avec quelque scrupule que ma Lettre va vous y troubler. En effet, Monsieur, je ferois peut-estre mieux de vous laisser dans la compagnie de vostre Muse, travailler au divertissement de nostre aimable Uranie, que d'aller vous entretenir de mes bagatelles. Mais peut-estre aussi que mes bagatelles ne laisseront pas de vous plaire, puis qu'elles viennent d'un homme qui vous aime tendrement, & qui croit n'estre pas moins aimé de vous. L'Amitié a des Loix de discretion & de civilité à part; & deux personnes parfaitement unies, ne peuvent jamais s'interrompre qu'avec plaisir. Cette raison, Monsieur, me fait croire que ma Lettre sera bien receüe, fussiez-vous à travailler à l'Eloge d'Uranie, fussiez-vous en compagnie de tout ce qu'il y a de plus poly dans la Province. Je suis assuré que vous quitterez vos affaires les plus serieuses, pour apprendre quelles sont mes occupations, depuis que vous nous avez quittez. C'est une histoire que vous m'avez demandée avec empressement, & que je vous fais icy avec plaisir.

Tous les jours le Soleil se leve deux ou trois heures devant moy. C'est un Astre dont je connois assez la noblesse, pour luy ceder le pas. Je ne suis point si Espagnol, que de pretendre marcher devant luy, & en cela je ne manque point de luy rendre tout l'honneur que je luy dois. Aussi-tost que je suis levé, je donne mes premieres pensées à Dieu, & les secondes aux affaires de mon employ, parce que je suis bien aise d'y appliquer mon esprit dans le temps de sa pureté, & lors que les occupations du jour ne l'ont point encore empesché d'estre tranquille. S'il me reste du temps jusqu'au dîner, je l'employe à lire quelque Livre, qui ne m'oblige pas à meditation, parce que, comme vous sçavez, je lis plus pour me divertir, que pour m'instruire. Quelquesfois aussi il me prend envie de continuer l'Ouvrage dont vous m'avez donné le dessein; mais ma paresse est encore plus grande que quand vous estiez icy. C'est un mal contre lequel je ne trouve point de remede: il est vray que de l'humeur dont je suis, j'aurois regret d'y en trouver. Je suis si ennemy du travail, & l'oisiveté a tellement corrompu mon esprit, que je hay en toutes choses, sinon en Amour, les plaisirs qui donnent quelque peine, & tous les divertissemens où il faut faire quelque effort. Je suis presque semblable à ces artisans, dont nous connoissons si grand nombre, qui ne réussissent pas mal, s'ils vouloient s'appliquer, mais qui aiment si peu leur mestier, qu'ils s'imaginent estre en prison, quand ils sont dans leur boutique. J'attens pourtant de vos bons conseils quelque Antidote contre ce poison, qui infecte ma Muse, & qui sans doute la fera bien-tost mourir, si vous ne songez à donner quelque remede à sa maladie. Vous y estes doublement intéressé, puis que dans sa santé elle tâche quelquefois de vous divertir aussi bien que nostre adorable

130 AMITIEZ, AMOURS,

Uranie. La digression a esté un peu longue, pardonnez-la pour cette fois. Voila, Monsieur, de quelle façon j'attens le dîner. Incontinent apres le repas, je pense à l'amour, à la galanterie, & au divertissement. Pour trouver tout cela, vous concevez bien que depuis que vostre Cour n'est plus au Chasteau, mes voyages ne sont pas plus longs que nostre rue. Vous sçavez que dans cét espace, je trouve dequoy m'arrester agreablement, & que je ne suis point obligé d'aller plus loin pour trouver la belle compagnie. Il est bien juste de vous en donner des nouvelles. Nostre Uranie est toujours la personne du monde la plus aimable & la plus aimée, & l'Amour fait toujours d'elle la mesme plainte.

Elle me donne à tous, & ne me prend jamais.

La peine que vous pristes à luy traduire l'Art d'aimer, a esté fort inutile. Personne ne s'apperçoit qu'elle en ait profité, & Monsieur le President de.....me dit l'autre jour en riant, qu'elle l'avoit leu avec la mesme indifference, que si ç'eust esté l'Art de joüer des gobelets, de danser sur la corde, ou de faire quelqu'autre mestier de Charlatan. Je n'ay jamais veu une personne d'esprit, sçavoir si peu une chose qu'on luy a tant chantée aux oreilles, & je m'étonne de luy voir connoistre si peu un exercice, dont son visage donne de si belles leçons à tous ceux qui ont des yeux. Mais enfin c'est aussi bien que ma paresse un mal sans remede; & puis que vostre Ovide ne l'a pû guerir, je doute que personne le puisse jamais faire. Au reste, si elle ignore ce que c'est que d'aimer, du moins sçait-elle bien joüer au Tric-trac: mais sa science en cecy m'est desavantageuse, aussi bien que son ignorance en Amour. Tous les jours je pers à ce jeu.

mon bien avec elle, & je remarque assez que la Fortune & l'Amour sont chez elle d'intelligence à me faire la guerre. Pour la sœur d'Uranie, elle est toujours fole à l'accoustumée ; mais c'est bien la fole la plus sage que j'aye veüe de ma vie. Peste, qu'elle est dangereuse dans son serieux, & qu'il fait bon la laisser dans son enjouement ! Il ne faut pas luy parler de rire, si ce n'est en compagnie ; mal-heureux qui s'y jouë en particulier ! Je vous avouë que dernièrement elle me fit bien connoître que je ne la connoissois pas. La mere de ces deux agreables personnes est toujours la mesme, c'est à dire la plus sociable, la plus complaisante, & pour tout dire, la moins incommode de toutes les meres. Comme elle connoist que ses filles ne sont pas capables de faire un mauvais usage de sa douceur, elle vit comme sœur avec elles, & quoy qu'elle s'en puisse faire craindre, elle aime mieux s'en faire aimer. Voila, Monsieur, les trois personnes auxquelles depuis vostre depart j'ay donné mes inclinations spirituelles. J'use de ce mot, pour les distinguer de celles où les sens avoient un peu plus de part, c'est à dire de mes inclinations pour la grande Climene & pour la grosse Dorise. Comme j'ay trouvé auprès de ces deux dernieres des obstacles, que je n'avois pas preveus pendant que vous estiez icy, je ne les vois plus que fort rarement ; & en general je vous puis jurer, que je n'ay encore commis aucun peché, si ce n'est en desirs. J'avouë que je n'ay jamais esté homme à bonnes fortunes : mais j'avouë aussi, que jamais je n'avois esté si rebuté de l'Amour qu'en cette Ville ; & cependant je m'en console assez facilement. Je ne sçay mesme si à present que je suis accoustumé à me repaistre de souhaits, je voudrois appaiser par une jouissance cette ardeur inquiete, où je trouve tant de charmes, & qui me fait avoir de si plaisantes imagina-

tions. En Amour je n'ay pas les mêmes sentimens qu'en matiere de Poësie; j'y aime la peine presque plus que le plaisir. Je suis de ceux que la Chasse divertit plus que la prise. L'esperance & la recherche du bien ont pour moy quelque chose de plus agreable que la possession; parce qu'elle nous dégoûte incontinent, & que rassasiant d'abord nostre appetit, elle ne laisse plus de lieu à nos desirs, & prive par temoyen nostre ame du mouvement qui la chatouille le plus sensiblement. Voulez-vous que je vous die quelque chose de plus, & que je me confesse à vous d'une verité, que je n'aurois garde de dire en presence de Climene, ou de Dorise. Ma foy quand j'aime tendrement une femme, & que je m'empresse auprès d'elle, je ne voudrois pas dans le cœur, qu'elle se rendit de trop bonne heure à mes soins, ny à mes sollicitations. Quand une Philis est si-tost à moy je ne suis gueres long-têps à elle. Si une Dame veut faire trouver des delices dans ses faveurs, elle doit les départir peu à peu, & n'y faire monter que par degrez. Quand on accorde d'abord la derniere grace, on ne trouve plus de douceur en toutes celles qui devoient preceder. C'est la difficulté qui nous échauffe. Si Danaë n'avoit pas été étroitement enfermée, & si tant d'yeux n'avoient pas veillé à garder la belle Io, Jupiter n'eust pas esté si ardent aux caresses de l'une & de l'autre. Comme chaque homme a ses maximes, ou si vous voulez, comme chaque fou a sa marotte, voila la mienne en matiere d'amour. Et j'ay tellement cette marotte à la teste, que quand je scaurois Dorise endormie en quelque lieu favorable, & si endormie, que je pourrois dérober ses plus cheres faveurs sans l'éveiller, j'aimerois mieux en être privé toute ma vie, que d'en jouir d'une maniere si dégoûtante. Je scay bien que dans la Fable la Lune n'estoit pas de mon humeur, & qu'Endy-

mon tout endormy ne laissa pas de luy être agreable : mais aussi l'Amour de la Lune ne pouvoit estre que lunatique. Je ne veux point suivre sa folle passion, & j'aime mieux n'avoir qu'un baiser, ou mesme un coup d'œil donné apres quelques efforts, à certains temps & en certains lieux, que la derniere faveur sans resistance. Appelez, Monsieur, si vous voulez cette amour fantasque : Mais enfin je suis obligé d'estre de cette humeur en cette Ville, & de soulager ainsi par la force de mon imagination, la tristesse où je suis, de ne trouver pas icy la moindre bonne fortune.

Voila, ce me semble vous avoir entretenu assez long-temps, & vous avoir dit des choses assez plaisantes. Quelque soin que les Rossignols & les autres oiseaux, prennent à vous conter leurs amours, quand vous les allez entendre dans vos belles allées, & dans vos charmans labyrinthes ; je ne croy pas qu'ils vous disent rien de si divertissant. Si votre Muse vouloit pourtant me redire quelques-unes de leurs chansons, je prefererois la copie à l'original ; la Muse me plairoit bien mieux que le Rossignol. Je luy demande aussi à cette sçavante Muse l'histoire des occupations & des passe-temps de vostre Cour, avec un compliment pour chacune des considerables personnes qui la composent. Je vous le rendray icy auprès d'Uranie, & vous feray de plus, tout le retour que vous me demanderez.



A U M E S M E.

Protestations d'Amitié.

L E T T R E X V I I I.

JE ne sçay pas pourquoy vous m'érigez en Apollon, si ce n'est à cause que mon menton est encore sans barbe. Je ne ressemble à ce Dieu que par cet endroit; car pour mon esprit, il n'a jamais esté éclairé du moindre rayon de ses lumieres. Mais je ne veux point chercher la raison, qui vous trompe à mon avantage. Tous vos Eloges me plaisent, & quand je reçois des loüanges d'une personne comme vous, je m'arreste à en goûter la douceur, sans en examiner la verité. Je suis donc Apollon, & j'en accepte l'employ avec plaisir. Mais puis que je dois dorenavant presider sur vostre Parnasse, vous me sçaurez bon gré de mettre Uranie entre les Muses de nostre troupe. Vous sçavez qu'elle a toutes les qualitez necessaires pour estre de nostre Conseil, & qu'une personne comme elle, est fort capable de nous inspirer tous les beaux mouvemens, qui font l'ame de la Poësie. Je me suis servy de ses pensées, pour écrire la dissertation sur le Sonnet que vous m'aviez envoyé, & que je vous renvoye. Dites, s'il vous plaist, à l'Autheur, que la peine qu'Uranie a prise à le corriger, luy doit être une marque, qu'il vaut la peine d'estre corrigé, & qu'avec le temps, ses soins, & vos preceptes, il pourra bien un jour avoir place parmy nos Favoris. Vous trouverez cette dissertation à part. Je n'ay point voulu la mesler avec ma Lettre, où je quitte volontiers la qualité d'Apollon, pour reprendre celle de vostre Amy. C'est un titre qui me plaist

beaucoup mieux. Si je conservois le premier en
 vous écrivant, Apollon seroit obligé de parler à
 Phébus, & de faire de grands efforts pour ne vous
 mander rien qui ne fût poly, éloquent & magnifi-
 que. Mais vous écrivant comme Amy, j'ay droit
 de vous dire tout, de la façon que mon amitié me
 le suggere, c'est à dire sans choix, sans effort, & sans
 meditation, mais non pas sans chaleur, sans ten-
 dresse, ny sans sincerité. C'est donc de cette ma-
 niere que je veux vous assurer, que vos Lettres ont
 pour moy des charmes inconcevables. Je les trou-
 ve écrites du stile dont se sert la veritable amitié, &
 dans vos beaux termes je remarque la belle ame
 d'un bon Amy. Quand on écrit avec autant d'a-
 mitié que d'éloquence, les Lettres ne peuvent pas
 manquer d'avoir cette perfection de beauté, que
 la Rhetorique toute seule ne donne point. La der-
 niere que j'ay receuë de vous, n'est pas seulement
 un effet de vostre bel esprit, elle est encore une
 marque de vostre bon naturel; & j'ay la vanité de
 croire que si vous n'aviez pas beaucoup d'amitié
 pour moy, vous ne l'auriez pas écrite si galam-
 ment : Comme vostre ame est toute pleine de ce
 beau feu, il en a rejally de vives étincelles jusques
 sur vostre Lettre, qui à mon gré font la plus char-
 mante partie de sa beauté. J'y découvre une cer-
 taine franchise, que j'estime plus que vostre élo-
 quence, quoy que j'estime vostre éloquence infi-
 niment. Si mon amitié sçavoit aussi bien parler
 que la vostre, elle ne demeureroit pas muette
 en cette occasion : mais vous estes en conscience
 obligé d'en croire plus qu'elle ne peut vous en
 dire, & ne juger pas de mon cœur par mon
 stile. Je suis bon Amy; mais je suis mauvais Ora-
 teur, & si les Amis ne s'acqueroient que par les
 belles paroles, je serois en hazard de ne faire gue-
 res d'Amis au monde. Vous estes trop bon, Mon-

136 AMITIEZ, AMOURS,

fleur, & trop éclairé, pour vous attacher à des mar-
 ques si foibles ; & je suis assuré que quoy que je ne
 sois pas éloquent, je ne laisseray pas d'estre aimé
 de vous. Plût au Ciel l'estre autant d'Uranie, &
 que je fusse certain qu'il y eût autant d'amour en
 son ame, qu'il y a d'amitié dans la vostre. Pardon-
 nez-moy, Monsieur, si je fais ce souhait, & si vostre
 amitié me laisse encore quelque chose à desirer.
 Elle peut seule me rendre heureux : mais si j'avois
 encore celle que je souhaite, je serois en estat de
 ne plus rien souhaiter. Au reste je me suis acquité
 de l'employ que vous m'avez donné pour la mere
 de cette agreable personne, & luy ait fait compli-
 ment de vostre part sur son heureux accouche-
 ment. Je n'ay point voulu que mes paroles dimi-
 nuassent la grace des vostres, & j'ay crû que je ne
 pouvois faire ce compliment avec plus de poli-
 tesse, qu'en luy lisant la priere que vous m'en fai-
 siez. Elle l'a écoutée avec beaucoup de plaisir, &
 ne s'est pas mesmes mise en colere, de la que-
 relle que vous luy faites d'avoir encore mis une
 fille au monde. Elle y a répondu fort galam-
 ment, que puis que déjà elle en avoit fait cinq,
 elle vouloit encore en faire quatre de suite toutes
 aussi spirituelles qu'Uranie, afin que cette belle
 troupe pût composer un jour le nombre de neuf
 Sœurs de nostre Parnasse. Apres cela je ne croy
 pas que vous luy sçachiez mauvais gré de son Ou-
 vrage, & que vous la querelliez encore de n'estre
 pas allée à P.... vous eussiez eu regret s'il luy estoit
 arrivé quelque chute, qu'elle eût blessé une fu-
 ture Calliope, qui peut-estre sera un jour la Mu-
 se qui vous inspirera, si la vostre vous abandon-
 ne. Car pour moy je croy que quelquefois elles
 abandonnent les Poëtes. Je ne sçay pas si la mien-
 ne m'a quitté ; mais je sçay bien qu'elle ne veut
 plus rien m'inspirer, & que si elle ne revient bien-
 tost,

toſt, l'Ouvrage que vous m'avez tant demandé demeurera imparfait. Adieu, Monſieur, aimez moy toûjours, & je me mocqueray du mépris de ma Muſe, & de toutes les autres diſgraces qui me pourront arriver.

A U M E S M E.

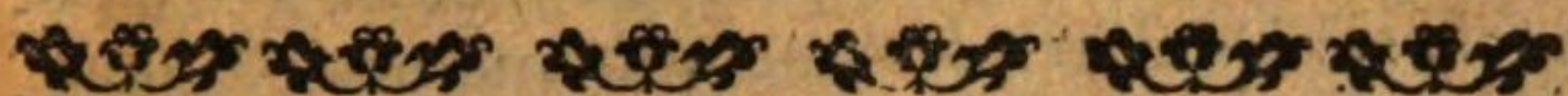
Il ſe plaint de ſon ſilence.

L E T T R E X I X.

J'Avois toûjours eu quelque ſoupçon que noſtre commerce ne dureroit pas long-temps, & que vous vous ennuyriez bien-toſt d'y trouver ſi peu d'avantage. La conſolation qui me reſte eſt, que je ne croy pas qu'il ait eſté interrompu de ma part; & dans cette diſgrace, j'ay la ſatiſfaction de me dire, qu'elle n'eſt pas arrivée par ma faute. Il eſt vray qu'au ſiecle où nous ſommes, je ne devois pas attendre tant de bien d'un homme qui en devoit ſi peu attendre de moy: Mais malgré la corruption generale, que l'intereſt a miſe dans tous les eſprits, je me fiois ſur voſtre generoſité particulière, & ſur l'aſſurance que vous m'aviez donnée de cultiver mon amitié avec autant de ſoin, que ſi elle en valoit la peine. Cette penſée me laiſſe encore de l'eſperance, & me perſuade que deux ou trois de mes Lettres pourront peut-eſtre m'attirer une des voſtres. En effet, il y a quelque juſtice que dans un commerce où je fais plus de profit que vous, je faiſſe auſſi plus de dépense. Toutefois, ſi je ſçavois que les converſations d'Uranie, que vous poſſédez preſentement, ne vous laiſſaſſent point de loisir, & que ce fut cette raiſon qui me privât de ce bon-heur, j'approuverois voſtre ſilence, au lieu de

m'en plaindre ; n'ignorant pas qu'il est raisonnable de preferer une conversation aussi charmante que la sienne , à un entretien aussi fâcheux que le mien. Mais s'il vous reste du temps, ayez la bonté d'en employer quelques momens à me regaler de vos agreables Lettres. Mon empressement ne vous doit pas estre incommode. Je sçay avec quelle facilité vous écrivés ; je sçay que les belles choses vous sont comme naturelles ; que Vers & Prose, Fleurs & Fleurettes, naissent sous vostre plume, & naissent mesmes sans peine & sans estre cultivées. Ainsi vous pourrez me faire des presens qui ne vous coûteront gueres , & que je ne laisseray pas d'estimer fort pretieux. Monsieur de . . . qui s'est chargé de cette Lettre , s'est aussi chargé de vous en supplier de ma part. Pendant qu'il a esté en cette Ville , vous avez fait toute la matiere de nos conversations. Jugez si elles se sont passées sans que vous ayez reçu bien des loüanges de costé & d'autre ; j'ay esté ravy de le voir persuadé de vôtre merite , de la maniere qu'on le doit estre. Apres avoir fait vostre Eloge avec chaleur , & fort au long , il m'a bien fait rire , quand il m'a dit qu'il avoit regret, que vous vous portassiez si bien, parce qu'il attendoit vostre mort avec impatience, pour faire vostre Oraison funebre , & pour ajoûter vostre vie à celles de Plutarque. N'allez pourtant pas satisfaire son impatience ; & qu'il ne vous prenne pas fantaisie de mourir , pour jouir de la gloire d'un semblable Eloge , quand mesme Plutarque ressusciteroit pour le venir faire. Je ne sçay si vous avez le sentiment que j'ay : mais pour moy j'estime plus le moindre jour d'une vie obscure, que toute l'immortalité de ces illustres Morts , dont ce grand Homme a écrit la vie , &c.





AUX DEUX NANONS.

Pour Réponse à une Lettre intitulée , le Genie des Tygresses , envoyé à l'Homme temeraire.

LETTRE XX.

QUoy que vostre Genie soit un messager qui m'a apporté de mauvaises nouvelles, je n'ay pas laissé de le bien recevoir. S'il vous est fidele, il vous aura sans doute appris le bon accueil que je luy ay fait, & vous aura dit, que quoy qu'il me soit venu declarer la guerre de vostre part, j'ay observé exactement le droit des gens, & l'ay receu avec autant d'amitié & de courtoisie, que s'il étoit venu faire ma bonne fortune. En verité, aimables Nanons, il faut estre autant préoccupé que je le suis pour faire des caresses à un messager, qui n'a rien de doux que la façon de s'exprimer, & qui ne se vante de rien moins que de déchirer le cœur des gens. Malgré toute sa cruauté, je l'ay trouvé agreable, & je n'ay pas apprehendé d'exposer ma vie, pour avoir le plaisir de jouer avec ce jeune Tygre. Je sçavois bien qu'il avoit esté nourry à vostre Escole, & qu'ainsi il n'y avoit pas un cœur exempt de sa dent. Mais quelques menaces qu'il m'ait faites de la part des Tygresses, qui l'ont envoyé, j'ay resolu de m'appriivoiser avec luy, cōme avec elles, quand mon cœur devoit estre déchiré à belles dents, ainsi qu'il m'en a averty. Si cela arrive, du moins auray-je la consolation de perir d'une belle maniere; & l'histoire de mon cœur me fera glorieuse, puis qu'il aura servy de repas aux plus belles gueules du monde, (c'est le mot

140 A M I T I E Z , A M O U R S ,
dont je me dois servir , puis que je parle à des Ty-
gresses.) Déchirez-le donc, inhumaines Nanons,
j'y consens : mais sur tout en le devorant , prenez
garde qu'il ne vous brûle , il est si plein de feu, que
cét accident vous pourroit arriver ; & mesme il
est assez difficile qu'en le mettant dans la gueule ,
vous n'avaliez quelque étincelle de sa flâme. Au
reste, c'est un feu dont l'ardeur n'est pas commune.
Une semblable étincelle seroit capable de fondre
toute vostre glace , & de faire un embrasement de
vos deux cœurs. Si ce mal-heur vous arrive, jugez
si je feray vengé avantageusement , & si je n'autay
pas beaucoup de gloire à me vanter , que c'est de
mon feu dont les Nanons sont embrasées.



A M. L. P. D. R. D. C.

Declaration d'Amour.

L E T T R E X X I.

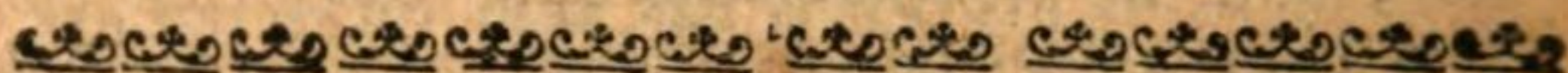
J E ne vous connois, pour ainsi dire , que depuis
hier , & aujourd'huy je prens la liberté de vous
écrire. Ne vous en étonnez point , Priscille , vous
qui prenez bien la liberté de m'empescher de
dormir toute une nuit , moy qui suis naturelle-
ment grand dormeur , & qui jamais n'avois esté
réveillé par aucune inquietude. Ma foy vous estes
une dangereuse personne. Quoy ! pour vous avoir
veuë une fois , je me trouve tout je ne sçay com-
ment , je ne ry plus , je soupire malgré moy , &
malgré mon repos accoustumé je pense à vous ,
quand je ne devrois penser qu'à dormir. Dites-
moy , s'il vous plaist , Priscille , & ne me trom-
pez pas , traitez-vous de cette maniere tous
ceux qui vous rendent visite ? Dés la premiere

fois , ostez-vous ainsi le repos à tout le monde ? Ah ! si je l'avois préveu , je n'aurois eu garde de presser tant mon Amy de me mener chez vous ! Il ne croyoit pas , le pauvre garçon , me procurer tant de mal , en me voulant tant de bien ; & je ne prevoyois pas aussi qu'en me menant chez vous , il me menoit au supplice. Au reste , Priscille , ce que je vous dis icy , n'est point une bagatelle. J'ay passé toute la nuit sans dormir ; & mesme quand je faisois mes efforts pour exciter le sommeil , & que je tombois en quelque assoupissement , je sentoie en mon lit un certain fantôme , qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau , sinon qu'il est plus effronté que vous : (car , par parantese , Priscille , vous êtes trop sage pour vous aller fourer dans le lit d'un garçon.) Ce fantôme enfin , ou cette image faite comme vous , voyant que je m'endormois , me tiroit incessamment par la manche , & me disoit : *Hola ho , Monsieur , il est honteux de dormir en si bonne compagnie ; voyez un peu qui je suis , & quelle est vostre bonne fortune.* Pour lors je me disois à moy-mesme que je révois ; je voulois faire l'insensible ; mais je sentoie toujours cette persecution. Je fermois les yeux ; mais je ne laissois pas de voir cette agreable image. Si bien que m'éveillant tout de bon , & me laissant aller à ses persuasions , je tends les bras , je la cherche.

*Enfin à son éclat je me trouve seduit ,
Et je prens pour faveur sa douceur mensongere ;
Mais veux-je luy conter ce qu'elle me suggere ,
En se mocquant de moy , la volage s'enfuit.*

Cependant oseray-je vous demander , si cette image est venue dans mon lit par hazard , ou si vous l'y avez envoyée ? Plût à Dieu , que ce fut de

142 A M I T I E Z , A M O U R S ,
vostre consentement, Mon inquietude ne seroit
pas si cruelle, si l'image qui la cause me venoit
voir de la part de son Original; & si l'Original
me venoit voir luy-mesme: c'est alors que je be-
nirois mon inquietude.



A M A D A M E D E B. B.

• *Regrets sur son absence.*

L E T T R E XXII.

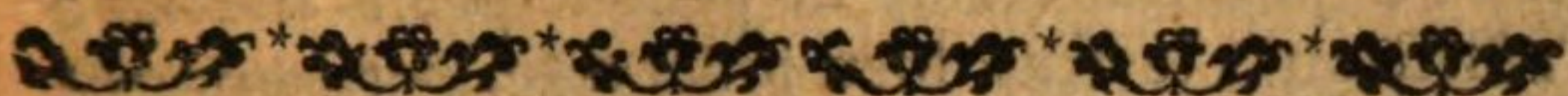
ON ne connoît jamais mieux le prix d'un bien
que quand on en est privé. Pendant que
nous en jouissons, sa douceur assoupit nos sens, &
nous empesche de faire reflexion sur nostre bon-
heur: mais quand nous l'avons perdu, nôtre es-
prit se réveille & remarque en son absence mille
avantages dont il avoit jouï sans les reconnoître.
Vostre éloignement, Madame, me fait éprouver
cette fâcheuse verité. Depuis que je ne vous voy
plus, je voy en vous des qualitez que je n'y avois
point veuës, & tous les jours mon esprit travaille
à rendre mon chagrin & mon affliction plus for-
te, en découvrant en vostre personne mille nou-
velles perfections qui luy avoient esté cachées.
Mais plût à Dieu, Madame, que je ne reconnusse
point de cette sorte vostre vertu & vostre mérite.
Pendant que vous estiez icy, j'en voyois assez pour
vous admirer tous les jours: mais hélas! n'ay-je
fait que vous admirer? Mon cœur trop temeraire
a passé plus outre, & n'a jamais pû s'empescher
d'avoir pour vous des sentimens plus tendres. Si en
cela il vous a offensée, assurez-vous, Madame, qu'il
en est bien puny, & que vous estes parfaitement

vengée. S'il avoit pû s'empêcher de vous aimer, il ne sentiroit pas à cette heure tout ce que l'absence peut faire sentir de rude & de cruel. Sérieusement c'est à ce coup que j'éprouve vous avoir dit la vérité, quand je vous disois les inquietudes que me causeroit votre départ. Lors que vous estiez icy, vous ne me permettiez pas de vous en parler; souffrez du moins presentement que je vous les écrive; souffrez que je vous fasse connoître la douleur que me cause votre éloignement, en vous faisant souvenir du plaisir que je goûtois en votre présence. Mais peut-estre que ce plaisir ne vous a point esté connu. Si pourtant vos yeux ont jamais rencontré les miens, ils vous auront appris la vérité que je vous dis. Vous aurez remarqué qu'aucune de vos actions ne m'étoit indifferente, & que vous ne jettiez point de regards si à l'avanture, que je ne recueillisse fort soigneusement. Mais ces petites remarques ne se font pas par un esprit libre comme le vôtre, il faut l'avoir passionné comme le mien.

Il m'est avis icy que je vous entends dire que voilà bien du sérieux de suite, pour un homme qui n'a gueres accoustumé de l'estre; mais n'en soyez pas surprise. L'affliction change étrangement les esprits, & le mien en a toujours esté accablé, depuis qu'à mon retour en cette Ville, ie n'eus plus le bon-heur de vous y trouver. On me dit d'abord que vous étiez partie, & partie avec toute la joye imaginable. Tout de bon ce n'est pas seulement estre cruelle; c'est encore estre dénaturée. Quoy! quitter ainsi un país où vous avez vos parens les plus proches, & vos amis les plus sinceres! J'ay bien oüy dire que Dieu veut d'une femme, que son mary luy soit plus proche que ses parens, & qu'elle les abandonne pour le suivre: mais il ne souhaite pas qu'on les abandonne avec joye. Ainsi, Ma-

dame, vous voyez que vous avez obey à Dieu un peu plus qu'il ne vouloit: Si vous continuez de vivre à Bordeaux avec la mesme gayeté, du moins ne nous le faites pas sçavoir. En verité vòtre joye nous donneroit du chagrin, & vous nous obligeriez fort d'estre au moins melancolique une fois chaque jour. Apres tout vous nous feriez justice, car nous pensons en vous plus souvent que si vous étiez encore icy. Tout le monde vous allègue à tous momens, & c'est toujours la *Toutonne par cy, & la Toutonne par là*. Pour moy que vous ruiniez tous les jours au Tric-trac, je ne suis point si interessé, que je ne souhaite à tous momens que mon bien fut encore exposé à vòtre fortune, pour avoir le plaisir de vous voir. Je vous jure que je ne sors presque plus de mon Cabinet, où je me plains sans cesse de vòtre absence, avec ma Muse & vòtre Guitarre. L'une & l'autre sont également affligées. L'harmonie de la Guitarre est devenuë toute lugubre; & pour ma Muse, elle a jetté quelques larmes sur vòtre départ, qui ne vous déplairoient peut-être pas, & qui vous feroient dire que c'est une assez belle pleureuse; mais elle n'a garde de vous les aller montrer jusqu'à Bordeaux. Les personnes enjouiées ne font pas ordinairement un bon accueil à celles qui portent un visage triste. Elle se contentera de pleurer icy, & de faire tous les jours des vœux pour vòtre retour.





A MADAME DE SAINT M.

Relation d'un voyage de Guyenné.

L E T T R E X X I I I .

MADAME,

Je commence cette Lettre dans le dessein de vous en bien conter : mais ma foy je ne sçay pas si une cruelle douleur de dents que je souffre, ne m'empeschera point de mettre par ordre cent choses que j'ay à vous dire. D'ailleurs mes pensées qui se presentent en foule, & qui disputent à qui aura l'honneur de paroître devant vous la première, pourront bien faire de la confusion, & contribuer au desordre de cette Lettre : Mais qu'importe, pourveu que leur empressement vous plaise, & que vous riiez de leur tumulte. Je sçay bien que vous n'affectez pas si fort la regularité, & je me souviens que vous m'avez dit plus d'une fois, que sans Art, mon esprit avoit l'Art de plaire. Après ce Prologue à propos ou non, permettez que je commence à vous entretenir, par où finy mon bonheur. En bonne conscience, Madame, eussiez-vous jamais crû, que j'eusse dit à toute vostre belle famille un Adieu si tendre, si pitoiable, & enfin si regulier? Ne m'en acquitay-je pas en homme de bien & d'honneur? Ne pleuray-je pas comme une vieille? Mes yeux ne firent-ils pas leur devoir? Mes soupirs ne furent-ils pas cent & cent fois redoublez? Et de vostre vie avez-vous veu mieux soupirer? Après cela osez-vous dire encore que je n'aime que moy, mes affaires, & mes chevaux? Après cela me croirez-vous encore un indifferant? Et ne vous pré-

dra-t'il point fantaisie de penser qu'en matiere d'affliction, je sçay bien jouer mon personnage? Non, Madame, ma douleur fut trop évidente, pour vous laisser lieu d'en douter. Sçavez-vous que j'avois préparé les plus jolies choses du monde pour vous dire à cét adieu? Mais hélas, que ma précaution fut inutile! Je demeuray sot & interdit, & ne pûs pas prononcer la moindre parole. Les soupirs m'enflerent l'estomach, & penserent m'étoufer en voulant sortir trop grand nombre à la fois. Enfin je pensay crever en sortant de chez vous: mais pourtant je ne crevay pas: Car depuis ce temps-là. j'ay bien couru par toute la Province. En passant à Bordeaux j'y vis la *Toutonne*, *Pouponne*, *Mignonne*, qui est toujours aimée autant qu'aimable, toujours pleine de douceur, mais toujours vuide d'amour, quelque effort que mes Rivaux fassent pour l'en remplir. Mais ce n'est pas de cela que vous avez affaire, c'est de vos serviettes & de vos vingt pistoles. Je croy presentement vostre emplette faite, & qu'elle vous aura mandé que tout luy a esté remis entre les mains; car ce fut une commission dont je m'acquity, aussi-tost que je fus descendu de cheval. Je vis avec elle son cher Espoux qui a toujours le nez passe, Monsieur de ... qui l'a toujours rouge, Monsieur l'Abbé qui l'a toujours balafre, Candine qui l'a toujours marqué de verolle, & la servante Margot qui l'a puant & camard. Je vis aussi la petite Chienne Dorinde; mais côme pour lors elle dormoit sur un quareau, le nez dans un endroit où je ne voudrois pas mettre le mien, je ne vous puis dire comment elle l'a fait presentement. Vous sçavez bien, Madame, que je n'avois garde de l'éveiller. Je porte trop de respect aux parens de vostre incomparable Citron; je sçay trop les obligations que j'ay au fils, pour vouloir troubler le sômeil de la mere. Je me souviens toujours que je

fuis le seul qu'il n'a point mordu, & cōtre les bras duquel il n'a point pissé. C'est un chien de bien & d'honneur, à qui je souhaite pour le reste de ses jours place dans vostre cuisine, la continuation de vostre amitié, avec longue & heureuse vie. Apres cette digression dont Citron est la cause, je vous diray qu'en continuant mon voyage, j'allay à Agen, où je ne manquay point de m'acquiter de vôtre seconde commission. Je vous avoüe que ce ne fut pas sans peine, car l'Hermitage où il fallut grimper est furieusement élevé; mais à vôtre service les peines sont des plaisirs. Estant là, je vous recommanday bien devotement au Saint qu'on y invoque. Par ma foy je ne me souviens plus de son nom; mais je me souviens bien que je bûs à vôtre santé à la Fontaine où l'on dit que le Saint trempoit ses croûtes. On dit aussi qu'il trouvoit cette eau admirablement bonne: mais à mon goût vôtre vin de S. M... est bien autrement délicieux. Ma devotion faite, & quelques autres choses que j'avois à faire, outre la devotion, je m'en allay à Toulouse. Quand j'y fus, je me souvins exactement de vôtre ordre, j'allay voir *le Bazacle*, S. Sernin, la belle Paule, & Mathelin) a Au Bazacle je trouvay grand nombre de ces animaux à qui vous m'avez dit si souvent que j'avois l'honneur d'appartenir. Cependant ils ne me firent pas grand accueil. Jamais parens ne se ressemblerent si peu pour l'humeur. Vous sçavez que, graces à Dieu, je suis assez enjoué, & mes parens estoient là plus de cinquante, qui ne disoient pas un mot. Voyez si je ne vaux pas mieux que tous mes parens ensemble.

b Pour la belle Paule, que j'allay voir dans

a *Le Bazacle est ce grand nombre de Moulins qui sont à Toulouse sur la Garonne.*

b La belle Paule est le corps d'une belle femme morte depuis long-temps, que l'on a conservé assez entier avec beaucoup d'autres, dans le Charnier des Cordeliers de la mesme Ville, qui a la vertu de preserver les corps de pourriture.

la cave des Cordeliers, je ne manquay pas de luy faire vos baise-mains. Mais, mon Dieu, qu'elle entend mal son monde : A vostre civilité, & à la mienne, elle ne répondit qu'en montrât les dents, dont la pluspart estoient furieusement délabrées. Il est vray qu'elle ne me fut pas cruelle ; car pour ses tetons & pour tout le reste, il ne tint qu'à moy d'en prendre par où j'en voudrois ; & neantmoins je n'en eus pas la moindre tentation : Apres cela jugez de ma continence. De Toulouse je vins en cette Ville, où je ne suis que depuis deux jours, & où je pourray bien demeurer plus de deux ans. Voila, ce me semble, vous avoir exactement tenu parole, & vous avoir donné suffisamment de mes nouvelles. C'est à vous presentement à me faire part des vostres. Pour Monsieur de Saint M.... je croy que malgré son infirmité, il se porte bien, & qu'il est dans la prospérité, malgré son malheur : car un homme qui lit si soigneusement Petrarque n'oseroit avoir dit qu'il est malade, ny qu'il est malheureux. Pour Monsieur de C... je gage que sa santé est fort bonne & qu'il aime toujours les personnes qui comme luy, en ont à revendre ; j'en appelle à témoin mes deux anciennes grosses dondons de voisins. Pour sa chere & joyeuse épouse, je m'imagine qu'elle commence à trembler, depuis qu'elle est dans son neuvième. Cette agreable personne rit toute sa vie, sinon quand il faut mettre un petit pleureur au monde. Si j'estois en humeur de moraliser, je luy dirois pour la consoler, que dans toutes les choses d'icy bas, la douleur & le plaisir sont enchainéz, & qu'il faut que la peine

ET AMOURETTES. 149

commence ou finisse chaque ouvrage. Le sien a commencé par le plaisir, donc &c. Male- peste en parlant de peine & de douleur, mon mal de dents se réveille, & m'oblige à finir en vous offrant à Madame de C... & à vous des fruits de cette Ville, c'est à dire douze paires de gands glacez. Ils sont tres-propres pour tenir la main fraîche. Si pour vostre Esté vous desiriez d'avoir des caleçons de mesme étoffe, je ne manquerois point de vous en envoyer : Car vous pouvez croire que je serois bien plus aise de rendre service à vos genoux, qu'à vos mains. Adieu mon mal me tué, & m'oblige de vous dire tout en desordre, que je suis parfaitement,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur,

LE PAYS.

A QUATRE AMIES.

Que l'Autheur avoit aimées en mesme Ville.

LETTRE XXIV.

SAns mentir, Mesdemoiselles, il faut vous aimer autant qu'on a jamais aimé, pour vous écrire dans un temps, où je souffre autant qu'on a jamais souffert. Je m'imagine que d'abord mon mal vous sera suspect. J'ay peur même que vous n'en croyiez ma Lettre infectée, & qu'aucune de vous n'osera la lire; mais en conscience n'apprehendez point. Tout mon mal n'est qu'un mal de dents; & cette legere indisposition, dont je me suis tant defendu, que vous m'accusiez d'avoir apporté d'Espagne, &

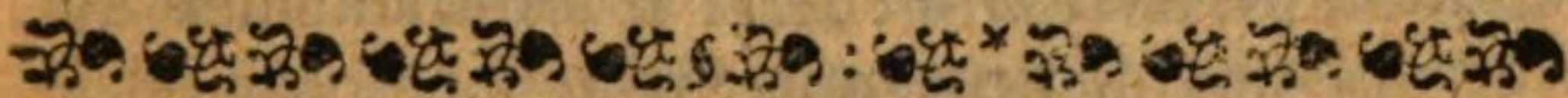
quand elle eut esté vraye, elle seroit presentement si bien guerie, qu'elle ne doit plus vous empescher d'avoir commerce avec moy. Serieusement vous ne devez pas craindre de prendre mauvais air en lisant ma Lettre. Si vous y prenez le mal que je souffre, & qui me tourmente plus que mon mal de dents, vous y prendrez de l'amour, & du plus cuisant; car je vous jure que j'en ay pour vous quatre du plus ardent que j'ay jamais senty. Vous ne manquerez pas de me dire, qu'un cœur partagé est toujours suspect, & qu'on n'aime personne quand on en aime plusieurs. Mais cela est bon à reprocher aux Galants de la petite force, dont le cœur étroit ne peut loger qu'une Philis à la fois. Le mien est de grande étendue. Mesdemoiselles, vous y logerez toutes à vostre aise, & sans vous incommoder. Sans faire infidelité à aucune, je vous aimeray toutes quatre en general & en particulier. Si vous sçaviez quelles émotions je sens, quand je pense aux larmes, vrayes ou feintes, que vous versâtes toutes à mon départ, vous seriez persuadées que j'en tiens tout de bon. Lors que je fais reflexion sur cét adieu plein de tendresse, je suis assez fou pour me flater, & pour croire que serieusement j'estois fort aimé de vous quatre. Dans cette pensée, j'enrage de n'avoir pas connu plustost ma bonne fortune, pour en avoir profité pendant que j'estois à... Mais n'en ayant point en ce temps-là tiré du plaisir, du moins presentement j'en retire de la gloire; car vous pouvez croire que je ne me tais pas de l'honneur que j'ay eu, de voir pleurer à mon départ quatre paires des plus beaux yeux du monde. J'en fais icy l'histoire à tous ceux qui me veulent écouter; & cela c'est à dire à un bon nombre de belles personnes, qui commencent déjà à prester l'oreille. Si elles me prestent quelque chose de plus, je vous feray mes confidentes, & vous en

donneray des nouvelles. Mais aussi je vous supplie de me donner des vôtres, & de m'aimer toujours un peu, ou du moins de me le faire accroire. Pour preuve je demande que toutes quatre vous baisiez le bas de cette Lettre, où mon nom est écrit. Je voy d'icy Mesdemoiselles de.... & de.... prestes à le faire; mais pour Mesdemoiselles de..... & de..... elles en font la petite bouche. Cependant en faveur d'un Amy, il se faut surmonter. Sus, sus donc que chacune le fasse, sans le dire à son mary, ny à personne : car vous ne voudriez pas les unes, ny les autres, confesser avoir baisé.

MESDEMOISELLES,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur,

LE PAYS.



A MADEMOISELLE D**

*En luy envoyant une piece de Ruban couleur de
Rose, pour une discretion que l'Authent
avoit perdue contre elle.*

LETTRE XXV.

VOicy un galand, Philis, qui est à vous. Il n'en faut point rougir, & vous ne pouvez pas vous en dédire. Il est à vous puis que vous l'avez gagné de si beau jeu. Peut-estre que vous ne croyez pas avoir gagné grand chose : mais pourtant gagner un galand dās un tour de Tric-trac, n'est pas faire un petit profit. Vous avez deux Compagnes, qu'il n'est pas besoin de nommer, qui pendant toute leur vie n'ont pas pû gagner ce que vous avez ga-

152 A MITIEZ, AMOURS,

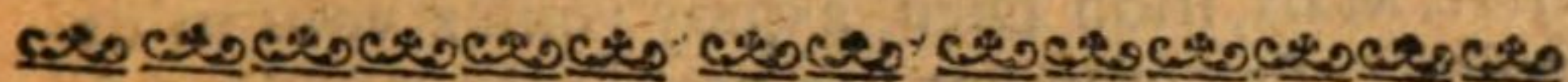
gné en un quart-d'heure. Jugez donc mieux de vostre conquête, & ne laissez pas d'estimer vostre galand, quoy qu'il ne vous ait coûté que peu de peine à acquérir. Il possède des qualitez qui ne sont gueres communes parmy les galands de ce temps. Il n'y a rien à craindre de sa conduite, & vous pourrez vous reposer sur sa discretion.

*Vous pourrez, ma Philis, sans faire la mauvaise,
Luy laisser prendre des faveurs,
Souffrir que ce galand approche, touche, & baise
Tous ces appas cachez qui causent nos ardeurs.
Ouy, vous le pourrez faire, & n'avoir point de
crainte*

*Qu'il s'en aille vanter en galand indiscret :
Je suis seur que jamais vous ne luy ferez plainte
D'avoir découvert un secret.*

Cette perfection est assez recommandable au temps où nous sommes, pour vous faire avoir quelque estime pour luy. Au reste, s'il a des Rivaux qui ayent plus d'éclat & de beauté, je vous assure qu'il n'en a point qui ayent plus de retenue & de discretion. Le galand Ponceau a beau faire le suffisant, sa couleur marque trop sa passion. Le verd avec sa mine riante, n'est pas si innocent qu'on l'estime ; en témoignant son esperance, il en dit assez pour estre blâmé de temerité. Le bleu n'est pas moins indiscret, puis qu'en montrant la fidelité, il décele l'Amour trop clairement. Pour le jaune, il est tout à fait criminel, puis qu'il publie les faveurs en témoignant la jouissance. Mais pour mon galand couleur de rose, il a toute la retenue qu'il doit avoir. Il a emprunté sa couleur de celle qu'on voit sur vos belles joües ; & puis qu'il a quelque chose de semblable à vostre visage, il peut bien hardiment se vanter d'être modeste & discret, & esperer en cette qualité que vous le prefererez à

tous les galands qui vous approchent. Avant que de vous aller voir, s'il eust crû vous mieux plaire, il eust bien pris chez la Merciere la forme de nœuds ou de pennaches : mais c'eust esté faire tort à vostre adresse; & d'ailleurs, c'est à vous à mettre vostre galand dans la posture qui vous plaira le mieux.



A MADAME LA M. D. M.

*L'Authheur se defend de répondre à une Elegie
qu'elle luy avoit envoyée.*

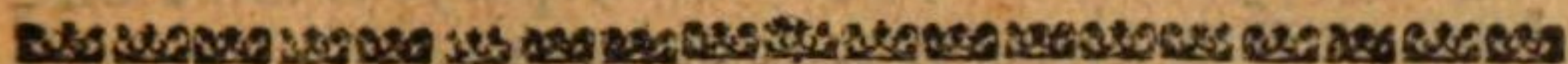
L E T T R E X X V I.

IL faut avoüer, Madame, que vous usez d'une adresse bien spirituelle, pour découvrir les sentimens que j'ay de vôtre jugement & de vôtre esprit. Vous m'envoyez une Elegie faite par un de vos Amis, que vous avez trouvée belle depuis les pieds jusques à la teste, dont les Vers vous ont semblé galants, & les pensées fort delicates, (voila les termes de vostre Billet;) & cependant vous me mandez ensuite que vous la remettiez entre mes mains, pour luy faire son procez jusqu'à Sentence définitive? Hé quoy, Madame, n'est elle pas justifiée par vostre suffrage? Et ne sçavez-vous pas que je respecte trop vostre jugement, pour n'y pas soumettre le mien? Je vous l'ay déjà dit d'autres fois, vos sentimens sont pour moy ceux de la raison même. Mais pour vous dire les miens sans complaisance, je vous jure que quand cette Elegie me feroit venue d'une autre part que de la vostre, je luy aurois donné les mesmes loüanges que vous. Mais quoy! cet Authheur n'a-t'il point de nom? Est-il possible, Madame, que je ne connoisse pas les

N^o 4 AMITIEZ, AMOURS,

gens de mon métier, dans une Ville où il y en a si peu? Il n'est pas permis de travailler ainsi en secret, cela fait tort aux Maîtres; & s'il continuë on pourra bien luy confisquer ses Ouvrages. Est-ce qu'il n'a pas assez grand fonds pour travailler en public? Il me semble que pendant que vous ferez l'objet de ses Vers, il ne manquera point de matière. Mais, mon Dieu, à quoy voulez-vous m'exposer? Et comment me prendrois-je à répondre pour vous à une si belle piece? L'Elogie est trop étendue, & demanderoit une réponse de trop longue haleine. Vous sçavez que je ne fais presque que des bijoux. Je ne travaille qu'en petit, & de ma vie je n'ay fait qu'un grand Ouvrage, où mesmes à vôtre jugement j'eus l'honneur de ne pas réussir. D'ailleurs, si je devine bien, & si je ne me trompe point au soupçon que j'ay de l'Autheur, c'est un Poëte qui ne sera pas aisé que vous luy donniez encens pour encens. Vous pouvez le satisfaire d'une maniere qui luy plaira davantage; vos yeux luy parleront plus agreablement que ma Muse; Apollon mesme, & tout son Phébus, ne le charmeroit pas comme trois mots que vous luy pouvez dire à l'oreille. N'empruntez rien d'étranger pour payer cette dette; vôtre propre fonds vous peut fournir dequoy vous en acquitter avec honneur. Et quand vous luy en aurez fait l'offre, s'il ne l'accepte pas, alors ie vous promets une Elegie pour le satisfaire, & de prendre de bon cœur son refus pour le prix de mes Vers. Il est vray, Madame, que mes Vers seroient trop payez, s'ils pouvoient m'attirer de semblables recompenses, je ne negligerois pas si fort ma Muse; je la sçauois bien retirer de son oisiveté, & la faire attacher tout de bon à son exercice. Mais comme elle ne fait rien qui me soit utile, je vous avouë que je l'ay tout à fait abandonnée à sa paresse, & qu'elle a

Presque oublié son Art & sa Profession. Il ne tiendrait pourtant qu'à vous de la faire travailler tout de nouveau, si vous vouliez un peu l'assurer que son travail ne seroit pas inutile.



A MADAME DE B.

Il se défend de luy écrire une Lettre galante qu'elle luy avoit demandée.

LETTRE XXVII.

LA dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, vous m'ordonnâtes deux choses différentes. Voicy que je m'acquies de la première, en vous envoyant les gands que vous m'aviez demandez. Mais pour la Lettre galante que vous souhaitez de moy, je veux mourir, Madame, s'il est en mon pouvoir de vous obeir. Ce n'est pas que je n'y aye fait tous mes efforts. Je vous jure que j'ay persecuté mon esprit de me dicter quelque chose de beau, pour vous donner cette legere satisfaction : mais c'est un esprit bizarre, qui ne fait rien de bon que par caprice, & qui ne donne que des marques de foiblesse, quand je le presse le plus de faire paroître sa force. C'est un esprit libertin, & si ennemy de la contrainte, que quand mon cœur luy propose de vous obeir : Vrayment voire, luy répond-il, pour obeir comme toy, il faudroit estre esclave comme toy : mais graces à ma bonne conduite, je suis libre, & ne pretens obeir qu'à moy-mesme. Mon cœur a beau luy prêcher vôtre merite, luy remontrer l'honneur qu'on reçoit à vous obeir, & luy faire connoître que c'est une espece de rebellion, de ne vous estre pas soumis, quelque chose qu'on luy

156 AMITIEZ, AMOURS,
puisse dire, il demeure opiniâtre à garder sa liberté.
Enfin c'est un esprit de Republicain, qui ne peut
souffrir le commandement, & qui prend les Mo-
narchies les plus justes pour de cruelles tyrannies.
Vous serez étonnée, Madame, que je souffre une
telle division chez moy, & comme peut-estre vous
n'avez point encore entendu dire, que le cœur &
l'esprit pussent estre ennemis, peut-estre aussi que
vous douterez de cette verité. Cependant il n'est
rien de si vray; & ce qui vous surprendra le plus,
c'est que mon cœur n'est devenu vôtre esclave
que par l'entremise de mon esprit: c'est luy, pour
ainsi dire, qui a vendu la liberté de mon cœur, puis
qu'il luy a dit si souvent que vous étiez un agrea-
ble Maître, qu'il l'a engagé à vôtre servitude. Mais
apres avoir fait engager ce pauvre cœur, le traî-
tre qu'il est, n'a point voulu suivre mes conseils. Il
dit qu'il veut estre toujours libre, afin que vous ne
croyiez pas qu'il vous doive les services qu'il vous
rendra, & que pour faire voir qu'il l'est en effet,
il ne me veut point donner la Lettre galante que
je luy demande pour vous. Pardonnez donc, Ma-
dame, si ie ne vous obey point pour cette fois, &
soyez assurée que mon cœur desapprouve le liber-
tinage de mon esprit, qu'il blâme sa rebellion, &
qu'il disputeroit la gloire d'être à vous, aux plus
superbes cœurs du monde.

Hé bien, Madame, que dites-vous de cette Let-
tre? N'est-elle pas du dernier galant? Et ne pour-
rois-je pas m'ériger en pousseur de beaux senti-
mens, s'il me prenoit envie de devenir precieux?
Mais ma foy, pour vous dire vray, je n'aime pas à
chercher si loin des extravagances, ny à les con-
certer avec tant de soin. Il ne faut pas prendre
tant de peine à estre ridicule: nous le sommes
assez naturellement, & sans faire tant d'efforts. Je
ne feray donc precieux, Madame, que quand il

vous plaira d'être divertie : si vous l'avez esté par ma Lettre , & si mon emplette vous a satisfaite , je seray fort satisfait de moy-mesme ; puis que vous satisfaire , est la chose du monde qui me satisfait le plus.

A LA MESME.

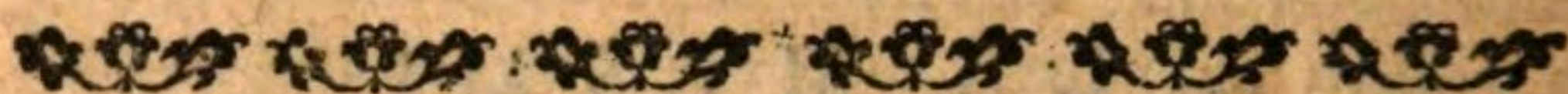
Il se plaint de ce qu'elle s'empresse de luy payer des Gands qu'il luy avoit envoyez , & qu'elle ne pense pas à s'acquitter d'une dette plus considerable.

LETTRE XXVIII.

SAns colere, Madame, au nom de Dieu sans colere. Ne faites point tant de vacarmes, je vous diray le prix de vos gands la premiere fois que j'auray l'honneur de vous voir , & vous les feray payer , puisque vous le voulez si fortement. Mais de grace, ne faites pas tant la fiere, ny la rencherie, sur le chapitre de payer vos debtes. Il en est de plus considerables , desquelles vous ne songez gueres à vous acquitter : Car enfin, quand & avec quoy pretendez-vous me payer des peines , des chagrins, & des inquietudes , que vous me causez depuis que j'ay l'honneur de vous servir ? C'est là , Madame, la dette qu'il vous seroit glorieux d'acquitter : Mais hélas ! vous n'y pensez gueres. Comme je ne suis pas un creancier importun, & que j'ay trop de discretion pour vous persecuter , vous vous imaginez sans doute estre quitte envers moy. Peut-estre mesmes , que quand apres vous avoir veü , ou passé les jours sans manger , & les nuits sans dormir , vous croyez que l'on ne fait que la moitié de son devoir, & qu'on vous doit encore bien du reste.

158 AMITIEZ, AMOURS,

Mais quand cela seroit, il le faudroit souffrir; car n'ayant pas autant de force que j'ay de justice à me faire payer, il faut remettre le tout sur vostre conscience. Il ne se peut que tost ou tard elle ne vous en fasse des reproches, & que vous ne vous lassiez de retenir le bien d'un pauvre miserable.



A MONSIEUR G***

Il le remercie d'une épée qu'il luy avoit envoyée.

LETTRE XXIX.

Vous ne pouviez vous servir d'une excuse qui me déplust davantage que celle de vostre maladie. J'eusse bien mieux aimé que vous eussiez esté empêché de m'écrire, par quelque mauvaise raison, que par une fièvre si fâcheuse: Car je ne doute point qu'elle ne vous ait plus mal traité que je n'aurois fait pour vous punir de vostre negligence. Je vous avouë que dans mon cœur j'avois déjà bien murmuré, & je commençois mesmes de vous oublier quand j'ay receu vostre Lettre. Je ne l'attendois plus, & je m'estois imaginé, ou que la mienne ne vous avoit pas esté rendue, ou que vous n'estiez plus à Paris, ou que vous aviez méprisé la priere que je vous faisois. Mais enfin il n'estoit rien de ce que je m'imaginois, & mesmes je vous demande pardon d'avoir eu cette derniere pensée. Je voy bien qu'elle estoit injuste, & par vostre obligeante réponse, & par la peine que vous avez prise d'acheter la belle épée que vous m'avez envoyée. En verité, Monsieur, elle est belle, elle est bonne, & j'en suis entierement satisfait. Il n'y a pas-un de nos Braves de Gascogne, qui ne l'ait

veüe, & qui ne l'ait admirée; & vous sçavez qu'en cette matiere ce sont des Juges competans. Plus de quatre d'entre eux m'ont exageré le plaisir qu'il y auroit de se battre avec une si bonne lame, & m'ont demandé froidement si je la laisserois longtemps inutile. Comme la garde en est d'argent, & que c'est un metal qu'ils ne haïssent pas, ces Messieurs là auroient sans doute bien de la joye à me desarmer! Mais sur ma parole, c'est un plaisir qui leur coûtera cher, s'ils l'entreprennent. Vous voyez, Monsieur, ce que c'est que de demeurer en cette Province. L'air de la bravoure y est si contagieux, qu'il n'est point de poltron, qui malgré soy n'y devienne brave. Je me suis laissé corrompre comme les autres: Et puis que je vous avouë icy mon infirmité, je veux bien vous avoüer aussi, que j'ay fort murmuré contre vous en attendant mon épée. J'ay presque cru que vous estiez d'intelligence avec quelques-uns de mes ennemis, & qu'ils vous avoient fait solliciter de ne me l'envoyer pas si-tost. Sçavez-vous que vous m'avez empesché de faire huit ou dix combats, & peutestre autant de meurtres? Mais à present que je tiens cette épée, si impatientement attendüe, vous devez croire que je vay bien récompenser le temps perdu, & que quand les épées de mes ennemis ne vaudroient qu'un écu piece; je me seray bien-tôt racquité de six pistoles que me coûte la mienne. Ainsi, Monsieur, ne vous excusez pas de l'avoir achetée trop cher, puis que je m'en rembourseray si facilement. Sans doute que Monsieur de à qui je dois l'honneur de vostre connoissance, ne vous avoit pas parlé de ma bravoure, quand il m'acquit vostre amitié, par les loüanges qu'il me donna en vostre presence. Mais je ne laisse pas de luy pardonner; car il ne me connoist que du temps que je n'avois pas esté en Gascogne; &

160 AMITIEZ, AMOURS,
comme il n'y fut jamais, il ne sçait pas combien il
est difficile de n'y pas devenir vaillant. Assurez-le,
je vous supplie de mon amitié, & me faites la gra-
ce de me conserver la vôtre. Votre interest vous
y oblige : il fait bon avoir un Brave au nombre
de ses Amis.

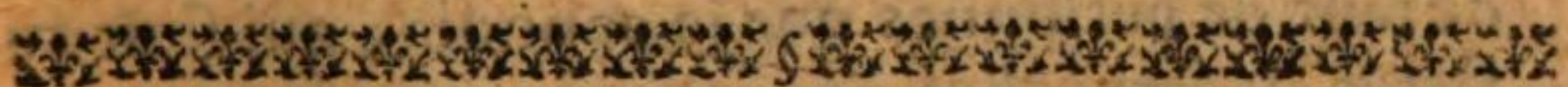
A U M E S M E.

Il le prie de luy écrire plus souvent.

L E T T R E X X X.

SI vous avez tant de peur des Braves, je renonce
à la bravoure. Quelque plaisir que je prenne à
me battre, il n'y a pas apparence de le preferer à
votre amitié. Je renonceray toujours fort volon-
tiers aux plaisirs qui ne seront pas les vôtres. Mais
par reconnoissance, renoncez aussi au plaisir que
vous donne la paresse ; ou si vous estes si long-
temps sans m'écrire, au lieu de datter vos Lettres
de Paris, faites-moy la grace de les datter de Con-
stantinople, ou de plus loin, afin que je puisse croi-
re qu'elles ont esté trois ou quatre mois par les
chemins. C'est à dire, Monsieur, que si vous me
negligez, faites-moy du moins quelque méchante
excuse. Trompez-m'y plutost que de me faire
croire que votre amitié se refroidisse. En conscien-
ce vous y estes obligé : C'est une faveur qui vous
coûtera si peu, & qui me sera si chere, qu'il m'est
impossible de vous l'exprimer. Une Lettre de Gra-
ce qu'on apporte à un miserable criminel, apres
l'avoir long-temps sollicitée, ne luy donne point
de transports de joye plus grands, que ceux que ie
reçois de vos Lettres, apres les avoir long-temps
attenduës. S'il estoit vray que les miennes vous
fussent

fussent aussi agreables que vous le dites , n'aurez-vous pas plus de soin d'y faire réponse ? Vostre silence me dit en dépit de moy , que vous me méprisez. J'ay beau dire au silence qu'il a menty , il prêche toujours la mesme chose. Que vostre amitié le fasse taire , je vous le demande , elle peut parler plus agreablement que luy. Quand elle est muette , elle me déplaist. Elle sçait caqueter à merveilles, quand elle s'en mesle. A mon gré c'est la plus aimable causeuse que j'aye jamais entenduë. Obligez-la du moins chaque mois à me regaler d'une douzaine de ses paroles , & à ne pas mépriser les miennes.



A MADemoISELLE DE***

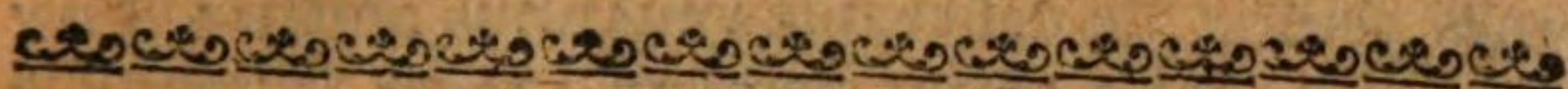
Declaration d'Amour.

LETTRE XXXI.

SI j'étois obligé , Mademoiselle , de vous dire , pourquoy je vous écris ; tout de bon j'en serois bien en peine. Je ne vous écris point pour tirer de vous une réponse ; je sçay que le cuivre n'est pas du prix de l'or , & qu'une de mes Lettres ne peut pas payer une des vôtres. Je ne vous écris pas aussi par une démangeaison d'écrire , qui se trouve en beaucoup de gens ; je suis bien éloigné de cette humeur , puis que dans mon Cabinet il y a des Lettres auxquelles il y a trois mois que je dois réponse. Je ne vous écris point encore pour vous persuader que je sçay écrire ; je connois la foiblesse de mon stile , & la force de votre jugement. Ce ne sont point aussi des affaires qui fournissent matière à cette Lettre ; nous n'avons ensemble ny procez,

ny intrigues à démêler, ny pour nous, ny pour nos amis. Je vous écris donc, Mademoiselle, par une raison que je ne comprends pas bien, ou que du moins je n'ose comprendre. Je sens même que quoy que je m'efforce de vous écrire galamment & avec politesse, cette Lettre ne sera pleine que de foiblesse & de confusion. En cela, ce qui me paroist le plus extraordinaire, c'est que ce desordre est un effet de la chose la plus réglée du monde, puis qu'il procede de l'agréable conversation que j'eus avec vous à lors que j'eus l'honneur de vous y voir. Il y avoit long-temps que je cherchois dans le monde un mérite comme le vôtre, c'est à dire une vertu douce & sociable, opposée à la vertu de tant de personnes que je connois, qui sont austeres & farouches, qui ne peuvent s'accommoder avec le monde, & qu'il est impossible d'apprivoiser. Mais, Mademoiselle, je ne croyois pas, apres l'avoir trouvée cette vertu facile & charmante, qu'elle me coûteroit tant de trouble & d'inquietude. Pendant les précieux momens que je passay en votre compagnie, je n'avois garde de penser que mon plaisir seroit suivy de tant de peine; & j'ay un peu à me plaindre de vous, de n'avoir pas eu la bonté de m'en avertir. Vous qui sçavez ce que vous sçavez faire; vous qui n'ignorez pas combien votre presence est fatale à ceux qui ont des yeux & des oreilles; ne deviez-vous pas me dire que ie prisse un peu garde à moy dans le transport du plaisir que je goûtois? Il y eust eu de la charité, Mademoiselle, à m'en avertir; mais il y en eust eu encore davantage, à ne pas étaler tous vos charmes à la fois. Il n'étoit point nécessaire ny de votre Theorbe, ny de votre voix, pour charmer mes oreilles: hélas! j'étois déjà pris par les yeux. Hé quoy! aviez-vous peur que je vous resistasse? Et ma conquête vous sembloit-elle si difficile, que

pour la faire, il fallût employer toute vôtre force? Mais, Mademoiselle, ie dis bien des choses icy sans sçavoir ce que ie dis. Je me plains d'un mal que ie ne connois point, ou que ie n'ose connoistre. Ne voudriez-vous point me dire quel il est; vous, Mademoiselle, qui me l'avez donné? Pour vous aider à trouver son nom, ie vous apprendray que ie l'ay pris en examinant vos appas, en faisant reflexion sur vôtre esprit & sur vôtre beauté; je l'ay pris à force de vous trouver aimable. Depuis l'avoir pris, j'ay désiré sans sçavoir précisément ce que ie desirois. J'ay languy, j'ay soupiré nuit & jour, & je n'ay pas trouvé un moment de trêve à mon inquietude. Voila, Mademoiselle, l'origine & le progres de mon mal. Si vous en sçaviez le nom, n'en sçauriez-vous point aussi le remede?



A M A D E M O I S E L L E

V A N I

Regrets sur un départ.

L E T T R E X X X I I .

PArtez, Mademoiselle, j'y consens: il est vray que j'y consens à regret. Vous avez esté assez long-temps mal-heureuse en France, & le Ciel vous a fait justice de vous rappeler en vôtre pais natal, apres un si long exil. Je serois trop interessé, si je souhaitois que vos malheurs durassent encore; & ce seroit aimer trop mes plaisirs, au prejudice des vôtres. Retournez à Dunkerque, allez revoir vos parens, & reprendre la possession de vos biens. Laissez mon Amour en murmurer; c'est un indiscret, c'est un emporté, qui ne suit que les mou-

venemens de sa passion. La raison luy apprendra la justice & la necessité de ce voyage. Il est vray, Mademoiselle, que depuis que je le prepare à ce fâcheux départ, il se passe chez moy un desordre étrange. Je veux & ne veux pas à mesme temps. Je regarde vôtre interest, je regarde le mien, & dans cette fâcheuse conjoncture, où le mien & le vôtre ne peuvent s'accorder ensemble, je dis cent fois en moy-mesme.

*Que je suis mal-heureux ! il me faut d'sirer
Ce rude éloignement qui fait que je soupire :
Je desire, Philis, ce qui me fait pleurer,
Et pleure à mesme temps de ce que je desire.*

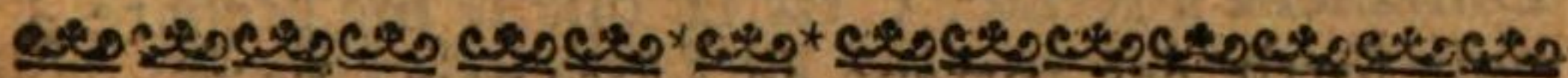
Oüy, Mademoiselle, malgré mon Amour, malgré mes plaisirs, je desire que vous nous quittiez. J'ay esté assez long-temps heureux, soyez heureuse à vôtre tour. Allez, partez ; mais ne partez pas sans avoir du chagrin de vôtre départ. Suivez la Fortune, mais quittez l'Amour avec regret. Ayez pitié de mon miserable sort ; considerez que c'est de vôtre bon-heur, que mon mal-heur va naître. Tournez quelquefois la teste vers la France, & regardez ce que vous y avez laissé. Quand vous serez en Flandre, souhaitez-moy dans vos plaisirs, & que parmy leurs douceurs mon absence vous fasse toujours trouver quelque amertume. Quand vous reverrez le visage frais, & l'embonpoint de vos Flamans, n'allez pas oublier celui d'un pauvre François, qui n'est pâle & défiguré qu'à cause de vôtre départ. Si l'Amour est en Flandre, plus gras, plus blanc, & plus potelé que le nôtre ; le nôtre est aussi plus vif, plus spirituel, & plus ardent. En Flandre, il ne peut au plus contenter que les yeux ; mais en France il n'est point de sens, auxquels il ne sçache satisfaire. Vous en

verrez la difference , Mademoiselle , & peut-estre que les plaisirs que vous avez goûtez pendant vôtre exil , vous feront soupirer au milieu de ceux que vous goûterez en vôtre propre pais. Je le souhaite ; car tout de bon j'aurois bien du chagrin , si j'apprenois que vous vous plussiez avec quelque gros ventre de Dunkerque , teste à teste , à une table , avec du beure , de la biere & du tabac. Non , je connois trop vôtre esprit , pour craindre que vous vous laissiez charmer d'une semblable galanterie , après avoir éprouvé les plaisirs de la nostre. Je veux croire plutôt que vous allez reformer tous ces gros yvrognes , & leur donner un peu de cette politesse , qui est si rare parmy eux , & dont vous estes si bien partagée. A vostre Escole ils pourront devenir galands & polis ; mais je suis certain , que parmy eux vous n'en trouverez point , qui soit avec tant de tendresse & de passion que moy ,

M A D E M O I S E L L E ,

Vôtre tres-humble & tres-obeissant serviteur ,

L E P A Y S .



A M O N S I E U R L E V. D.

*Il le louë de sa bonne table , & luy promet d'aller
chez luy faire la débauche.*

L E T T R E X X X I I I .

IL n'étoit pas necessaire , Monsieur , de me faire une si belle peinture de vôtre débauche de Lundy , pour m'obliger d'être de celle de Dimanche. Il y a lon-temps que j'ay appris par ma propre experience , de quelle maniere vous regalez

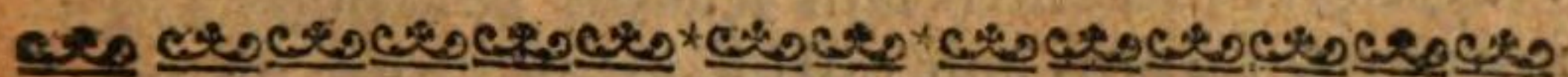
vos Amis. Je sçay que l'abondance, la délicatesse, & la propreté, ne manquent jamais à vos repas; & ce que j'estime plus que tout cela, c'est que le visage & l'esprit de l'Hôte contribuent davantage à la bonne chère, que l'adresse du Cuifinier, ny que la délicatesse des viandes. Ma foy, Monsieur, je suis de vôtre avis; un repas a beau estre abondant & délicat, il est toujours fort imparfait, quand il n'est pas assaisonné de raillerie & de bons mots. Selon moy, les Egyptiens étoient de grands fots, avec la ridicule coûtume qu'ils avoient, de faire servir à leur table une squelette dans un bassin. Une semblable image n'étoit guere propre à faire naître cette joye, sans laquelle les festins n'ont rien d'agreable. J'aime bien mieux voir à une table un visage comme le vôtre, qui n'a garde d'inspirer des pensées si melancoliques, j'ayme bien mieux entendre vos pointes d'esprit, & vos heureuses rencontres, & tâcher d'en produire moy-mesme. A propos, on m'a dit que vous aviez d'un vin le plus propre du monde à exciter l'entouffiasme. Jugez si un Breton en voudroit perdre sa part. Enfin vous m'aurez infailliblement Dimanche à Nerac. C'est là que je me prepare à voir sortir des torrens de vôtre veine Poëtique, Pour la mienne hélas! elle ne coule que goutte à goutte: mais pour vous, ie sçay que vous avez une facilité feconde, & ie n'ignore point les merveilles que vous fistes à Cassagne. Chez vous Apollon & Bachus sont en grande intelligence. L'un prête la main à l'autre, & le vin n'y est point incompatible avec l'eau de la sacrée fontaine. Leur mélange a toujours esté agreable au goust des habiles & doctes débauchez. Je suis fort dans ce sentiment, que comme je vous écris à jeun, & avant que d'avoir beu, ie ne me trouve point en humeur de vous écrire en Vers. Aussi bien ne veux-je pas

vous assurer en Vers , puis que les Vers & les Poëtes sont souvent menteurs , mais en Prose tres-
vitable , que je suis ,

M O N S I E U R ,

Vostre tres-humble & tres-
obeïssant serviteur,

LE P A Y S.



A M O N S I E U R D E S * * * * *

Consolation sur la perte d'une Maistresse.

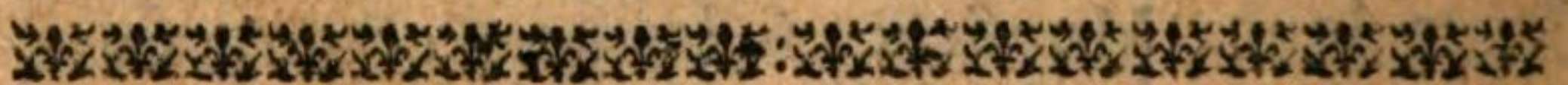
L E T T R E X X X I V .

Vous avez eu raison de me choisir pour le cōfident de vôtre amour, & de vôtre affliction. Quand l'Amitié ne vous y eust pas obligé , la conformité de nos mal-heurs eust dû faire ce que l'Amitié a fait. Je prens part, Monsieur , à vôtre disgrâce, & la sens comme si je l'avois receuë moy-mesme. Si vous estiez homme à vous consoler comme les misérables , c'est à dire dans la compagnie de ceux qui sont aussi mal traitez que vous , vous auriez sujet de vous consoler avec moy , qui suis-toujours aussi mal avec l'Amour qu'avec la Fortune. Si vôtre perfide Catin vous a méprisé , ma cruelle Caliste ne me traite pas mieux. Il est vray que Caliste est moins injuste que Catin , puis qu'elle ne voit pas en moy autant de qualitez aimables, que Catin en voit en vous. Ainsi c'est vous seul que ie dois plaindre , & que ie dois consoler , sans penser à moy , qui ne vaux pas la peine d'estre consolé. Mais enfin, puis que vous voulez que je vous console, ie ne vous sçaurois dire que l'ancien Proverbe , que la Fortune & l'Amour

ne favorisent pas toujours les beaux. Il semble que les hommes comme vous, ne sont faits que pour estre aimez, & que les Dames devroient toujours preferer ceux qui approchent le plus de leur beauté, à ceux qui en sont les plus éloignez ; cependant on voit souvent arriver tout le contraire. Les femmes sont presque toujours bizarres dans leurs affections ; leur Amour est presque toujours aveugle ; elles aiment sans sçavoir pourquoy elles aiment, & suivent leur instinct brutal, avec un emportement, qui se laisse rarement gouverner par la Raison. La femme de ce Chevalier qu'on appelloit Ioconde, & qui passoit pour le plus bel homme d'Italie, n'aima-t'elle pas mieux dans son lit un Palefrenier, qui estoit si gros & si mal fait, qu'il n'avoit presque pas la figure humaine ? Et cette Reyne des Lombards qui avoit pour mary cét Astolphe, dont la beauté estoit l'admiration de tout le monde, ne fuyoit-elle pas les caresses d'un si beau Prince, pour jouir de celles d'un Nain, qui estoit aussi laid qu'un vieux Singe ? Après cela, Monsieur, devez-vous trouver étrange, que votre Catin vous quitte, vous qui estes si galand & si bien fait, pour le gros M..... qui est si laid & si grossier. Ne dites point que votre mal-heur est sans exemple. Si je ne craignois de vous ennuyer par mes citations, je vous ferois encore souvenir de cette belle Penelope, dont la vertu & la chasteté étoient proposées pour exemple à toutes les femmes de son temps. Ne sçavez-vous pas que pendant l'absence d'Ulyssé elle fut courtisée d'un tres-grand nombre de jeunes Princes & Seigneurs, qui n'oublierent rien pour gagner ses bonnes graces. Ce n'estoit que Musique, que Festes, & magnificence ; & cependant tous ces jeunes Princes, tous ces Seigneurs, & leur magnificence, ne touchèrent point le cœur de Penelope. Mercure

mesme se méla de faire ce que les Princes avoient entrepris inutilement. Il crût que ce qui estoit impossible aux hommes n'étoit pas impossible à un Dieu, que Penelope seroit imprenable, si elle échapoit à sa bonne mine, à son éloquence, & à son adresse. Toutefois Mercure y réussit aussi peu que ses Rivaux. Mais comme il vit que la bonne mine & l'éloquence avoient esté inutiles, il eust recours à l'adresse. Il sçavoit, le bon Sire, la force, & la foiblesse du sexe, pour avoir fait souvent un métier qu'il n'est pas honneste de nommer. C'est ce qui l'obligea, pour réussir plus promptement, de se metamorphoser en Bouc, & de caresser sous cette belle forme, cette cruelle ennemie de l'Amour, cette chaste, cette fiere Penelope. Que direz-vous, Monsieur, quand ie vous feray souvenir, que ce Bouc fit ce que tant de Princes bien faits, tant de jeunes Seigneurs, ce que Mercure mesme n'avoit pû faire? Cét animal puant obtint les faveurs que tant d'Amans musquez avoient si ardemment sollicitées. Penelope qui avoit resisté à la beauté & à la galanterie des Hommes & des Dieux, se rendit aux caresses & à la diformité du plus laid & du plus sale de tous nos animaux. Et de ce digne Amour il nâquit aussi un digne enfant, un Dieu aux pieds de Cheyre, Pan l'Illustre Prince des Faunes & des Satyres. Jugez donc, Monsieur, si des gens comme nous doivent jamais s'opiniâtrer à plaire à une Belle, puis que ce sont les bestes qui y réussissent; & si nous ne sommes pas tous deux bien ennemis de nôtre repos; vous d'avoir servy vôtre Catin avec tant de soin, & moy d'aimer Caliste avec tant d'ardeur. Si nous estions bien sages, nous cherchions fortune ailleurs. Pour vous, vous estes assuré de trouver cent Philis, qui se trouveront honorées du refus de l'injuste Catin, & qui vous con-

soleront mieux que moy , de la perte dont vous vous plaignez. Ne suivez-donc point qui vous fuit. Laissez-vous d'un esclavage , qui ne vous est plus honneste depuis le mauvais choix de vôtre Maîtresse. La constance est souvent un vice , aussi bien qu'une vertu ; & il faut paroistre sans cœur , quand on la conserve dans une pareille occasion. Au reste, je ne vous conseille rien que je ne veuille faire : car aussi-tost que la cruelle Caliste, qui ne favorise encore personne , se sera déterminée à un autre qu'à moy, dès le mesme jour je porteray mes soins ailleurs , & ne traîneray point des chaînes, qui serviroient au triomphe de mon Rival. Je ne pretens point estre témoin de son bon-heur, ny qu'il le soit de mon infortune. J'aurois bien du regret qu'il eust le plaisir de me voir soupirer apres les mesmes faveurs , dont il se souleroit tous les jours. Usez en de mesme , Monsieur , & n'allez pas vous piquer hors de saison d'une indiscrete fermeté , qui me feroit souffrir aussi bien que vous , puis que je sens vos maux avec la mesme douleur que les miens. Oubliez qui vous a oublié , & songez que Catin vous a obligé , de vous quitter pour un autre, puis que vous ne pouviez pas vivre heureux , avec une personne qui sçait si mal connoistre les honnestes gens.



A MONSIEUR DES A****

Relation du passage de Dieppe en Angleterre.

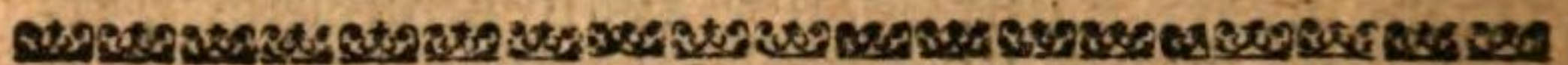
De Larrie en LETTRE XXXV.
Angleterre.

QU'il fait bon, Monsieur, ne voir la Mer qu'en peinture , ou dessus le rivage ! & qu'on est

fou, de se commettre à la mercy de cét impitoyable element ! Mais enfin la folie en est faite & passée. Nous voicy à Larrie, où nous avons débarqué plus abbatus & plus harassés, que si nous relevions d'une fièvre continuë. Quoy que nous n'ayons esté que vingt-trois heures sur la Mer, elles nous ont duré plus de vingt-trois ans. Tous ceux de nôtre petit Vaisseau n'ont pas moins souffert que moy. Comme il y avoit différentes personnes, & d'âges différents, on y entendoit des hoquets de toutes sortes de tons, de Superius, de Taille, & de Basse; & tout cela faisoit une Musique, que j'eusse trouvée fort plaisante, si je n'y eusse point tenu ma partie. Monsieur L. B. fut le plus fin, comme il avoit sans doute prévu, qu'il ne fait pas bon porter son cœur sur la Mer, il avoit laissé le sien à Dieppe entre les mains d'une fort belle personne, (& c'est une histoire que je promets de vous faire à Paris.) De sorte qu'il fut le seul à qui le cœur ne fit point mal. Pour moy, hélas ! je sentis bien que j'avois porté le mien dans ce voyage. Jamais Philis, ny Caliste, quelque plainte que j'en aye fait, ne l'avoient agité si cruellement que Madame Thétis. C'est une Maîtresse qu'on n'a garde de tromper. Quelque rusé que puisse estre un Galant, elle le contraint bientôt à faire voir tout ce qu'il a sur le cœur. Quand vous pensez luy résister, c'est alors qu'elle vous persécute. Comme elle trouva Monsieur L. B. sans cœur, elle s'en prit à sa teste, & luy fit mille maux, voyant qu'il ne luy rendoit pas les devoirs accoutumés. Mais graces au Ciel, nous voicy hors de l'empire de cette cruelle. Vous pensez peut-estre, Monsieur, que pour nous délasser, nous allons nous coucher pour trois jours, comme il seroit très à propos de le faire : mais vraiment vous êtes bien trompé. A l'heure que je vous écris, on nous

172 A M I T I E Z , A M O U R S ;

prepare des chevaux de poste , & nous allons courre jusqu'à Londres , pour nous remettre de nôtre fatigue. Et cela sur des chevaux sellez à l'Angloise, sur lesquels l'on est à son aise à peu près, comme sur le cheval de bois d'une garnison. Si j'arrive à Londres sans estre brisé , vous aurez encore de mes nouvelles , & j'auray soin de vous envoyer de tous les lieux commodes , la Gazette de nôtre voyage.



A U M E S M E.

Relation d'un voyage d'Angleterre.

De Londres. L E T T R E X X X V I.

SI l'on parloit François à Londres , l'on croiroit estre dans une Ville de France. L'un & l'autre sexe y est habillé comme à Paris , & à peu près l'on y vit de mesme. Depuis que nous y sommes nous avons veu tout ce qu'il y a de plus remarquable, l'Oüital, Sommercet, Saint Yesme, Westminster, Saint Paul, Temple barre, les deux Bources, & bien d'autres bâtimens dont nous vous ferons les descriptions à nôtre retour. Ce que nous avons veu plus qu'à Paris, ç'a esté un grand nombre de fort belles femmes, qui sont toutes copieusement partagées de tetons. Comme c'est une marchandise qui est icy à grand marché, & qu'elle est assez pretieuse en France, nous avons resolu d'en acheter un bon nombre, & de vous les envoyer dans une Barque, tous attachez deux à deux, avec du ruban couleu de feu, qui est icy, comme vous sçavez, tres-beau, & en tres-grande abondance. Nous estions persuadez que cette marchandise vous plairoit, & que vous seriez bien aise d'en fournir à quantité de vos amies, qui en ont bon

besoin , & qui les acheteroient volontiers. Mais
 comme les Commis des Traittes Foraines ne
 laissent rien passer sans le visiter, nous avons chan-
 gé de dessein, sçachant fort bien que c'est une mar-
 chandise qui se gâte , pour peu qu'on la visite , &
 qu'ainsi elle auroit perdu toute sa beauté & son
 éclat , quand elle seroit entre vos mains. Nous
 avons bien du regret de ce que cét obstacle s'op-
 pose à nostre dessein , & de ne pouvoir pas vous
 donner ce plaisir. Au reste, Monsieur , les Belles
 de ce País icy sont furieusement cruelles ; mais ce
 n'est pas de cette cruauté qui fait composer des
 Elegies ; qui martyrise les cœurs , & qui fait faire
 tant de plaintes aux Amans maltraitez : car je
 n'ay pas entendu dire que jamais elles ayent fait
 mourir aucun de leurs Galants , si ce n'est à force
 de les charger de faveurs : Mais elles sont cruelles,
 selon l'humeur de leur Nation ; elles aiment le
 sang & le carnage , & de la façon qu'on en parle,
 un de leurs Amans ne pourroit pas les divertir plus
 agreablement , qu'en poignardant quelqu'un en
 leur compagnie. Et cela est si vray , qu'on remar-
 que cette inclination cruelle dans leurs Comedies,
 & jusques dans les plaisirs. Vous sçavez, Mon-
 sieur, que c'est une regle de nostre Theatre, de n'ex-
 poser point les choses tragiques aux yeux des spe-
 ctateurs. Nos Poètes qui connoissent nostre dou-
 ceur , n'ensanglantent point nostre Scene , & ja-
 mais ils n'y font paroître les meurtres , ny les au-
 tres actions violentes. Tout au contraire, les Poètes
 Anglois , pour flater l'humeur & l'inclination de
 leurs spectateurs, font toujours couler du sang sur
 leur Theatre, & ne manquent jamais d'orner leur
 Scene des catastrophes du monde les plus cruelles.
 Il ne se jouë pas une Piece , qu'on n'y pende,
 qu'on n'y déchire, ou qu'on n'y assassine quelqu'un.
 Et c'est à pareils endroits de leurs Comedies , que

174 AMITIEZ, AMOURS,

les femmes battent des mains, & éclatent de rire. Ajoutez à cela qu'elles vont une ou deux fois la semaine voir combattre des Gladiateurs, qui pour leur plaisir se cassent la teste, & se mettent tout en sang. Et puis jugez de l'inclination des Angloises. Ne concluez pourtant pas qu'elles soient cruelles en toutes choses : car, comme je vous ay dit, elles sont assez favorables à leurs Amans. On les mene au Cabaret librement, & là l'on trinque avec elles, l'on s'y enivre, & bien souvent l'on les fait aussi s'y enivrer. Il y a un Cabaret près d'une Place qui s'appelle le Morfild, où le Maître entretient une Musique & des Baladins, qui depuis le matin jusques au soir, ne font que divertir ceux qui y vont boire. C'est là où se rend toute la galanterie. Il y a toujours grand foule de Blondins qui y menent leurs Blondines ; mais la maison étant bâtie à peu près comme un Amphiteatre, & les jeux se faisant dans le parterre, tout le monde en a le plaisir fort à son aise. Nous y avons été, Monsieur, & avons goûté ce divertissement. Nous sommes aussi allez à Hamtoncour, où est la Cour presentement, & qui est le Fontainebleau d'Angleterre. Nous y avons veu leurs Majestez. La jeune Reyne est petite & brune, mais pourtant jolie, & sa physionomie marque qu'elle a beaucoup de douceur & de bonté. Elle a amené avec elle quatre ou cinq Portugaises qui sont bien les plus laides Guenons qui jamais ayent porté le nom de femme. Quand on les voit parmy les filles Angloises qui la servent, on diroit que le Paradis & l'Enfer se sont assemblez, & que les Anges & les Diables sont en mesme compagnie. Mais ce n'est pas tout ce que la Reyne a amené de ridicule. Elle a de plus une Musique Portugaise, soutenue d'un certain concert de Harpes, qui est bien la plus pitoyable harmonie qu'on ait jamais en-

renduë. Pendant une Messe où nous y fûmes exposés, mes oreilles qui pourtant ne sont pas autrement délicates, souffrirent plus qu'elles n'avoient jamais souffert. Pour Hamtoncour, c'est une maison assez magnifique; mais ma foy elle n'approche point de nôtre S. Germain, ny de nôtre Fontainebleau, non plus que le Ouïtal de nôtre Louvre, le Saint Yeme de nôtre Luxembourg. Au reste, quand on me montre icy le triste lieu où le feu Roy eût la teste coupée; je fais mille imprecations contre cette maudite Nation, & je prens bien du plaisir à voir sur les portes, & sur les Tours de Londres, tant de testes, de bras, & de cuisselles criminelles. La teste de Cromvel, d'exécrable memoire, est fort à mon gré placée sur la Salle de Westminster. Je souhaite que la justice qu'on a fait de ce parricide, & d'un grand nombre de ses Partisans, donne de la terreur à tout le reste des rebelles, & affermissent un Trône, qui semble encore un peu ébranlé de sa chute. Cependant, comme nous avons presque tout veu ce qu'il y a à voir, nous commençons de penser à nôtre départ. Nôtre bourse se vuide furieusement; car les Chelins s'en vont icy *dru & menu*. On ne feroit pas faire un pas à un Anglois, si le Chelin ne marche le premier. Pour moy je n'entens point leur langue: mais il m'est avis qu'ils ne disent autre chose que *Chelin, Chelin, & Chelin*, eternellement. Enfin pour toutes sortes de raisons nous voudrions bien partir: Mais hélas! nous ne sçavons comment nous y resoudre. La Mer nous a si mal traittez en venant, que nous ne voulons de nôtre vie nous exposer à ses rigueurs. Ainsi, Monsieur, s'il vous prend envie de nous revoir, faites faire promptement un Pont de Douvre à Calais; car sans cela je ne voy pas comment nous pourrons nous en retourner.

A U M E S M E.

Relation d'un voyage de Flandre.

D'Anvers. LETTRE XXXV.

ENfin, Monsieur, nous voicy à Anvers, & prests de passer en Holande. Le Voyage de Flandre est sans mentir un voyage tout à fait digne de la curiosité d'un honneste homme. Les Villes y sont en grande quantité, & toutes incomparablement plus belles que nos Villes de France. J'aurois continué à vous en faire les Relations, si Monsieur L. B. ne s'estoit emparé de ma commission. Mais il s'en acquitte avec tant de soin & d'exactitude, qu'on ne peut rien ajoûter à ce qu'il vous écrit. Ses Lettres vous feront voir toutes choses, aussi clairement que si vous les voyiez vous mesme, & vous donneront le plaisir de nostre voyage, sans que vous bougiez de Paris. Mais j'ay peur qu'à nostre retour, il ne vous fasse payer vostre part de nostre dépense: Car il n'y a point d'apparence, que vous en foyez quitte pour rien; puisque vous avez le mesme plaisir que nous, sans pourtant avoir la mesme peine. Vous avez veu, grace à ses Relations, tout ce qu'il y a de plus beau, & tout ce qu'il y a de plus remarquable en Flandre, estant peut-estre fort à vostre aise dans un fauteuil, pendant que nous courons la poste en quelque maudit chariot, qui nous rouë le corps de la maniere du monde la plus cruelle. Sans compter que nous sommes obligez de faire d'étranges repas, de manger tout à la sauce de beure, beure à l'entrée, & beure au dessert. Ajoûtez à cela, qu'en force lieux on entend à peu près nostre langage, comme

Si nous parlions Hebreu, & que quand je demande de l'eau à une fervante, elle va me querir du vinaigre. Ce n'est pas que nous n'ayons un interprete. Si l'interprete vous abandonne un moment, autant vaudroit-il que vous fussiez sourd & muet. Et puis, Monsieur, pensez la honte qu'on a de demander certaines necessitez par interprete, & le chagrin que souffre un homme de mon humeur, quand il ne peut pas dire à l'oreille d'une fille de Cabaret, qu'il la trouve fort jolie. Voilà une partie des incommoditez que nous souffrons: Cependant, Monsieur L. B. tout delicat qu'il étoit, est presentement habitué à cette fatigue. Luy qui ne fut pas allé à cheval de Paris à Drancy, & qui n'auroit pas fait un pas, s'il n'eût été en Carrosse, est le plus content du monde, quand il est dans une charette, entre quelque Moine, & quelque grosse Flamande assis sur une botte de paille où il déploye ce qu'il sçait d'Allemand, pour tâcher de baragoüiner & de se faire entendre dans une si illustre compagnie. N'auriez vous pas, Monsieur, bien du plaisir de le voir en ce bel équipage? Au reste, cette santé foible & delicate qu'il avoit à Paris, devient forte & robuste dans la fatigue, & je vous assure que presentement il n'a point d'autre mal, que celui de ne point dormir. Mais, Monsieur, c'est un mal dont il me fait bien souffrir ma part. Quand il ne dort pas, il voudroit que tout le monde veillât, & le sommeil qu'il souhaitteroit tant pour luy, le chagrine furieusement quand il assoupit les autres. Vous en sçavez des nouvelles, Monsieur, vous qui avez souvent voyagé avec luy, & qui sans doute luy avez fait les mêmes plaintes. Ce n'est pas qu'il ne fasse un exercice assez lassant pour l'exciter au sommeil: car nous ne passons par aucune Ville considerable, dont il ne fasse le tour sur les remparts; & cela le plus souvent de son pied.

1-8 AMITIEZ, AMOURS,

mignon ; car on ne trouve pas par tout des Carrosses. Ce n'est pas tout , il monte au sommet de toutes les Tours , & à la pointe de tous les Clochers, qui sont en ce pays icy d'une hauteur prodigieuse. Cinq cent marches de pierre ou de bois, & au haut de ces cinq cent marches, quatre ou cinq méchantes escheles de trente ou quarante échelons chacune , ne l'épouvantent non plus que si toute sa vie il avoit fait le mestier de couvreur. J'ay beau luy dire qu'à moins d'avoir appris à danser sur la corde , pour se tenir ferme en certains lieux où il passe , il joüe à se casser le cou , & que pour mourir dans un endroit si élevé, on n'en arrive pas plustost en Paradis: Toutes mes remontrances sont inutiles; & qui pis est, il m'oblige de le suivre, moy qui pour tous les biens du monde, ne voudrois pas qu'on m'accusât d'estre mort en l'air ; de peur de deshonorer ma famille , & qui d'ailleurs ne suis pas curieux comme luy , de voir les fortifications, le plan, la situation, & le païsage qui environne les Villes. Cependant voila ses divertissemens de tous les jours , & pour cela il n'en dort pas mieux. Ne croyez pas , Monsieur , que c'est l'inquietude qui l'en empesche. Je vous jure qu'il vit icy , comme s'il n'estoit point de Paris au monde , ou qu'à Paris il n'eust ny affaires, ny maison, ny Maistresse. Tout cela est tellement forté de son esprit , que la seule chose dont nous parlons toujourns, c'est de votre amitié. Vous faites seul la moitié de tous nos entretiens. Il ne parle que de vous , il vous allegue à tous propos, & c'est ce qui me console, quand il m'empesche de dormir, ou plustost c'est ce qui m'oblige à luy sçavoir bon gré , quand il interrompt mon sommeil , puis que c'est toujourns avec vostre nom qu'il l'interrompt. Enfin les Ostendois ne prennent pas plus de plaisir à parler de la malheureuse entreprise du Maréchal d'Aumont , qu'il en

Prend à parler de vous & de vostre amitié; & cela, Monsieur, c'est tout vous dire, car ses relations vous auront appris qu'un François n'est pas deux jours à Ostende, qu'on ne luy fasse vingt fois l'histoire de la fourbe qu'ils firent aux François en cette rencontre. Pour moy j'avois impatience d'en sortir, pour n'en avoir plus la teste rompuë. C'est une chose qui m'étourdit à Ostende, aussi bien que le carillõ des Horloges, dans toutes les autres Villes de Flandres. C'est une Musique qui en verité plait les premieres fois, & qui surprend agreablement ceux qui ne sont pas accoustumez à entendre des cloches qui sonnent des Courantes & des Bourées, & qui marquent un air presque aussi distinctement qu'un Claveffin, ou une Epinette. De sorte que le Maistre Horlogeur pourroit faire dâfer le Bal dans toutes les maisons de la Ville, sans qu'on y eût besoin de Violons, ny d'autres instrumens. Tout de bon la chose est fort plaisâte: mais sans mentir on s'en lasse bien-tost, & cõme ce carillon sonne à chaque quart-d'heure, malheur à qui loge aupres des Horloges, & sur tout malheur à ceux, qui comme Monsieur L.B. n'ont pas disposition à dormir. Mais graces à Dieu, nous partirõs demain pour un païs où les cloches ne sont pas en si grande abondance qu'en Flandre. Avant que d'en sortir, il faut que je vous avouë, qu'Anvers est la plus belle Ville que l'on puisse voir. La magnificence des Eglises, la netteté des ruës, la propreté des maisons particulieres, est toute autre qu'en nos Villes de France. Joignez à cela qu'il n'est point de maisons où l'on ne voye quantité de fort bons Tableaux. Tout le monde en est icy curieux, & Monsieur L.B. qui s'y connoist parfaitement, dit qu'il n'a jamais rien veu de si beau, que les Galeries du Sieur Doujas Portugais, & du Chanoine Vanam. Au reste les Flamans sont fort

180 AMITIEZ, AMOURS,

bonnes gens, les femmes belles & libres, & pour cela, je ne les croy pas galantes, quelque chose qu'on puisse dire de Bruxelles, & des conquestes que les François y firent parmy le beau sexe, pendant que la fronde y estoit refugiée. On n'en sçau-
roit donner une preuve plus forte, que certaines societez de Religieuses, qu'ils appellent icy Beguinages. On y voit jusques à onze cent filles logées ensemble, qui ne font point de vœu, qui vont par la Ville quand il leur plaît, qui reçoivent dans leurs chambres les visites des hommes, & qui sont libres autant qu'on le peut estre, sans que parmy elles on sçache que jusques icy il soit arrivé la moindre galanterie, ny le moindre desordre scandaleux. Après cela, Monsieur, il faut conclure, que les Flamandes n'ont point de penchant vers l'Amour. Car si nous avions en France de pareilles Maisons, où les filles pussent disposer de leurs volontez, où il n'y eust point de surveillant, point de parent, point de mary incommode, je suis certain qu'on y pousseroit la galanterie bien loin, & que les Françaises ne seroient pas si froides que les Flamandes, &c.

A U M E S M E.

Relation d'un voyage d'Holande.

D'Amstredam. LETTRE XXXVIII.

LA persecution de Monsieur L. B. augmenté tous les jours. Quand on voyage en sa compagnie, il faut renoncer au sommeil. Parce qu'il dort mal, & que je dors mieux que luy, il conclut que je dors trop, & que tant dormir me pourroit estre nuisible. Depuis qu'en passant à Delft, nous y

avons veu, outre le fameux Tombeau des Princes d'Orange, celui de l'Admiral Tromp, dont l'Epitaphe commence par *Hic jacet qui vivus nunquam jacuit*, il me propose tous les jours un si bel exemple, & voudroit presque, que pour avoir après ma mort un semblable Epitaphe, je ne me couchasse de toute ma vie. Pour Dieu, Monsieur, la premiere fois que vous luy écrirez, demandez luy quartier pour vostre serviteur, & luy remontrez qu'il faut que les personnes comme moy, où il y a plus de corps que d'esprit, dorment la moitié plus que les autres. Vous pouvez ajoûter à cette raison, que du moins doit-il me laisser vivre en liberté, pendant que nous serons en Holande, puis que c'est le plus beau privilege du pays. Au reste, Monsieur, c'est un privilege dont ces gros Messieurs font bien du bruit. On diroit à les entendre parler de nous & de nos Monarchies, que nous sommes des esclaves qu'on fait marcher à coups de bâtons, & que pour eux ils sont des Maistres capables de commander à tout le monde. Ils parlent des Roys presque aussi fierement que faisoient les anciens Bourgeois de Rome. Ils crient sans cesse contre nostre gouvernement, contre la venalité de nos Charges & de nos Magistratures, raisonnent contre les desordres qui en procedent, & disent que dans leur pays on ne les accorde qu'à la vertu & au merite. S'ils disent vray, il faut que ceux d'entre eux, qui ont le plus de graisse & d'embonpoint, ayent le plus de vertu & de merite: car je remarque qu'il suffit d'avoir un gros ventre, pour estre Conseiller ou Bourguemestre. Et par cette raison, si Monsieur L. B. veut rester dans ces Provinces, je croy qu'il pourra pretendre aux Charges: car quoy qu'il ne dorme que peu, le betterre, le fromage, & la biere, dont il se repaist presentement avec autant de plaisir, qu'un Holandois

182 AMITIEZ, AMOURS,

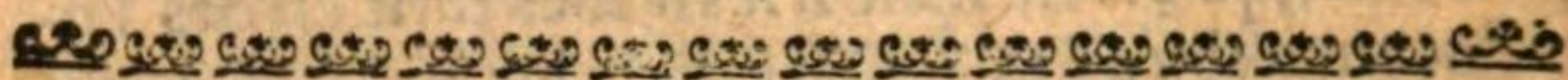
naturel, luy composent peu à peu un ventre que vous admirerez à son retour. Je m'imagine pourtant qu'il ne demeurera pas icy dans l'esperance de cet honneur : car comme vous sçavez qu'il est bon Catholique, la difficulté qu'on a d'aller à la Messe luy donneroit trop de peine. En verité, Monsieur, c'est une chose dont je ne me puis consoler qu'on souffre les Juifs à Amstredam, & qu'on n'y souffre pas les Catholiques. A Paris les maisons de débauche ne craignent pas tant le Commissaire du quartier, qu'à Amstredam celles où l'on celebre la sainte Messe. Cependant j'ay remarqué que la Politique est icy la plus forte ennemie qu'ait nostre Religion. Les Holandois ne haïssent pas tant Rome que Madrid, & je croy qu'ils aimeroient mieux obeyr à Alexandre VII. qu'à Philippe IV. Cela est si vray, que dans une compagnie où nous estions dernièrement, quelqu'un ayant dit par galanterie, qu'un Ministre avoit depuis peu obtenu permission de prescher à Madrid; que l'Inquisition y alloit estre supprimée; & que le Roy Catholique estoit sur le point de se faire Huguenot; un vieux Holandois répondit brusquement, & de l'abondance du cœur, que si l'Espagne se rendoit huguenote, la Hollande seroit contrainte de se rendre Catholique. Apres cela, Monsieur, jugez s'ils sont fort attachez à leur Religion, & s'ils haïssent si fort la nostre. On peut dire qu'ils ne haïssent rien que la domination Espagnole, & qu'ils n'aiment rien que l'argent: à cela près, ce sont les meilleurs gens du monde. Pour les femmes, elles sont presque toutes blondes, blanches, & belles. Et sur tout les Filles d'un quartier, qu'ils appellent Nort-holand, ont toutes les cheveux d'un blond si agreable, & le tein si blanc & si potelé, que la plus laide d'entr'elles passeroit pour une fort belle fille à Paris. Il est vray que la plus-

part ne sont que de belles images, & qu'elles n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut pour discerner le vin de la biere, & le beure du fromage. De sorte, Monsieur, que vous concevez bien, qu'il ne faut pas leur jurer long-temps qu'on les aime, pour le leur faire croire tout de bon. Quoy qu'elles n'ayent pas d'inclination à la galanterie, on ne laisse pas de les rendre galantes. Elles font par stupidité, ce que les filles font à Paris par esprit : mais leur galanterie est si froide, & l'on dit qu'elles y prennent si peu de goust, qu'au plus fort du plaisir elles mangent une pomme, ou cassent une noix avec les dents, Ce n'est pourtant pas tout ce qui vous surprendra. En matiere de galanterie, rien n'est si opposé à Paris, qu'Amstredam. Icy il n'y a que les filles qui s'en meslent, d'abord qu'elles sont mariées, elles y renoncent. Pendant qu'elles sont filles, vous ferez avec elles tout ce qu'il vous plaira : mais quand elles sont femmes, tout l'argent qui est icy dans la Maison de Ville, ne leur feroit pas trôper leur mary. Je vous puis dire aussi qu'elles se prevalent bien de cette vertu. Elles commandent aux hommes en veritables Maistresses, & ils leur sont si soumis, que jusqu'à cette heure il ne s'est pas entendu dire, qu'en Holande un mary ait donné un soufflet à sa femme. Si cet emportement arrivoit à quelqu'un, quand mesme il auroit raison, on l'envoiroit scier du brezil pour trois ou quatre années : Car icy il n'est permis à personne de se faire soy-mesme justice. Un Maistre ou une Maistresse, qui auroit frappé un valet ou une servante, seroient appelez en jugement, & condamnez à payer l'année entiere des gages du serviteur, quand mesmes il n'auroit servy que quinze jours. Apres cela, Monsieur, jugez de l'insolence des valets, & si vous voudriez vous faire servir par des Holandois. Si cette Coûtume n'est pas à suivre, ils

en ont d'autres qui ne sont pas à rejeter. Ils ont en matiere d'afflictions, les meilleures maximes du monde. N'en déplaît aux Stoïques qui ont tant presché la constance & la fermeté, les Holandois ont la pratique de ce qu'ils n'avoient que par Theorie. Jamais gens n'ont reçu les disgraces avec si peu d'émotion. Quelque accident qui leur arrive, ils se consolent sur ce qu'il leur pouvoit arriver pis. Si quelque chute leur fait casser un bras ou une jambe, ils se trouvent heureux de n'avoir pas la teste cassée. Si la tempeste a brisé quelques-uns de leurs Navires, ils se consolent, sur ce qu'elle n'a pas brisé le reste. Si le feu a brûlé leur maison, ils sont contents de n'avoir pas esté brûlez eux-mêmes. Voilà, Monsieur, des consolations à la Holandoise, dont l'usage n'est gueres commun en France. Je vous assure que j'aurois bien à vous entretenir, si ie voulois vous écrire toutes les bonnes maximes qui sont icy établies pour le repos de la vie. Il faudroit vous faire de grands discours sur les bons sentimens qu'ils ont de l'honneur & de l'Amour, & vous expliquer bien au long le mépris qu'ils font de ces deux chimeres, & combien ils se moquent de nous, qui en faisons nos tyrans. Au reste, si les Holandois n'ont pas tant d'esprit ny d'invention que nous, du moins se peuvent-ils vanter d'avoir plus de soin de leur profit, & plus d'inclination au travail, car il n'est rien de plus admirable, que de voir dans un pays qui ne produit presque rien, une si grande abondance de toutes choses. C'est un effet de leur commerce, & de leur bonne police. Les limites d'une Lettre sont trop bornées, pour vous dire cent choses remarquables, comme les richesses du magasin des Indes, la magnificence de la Maison de Ville d'Amstredam; la propreté & l'embellissement des maisons particulières,

lières, qui sont toutes basties de mesme symetrie, la beauté & l'abondance des Canaux, qui sont au milieu des ruës, tous bordezz de grands arbres plantez regulierement, & qui sont en si grande quantité, qu'on ne sçait si les Villes sont en des Forests, ou s'il y a des Forests dans les Villes. Ajoutez à cela l'invention & la facilité qu'ils ont à bâtir des Navires & des Maisons; le soin qu'ils prennent à entretenir leurs digues, & les merveilleuses correspondances que leur commerce leur donne dans tout le reste du monde. Enfin, Monsieur, il faudroit vous faire un volume de cette petite Republique. Mais il ne faut pas vous ennuyer avec nos relations, vous estes en danger d'en avoir bien d'autres: car Monsieur L.B. est presque resolu pendant qu'il est en train de voyager, d'aller voir la Suede, le Danemarck, la Pologne, & tous les autres pays du Nort. Je croy pourtant que nous allons prendre le chemin de Liege par Bolleduc & par Madrid, & que quand nous y serons, nous déterminerons du reste. Ainsi, Monsieur, vous voyez que malgré le Proverbe, je sortiray de Holande sans y avoir fait ma fortune. Ce n'est pas que je n'y aye examiné serieusement ce que je pourrois entreprendre pour y reüssir; mais rien ne m'y a paru propre pour moy, & je n'ay point trouvé de mestier qui m'ait chatoüillé l'imagination plus agreablement, que celuy de certains Maistres qui apprennent la Langue Françoise à des filles de quinze & seize ans, avec lesquelles ils ont toute la familiarité imaginable, & qu'ils persuadent de tout ce qu'ils veulent, pourveu qu'ils leur disent, que c'est la mode & la coûtume en France. Si j'eusse sceu un peu de Holandois, voila justement le métier qui m'étoit propre, pour devenir riche agreablement: mais ne sçachant que la langue de ma Nourrice, & quelque méchant reste de Latin de College, je

186 AMITIEZ, AMOURS,
suis obligé de quitter la Holande sans y avoir fait
fortune. Cependant ie vous jure que ie n'en ay
point de chagrin, & que j'aurois regret de la trou-
ver ailleurs qu'en vostre amitié.



A MONSIEUR C***

Esrennes.

De Grenoble. LETTRE XXXIX.

M O N S I E U R ,

Je ne sçauois voir l'année se renouveler, sans
vous renouveler l'assurance de mes respects & de
mes services. Si ie ne craignois point de vous estre
importun, vous auriez de moy plus souvent de sem-
blables assurances: mais ne pouvant estre vostre
serviteur utilement, ie me contente de l'estre dans
mon cœur, & d'y faire des vœux pour vostre pro-
perité, & pour celle de vostre famille. Ce sont des
vœux, Monsieur, qui partent d'une passion, à qui
ie ne laisse pas faire du bruit. Si ie la croyois, elle
vous romproit souvent la teste de son zele: mais
ie sçay trop combien sont incommodes les foibles
& les inutiles, quand ils se mettent à prêcher leur
bonne volonté. Je ne veux point vous importuner
de cette maniere, & ie satisferay le moins souvent
qu'il me sera possible la passion que j'ay de vous
assurer, que ie suis plus que personne du monde,

M O N S I E U R ,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur,
LE PAYS.

A M, DE LA V. S. D. F...

Description de Grenoble.

De Grenoble.

L E T T R E X L.

Forcé jusques icy par la tyrannie de l'usage, & par le respect que ie vous dois, j'ay toujours commencé mes Lettres par Monsieur, & les ay finies par vostre tres-humble serviteur: mais puis que vous voulez que nous renoncions à cette mauvaise coûtume, & que nous ne laissions plus tant de papier inutile, j'uséray avec plaisir de la liberté que vous me donnez. Aussi-bien vous puis-je assurer que mon inclination y estoit contraire, & que ce respect qu'on rend en laissant tant de papier vuide, a toujours passé en mon esprit pour un respect en blanc, & fort ridicule. Quand ie suis dans mon humeur bizarre, & que ie reçois une Lettre de cette nature, j'en sçay mauvais gré à celuy qui me l'écrit, m'imaginant qu'il me reproche adroitement ma pauvreté, puis qu'il semble m'envoyer avec sa Lettre du papier blanc pour luy faire réponse. C'est alors que ie regrette le port que j'en ay payé, & qu'en mon ame ie chante injure à un homme, qui fait avec moy commerce de papier, au lieu d'un commerce d'amitié & d'obligeantes paroles, que j'attendois. Apres cela, Monsieur, jugez combien j'ay de joye de voir vostre papier tout remply, & de ce que vous voulez que j'en use de même. La difference qu'il y aura entre vos Lettres & les miennes, c'est que les vostres seront toutes pleines de belles choses, & les miennes de bagatelles. J'ose pourtant esperer qu'elles ne laisseront pas de vous estre agreables, & que vostre amitié y

suppléera au défaut de mon éloquence. Elle est si précieuse, cette illustre amitié, qu'il faudroit estre ennemy de son propre bon-heur pour la negliger. Ne craignez pas, Monsieur, que je fasse cette faute, & que je ne vous donne souvent de mes nouvelles, puis que vous m'en demandez si obligeamment. Depuis mon retour du Pais-bas, où je n'ay pas blanchy par la longueur du voyage, comme vous vous l'estiez imaginé, la fortune m'a conduit en cel lieu, où je souhaite par bien des raisons, qu'elle ne me retienne pas long-temps. Puis que vous desirez que je vous mande quelle est cette Ville, & si elle merite la reputation qu'elle a en France; je vous avoüeray qu'en arrivant, j'ay esté surpris. Sa situation extraordinaire m'a donné un étonnement, dont je ne suis pas bien revenu, & que vous ne trouverez point étrange, quand je vous auray dit, qu'elle est située dans un valon entouré de montagnes si prodigieuses, que quand on y est, on croit estre dans un monde particulier. L'on ne sçait presque par où l'on y a pû entrer, par où l'on en pourra sortir, ny par où avoir commerce avec le reste du monde. Cependant ce valon, ces montagnes, & tous ces rochers, qui sembloient destinez du Ciel pour servir de demeure aux Ours, & aux autres bestes sauvages, sont habitez par les gens du monde les plus civilisez, & les plus polis. Les hommes y ont de l'adresse & de l'esprit infiniment. Les femmes y sont bien faites, & quoy que montagnardes, ne peuvent point passer pour des bestes farouches: Car si ce que l'on dit est vray, elles n'ont point l'humeur ny d'Ourses, ny de Tygresses, & l'on n'a point encore veu qu'elles ayent étranglé ny déchiré personne. Au reste, quoy qu'on soit icy loin de Paris, l'humeur de Paris ne laisse pas d'y regner. On y aime la propreté, l'éclat & la magnificence. La galanterie

& l'esprit y paroissent plus qu'en lieu du monde. On dit mesme que parmy les hommes il s'en trouve beaucoup qui écrivent admirablement bien en Prose & en Vers, & parmy les Dames quelques-unes qui s'en messent, & plusieurs qui en connoissent la beauté & la delicateffe. On dit de plus, qu'entre l'un & l'autre sexe, il se fait grand commerce de fleurettes & de soupirs, & qu'on y a une si grande connoissance de ces deux sortes de marchandises, qu'on juge d'abord si les fleurettes sont de bale, ou façon de Maistre, de la Cour ou de la Province. Pour les soupirs, on y connoist les degrez de leur ardeur, mieux que chez les Chimistes ceux de la chaleur du feu. Après cela, Monsieur, vous demeurerez d'accord que jamais demeure ne fut moins sauvage que celle-cy, quoy qu'elle soit au milieu des bois & des montagnes, & qu'un honneste homme y doit passer la vie fort agreablement. Mais pour moy, quand je serois souffert de tout le beau monde qu'on voit en cette Ville, j'aurois toujours beaucoup de regret d'estre éloigné de F... où j'avois l'honneur de voir tous les jours & vous & Monsieur de V... qui estes les personnes du monde pour qui j'ay le plus d'estime, & dans la compagnie desquelles il y a le plus de profit à faire. Pour me consoler du chagrin que j'ay d'en estre privé, faites-moy la grace de me donner de temps en temps des marques de vostre amitié, & d'estre persuadé de la mienne.



AU MESME.

*Il blâme sa trop grande modestie, & luy demande
des nouvelles de son fils.*

De Grenoble. LETTRE XLI.

N'En déplaîse à vôtre Rhetorique, vostre Lettre ne prouve point ce qu'elle veut prouver. Plus elle s'efforce de me persuader que vous n'estes ny poly ny éloquent, & plus elle me persuade le contraire. Vous dites trop galamment que vous n'estes point galand, pour en estre crû; vos propres paroles servent mal vôtre intention; & pour condamner vôtre modestie, il ne faut voir que vôtre Lettre. Il est vray, Monsieur, qu'elle ne paroît point étudiée, & qu'on juge assez qu'elle part du premier feu de vostre esprit; mais en matiere de Lettres, les plus étudiées ne sont pas les plus belles. Il ne faut pas qu'on y remarque le moindre effort, il faut que tout y paroisse facile & naturel, & que l'Amitié y ait plus de part que la Rhetorique. Si je ne me trompe, c'est de cette maniere que vous m'écrivez. Je remarque dans vostre Lettre des témoignages d'amitié, que j'estime plus que vos beaux termes, quoy que j'estime vos beaux termes infiniment. Affectez tant qu'il vous plaira d'estre modeste, & de dire qu'un petit Juge à *quo* pour qui la Galanterie est du haut Allemand, n'est pas digne de toutes les loüanges que je luy donne: je n'en croiray point vostre modestie; elle fait trop d'injustice à vos autres vertus pour estre soufferte; & ce petit Juge à *quo*, pour lequel un Juge Souverain se changeroit volontiers, a des qualitez qui valent mieux que tout le Parlement fondu ensem-

ble. Je ſçay bien que cette verité vous donnera encore de la peine , & que vous me ſçaurez mauvais gré de vous la dire : mais ſçachez , Monſieur le Juge , que vous ne pouvez pas eſtre Juge en voſtre propre cauſe , & que c'eſt à nous autres à juger de ce que vous valez. Vous vaudriez encore plus , ſi vous ne faiſiez pas quelquefois de petites injuſtices. C'en eſt une , qui n'eſt pas mediocre , de me defendre de faire voir vos Lettres. N'eſt-ce point que vous voulez par amitié , que je ne partage ce plaifir avec perſonne , de peur que le partage le diminuë : mais , Monſieur , il n'eſt pas de la joye comme des autres biens, elle augmente plus elle eſt partagée ; & vous me priveriez d'un grand avantage , ſi vous me priviez de celui que j'ay , à faire connoiſtre par vos Lettres , que j'ay des Amis de merite & de conſequence. Ne craignez pas qu'elles nous fourniffent des matieres à raillerie ; il faudroit avoir l'eſprit bien mal tourné , pour les tourner en un ſens digne d'eſtre mocqué. C'eſt moy , Monſieur , qui me puis plaindre plus juſtement de la raillerie que vous me faites dans voſtre derniere : mais je ne me ſçaurois plaindre de tout ce qui vient de vous. Vos railleries ſont ſi ſpirituellenes & ſi flateuſes , que je les ſouffre plus volontiers, que les loüanges qui me viennent d'une autre part. Dites donc tant qu'il vous plaira , que vos Dames prennent part dans ma fortune , & cela d'une maniere qui vous fait ſouhaiter que je ſois toujours éloigné d'elles. C'eſt m'avertir bien galamment de l'obligation que je luy ay , & y meſſer une raillerie que je ne laiſſe pas de ſentir, quoy que le trait en ſoit agreablement caché. Helas ! Monſieur , les gens faits comme voſtre ſerviteur , ne ſont jamais ſuſpects à un mary comme vous , & l'on ne voit gueres de femmes qui ayent de la bonne volonté pour eux , ſi ce n'eſt leur mere , ou leur

nourrice. Je gage que vous en demeurez d'accord en vous-mesme, & que vous ne m'avez mandé le contraire, que pour voir si je m'appercevrois de vostre raillerie. Cependant je prens la liberté de vous prier d'assurer vos Dames, que je me sens infinimét obligé à leur ressouvenir, & que j'ay beaucoup de veneration pour leur merite. Je vous demande aussi la permission d'embrasser icy vostre Dauphin, & vous supplie de m'en donner des nouvelles. Jamais enfant n'a esté plus beau, ny mieux fait. Ce sera un jour un grand homme, ou toutes les regles de la phisionomie sont fausses. Je me souviens que l'année passée Madame de V... nous disoit qu'il n'avoit point d'inclination pour les papiers; qu'il les déchiroit mesme avec chagrin, quand on luy en mettoit entre les mains; & que quand il entendoit dans la rue le Tambour ou l'Artillerie, il estoit réjoüy, & vouloit que sa Nourrice le portât aux fenestres, pour voir passer la garde. Voila, Mr, un pronostique de ce qu'il sera un jour. Vous verrez qu'il sacrifiera plutôt à Bellone qu'à Thémis; & j'espere que quand l'âge & vos soins luy auront donné de la force & de l'adresse, il fera dans les Armées & dās les Ruelles de si beaux exploits, que j'auray le plaisir quelque jour de faire un Roman de l'histoire de sa vie. Mais, dites-moy, voulez-vous toujours que cet enfant soit incomparable? Ne pensez-vous point à luy dōner un second, & à nous faire voir que les grands coups vous sont possibles plus d'une fois. J'en attens la nouvelle avec impatience, & me prepare quand je l'apprendray à en faire icy la feste avec mes amis. Mandez-moy, s'il vous plaist, si Monsieur de V... est toujours du nombre de ceux que j'ay veu à F... Est-ce verité, est-ce raillerie, que ce que vous me mandez des chevaux que je luy ay vendus? Est-il possible qu'ils ne servent que d'ornement en son

Escurie, & qu'en si peu de temps ils ayent si fort changez de nature? Il faut sans doute que le gros Monsieur de la T...les ait ruiné à courre l'Oye ce dernier Carnaval. Cependant j'aurois un regret que je ne vous puis exprimer, si cette aventure me faisoit perdre son amitié, & je serois inconsolable, si je n'estois pas assuré de la vostre pour tout le temps de ma vie.



A U M E S M E.

Il le remercie des témoignages d'amitié qu'il reçoit de luy en toutes sortes d'occasions.

De Grenoble. LETTRE XLII.

IL m'estoit necessaire de recevoir une Lettre comme la vostre, dans le temps d'une affliction comme la mienne. Pour une douleur si sensible, il ne falloit pas une moindre consolation. Ouy, Monsieur, la mort de ma Sœur m'a fait sentir tout ce que peut sentir un Frere qui aime & qui est aimé avec toute la tendresse imaginable; Car c'est de cette maniere que nous avions toujours esté unis ma Sœur & moy, & je puis vous assurer que le sang nous avoit liez tous deux moins fortement que l'amitié. Il est vray que je devois estre préparé à sa mort, par la longueur & par la qualité de sa maladie; mais j'avois toujours esperé en sa force & en sa jeunesse, & l'amitié m'abusoit si fort, que je ne croyois pas qu'elle pût mourir, que nous ne mourussions ensemble. Toutesfois la voila au tombeau, & je suis encore au monde. Je vous jure, Monsieur, que ce qui me console d'y rester, est cette amitié que vous me témoignez avec tant de

chaleur & d'éloquence. Je serois l'homme du monde le plus ingrat, si j'en doutois en aucune maniere. Soyez certain que j'ay toujours ajouté foy à vos paroles, & que j'ay toujours crû que vous m'aimiez, quand vous avez pris la peine de m'en assurer. Le soin que vous avez de m'écrire malgré les affaires qui vous accablent, m'en est un témoignage trop évident, & d'ailleurs quand vous n'auriez pas toujours ce soin, ne sçay-je pas que l'amitié la plus empressée, & qui fait le plus de bruit, n'est pas toujours la plus ardente, & que la plus sincère est celle qui parle peu, & qui dit toujours la vérité. Si ma Tante a dit chez vous que je me plaignois de vostre silence, la bonne femme a voulu me rendre un bon office, sans en être priée. Comme elle sçait la joye que je reçois de vos Lettres, elle a crû sans doute que sa plainte me procureroit plus souvent cette joye. Après tout, Monsieur, je ne luy en puis sçavoir mauvais gré, puis qu'elle vous a porté à me faire des reproches tout à fait obligeans, & à m'assurer de vostre amitié avec une colere tout à fait agreable. Mais vous ne vous contentez pas de m'en assurer avec des paroles, vous y joignez des effets qui ne peuvent partir que d'une ame aussi genereuse que la vostre. Le soin que vous avez pris de la querelle de mon Frere, & la bonté que vous avez de la vouloir pacifier en y ménageant ses interets, sont des obligations que je ne sçaurois jamais reconnoître. J'ay bien du regret que ce petit desordre luy soit arrivé: mais comme il doit avoir de la prudence à ne s'attirer point de mauvaises affaires, il doit aussi avoir de la vigueur à les pousser, quand elles luy sont faites mal à propos, & jamais je ne luy pardonnerois, s'il luy en restoit quelque infamie. Mais il n'est ny mort, ny querelle, qui m'empesche d'avoir de la joye, quand j'apprens que Madame de la V...

vous a donné un second fils aussi beau & aussi bien fait que le premier. Puis que vous voila en train, je prevoy que vous n'en demeurerez pas là, & que sans doute vous ne manquerez point d'heritiers. Si vous faites des enfans qui vous ressembtent, vous n'en sçauriez jamais avoir un trop grand nombre. Au reste, Monsieur, comme je suis tout à fait persuadé de vôtre amitié, & que je croy même que c'est une amitié qui tient au cœur & au sang, je croy aussi qu'à mesure que vous faites des enfans, vous me faites des amis. Sçachez donc que je vous ay obligation de ce second fils, comme d'un nouvel amy, & que je me sens obligé de vous en remercier. Je l'embrasse de tout mon cœur, & saluë vos Dames avec tout le respect que je leur dois.

A M. D. L. F. R. B.

Il s'excuse d'avoir diféré à luy écrire.

De Grenoble. LETTRE XLI.

QUoy que naturellement j'aye peu de disposition à confesser mes fautes, j'ay pourtant trop de sincerité pour ne vous avoüer pas, que depuis vous avoir écrit j'ay receu deux de vos Lettres. Je vous avoüe même que selon moy, c'est un crime bien grand, de n'être pas exact à faire réponse aux Lettres qui en valent la peine, & que je me trouve criminel suivant ma propre maxime. Mais, Madame, il est quelquefois des crimes dont la cause est si belle, qu'on a de la peine à les condamner. Le mien est de cette nature; & vous n'en douterez point, si je vous assure, que quand je ne vous ay point fait réponse, j'eltois occupé à un travail où

vous avez quelque part, & qui vous divertira sans doute mieux qu'une méchante réponse que je vous eusse faite. C'est icy une Enigme pour vous; mais j'ay trop d'intérêt à me justifier en vostre esprit, pour ne pas vous expliquer, en vous apprenant que depuis quelque temps je suis occupé, &c.

Voilà, Madame, quelle est mon excuse, de n'avoir pas répondu à vostre précédente Lettre. Si elle n'efface pas mon crime, du moins la réponse que je fais presentement à vostre dernière, vous obligera de me le pardonner: Car vous devez sçavoir qu'il faut avoir pour vous les sentimens que j'ay, pour vous écrire dans un temps où je viens d'apprendre la mort de ma Sœur. C'estoit une personne avec laquelle j'avois tant de sympathie, que je l'aurois aimée, quand mesme le sang ne m'y eût pas obligé. Comme elle a eu l'honneur d'estre connue de vous, & que vous sçavez combien elle avoit de vertu & de merite, je ne doute point que vous ne soyez un peu touché de sa mort, & que vous ne jugiez bien quelle affliction je ressens d'une perte si considerable. Elle est trop grande, pour me laisser d'icy à long-temps l'enjoüement qui me seroit necessaire, pour répondre à ce que vous me demandez, sur les belles déchireuses de colets. Tout ce que je vous puis dire dans l'état où je suis, c'est que mon cœur n'a pas reçu les mêmes disgraces que mon linge; qu'il est toujours à vous, & que quand il s'échaperoit icy à quelque chose, il ne faut qu'une de vos Lettres pour le remettre à son devoir: Car serieusement, Madame, lors que j'en reçois, je me redis toujours à moy-mesme ce que je vous ay dit tant de fois; que vous êtes la personne du monde la plus aimable, & que j'aurois grand tort, si je vous aimois moins que je ne vous aime. Après tout; ce n'est pas peu à moy que de vous parler d'amitié, dans

l'accablement où je suis ; dans un temps où ayant perdu ma Sœur, je croyois n'aimer plus rien au monde, dans un temps où je me hay presque moy-mesme, quoy que j'aye coûtume de m'aimer suffisamment. Quand vous n'auriez jamais eu d'autres témoignages de ce que je suis pour vous, que ceux que vous avez dans cette conjoncture, vous en deviez estre assurée, & demeurer d'accord que vous ne m'aimeriez pas trop, quand vous m'aimeriez un peu plus que vous ne faites.



A M. D. F. P. P. A. S. P. D. C.

Il s'entretient avec son Amy de la guerre qui se devoit faire en Italie.

De Grenoble. LETTRE XLIV.

QUand vous n'auriez jamais eu de part, ny dans mon estime, ny dans mon amitié, je vous aurois entierement donné l'une & l'autre, au moment que j'ay leu vostre derniere Lettre. Elle est si obligeante, elle est si pleine de douceurs, & écrite d'un caractere si amoureux, qu'il me semble qu'elle a ajoûté quelque chaleur à l'amitié que j'avois pour vous, quoy que je ne crûsse pas qu'elle pût devenir plus ardente. J'ay commencé de vous aimer, Monsieur, il y a plus de trois ans, & vous n'ignorez pas avec quelle tendresse ; cependant il m'est avis à cette heure, que je ne vous aime que depuis vostre derniere Lettre, & que jamais rien de vostre part n'avoit touché mon cœur dans un endroit si sensible. Ce qui me fait trouver quelque chagrin au milieu de cette joye, c'est un petit déplaisir que je ne puis m'empescher de vous appren-

dre comme j'ay le cœur tout à fait delicat, il est
 des momens où je le sens blessé par le trop grand
 soin que vous preniez de m'assurer de vostre
 amitié, & de me demander la mienne. N'ay-je
 point sujet de me plaindre, mon cher Monsieur,
 de vous voir prendre autant de peine à me con-
 server, que s'il vous estoit possible de me perdre ?
 Et mon amitié n'est-elle point offensée, de ce que
 vous me la demandez avec autant d'empresse-
 ment, que si vous ne la possédiez pas ? Je vous
 aime, Monsieur, cela vous doit suffire pour vous
 persuader que je vous aimeray eternellement.
 J'ay eu quelques Maistresses qui m'ont reproché
 quelques infidelitez ; mais de semblables repro-
 ches ne m'ont jamais esté faits par mes Amis.
 Toutes les Belles de vostre Ville pourroient avec
 quelque raison me reprocher de les avoir oubliées ;
 mais pour vous, vous ne me le reprocherez jamais,
 si vous ne devenez le plus injuste des hommes,
 comme vous en estes presentement le plus galand
 & le plus honneste. Je ne veux pas vous dire un
 seul mot d'aucune d'elles, quelque chose que vous
 m'en ayez mandé ; car je pretens que cette Lettre
 soit toute pour vous & pour vostre famille. Mais à
 propos de famille, Monsieur de C..... est-il encore
 à Rome, ou n'y est-il plus ? En verité je ne sçay
 lequel je dois croire. Je ne puis m'imaginer qu'il
 soit resté à Rome, depuis que nostre Ambassadeur
 s'en est retiré. Je le croy trop bon François, quel-
 que bon Catholique qu'il puisse estre, pour servir
 le Pape contre le Roy ; & trop brave pour prendre
 party parmy des troupes, où les soldats ont plus
 soin de leur Guitarre, que de leur mousquet. Je
 ne sçaurois aussi me persuader qu'il soit revenu
 d'Italie, & que je ne l'aye point veu en cette
 Ville, qui est presque son chemin ; ayant deû ap-
 prendre de vous que j'y estois, & que conséquem-

ment il y avoit un Amy, qui meritoit bien qu'il se détournât. Faites-moy la grace de me mander ce qui en est, & de me faire sçavoir des nouvelles de tout le reste de la famille; vous ne sçauriez croire combien j'ay de joye quand j'en apprens, ny avec combien de plaisir j'ay leu ce que vous me mandez de C... de B... de L... & de Ninon. Je suis ravy du soin que vous prenez d'augmenter tous les jours cette belle troupe, estant certain que vous augmentez le nombre de mes Amis. Je saluë tres-respectueusement celle qui vous assiste dans ce noble travail, & la remercie de tout mon cœur de la peine qu'elle y prend. Mais, Monsieur, ay-je raison de la remercier; car en conscience pense-t'elle à moy quand vous l'occupez à me faire des Amis? Quoy qu'il en soit, je pretens luy en avoir obligation aussi bien qu'à vous, de la peine que vous avez prise à me mander des nouvelles. Dans cette Province, aussi bien que dans la vostre tout le monde croit la guerre resoluë, depuis que Monsieur de Crequy & l'Abbé Rasponi ont quitté le Pont de Beauvoisin, & se sont separez sans rien conclure. On dit même que le Pape a déjà quinze mille hommes sur pied, & que deux Princes tres-puissans ont signé avec luy, une Ligue offensive & deffensive. Cependant malgré toutes ces apparences, Pasquin dit toujourns à Rome que cette guerre ne se fera point, parce que *non haurà tre volte cantato'lgallo che se ne pentira Pietro*. Je gage, Monsieur, que tous vos Braves de Gascogne voudroient bien que Pasquin eust menty. & qu'ils s'ennuyent furieusement d'estre obligez à manger les poules de leurs propres Métairies. Ils ne sont pas accoûtumez à vivre à leurs dépens, ny à demeurer si long-temps dans leurs maisons. Ils aimeroient bien mieux dormir sous une Tente en Italie, que dans un bon lit en Gascogne, & manger

les chapons nourris dans les terres de l'Eglise, que ceux qu'on nourrit dans leur basse-cour. La paix generale fait chez eux une guerre intestine, & leurs familles ne sont jamais en repos, que quand l'ennemy trouble celuy de nos frontieres. Vous n'ignorez pas cette verité, Monsieur, vous qui estes si souvent employé à faire rengainer vos Braves, & à raccommo-der leurs querelles; & qui seriez delivré de cette peine, si vos jeunes gens estoient dans un pais estranger, à employer leur bravoure contre les ennemis de l'Estat. Je croy que cette raison vous fait souhaiter la guerre. Pour moy je la desire; parce que je m' imagine qu'elle donneroit la Paix à des personnes qui me sont plus cheres que les Corfes & tous leurs Partisans, & à des Maisons que je considere plus que Rome & tous ses Palais, j'entens cette Rome infidelle & meurtriere, qui a violé le droit des gens dans la personne de nostre Ambassadeur, & non pas cette Rome Sainte & Sacrée, qui ne peut rien faire que de juste, & à qui le Ciel a donné le pouvoir de lier & de délier sur la Terre. Sans cette explication, Monsieur, vous auriez crû peut-estre, que pour estre trop bon François, je serois devenu mauvais Catholique. Peut-estre aussi que sans que je me fusse expliqué, vous auriez jugé favorablement de mon intention, vous qui connoissez mon ame à fond, & qui sçavez ce qui s'y passe aussi bien que moy-même. Estant persuadé de cette verité, pensez un peu si je chercheray des complimens pour vous assurer combien je suis à vous.



A MONSIEUR DE M**

Il raille les Troupes d'Italie.

De Grenoble. LETTRE XLV.

DEpuis trois mois mes Lettres ont pris toutes sortes de chemins pour vous aller trouver, & je ne sçay s'il y en a aucune assez heureuse pour estre arrivée jusques chez vous. Faites moy la grace de me le mander, mon cher Monsieur, & de m'apprendre un peu les nouvelles de Guyenne, j'entens celles où vous sçavez que je prens interest, comme vous pourriez dire ce qui regarde vostre fortune & vostre établissement, & la maniere dont on a terminé les affaires, qui m'y avoient esté commises : Car du reste je n'en ay en verité que fort peu d'inquietude ; & si vous me mandez quelqu'autre chose, je vous conseille d'y employer le temps où vous manquerez d'occupation. Pour moy je vous ferois souvent des Relations de tout ce qui se passe en cette Province, si vous y aviez esté, & que vous eussiez fait quelque habitude : mais n'y ayant aucune connoissance, je m'imagine que vous liriez ce que je vous écrirois, comme des Relations du Canada ou de Groenlande. Cependant il y court une nouvelle, que vous serez sans doute bien aise d'apprendre. C'est qu'enfin après tant de remises, on croit la guerre resoluë contre le Pape. Toutes les troupes qui sont en quartier dans les Provinces voisines, ont receu ordre de passer les Monts avant la fin de ce mois, pour aller du côté de Modene, où est presentement l'armée du Saint Pere. On dit merveilles des Soldats qui la composent, & des Generaux qui

la commandent. Le plus considerable de ceux-cy est un Neveu du Pape, qui a receu de son Oncle la Lieutenance generale, parce qu'il sçait admirablement jouër aux Eschets, & que le bon homme a ouï dire, que qui sçait bien ce jeu, sçait fort bien ranger une bataille. Les autres Generaux aussi bien que celuy-cy, sont tous des Seigneurs qui portent des noms terminez en j, pour nous faire croire qu'ils sont Genitifs de ces illustres Romains, dont les noms se terminoient en us, des Brutus, des Pompeius, & des Marius. Ils jurent qu'ils sentent encore dans leurs veines quelques gouttes de ce noble Sang, & que pourveu qu'on ne les laisse pas manquer de figues & de melons, d'eventails pendant la chaleur, & de glace à leurs repas, ils feront plus de merveilles que ces grands hommes, dont ils pretendent estre les heritiers legitimes, quoy qu'ils n'en soient pas seulement les bastards. ils promettent que ne manquans point de tous ces rafraischissemens, ils n'auront pas besoin d'autres armes que du Soleil d'Italie, pour faire perir tous les François, qui ont coûtume d'aller tous nus à l'armée sans prudence & sans precaution. Pour les Soldats, on n'en voit aucun qui ne porte avec soy son matelas, son parasol, & la guitarre, & qui ne se vante de tuer douze François, pourveu qu'il les puisse tirer par dessus une haye, ou de derriere un buisson. Au reste, Monsieur, il ne faut pas s'étonner de leur zeile; Comme ils servent le Pape, ils s'imaginent peut-estre qu'ils vont combattre pour la Foy contre des Heretiques ou des excommuniez, & que consequemment ils ne feront point dans cette guerre d'action qui ne soit meritoire. Ils croient sans doute que s'ils donnent la mort à beaucoup de François, ils travailleront pour la vie eternelle, & que c'est en semblables occasions que Dieu a pro-

mis le Ciel à ceux qui useroient de violence. Neantmoins je viens d'apprendre que malgré toute leur pitié, ils ont fait éclater un dessein qui est de Rome la perfide, & non pas de Rome la Sainte. C'est, Monsieur, qu'un des Generaux ayant fait assembler un conseil des Officiers les plus considerables de l'Armée, y témoigna qu'il sçavoit le moyen de vaincre les François plus promptement que par les voyes ordinaires; qu'il ne falloit point s'exposer aux hazards, ny aux incommoditez de la guerre; que ce seroit une imprudence à des gens aussi sages qu'eux, d'aller combattre des hommes aussi étourdis que les François, qui frappent comme des foux, & qui ne se soucient point de la mort, parce qu'ils ne trouvent pas dans leurs païs, comme les Italiens, des douceurs & des plaisirs qui leur fassent aimer; qu'au reste il n'estoit necessaire que d'adresse, pour défaire un nombre infiny d'ennemis; que depuis lōg-temps on sçavoit en Italie le plus subtil usage des poisons; qu'il falloit assembler tous les plus habiles Maistres dans ce noble Mestier, pour voir si l'on ne pourroit point empoisonner l'air l'espace de deux ou trois milles, afin de faire perir tous les François dans leur Camp, sans tirer un coup de mousquet, ny mettre l'épée hors du fourreau. Cét avis fut trouvé judicieux & raisonnable de toute l'Assemblée, & presentement l'on travaille à la composition du poison qui doit produire de si beaux effets. Cependant les troupes Françaises qui ont ordre de passer les Monts, ont la mine de ne pas s'étonner pour tous ces porteurs de parasols, & de craindre fort peu leurs poisons & leurs artifices. J'ay mesme ouï dire à plus d'un Capitaine, qu'avant que de revenir de cette guerre, ils estoient resolus apres avoir vengé le Roy, de mettre en Italie le beau sexe hors d'esclavage, &

de contraindre tous ces cruels Geoliers de leurs femmes , à les laisser jouir de la liberté Françoisse. Pour moy je trouve cette entreprise louable , & j'aurois bien de la joye qu'elle fût executée. Mais nous en aurions bien davantage l'un & l'autre, s'il estoit vray ce qu'on vient de me dire par galanterie, que le Roy estoit resolu de ne faire jamais la Paix avec le Pape, qu'il n'eust supprimé en France la Confession & le Careme. Avoüez, Monsieur, que s'il vouloit nous accorder ces deux poincts , nous les aimerions bien mieux que la reparation qu'on luy demande ; & que si nous estions Ministres d'Estat , nous conseillerions tous deux au Roy de se tenir ferme à demander deux articles si favorables, dût-il rendre Avignon , afin de les obtenir. Voila , mon cher Monsieur, ce que je vous puis mander des nouvelles de cette province ; & voila, ce me semble, la maniere dont je devois vous les écrire ; car les gens comme nous doivent regarder les affaires d'Estat comme une Comedie ; & c'est en quoy les particuliers sont heureux, de se pouvoir divertir des choses qui embarrassent les personnes publiques. Au reste , je ne croy pas nostre divertissement criminel ; car quoy-que j'aye raillé des troupes du Pape , je n'oublie point la veneration que j'ay pour leur Maistre, & je sçay separer comme je dois , le S. Pere comme Chef de l'Eglise , du S. Pere comme Chef d'une armée ennemie , &c.



A M. LE PRIEUR B*****

Il luy envoie le Poëme qui suit.

De Grenoble. LETTRE XLVI.

LA Lettre que vous m'avez écrite, pour me demander mon Eglogue, vaut infiniment plus, que ce que vous me demandez. Je ne sçaurois assez m'étonner qu'estant si riche de vos propres biens, vous pensiez seulement à ceux des autres, & qu'au milieu de vostre opulence il vous prenne envie de voir nostre misere; car, Monsieur, c'est ainsi que j'appelle mes vers, & quand j'en fais, je m'imagine ne faire autre chose que

Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen.

Cependant vous n'estes pas de mon avis, & il n'est rien de si poly, ny de si galand, que les termes que vous employez, pour me persuader que ma Poësie est polie & galante. Dois-je vous en croire, Monsieur? Y a-t'il apparence que des Vers qui me coustent si peu, soient si precieux, & que je me puisse appliquer

In tenui labore, at tenuis non gloria?

Nõ, il y auroit pour moy trop de vanité, & sans doute les loüanges que vous me donnez, ne viennent que de vostre generosité. Vous voulez encourager ma Muse naissante, & du sommet du Parnasse, où la vostre s'est élevée, vous prenez plaisir d'exciter la mienne, que vous voyez encore ramper au pied de la montagne. D'ailleurs, Monsieur, vous aimez les Vers parce que

Carmen amat quisquis carmine digna facit.

Plût à Apollon estre capable d'en faire qui fussent dignes de vous. Je vous proteste que si cela estoit, ma Muse seroit plus souvênt occupée à vous faire des Eloges, qu'à se plaindre des rigueurs d'Iris ny de Caliste. Mais comme je connois sa foiblesse, je ne l'exerce que sur des matieres qui ne demandent pas tant de force. Au reste, quand ses Vers seroient blâmés de quelques critiques, je ne voudrois pas en faire contr'eux d'aussi cruels, que ceux du Poëte que vous m'alleguez. Je suis amoureux, & ne suis point vindicatif, & je vous assure que si ma Poësie, aussi bien que celle d'Archiloque, pouvoit reduire quelqu'un à se pendre, j'aimerois mieux que ce fût une femme qui y fût contrainte par amour, qu'un de mes ennemis par desespoir. La Satyre n'est point du tout de mon caractere, & il me semble qu'elle ne doit point estre celuy d'un honneste homme. Si les affaires me laissoient assez de temps pour m'occuper à la Poësie, je ne ferois jamais que des Elegies & des Eglogues. Vous m'avouerez que si les Poëtes du temps de Platon n'avoient point fait d'autres Ouvrages, il ne les auroit pas bannis de sa Republique. N'en déplaise pourtant à ce grand Philosophe, il ne fit rien en cette occasion de fort avantageux pour sa gloire. Nous ne devons pas craindre qu'au siecle où nous sommes, nos Rois ayent tant d'aversion pour les Poëtes: mais quand cela arriveroit, pour moy je ne serois point contraint de sortir du Royaume: Car ce que j'ay fait de Vers ne peut point me faire passer pour Poëte; & l'Eglogue que je vous envoie, vous fera bien connoistre que c'est un mestier où je ne suis gueres intelligent. Quoy qu'il en soit: je vous l'envoie, puis que vous l'avez voulu.



LE IALOVX

E G L O G U E.

A MESDAMES DE R. & DE B.

LE Soleil ennuyé d'estre en guerre avec nous,
 Commençoit à nous voir d'un visage plus doux,
 Ennuyé de languir éloigné de la terre,
 Il chassoit vers le Nord l'auteur de cette guerre.
 L'Hyver cedoit la place au jeune *Et* doux Prin-
 temps,
 Qui déjà s'emparoit *Et* des prez *Et* des champs;
 On commençoit à voir l'agréable peinture,
 Dont il vient tous les ans embellir la Nature;
 Les Oyseaux réveillés à son heureux retour,
 Déjà recommençoient à se parler d'amour,
 Et chacun d'eux cherchoit sa compagne fidelle,
 Pour bâtir de concert une maison nouvelle,
 Et pendant son travail tâchoit en cent façons
 De se ressouvenir de ses vieilles chansons :
 Quand le jaloux Tyrcis au bord d'une fontaine,
 En gardant son troupeau qui païssoit dans la plaine,
 Tristement appuyé sur le tronc d'un Ormeau,
 Mesloit sa voix mourante au murmure de l'eau,
 Et tout baigné de pleurs chantoit sur sa Musette,
 Les tourmens qu'il souffroit pour la perside Anette,
 Il expliquoit si bien sa constante amitié,
 Sa musette *Et* sa voix faisoient tant de pitié,
 Que l'eau mesme sensible en sortant de sa source,
 De peur d'oïr ses maux, precipitoit sa course,
 Et disoit en fuyant au rivage voisin,
 De l'amoureux Tyrcis le malheureux dessein.

208 AMITIEZ, AMOURS,

Vn rocher assez près surpris de sa souffrance,
 En estoit immobile, & gardoit le silence,
 Le Zephir en parloit aux arbres d'alentour,
 Et les arbres trembloient apprenans son amour.
 Son mouton le plus cher errant sans vouloir paistre,
 En bésant soupiroit de l'ennuy de son Maistre :
 Son Melampe à ses pieds en paroissoit transy,
 Et tout sembloit enfin partager son soucy,
 Pendant que ce Berger près du sage Tamire,
 Se plaignoit des soupçons qui causoient son martyre,
 Et dans l'acablement de sa triste douleur,
 Sentoit quelque relâche à décharger son cœur.
 Le vieillard l'écoutoit, & touché de sa plainte,
 S'efforçoit de guerir ses soupçons & sa crainte.

O vous pour qui j'écris, charmant couple de sœurs,
 Qui ne connoissez point l'Amour, ny ses douleurs,
 Qui sans sçavoir aimer sçavez vous rendre aimable,
 Soyez pour un Berger aujourd'huy pitoyables :
 Vous dont l'esprit est doux, poly, sçavant, & fin,
 Jeune & sage R. jeune & sage B.
 Quittez un peu vos Luts, écoutez sa Musette,
 Et plaignez les tourmens qu'il souffre pour Anette,
 Laissez pour quelque temps vos sçavantes chansons,
 Pour l'entendre chanter sa crainte & ses soupçons,
 Vous verrez de quel air son pauvre cœur soupire,
 Et de quel air aussi le console Tamire.

TYRCIS.

Arbres qui changez chaque année.
 Qui changez de couleurs, de feuilles & de fruits,
 Fleurs dont la vie est terminée
 A quelques jours & quelques nuits;
 Vous ruisseaux qui courez & qui changez sans cesse,
 Qui semblez à changer prendre un repos si doux,
 Le cœur leger de ma Maîtresse
 Est cent fois plus changeant que vous.

Vous



Vous qui jusqu'à la fin du monde,
 Malgré le changement serez ferme toujours,
 Rochers immobiles dans l'onde,
 Vieux bâtimens, superbes tours,
 Qui n'avez jamais pu tomber en décadence,
 Et qui sçavez braver le temps & sa rigueur,
 Vous avez tous de l'inconstance,
 Si l'on vous compare à mon cœur.



Mais hélas ! pour une inconstante,
 Mon cœur faut-il garder ta foy si constamment ?
 Ne dois-je pas changer d'Amante,
 Quand je la voy changer d'Amant ?
 Anette m'a quitté pour le Berger Sylvaandre,
 Je la puis bien quitter pour la Bergere Iris,
 Et quand elle aimera Menancre,
 Je pourray bien aimer Doris.



Oüy perfide je te veux suivre,
 Mon cœur comme le tien va changer chaque jour ;
 Mais juste Ciel, pourrois-je vivre,
 Sans estre ferme en mon amour !
 Non, je seray constant, quoy que tu sois volage ;
 Car enfin tost ou tard, ayant mis sous ta loy,
 Tous les Bergers de ce Village,
 Tu reviendras encore à moy,



Volage, n'as tu point de honte,
 Que le blond & le brun te donnent de l'ardeur,
 Et que le dernier qui t'en conte,
 Soit toujours le mieux dans ton cœur ?

210 A M I T I E Z , A M O U R S ,
Quel plaisir peux-tu prendre agreable infidelle,
A paroistre legere, & changer tous les jours ?
Ne vois-tu pas la Tourterelle,
Toujours constante en ses amours ?

T A M I R E.

Je te plains , cher Tyrcis , quand j'écoute ta plainte,
Mais quel est le tourment dont ton ame est atteinte ?
A toute heure , en tous lieux je te vois soupirer,
Et jamais ton amour ne fait que murmurer.
Dis-moy , quel est ton mal ? qu'est-ce qu'a fait
Anette ?

A-t'elle refuse de toy quelque boulette ?
Fait-elle à tes Rivaux sentir quelque douceur ?
Tu peux bien sans danger me decouvrir ton cœur.

T Y R C I S.

Si je me plains , hélas ! j'ay sujet de me plaindre,
Et ce n'est point un mal que je veuille vous feindre,
Puis qu'en vous faisant voir jusqu'au fond de mon
cœur,

Je cherche en vos conseils remede à ma douleur.

Vous sçavez , cher Tamire , avec tout le Village,
Depuis combien de temps je suis en esclavage,
Nos Brebis quatre fois ont donné des toisons,
Quatre fois le Soleil a changé nos saisons,
Depuis que je languis pour les beaux yeux d'Anette,
Et que je luy donnay la premiere boulette :
Elle n'avoit alors tout au plus que douze ans,
Et je crus que ses yeux seroient toujours constans
Car pendant seize mois son amour fut extrême,
Si je l'aimois alors , elle m'aimoit de même,
Si mes yeux desiroient la voir chaque moment,
Les siens avoient pour moy le même empressement,
Nos cœurs estoient serrez d'une commune chaîne,
Elle sentoit ma joye, & ie sentois sa peine,

Nous partagions ensemble & plaisirs & douleurs,
 Et nous portions toujours de semblables couleurs;
 Nos moutons comme nous jusqu'à la nuit venue,
 Se suivoient en tous lieux sans se perdre de vue,
 Ils sembloient devenus amoureux comme nous,
 Ils goûtoient à se voir des plaisirs aussi doux,
 On eust dit qu'ils tâchoient à le faire connaître,
 A moins que d'estre ensemble ils ne vouloient point
 paître,

Mesme alors qu'il falloit nous separer au soir,
 Ils sembloient comme nous estre au desespoir,
 Revenus au matin ils se faisoient caresse,
 Et montroient en sautant leur extrême allegresse;
 Les miens à ceux d'Anette alloient faire la cour,
 Ils sembloient les premiers leur donner le bon-jour.
 Lors ma Bergere & moy toujours cachez à l'ombre,
 Les gardions dans un Bois & solitaire & sombre,
 Où sans crainte du Loup nous disions cent chansons,
 Couchez nonchalamment sur de tendres gazons.
 Tous les échos voisins ravis de nous entendre,
 Repetoient nos chansons afin de les apprendre,
 Et cent fois redisoient aux Nymphes de ce Bois,
 Ce que leur avoit dit ma Musette & nos voix.
 Pour lors j'estois le seul qui possedoit Anette,
 Je l'aimois sans Rival, ma joye estoit parfaite,
 L'Amour ne me coûtoit ny larmes, ny soupirs,
 Et je n'avois encore goûté que des plaisirs.
 Mais, ô Dieu que depuis ma fortune est changée!
 Anette à vingt Bergers s'est depuis engagée,
 Elle a depuis aimé Celadon, Eurilas,
 Daphnis & Floridon, Silvandre, & Corilas,
 Lysis, Damon, Philandre, & le vieux Sylvanire,
 Et dix autres encor que j'ay honte de dire.

TAMIRE.

Je commence à connoître, Amy, que tous tes maux,
 Viennent de ton esprit plus que de tes Rivaux

212 AMITIEZ, AMOURS,

Oüy, ton esprit jaloux forge tout seul les armes
 Qui donnent à ton cœur de fréquentes alarmes.
 Les Bergers que tu dis, & qui font tes tourmens,
 Sont les Amis d'Anette, & non pas les Amans,
 Elle n'aime que toy dans le fond de son ame,
 Et son cœur brûle encore de sa première flamme;
 Alors que tu luy vois souffrir quelque Berger,
 Ne pense pas qu'elle ait le dessein de changer:
 Apprens, Tyrcis, apprens que ta crainte l'offence,
 De prendre pour Amour un peu de complaisance,
 Ayant fait un Amant, quoy, n'est-il plus permis,
 De faire quelquesfois de fideles Amis?
 L'Amour à l'Amitié nous rend-il insensibles?
 Et dans un mesme cœur sont-ils incompatibles?

TYRCIS.

Vous employez en vain vostre juste pitié,
 A vouloir m'abuser du beau nom d'amitié:
 Helas! si vous sçaviez tout ce qu'a fait Anette,
 Combien son cœur léger a changé d'Amourette,
 Et comment elle mesme aux Bergers fait la cour,
 Vous n'appelleriez pas amitié son amour.

TAMIRE.

Mais enfin, cher Tyrcis, qu'a donc fait cette Belle,
 Qui te rende certain qu'elle soit infidelle?

TYRCIS.

Vn jour qu'elle gardoit avec moy son troupeau,
 Le Berger Eurilas luy jetta son chapeau,
 Et fit cette action d'un air galand & tendre;
 Ma Bergere aussi-tost se baissa pour le prendre.
 Le rejeta soudain, & le fit sur ma foy,
 De la mesme façon qu'elle joue avec moy.
 Justes Dieux, qu'est-ce cy? dis-je alors en moy-même,
 Est-ce là mon Anette? Anette hélas! que j'aime?
 Est-ce là cet objet qui cause tous mes jeux,
 Et qui souffre d'un autre & les ris & les jeux?

TAMIRE.

Oüy, d'un juste soupçon ton ame fut saisie,
 Et ton cœur eût alors sujet de jalousie.
 Quoy, Berger insensé, tes jaloux sentimens?
 N'ont-ils eu jusqu'icy que de tels fondemens?

TYRCIS.

Vne autre fois Damon luy vint en ma presence
 Offrir une Brebis, qu'elle prit sans prudence,
 Qu'elle baisa cent fois, & flata de ses mains,
 Qu'elle orna de bouquets, d'œillets, & de jasmins,
 Et ne se souvint pas, l'ingrate, l'infidelle,
 Que chez moy j'en avois une beaucoup plus belle,
 Sœur d'un jeune mouton gay, mignon, & plaisant,
 Et que je destinois pour luy faire un present.
 Vn autre jour aussi sur l'écorce d'un Hêtre,
 L'apperceus certains traits que je sçeus bien cōnestre,
 Je vis, hélas! je vis les chiffres de Daphnis,
 Avecque ceux d'Anette, étroitement unis;
 Même pour mon mal-heur, je connus que ma Belle,
 Les avoit désigné de sa main infidelle,
 Et que tous deux sans doute au milieu des douceurs,
 De même que leurs noms avoient uny leurs cœurs,
 Vne autre fois encore aux nopces de Lysette,
 Avec tous les Bergers, je vis danser Anette,
 Avant qu'elle pensast au malheureux Tyrcis.
 Jugez, Amy, jugez, quels furent mes soucis,
 Combien d'un tel mépris mon cœur sentit l'outrage,
 Et combien à part moy je l'appelay volage,
 Mais quand dans cette danse un Berger fort coquet,
 Osa bien à mes yeux luy donner un bouquet,
 Et lors que Floridor releva sa guirlande,
 Ah, que je souffris bien une peine plus grande!
 Car avec plaisir elle receut leurs soins,
 Et j'eus de mon malheur cent Bergers pour témoins.

214 AMITIEZ, AMOURS,

Qui se disoient entr'eux, ou pensoient dans leur ame,
Qu'Anette méprisoit & Tyrcis & sa flâme,
Que c'estoit en public en faire un clair aveu,
Et qu'elle avoit sans doute éteint son premier feu.

Ce n'est pas tout, Tamire, une autre fois Anette,
Pendant que je disois un air sur ma Musette,
S'amusoit à chanter avec un vieux parent,
Quoy qu'il chantast alors un air tout different.
Je connus bien voyant ma chanson méprisée,
Qu'Anette commençoit à devenir rusée,
Et que son cœur léger vouloit adroitement,
Sous un reste d'amour cacher son changement:
Car malgré tant d'effets de son humeur legere,
Elle juroit toujours qu'elle estoit ma Bergere,
Que j'avois sans raison l'esprit inquiete,
Que je faisois outrage à sa fidelite:
Mesme pour m'abuser elle employoit des larmes.
Et s'excusoit enfin avec de si doux charmes,
Que toujours son adresse appaisoit mon courroux,
Et rendoit criminel mes sentimens jaloux.
Lors tout à fait confus, je disois en moy-mesme,
J'ay tort, elle est fidelle, oüy j'ay tort, elle m'aime:
Mais je connus bien-tost que j'estois abusé,
Et que le cœur d'Anette, infidele & rusé,
Feignoit d'estre en amour un cœur de tourterelle,
Quoy qu'il brûlast toujours d'une flâme nouvelle,
Jusques-là j'avois eü de legers soupçons,
Je n'avois jusques-là que de foibles raisons.
Mais écoutez cecy, raisonnable Tamire,
Et jugez si j'ay tort par ce que je vay dire.

L'autre jour j'estois seul sur le bord d'un ruisseau,
Anette me promit par un serment nouveau,
De ne me donner plus aucun sujet de plainte,
D'exempter mon amour de soupçons & de crainte,
De m'oster les moyens de douter de sa foy,
D'estre toujours constante, & de n'aimer que moy.
Cependant aussi-tost une étrange aventure,

Me fit voir qu'elle estoit infidelle & parjure;
 Ses sermens m'abusoient quād l'étrangleur de Loeps,
 Le grand chien de Sylvandre accourut devers nous,
 Les yeux étincelans, & la gueule beante;
 En le voyant venir, ma Bergere tremblante,
 Me demanda secours, & feignit d'avoir peur,
 Son teint en devint pâle, elle en fremit d'horreur,
 Dans tous les lieux voisins son cry se fit entendre;
 Mais je fus bien surpris en voulant la defendre,
 Que bien loin de la mordre, ou de la terrasser,
 Ce chien ne s'approcha que pour la carresser.
 Feignant d'estre pour lors de sa peur revenue,
 Elle ne manqua pas de flater à ma veüe,
 Ce superbe mastin, ce chien de mon Rival,
 Et de prendre à le voir un plaisir sans égal:
 Il aboyoit, sautoit, & courroit autour d'elle,
 Et tous ses petits jeux plaisoient à l'infidelle.
 Vous comprenez assez combien dans ce moment,
 Pour cette trahison j'eus de ressentiment.
 Helas, dis-je à part moy, l'étrange fourberie!
 Elle feint de trembler, & voyez je vous prie,
 Avec combien d'adresse elle cache son cœur,
 Et comment dans sa joye elle dit qu'elle a peur;
 Ce chien qu'elle chérit, me fait assez connaître;
 Que quand je n'y suis pas, elle chérit le Maistre:
 Car enfin, cher Tamire, avouez-le entre nous,
 Pouvois-je m'empescher de devenir jaloux?
 Faut-il pas que Sylvandre, & l'infidelle Anette,
 Soient fortement liez d'une Amitié secrette?
 Faut-il pas que souvent en quelque lieu secret,
 Elle ait fait des faveurs à ce Berger discret,
 Puis que ce chien fidelle a sçeu si bien m'apprendre,
 Que souvent il la voit avec l'heureux Sylvandre;
 Et cette peur d'ailleurs, cette grande terreur,
 Ne fut que pour cacher son amour par sa peur,
 Et pour me faire enfin chasser de sa presence,
 Le fidele témoin de sa lasche inconstance

TAMIRE.

Déjà depuis long-temps je t'écoute parler :
 Mais si tu veux, Tyrcis, que sans dissimuler,
 Je te parle à mon tour de ton injuste crainte,
 Et de tous les soupçons dont mon ame est atteinte.
 Je diray que ton mal, ta crainte, & tes soupçons,
 Serviroient à quelque autre à faire des chansons :
 Mais pour moy je te plains, hélas ! la jalousie
 Agite étrangement ta foible fantaisie.
 Par ce que tu m'as dit je connois clairement,
 Que presque sur un rien tu fais un fondement :
 Tout ce qui peut d'amour avoir quelque apparence,
 Le plus foible dehors de quelque complaisance,
 Blesse mortellement ton cœur trop delicat,
 Et ton amour le prend pour un pur attentat :
 Vn chagrin fort leger, une humeur inégale,
 Vn esprit qui languit, un teint qui devient pâle,
 Vn branlement de teste, un souris dérobé,
 Vn coup d'œil sans dessein sur un autre tombé,
 Tout cela dans ton ame a passé pour des crimes,
 Et fait croire à ton cœur tes soupçons legitimes.
 Vn jaloux en amour ne sçauroit estre heureux,
 Quand même il goûteroit les plaisirs amoureux,
 Il les goûte toujours accompagnez de crainte,
 Au milieu des faveurs il a sujet de plainte,
 Chacun est son Rival, tout luy fait embarras,
 Il croit voir clair par tout, & voit ce qui n'est pas,
 Il est pour son malheur le bourreau de soy-même,
 Il devient le tyran de la Belle qu'il aime,
 Il croit que tous les cœurs pour elle sont des vœux,
 Il voudroit chaque jour luy compter ses cheveux,
 Il voudroit penetrer jusqu'au fond de son ame,
 Croyant à tous momens qu'elle trahit sa flâme.
 Si sa Maistresse tâche à le desabuser,
 Si par mille douceurs elle veut l'appaiser,
 Comme il ne la croit pas fidelle ny sincere,

La douceur qui vient d'elle à son goût est amère
 De toutes ses faveurs il se fait du poison,
 Tout luy paroît suspect, Maistresse, Amis, Raison,
 Ce qui doit l'assurer luy donne de l'ombrage,
 Une crainte eternelle est toujours son partage,
 En tous lieux il paroît chagrin mal à propos,
 Et jamais son esprit ne goûte le repos.
 N'est-il pas vray, Tyrcis, que voila la peinture,
 Des tourmens eternels que ton esprit endure?
 Je t'en parle en sçavant, tout Berger que je suis,
 Tant de Bergers jaloux m'ont appris leurs ennuis,
 Et j'ay veu tant d'effets de cette frenaisie,
 Que je dois bien sçavoir quelle est la jalousie.
 J'ay blanchy, tu le sçais, en gardant des troupeaux,
 Mais toujours je la voy regner dans nos Hameaux.
 Lors que j'estois sensible aux charmes des Bergeres,
 Mon cœur en a senty des atteintes legeres,
 Mais l'ennuy de souffrir, mon âge, & ma raison,
 M'ont fourny de ce mal le vray contrepoison.
 J'ay connu que sa force est dans nostre foiblesse,
 Et que l'on n'en doit point accuser sa Maistresse.
 Puis que, mon cher Tyrcis, il cause ton tourment,
 Voicy comme tu peux en guerir aisement.
 Je t'ay dit qu'un jaloux met toute son étude,
 A rencontrer par tout sujet d'inquietude;
 Pratique le contraire, & tu seras heureux,
 Fais de tout en ton cœur des plaisirs amoureux
 Tout ce qui peut donner soupçon de ta Bergere,
 Tout ce qui peut le plus prouver qu'elle est legere
 Prend-le pour des effets de sa civilité,
 Et croy moins à ses yeux qu'à sa fidelité.
 Sois toujours en repos, certain de sa constance,
 Et ne te laisse point tromper à l'apparence,
 Jamais ne juge mal d'un souris, d'un regard;
 Ce sont de petits jeux où le cœur n'a point part;
 Ne la soupçonne point pour une bagatelle,
 Mets-toy bien dans l'esprit qu'elle a le cœur fidelle.

218 AMITIEZ, AMOURS,

*Et si quelque Berger près d'elle est enflâmé,
S'il te paroist Amant, ne le croy pas aimé,
Jamais n'aprofondis ses secretes pratiques;
Ne la tourmente point par des soins tiraniques,
Ne la voy pas toujours avec tant de clarté,
Souffre enfin qu'elle vive avecque liberté,
Prens toujours son party contre la calomnie,
Croy-toy toujours heureux, quelque chose qu'on
die,*

*Et lors tu m'avouïras estre heureux en effet,
Ton cœur sera tranquille, & ton plaisir parfait.
Ce furent les conseils que luy donna Tamire,
Tyrcis en ressentit adoucir son martyre,
Et ce discours sur luy fit un effort si doux,
Qu'il protesta dès-lors de n'estre plus jaloux.*

Fin du second Livre.



AMITIEZ, AMOVRS, ET

AMOVRETTES LIVRE TROISIEME.

A MADAME DE B. **

*L'Autheur ayant appris qu'elle avoit envie de la voir, luy en temoigne sa reconnoissance,
& luy fait son portrait.*

LETTRE I.



Q N m'a dit que vous aviez envie de me voir, & que vous demandiez avec empressement à tous ceux qui me cōnoissent, comment je suis bâty de corps & d'esprit. Sans mentir, Madame, veill dequoy rendre vain un hōme plus considerable que moy: mais je sçay cōment je dois interpreter vōtre curiosité. Il prend souvent fantaisie de voir des

Ours, des Elephans & d'autres bestes estrangeres, & c'est sans doute par cette raison que vous avez envie de me connoître. Quoy qu'il en soit, il vous faut faire passer cette envie. Je ne suis point chiche de ma marchandise; telle qu'elle est, Madame, je seray ravy de l'aller étaler devant vous. Comme je suis nouveau venu en cette Ville, & que je ne demeure gueres en chaque lieu sans y faire quelque amitié, je seray bien-aise d'aller voir si je vous accomode, & de vous donner la préférence de mon cœur, en cas qu'il vous plaise. Si bien que quand vostre Amy Monsieur de.... devroit passer pour un meneur d'Ours, il faut qu'il me mene chez vous. C'est là qu'en cōtentât vostre curiosité, je contenteray aussi la mienne. C'est là que je pretens regaler mes yeux & mes oreilles d'un plaisir qu'ils me demandent depuis que je suis en cette Ville. Cependant comme vostre Amy vous veut faire une malice, & vous mener trois Estrangers ensemble, sans vous en dire le nom, pour voir si vous me connoîtrez, comme vous vous en estes vantée, sur le portrait que l'on vous a fait de moy, je veux par avance vous rendre un bon office, afin que vous ne soyez point embarrassée, & que la malice de Monsieur de.... n'ait aucun succès. Sur tout ce qu'on vous a dit de ma figure & de mon air, il vous sera facile de vous méprendre: mais quand je vous auray fait moy-mesme mon portrait, jamais il ne vous arrivera de me méconnoître. Je suis un gros garçon d'une taille raisonnable, c'est à dire honnestement large & quarrée. J'ay un peu la mine Flamande; car à voir mon visage, on croiroit presque que toute ma vie j'ay esté nourry de lait, de beurre & de fromage. Pour ma physionomie, on juge d'abord sans estre bien fin, que mon humeur est assez gaye; que j'ayme mieux un jour de joye, qu'une année de tristesse, & qu'au

reste je suis un bon gros garçon, qui suis bon, parce que je n'ay pas l'esprit d'estre mauvais, qui ne demande qu'amour & simplesses, & à qui il est bien aisé d'en faire accroire. Voila, Madame, un portrait en racourcy, qui me ressemble comme deux gouttes d'eau. Apres l'avoir veu, ne craignez pas de vous méprendre, & préparez-vous de bonne heure à bien rire du mauvais succès de celuy qui pretend vous embarrasser.

A LA MESME.

Il luy fait sçavoir le desordre qu'a causé dans son esprit la visite qu'il luy a rendue.

LETTRE II.

Juste Dieu, Madame, que vostre compagnie, est dangereuse! Hé quoy! quand on y a esté pendant quelques momens, on ne peut s'empêcher de penser en vous, & vous avez un charme dont le poison agit si subtilement, qu'il ne faut vous voir que deux ou trois heures, pour en tenir tout le reste de sa vie. Serieusement, Madame, je ne l'eusse pas crû avânt que de vous avoir veüe, & je ne le croyois pas encore pendant que je vous voyois. Quelque agreable que vous me parussiez, je m'imaginois que quand je ne ferois plus en vostre compagnie, vous ne seriez plus en mon esprit, selon la loüable coûtume dont j'avois fait profession toute ma vie. Ce n'est pas qu'estant à vostre parloir, je ne vous promisse merveilles, & je m'en souviens assez: mais pour vous dire vray, je me promettois à même temps de ne vous tenir pas ma parole. Toutes-fois je sens bien que je la tiens en dépit de moy, & que vous m'allez rendre constant malgré l'incom-

modité ordinaire de la constance. Il faut pourtant vous avouer que je fais tous mes efforts, pour empêcher cette opiniastre vertu de prendre racine dans mon cœur; car je sçay assez les chagrins qui l'accompagnent: mais je crains bien de n'en estre pas le maistre, & de devenir vertueux par force. Je le suis déjà jusques au scrupule. J'en ay un depuis que je vous ay veüe, qui m'a bien embarrassé. Dites-moy, Madame, le Pape qui defendit aux hommes d'entrer dans les Convents des filles, le defendit-il aussi à leurs esprits? Si cela est, le mien a encouru mille excommunications, car il n'est point de moment qu'il n'aille dans vostre chambre, & qu'il ne vous suive pas à pas dans tous les recoins de vostre maison. Je ne doute point que vous ne vous en foyez apperceuë: car c'est un esprit badin qui prends plaisir à inquieter les gens, & qui fait sans doute du bruit la nuit dans vostre chambre alors que vous dormez. Il m'a dit mesme qu'il estoit resolu de ne vous dōner ny paix ny trêve, & de vous inquieter eternellement pendant que vous m'inquieteriez; mais ne vous alarmez pas, il vous sera facile de l'appaiser. Pour peu qu'il vous trouve traittable, il traittera avec vous, & je m'engage qu'il en passera par la douceur. Mandez-moy, Madame, quand il vous plaira, que j'aille à vostre Parloir faire avec vous cét accommodement.

A L A M E S M E.

*Il tâche de l'appaiser, & luy fait une
historiette.*

L E T T R E III.

MAle peste que vous estes en colere, & que vous sçavez bien gronder quand vous vous

en meslez! Hé quoy, Madame, est ce un si grand mal de vous avoir dit que mon esprit me quittoit pour vous aller voir, & pour vous suivre dans tous les recoins de vostre enclos? Pour moy je ne voy pas que cela vous puisse si fort offenser. Si vous n'en croyez rien, pourquoy vous en mettre en colere? Et s'il est vray que ce diable d'esprit vous aille inquieter, prenez vous en à luy, & non pas à moy qui n'en suis plus le maistre: car aussi bien depuis qu'il a pris le chemin de chez vous, il revient si peu chez moy, que je n'ay pas le temps de le corriger de ses emportemens. Au reste cette aventure n'est pas sans exemple, ny si nouvelle que vous vous l'imaginez. Si vous aviez leu Pline, il vous auroit appris, que l'ame d'un certain Hermotime quittoit son corps quand il luy en prenoit fantaisie, afin d'aller plus commodement par tout où il luy plaisoit; & puis quand la fantaisie luy reprenoit, elle revenoit dans sa demeure naturelle, & faisoit dire à Hermotime tout ce qu'elle avoit veu de beau & de remarquable pendant son absence. Cette façon de voyager estoit commode, on faisoit beaucoup de chemin sans se lasser, & sans estre exposé aux incommoditez ordinaires qu'on souffre dans les voyages. Mais, Madame, la difference qu'il y a entre Hermotime & moy, c'est que pendant l'absence de l'ame, le corps d'Hermotime estoit froid & sans mouvement, & pour le mien il ne laisse pas de rire, de boire, de manger, & de danser, pendant que mon esprit est occupé auprès de vous. Et en cela vous voyez que le miracle que vous faites, est bien plus considerable que le prodige que Pline rapporte.



A LA MESME.

En luy envoyant le Sonnet intitulé l'Avorton, qui commence, Toy qui meurs avant, &c.

LETTRE IV.

VOicy l'Avorton que je vous avois promis. C'est un enfât dont le sort a esté déplorable, & à qui l'honneur a cousté bien cher: mais quelque mal heureux qu'il soit, je ne le puis plaindre. Sa mort toute étrange qu'elle est, m'a donné trop de plaisir, pour me donner du chagrin; & sans mentir j'aurois regret qu'il fût mort autrement. Sa mère m'a obligé de le faire perir ainsi, puis qu'elle a fourny matiere à une piece si belle & si forte. Les Poëtes delicats ont peine à souffrir qu'on l'appelle Sonnet, parce que l'Autheur a un peu sauté par dessus leurs regles; mais tous les honnestes gens le luy pardonnent. Il vaut bien mieux que la seconde strophe ne rime pas avec la premiere, & que tous les Vers ne soient pas Alexandrins, que d'avoir étouffé de si belles pensées sous la contrainte d'une Poësie si severe. Bien souvent le sens est pauvre, quand on affecte de faire des rimes si riches; & ceux qui s'assujettissent à cette rigueur, des honorent Apollon, puis qu'ils veulent faire passer pour Tyran un Dieu si doux & si commode. D'ailleurs, Madame, c'est un Avorton, & en cette qualité il ne doit pas estre composé de parties regulieres. Enfin, que ce soit un Sonnet, un Madrigal, ou une Epigramme, c'est toujours une fort belle piece, & je vous l'envoie, puis que vous me l'avez ordonné. Il est vray que je vous l'envoie avec quelque sorte de repugnance, m'imaginant

que de vous envoyer un Avorton pour la premiere marque de mon amitié, c'est vous faire un assez mauvais present. Je crains mesme que cela ne nous soit de mauvais augure: mais enfin vous l'avez voulu, & vous avez trouvé cet enfant mort-né assez beau pour meriter vos caresses. Je viens de penser, Madame, que ce present n'est pas sans mystere. Je trouve entre nous quelque chose d'assez semblable. Nostre connoissance ne commence qu'à naître, & ma liberté commence à mourir. Cecy n'a-t'il pas quelque chose de commun avec l'Avorton? Dites-en vostre pensée, la liberté que vous m'avez donnée de vous voir, changée d'abord dans la necessité de vous aimer, n'est-ce pas une liberté morte-née? Pour moy, Madame, je luy donne ce nom; & pour vous, vous le devez confirmer, puis qu'il explique si bien ce que vous avez fait dans mon esprit dès ma premiere visite.



A MADAME L.P. D.V. D.C.

Il luy témoigne la joye qu'il a de l'amitié avec laquelle ils commencent à vivre ensemble, & la supplie d'empescher que l'Amour ne s'y mesle.

LETTRE V.

POurveu que l'Amour ne vienne point troubler nostre amitié, il y a apparence, Madame, que nous nous aimerons long-temps. J'y voy toutes les dispositions necessaires. Vous m'avez assuré que vous aviez trouvé en moy cet esprit commode, que vous cherchiez depuis si long-temps; & moy je vous puis jurer, ou que je me trompe fort, ou que

226 AMITIEZ, AMOURS,

vous estes aussi la personne que je cherchois dans le monde. Vous estes bien faite autant qu'on le peut estre; vous avez l'ame bonne & genereuse, & l'esprit le plus éclairé que j'aye connu parmy les personnes de vostre sexe. Voila justement ce qui peut affermir nostre amitié. Les Belles surprennent bien quelquefois mes sens; mais quand je n'y trouve point d'esprit, la surprise ne dure pas long-temps, & je reviens bien tost à moy-mesme. Les spirituelles & les sçavantes ne manquent gueres aussi de me gagner d'abord : mais quand je reconnois que les vertus intellectuelles ne sont pas accompagnées des morales, je m'en éloigne incontinent, & les estime tres-dangereuses. Mais ayant trouvé en vous une personne bien-faite, bonne & spirituelle tout ensemble, vous m'avez attaché d'une maniere à me tenir tout le temps de ma vie. Nous allons faire la plus belle amitié du monde; vostre vertu va reformer mes mœurs, & vostre science m'instruire de cent choses que j'ignore. En verité je vous regarde presentement comme mon maistre; & puis que vous le voulez bien, je n'auray plus aucun doute sur lequel je ne vous consulte, ny ne feray plus aucun ouvrage d'esprit, que je n'expose à vostre critique. Dieu veuille, Madame, que l'Amour ne se mesle point de la partie, & ne vienne point troubler nostre tranquillité. C'est un petit démon que j'apprehende. Il ne souffre gueres que deux personnes de nostre âge s'aiment long-temps, sans qu'il entre dans leur commerce. L'Amitié & luy sont en bonne intelligence. C'est une Sœur sous le masque de laquelle il se cache assez souvent, pour entrer en des lieux où jamais il ne seroit receu, s'il n'estoit déguisé; & quand une fois il y est logé, il est bien fin qui le déloge. Prenons garde à ses ruses, Madame, évitons ses fourberies: mais hélas! cette pre-

caution n'est nécessaire que pour moy. Il ne sçait point le chemin de vostre cœur; mais pour le mié, il y a esté si souvent, qu'il en connoist les plus secrètes avenues. Ce petit Lutin y entre de tous costez. Pour luy il n'y a point de porte fermée; & quâd je les luy fermeroïs, elles sont si foibles, qu'il les rompt au premier effort. De grace, Madame, apprenez-moy à luy résister, & faites en sorte, s'il vous plaist, d'estre toujours mon Maistre, & de ne devenir jamais ma Maistresse.

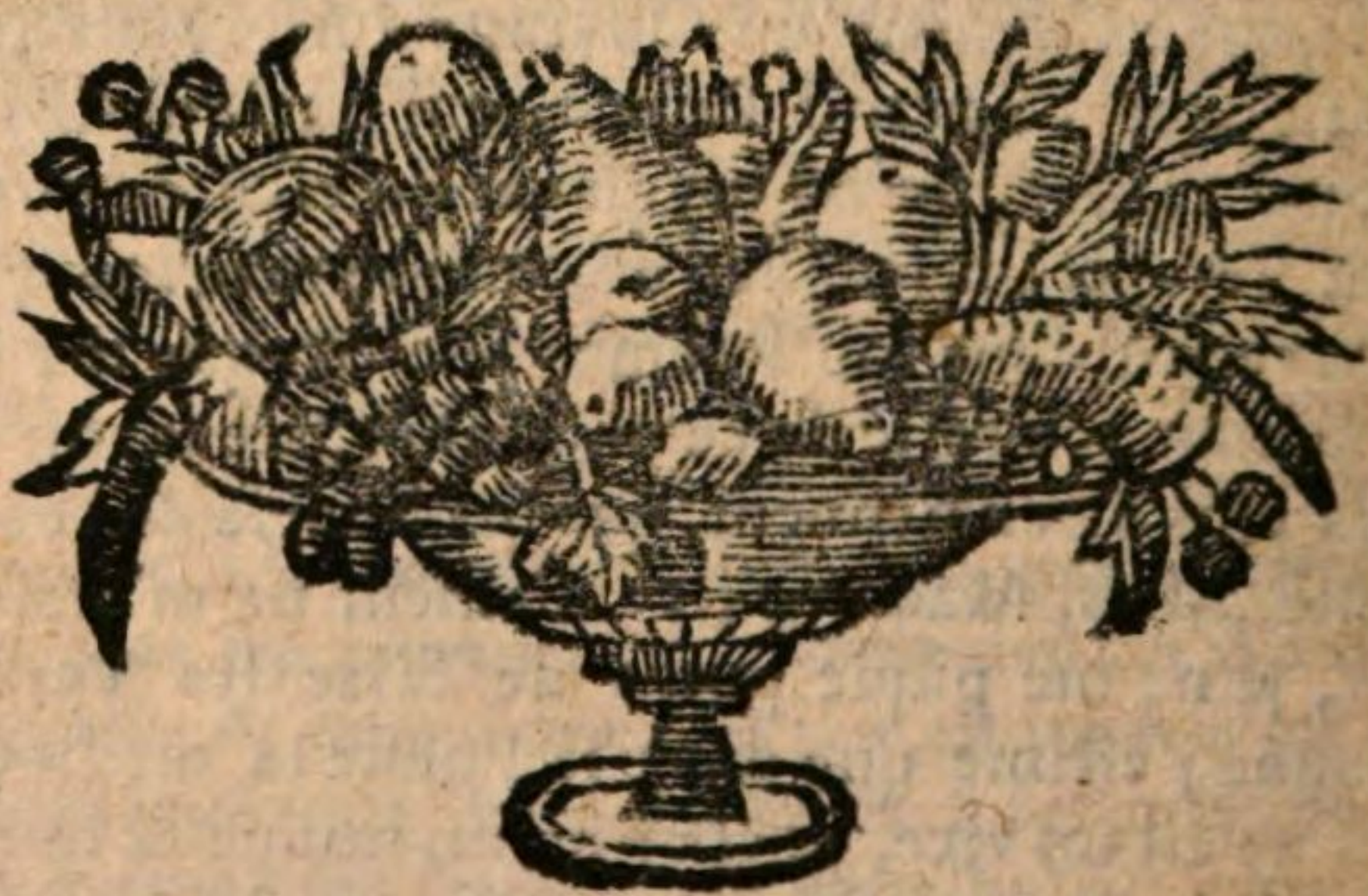
A LA MESME.

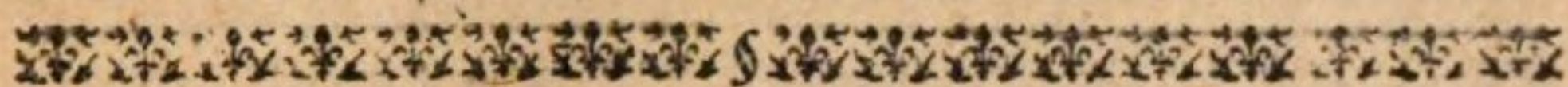
Il luy apprend les sentimens qu'il a touchant la Poésie, & luy envoie le Sonnet qui suit.

LETTRE VI.

JE vous le dis hier, & vous le repete aujourd'huy, que la Poésie n'est du tout point de mō mestier. Jamais je ne fais de Vers, il est vray que quelques-fois il m'en échappe; mais je vous proteste que quand j'y fais effort, je ne fais rien que de foible. Si je faisois le mesme traité que l'ancien Poëte Chœrille, qui en dédiant un Ouvrage à Alexandre, consentit avec ce grand Prince, qui quelquesfois aimoit à railler, qu'on luy payât un escu de chaque bon Vers, & un soufflet de chaque mauvais qui se trouveroit dans son Poëme; je croy que ma jouë aussi bien que celle de ce miserable, recevroit cent fois plus de chastiment, que ma bourse de récompense. Mais, Madame, ce malheur ne m'arrivera pas, je ne me pique point de faire des Vers; & comme j'estime que dans la Poésie la mediocrité mesme est un vice, je croy qu'un honneste homme n'en doit jamais faire profession, s'il ne se sent

228 AMITIEZ, AMOURS,
d'une force à pouvoir égaler les plus illustres de ce
Mestier. Cela n'empesche pourtant pas que cha-
cun n'en puisse faire pour son usage. Un galant
homme qui est amoureux, ne doit pas aller solli-
citer son Amy de luy faire un Sonnet pour sa
Philis. Il est bon d'avoir chez soy une petite Muse
domestique, qui fasse des Vers de ménage quand
on en a besoin. Les femmes mesmes de qualité
prennent plaisir à filer chez elles la toille qu'elles
dépensent à la maison, & la croient de meilleur
usage que celle qu'on prend chez le Marchand.
Voila, Madame, une comparaizon un peu tirée de
loin, mais n'importe, elle explique assez bien mon
sentiment en matiere de Poësie, car tout de bon je
m'imagine que les Vers que je fais ainsi pour le
ménage, produisent un meilleur effet que ceux que
je pourrois avoir empruntés d'ailleurs. Le Sonnet
que je vous dis hier, & que vous m'avez demandé
si instamment, n'est il pas un témoignage de
cette verité? Vous sçavez qu'il a esté bien receu
de vostre belle voisine, & que ce petit Ouvrage de
ma façon luy a plû davantage que quatre Recueils
de Poësie, dont je luy avois fait present. Le voicy
tel qu'il est.





SONNET.

Tout le monde, Philis, me dit que je vous aime,
Malgré moy mon amour se fait connoistre à
tous,

Déjà tous les causeurs ne parlent que de nous,
On vous le dit tout haut, on me le dit de même.



Voyant mes yeux battus, & mon visage blême,
On connoist que mon cœur est blessé de vos coups,
Chacun me voit trembler en m'approchant de vous,
Chacun remarque enfin que mon mal est extrême.



Cruelle cependant vous ne permettez pas,
Que e vous fasse voir l'effet de vos appas,
Vous défendez toujours que mon amour s'explique.



Vous entrez en courroux, lors que j'en veux parler;
Pourquoy cacher mon mal? pourquoy dissimuler?
Doit-on faire un secret d'une chose publique?

L'aimable Voisine m'a dit que si nous estions au
temps, où l'on paya un Sonnet dix mille francs, le
mien auroit bien pû valoir dix deniers. Cette rail-
lerie ne me piqua point, elle l'a dit d'un air obli-
geant, & je luy témoignay que puis que mon Son-
net luy avoit plû, il avoit esté payé plus qu'il ne
valoit, & plus aussi que celui qui fut payé dix mil-
le francs.

A LA MESME.

Pour la remercier d'une bourse en broderie.

LETTRE VII.

J'Ay receu de vous ce que je demandois à la Fortune depuis long-temps. Vous m'avez donné une bourse qui regorge l'or & l'argent de tous costez. Sans mentir je ne connois point d'ambition qui n'en fût satisfaite ; & je m'imagine que Crœsus , le plus riche & le plus liberal de tous les hommes, ne faisoit point de presens plus beaux ny plus magnifiques. Enfin , Madame, graces à vôtre bourse , voila mon avarice assouvie, enfin me voila riche pour le reste de mes jours. Il me semble vous voir rire icy de mon remerciement , & vous entendre dire , que je ne suis pas assez duppe , pour avoir de tels sentimens d'une bourse vuide, où l'or & l'argent ne sont qu'en broderie. Mais tout de bon, Madame, vous me devez croire, la bourse de Fortunatus ne m'auroit pas tant satisfait que la vôtre ; & je vous jure que tout l'or & l'argent d'Espagne, n'ont point pour moy les charmes de celuy qui brille en vôtre Ouvrage. Mon avarice n'a pas le mesme objet que celle des autres hommes. J'aime les richesses ; mais ce sont les richesses de l'esprit, sur lesquelles la Fortune n'a jamais eu de pouvoir. Vôtre bourse est destinée à enfermer un trésor de cette nature , c'est à dire, Madame , dix ou douze Billets que j'ay de vous , qui vallent plus selon moy, que tout ce qui sort des mines du Perou. C'est l'usage où j'emploiray vôtre beau present, & c'est là où je croiray avoir toutes mes perles & tous mes diamans. Mais , Madame , à quoy pensez-

vous, de me demander pour le payement de vostre Ouvrage, les Vers que la maladie & la guerison d'Iris m'ont fait faire? Cela s'appelle demander du cuivre pour de l'or: mais puis que vous le voulez, & que je ne vous puis payer d'autre chose, vous aurez du moins cette satisfaction. Je croy vous avoir dit quelle estoit cette Iris, & combien l'Amour eût perdu, si elle fut morte de sa maladie.



L'AMOUR INTERESSE', POVR IRIS MALADE.

MADRIGAL,

Un peu trop long, mais qu'importe pourveu
qu'il vous plaise.

H *Eureux qui peut toujours avoir l'Amour propice,
Iris a ce bon-heur au plus fort de son mal.
Ce Dieu luy sert de garde, & d'un soin sans égal,
Toujours près de son lit luy rend quelque service,
Il luy fait prendre ses bouillons;
Veut-elle se lever, s'asseoir dans une chaise,
Il luy donne ses cottillons,
La conduit par le bras, & la met à son aise;
Il l'excite à manger, il reveille son goust,
En luy faisant quelque ragoust.
Il attise son feu, le soufflant il soupire,
Quelquesfois il luy fait quelque conte pour rire.
Si la fièvre la prend, il fait chauffer son lit,
Et sans l'abandonner ny le jour, ny la nuit,
Dans le froid il la couvre, en l'ardeur la fait boire.
A peine enfin sçauroit-on croire,*

232 AMITIEZ, AMOURS,
Combien est grand le soin qu'il prend & qu'il a
pris,

Pour soulager la belle Iris.

Si vous luy demandez quelle raison l'oblige,
A se charger d'un soin qui l'abat & l'afflige,
Il répond franchement, ma foy, c'est l'intérest,
Iris se portant mal je fais mal mes affaires,
Sa beauté, ses appas, me sont si nécessaires,
Que si son mal cruel la laissoit comme elle est,
Mon flambeau s'éteindroit, mes traits perdroient
leur force,

Et les cœurs trouveroient mes douceurs sans amorces;
Jugez donc si je dois, ou si je ne dois pas,
Faire en sorte qu'Iris recouvre ses appas?



L'AMOUR



L'AMOUR
RECONNOISSANT.
POUR IRIS MALADE.
SONNET.

O Dieux quel changement ! Iris , où sont vos
charmes,
Et que sont devenus tant d'aimables traits ?
Quoy ! l'Amour près de vous a perdu tous ses traits,
Et cet enfant si guay verse un torrent de larmes ?



Il n'a plus son flambeau , son carquois , ny ses
armes ,
On ne peut plus de luy faire de beaux portraits,
Il est maigre, il est pâle , & ses yeux font des traits,
Qui font voir que son cœur sent d'étranges alarmes.



Surpris de voir ce Dieu , triste , morne , abbattu,
Je luy demande, Amour, dis-moy, mon fils, qu'as-tu ?
Ah ! regardez Iris , répond-il , & sousspire.



Sa santé m'a rendu des services si beaux.
Pour marquer ma puissance, & croistre mon empire,
Qu'il est juste aujourd'huy de partager ses maux.

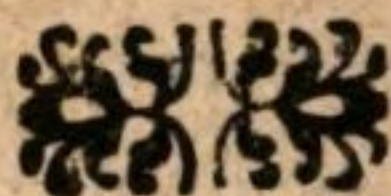
234 AMITIEZ, AMOURS,

L'AMOUR GUERY,

SONNET

SVR LA GVERISON D'IRIS.

L'*Amour qui depuis peu languissoit près de
vous,
Nous paroist à present avoir meilleur visage,
Après tant de langueur il a repris courage,
Et l'on diroit qu'il veut s'en venger dessus nous.*



*Nous le voyons s'armer, & nous en tremblons tous,
Il reprend son carquois, & tout son équipage;
Mais, Iris, qu'ay-je fait pour émouvoir sa rage?
Je le voy dans vos yeux qui me tire cent coups.*



*Sa colere pourtant a pour moy mille charmes
Dieux ! qu'il me fait plaisir de reprendre ses armes!
C'est une marque, Iris, de vostre guerison.*



*Mais dequoy, malheureux, ay-je l'ame ravie?
Helas ! dans mon transport que j'ay peu de raison,
Puis que vostre santé me doit coûter la vie,*



A LA MESME.

*Il raille deux Pedans qu'il avoit trouvez
chez elle.*

LETTRE VIII.

IL est vray, Madame, que je fus hier un peu licentieux dans ma conversation, & que je me laissay trop emporter au plaisir de la raillerie. Mais quoy, ne peut-on pas rire quelquesfois quand on trouve des sujets ridicules? Ne sçavez vous pas que j'ay condanné souvent en vostre compagnie l'humeur d'Heraclite, qui s'affligeoit de toutes les choses du monde; & que j'ay toujours loüé hautement celle de Democrite, qui estoit un bon compagnon rieur de profession, & qui par tout trouvoit sujet de se divertir? Puis que vous m'avez avoüé vous mesme, que la conversation des deux Moines qui vous allerent voir, estoit une riche matiere de divertissement, pourquoy vouliez-vous que je laissasse la matiere inutile, & que je ne tirasse pas du plaisir de deux Pedans si capables d'en donner à un honneste homme? En conscience vous avez tort de vous en scandaliser. La Sagesse ne cesse pas d'estre Sagesse, pour estre quelquesfois moins serieuse. J'ay leu en quelque endroit, que les Sages de Grece avec toute leur gravité, se plaisoient quelquesfois à écouter les bouffonneries d'Aristophane. C'est trop estre sage, Madame, que de vouloir estre sage plus que tous les sept Sages ensemble. Il ne falloit pas me quereller si fort, ny me reprocher si aigrement la qualité du railleur, & de ceux qui furent raillez. Senèque,

236 A MITIEZ, AMOURS,

tant d'estime, & qui faisoit plus le prude que moy, n'a-il pas raillé adroitement l'Empereur Claude, qui estoit plus grand Seigneur que vos deux Docteurs? L'exemple d'un si grand homme ne peut pas estre une petite raison. Apres avoir veu rire Senecque d'un Prince de cette importance, vous me pardonneriez sans doute d'avoir un peu ry des deux personnes les plus ridicules du monde. Et d'ailleurs le risible estant presque aussi naturel à l'homme que le raisonnable, au défaut de l'un, ne peut-on pas se servir de l'autre? puis qu'au sentiment de vos Docteurs, je ne sçavois pas raisonner, & que consequemment j'estois une beste, du moins falloit-il leur faire voir que je sçavois fort bien rire, & leur prouver par là mon humanité.

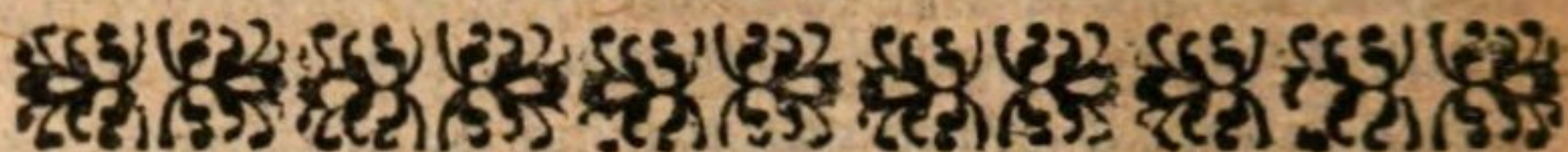
A LA MESME.

Contre un grand Parleur.

LETTRE IX.

O Dieu, Madame, l'incommode homme, que ce bel Esprit que vous m'aviez tant vanté! Avoüez qu'on vous avoit bien trompée, quand on vous en avoit dit tant de merveilles. Jamais personne n'a eu un si étrange flux de paroles, quand on dit un mot en sa compagnie, il s' imagine qu'on entreprend sur ses droits, & qu'il n'y a que luy seul au monde à qui il soit permis de parler. Il a tout veu, il a tout fait, il sçait tout; & si nous l'en croyons, il luy est arrivé plus d'aventures, qu'à tous les Heros des Romans qui ont esté faits depuis Theagene & Chariclée. Plût à Dieu qu'un certain Docteur que vous cōnoissez, fût avec

ce galant homme pour trois heures seulement ; je veux mourir, s'ils ne se batoient à qui auroit le bureau. Estant si grand parleur, je ne m'estonne pas qu'il luy échape tant de sottises & de menfonges. Pendant deux heures que nous fûmes ensemble, eussiez-vous pû compter le nombre des unes & des autres? Mais sur tout en matiere de Livres, dequoy ne se vante-t'il point, cet homme qui a leu l'histoire de Tacite en deux jours, & celle de Tite-Live en quatre nuits? Il a raison de dire qu'il devore les Livres, c'est sans doute ce qui l'empesche de les digerer, & ce qui fait que son esprit en retire si peu de nourriture. Il est vray qu'il cite à tous momens, & que dans sa teste il y a une étrange confusion d'histoires de toutes sortes de Païs & de toutes sortes de Regnes: Mais, mon Dieu, que toute la science est éloignée de la maniere dont il faut sçavoir, & qu'il luy seroit bien plus avantageux d'estre un honneste ignorant, qu'un sçavant si incommode. Vous remarquâtes, Madame, la peine qu'il se donnoit à faire de meschantes illusions, & à dire de basses équivoques. Il n'en laisse pas échaper une, il est continuellement en sentinelle, pour surprendre une pointe au passage, & lors qu'il en vient à bout, vous pristes garde de quelle maniere il rit, & combien on le chagrine, si on ne rit pas aussi fort que luy. Quand j'eusse eu envie de devenir sçavant, voila justement l'homme qu'il me falloit pour m'en dégoûter, & pour me faire aimer mon ignorance. Je vous avouë que sa conversation me donna tant d'ennuy, que la douceur de la vostre ne fut pas capable de soulager mon chagrin. Pardonnez-moy si je vous le dis, il vous laissa parler si peu, que cet aveu ne doit pas vous offenser.



A LA MESME.

Contre un autre grand Parleur.

L E T T R E X.

N'Estoit-ce pas assez de mon premier martyre, sans y en ajouter un second? Avez-vous resolu de me faire accabler de tous les grands parleurs de la Province. Je vous assure que si vous me contraignez d'estre d'une troisième conversation aussi incommode que les deux dernieres, j'abandonne pour le reste de mes jours tout le plaisir de la vostre. Je n'estois pas encore remis du bruit dont vostre sçavant m'avoit étourdy; la blessure qu'il avoit fait en ma pauvre teste, estoit encore toute fraische, & cependant vous me faites blesser de nouveau, & plus cruellement que la premiere fois. Je pardonne presentement au sçavant qui nous avoit étourdis à force d'histoires & d'équivoques: mais commēt voulez-vous que je pardonne à vostre ieune évaporé, qui n'a pas le moindre rayon d'esprit ny de science, & qui pourtant fait plus de bruit, que douze Docteurs, comme celuy dont je me plaignois? Helas! que ce qu'on appelle le sens commun, est mal appelé de ce nom? Il devroit biē plutôt être appelé le sens rare, puis qu'il se voit si rarement des personnes qui en soiēt bien partagées. Mais à propos, Madame, je vous trouve bien bōne de me quereller dans vōtre Billet, de ce que je demeuray muet dans cette conversation. Je devois, me dites-vous, prendre le party de la verité contre ce jeune éventé, qui la mal-traitta si fort en parlant d'Histoire & de Morale. Mais à quoy vou-

liez-vous que je m'exposasse ? Suis-je payé pour détromper ce galant homme ? Et d'ailleurs , de l'humeur dont il est, m'eust-il sçeu bon gré, si je l'avois entrepris ? Il aime ses erreurs avec trop de passion , & ie croy qu'il seroit plus aisé de le dépouiller de sa peau , que de ses opinions. Il vaudroit mieux s'opposer à un torrent qui se precipiteroit d'une montagne , qu'aux sentimens d'un homme si vehement & si emporté. Tous ces grands parleurs n'ont ordinairement point d'oreilles ; ou s'ils en ont, ils font profession de ne s'en point servir. Pour moy ie conseilleray toute ma vie à tout homme de bien , de ne s'embarasser jamais en semblable compagnie, à moins qu'il soit sourd, ou qu'il luy prenne fantaisie de l'estre.

A LA MESME.

Il luy envoie le Sonnet qui suit.

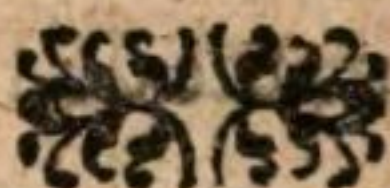
LETTRE XI.

JE vous fis hier l'histoire du petit Boheme , qui estoit si joly , & qui persecuta si fort Mademoiselle de L... Vous m'avoüastes qu'elle estoit facétieuse , & que vous ne trouviez rien de si plaisant que le chagrin avec lequel cette belle fille querella cet enfant, parce qu'il l'appelloit sa Maman , & la constance du petit gueux à l'appeler toujours de ce nom malgré ses menaces. En resvant cette nuit à cette aventure , j'ay metamorphosé le petit Boheme en Cupidon , & enfin j'en ay fait un Sonnet que j'ay envoyé à cette belle Marastre, & dont j'ay crû vous devoir faire part , aussi bien que de l'histoire. Je me suis mis à la teste qu'il ne vous déplairoit pas, vous me ferez la grace de me mander si j'ay eu raison.

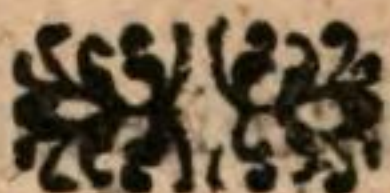


SONNET.

Hier l'Amour chez Philis se glissant parmy
 nous,
 Vit Iris qui toujourns le fuit avec adresse;
 Lors tout remply de joye, il court, il fend la presse,
 L'embrasse, Et dit, Maman, pourquoy me fuyez
 vous?



Iris le repoussant, luy répond en courroux,
 Venus est ta Maman, porte luy ta tendresse,
 Mais sans se rebuter, l'Amour luy fait caresse,
 L'appelle sa Maman, Et serre ses genoux.



Elle parut alors interdite Et confuse,
 Et son esprit resueur meditoit quelque excuse,
 Mais nous luy dismes tous, ne vous defendez plus.



Oüy, vous estes sa mere, il sçait bien vous con-
 naistre,
 Vne fois seulement il nàquit de Venus,
 Et vous l'avez Iris plus de cent fois fait naistre.



A LA MESME.

*Il luy dit ses sentimens sur trois Sonnets faits
par M. D. B.*

LETTRE XII.

EN sortant hier de chez vous, je persecutay si fort Monsieur de B... qu'il me donna les trois Sonnets qu'il avoit recités en vostre presence, & que nous avions tant admirez. Mais, Madame, oseray-je vous le dire? Depuis que je les ay écrits, je ne les trouve plus si beaux. L'air dont cet illustre débauché nous les debita, y ajoûtoit tant de force & d'agrément, qu'il estoit difficile de ne se laisser pas emporter à l'harmonie du son, & à la nouveauté des pensées. Mais depuis que je les ay veus sur le papier, dépouillez de ces deux avantages, & ornez de leur seule beauté, dans les mesmes Vers & dans les mêmes pensées, je n'y ay plus trouvé les mesmes appas ny la mesme délicatesse. Je m'imaginer que la copie que je vous envoie vous donnera les mesmes sentimens, & qu'elle vous fera repentir de votre admiration, & de l'excès de vos loüanges. Il faut avoüer, Madame, que la parole & la nouveauté sont de veritables trompeuses, & que tout leur éclat n'est le plus souvêt que fourberie & imposture. La parole d'un homme qui recite bien, se glisse je ne sçay comment dans nostre esprit, le surprend par son harmonie, & l'emporte sans qu'il ait le temps de se reconnoistre. La nouveauté est encore plus adroite; elle prend nostre ame par son foible; elle y entre par un endroit dont elle n'avoit point de soupçon; & ce qu'il y a de plus étrange,

c'est que nostre ame est ravie de cette surprise, & qu'elle sçait bon gré qu'on entre chez elle par une porte qui n'avoit point esté ouverte. Elle trouve d'abord des charmes en cette fourbe : mais quand la fourbe est connue, bien souvent elle la méprise, & s'étonne de s'estre étonnée de si peu de chose. En cela, Madame, le plaisir a quelque rapport avec la douleur. Quand nous recevons quelque coup impreveu, d'abord il nous surprend & nous abat : mais lors que le premier trait de la douleur a fait son effort, elle s'émousse & devient si foible, qu'en peu de temps nous ne la sentons plus. Voila à peu près ce que les Sonnets de Monsieur de B.... ont fait dans mon esprit, je me persuade que dans le vostre ils ne réussiront pas mieux. Si je me trompe, Madame, faites moy la grace de me le mander, & de m'apprendre si mon dégoust vient de la mauvaise qualité de la viande, ou du desordre de mon temperamment.



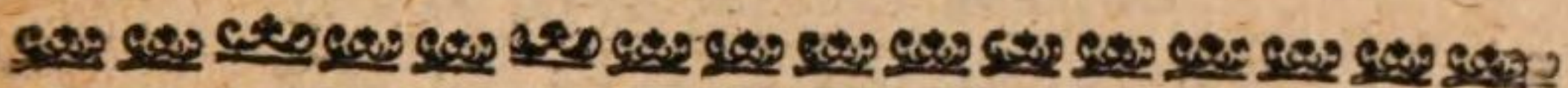
A LA MESME.

*Elle la remercie d'un Tableau en broderie, & luy
envoie des Chançons qu'elle luy
avoit demandées.*

LETTRE XIII.

EN verité, Madame, vous n'estes point intéressée. C'est avoir l'ame bien genereuse, de ne me demander que des Chançons pour le riche tableau que vous m'avez donné. Vous avez trop bonne opinion de ma petite Muse. Croyez-vous que ses Ouvrages soiēt dignes de payer les vostres? Non, non, Madame, le travail de vos mains est

plus pretieux que celuy des miennes, & je fais conscience de vous voir tant perdre de cet échange. Mais enfin vous le voulez, & à cela j'en ay point de replique. Il est vray qu'il court par la Ville plusieurs Chançons de ma façon : mais ma foy je ne sçay si je pourray vous les envoyer toutes. Ma memoire ne garde gueres de semblables Ouvrages : Comme je les fais assez facilement, je vous puis assurer que je les oublie de mesme. Au reste, je voudrois bien que ceux auxquels je suis comptable, fussent aussi faciles que vous. Si je les pouvois payer en Chançons, je m'imagine que ma fortune seroit bien-tost faite.



CHANSON.

Qui deviendrait vostre Amant,
Deviendrait-il miserable ?
Estes-vous fort pitoyable
Voyant souffrir du tourment ?
Avez-vous l'ame inhumaine,
Pour qui vit sous vostre loy ?
Philis, si j'en suis en peine,
Vous devinez bien pourquoi.



Vostre œil n'est-il point trompeur ?
Par luy vous peut-on connoistre ?
La douceur qu'il fait paroistre,
Vient-elle de vostre cœur,
Vit-on exempt de martyre,
Quand on vit sous vostre loy ?
Philis, si je le desire,
Vous devinez bien pourquoi.



Il est facile de voir
 Que vous estes toute belle;
 Mais pour douce, ou pour cruelle,
 Je le voudrois bien sçavoir.
 Vn Amant peut-il pretendre
 D'estre heureux sous vostre loy?
 Philis, si ie peux l'apprendre,
 Vous devinez bien pourquoy.

A U T R E.

C Loris auprès de son mary,
 Me fait passer pour un jeune étourdy:
 Moy qui l'entens, je n'en dis mot;
 Mais ie sçay qui de nous passe pour le plus sot.



Elle me raille chaque jour,
 Son fat en rit, & me raille à son tour:
 Comme un sot j'écoute parler;
 Mais ie sçay qui de nous a sujet de railler.

A U T R E.

D'Où vient, mon cœur, cette surprise?
 Pourquoi devenir enflâmé?
 Quoy, faut-il perdre ta franchise,
 Pour une voix qui t'a charmé?
 Déjà ton mal te plaist, & j'ay beau te le dire,
 Tu te fais un tourment d'une foible raison;
 Si ton mal vient d'une Chançon,
 Chacun rira de ton martyre.



Vous dont la voix est sans pereeille,
 Et vous son agreable seur,
 Qui vous faites prester l'oreille,
 Afin de dérober le cœur,
 Blâmeriez-vous le mien de s'estre laissé prendre
 Aux douceurs de vos voix, qui peuvent tout char-
 mer ?

Et ne doit-il pas vous aimer,
 Puis qu'on ne sçauroit s'en defendre ?



Quand je fuirois de vous entendre,
 Je n'en serois pas plus heureux,
 Car tost ou tard il se faut rendre,
 Ou par l'oreille, ou par les yeux.
 Vos beautez & vos voix, ont de semblables armes,
 Leur pouvoir est égal à donner de l'amour ;
 A moins que d'estre aveugle & sourd,
 On ne peut éviter vos charmes.

AUTRE.

Ilest vray, c'est sans raison
 Que vostre époux vous querelle,
 Vne simple bagatelle
 Luy donne trop de soupçon ;
 C'est un homme insupportable,
 Sans raison il est jaloux :
 Mais rendons-le raisonnable,
 Philis, il ne tient qu'à vous.



Quand je pense que la nuit
 Ce gros lourdaud vous caresse,
 Pendant que plein de tristesse.
 Je languis seul dans mon lit,

246 AMITIEZ, AMOURS,

*L'enrage & verse des larmes,
Pestant contre le destin,
D'avoir fait de tant de charme
Le partage d'un coquin.*



*Oüy, ie creve de dépit,
Quand ie pense qu'il vous baise;
Et qu'il vous tient à son aise,
Entre ses bras dans un lit;
Pour appaiser ma colere,
Partagez-nous tour à tour;
Qu'il ait la nuit toute entiere,
Mais que j'aye au moins le jour.*

AUTRE.

P*hilis, mon Amourette
Va devenir Amour;
Quand je vous fais la Cour,
Mon ame s'inquiette,
Mon eu croist chaque jour;
Philis, mon Amourette
Va devenir Amour.*

AUTRE.

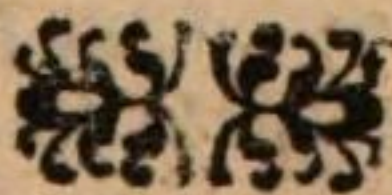
J'*ay perdu ma franchise
En quelque endroit chez vous;
Vos appas sont filoux,
Ils pourroient l'avoir prise,
Je les veux fouiller tous;
J'ay perdu ma franchise,
En quelque endroit chez vous.*

AUTRE.

JE vous ay dit cent fois que je vous aime,
 Et que mon mal venoit de vos rigueurs;
 Mais vous riez toujours de mes douleurs;
 Sçavez-vous bien que dans mon mal extrême,
 Je vay, Philis en rire tout de même.
 Sçavez-vous bien, Philis, quand ie soupire,
 Ce qu'un mépris peut faire sur mon cœur?
 Sçavez-vous bien ce que peut la rigueur,
 Sur un esprit ennemy du martyre?
 Sçavez-vous bien que vous me faites rire?

AUTRE.

Vous avez pour mes Rivaux
 Vne haine inconcevable,
 Vous vous en donnez au Diable,
 Mais tous vos sermens sont faux:
 Si vostre cœur m'est fidelle,
 Et s'ils sont vos ennemis,
 Pourquoi les traiter, ma Belle,
 Un peu mieux que vos Amis?



Je voy toujours près de vous
 Vostre Damon qui soupire;
 Ma foy ie n'en scaurois rire,
 Mon esprit en est jaloux,
 Je le hay comme la peste,
 J'ay peur qu'il ait vostre cœur:
 Si j'ay peur qu'il ait le reste,
 Que ne chassez-vous ma peur?



Le voyant vous en conter,
 Je tremble comme la feuille?
 Si vous luy prestez l'oreille,
 Le reste se peut prester;
 Mon soupçon est raisonnable,
 Vous agréeZ trop ses soins,
 Il vous aime, il est aimable,
 On seroit jaloux pour moins.

A U T R E.

V Rayment, Nanon, dans vostre jeune cœur,
 Déjà l'Amour est plein d'adresse;
 Vous sçavez bien user de la rigueur,
 Et bien user de la tendresse,
 En compagnie avec un feint dédain,
 Vous vous moquez de mon martyre:
 Mais entre nous, souvent sur vostre sein,
 Vous permettez que je soupire.



Conservez bien cette agreable humeur,
 Trompez sans cesse vostre mere,
 Recevez moy toujours avec froideur,
 J'aime à vous voir ainsi severes;
 Aux yeux de tous je seray mal-traitté;
 Mais par une adresse que j'aime.
 Vous me ferez dans vostre cruauté,
 Trouver une douceur extrême.

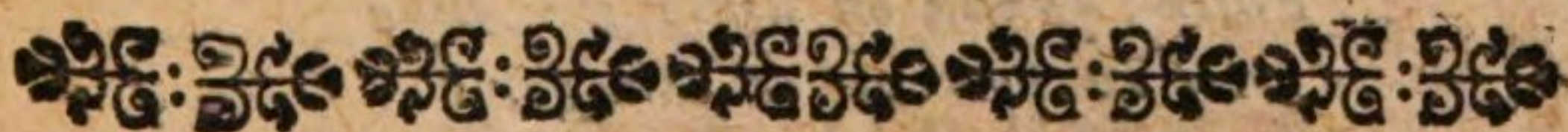
A U T R E.

LE pieux Colas
 Est si Catholique,

*Qu'il ne voudroit pas
 Dire quatre mots
 Pour des yeux Huguenots,
 Mais mon cœur
 N'a pas tant de peur,
 Que ce devot melancolique;
 Quoy que je me pique
 De passer pour Romain,
 Plût à Dieu dès demain
 Donner à certaine Heretique
 Mon cœur & ma main.*

A U T R E.

Q*ue l'on est heureux
 Alors qu'on voisine,
 D'adresser ses vœux
 Sans grande façon,
 Auprès de sa maison !
 Vn Voisin
 Qui fait le badin,
 Ne déplaît point à sa voisine;
 Si c'est sa Cousine,
 Il peut encore mieux
 Jouer à mille jeux,
 Sans avoir crainte qu'on devine,
 Ce qu'ils font tous deux.*



D I A L O G U E.

T Y R C I S.

T*oute seule en ce bocage,
 Bergere, que faisois-tu ?*

250 AMITIEZ, AMOURS,
PHILIS.

*J'attendois sous ce feuillage
Que mon Tyrcis fust venu.*

TYRCIS.

*Si c'estoit-là ton envie,
Que j'ay de contentement!*

PHILIS.

*Que le Ciel m'oste la vie,
Pour me punir si je ments.*

TYRCIS.

*Pour moy je viens du Village
D'estre flatté de Cloris;
Mais pour tout son badinage,
Mon cœur n'a que du mépris.*

PHILIS.

*Est-il vray, m'es-tu fidelle?
M'aimeras-tu constamment?
Et jamais d'une autre Belle
Ne deviendras-tu l'Amant?*

TYRCIS.

*Ne crains pas que mon cœur change,
Ny qu'il soit jamais leger;
Philis, quand on aime un Ange
A-t'on pouvoir de changer?*

PHILIS.

*Pour ta constance & ta peine,
Que souhaites-tu de moy?
Sçache que si j'estois Reyne.
Tu te verrois bien-tost Roy.*



TYRCIS.

*J'aime mieux que cent Couronnes
Le moindre de tes cheveux;
Philis, si tu me le donnes,
Un Roy sera moins heureux;*

PHILIS.

*Tyrcis, je tombe pâmée,
Mon cher cœur, tends-moy les bras;
Puis que je suis tant aimée,
Prends tout ce que tu voudras.*

CHANSON.

IL est vray, je suis resveur,
Mon chagrin est extrême,
Rien ne soulage mon cœur;
Mais! quoy je suis absent, & j'ayme, & j'ayme.



*Ne blâmez pas mes soupirs,
Ny mon visage triste;
Peut-on trouver des plaisirs,
Où l'on ne trouve pas Caliste, Caliste?*

A LA MESME.

Il luy envoie le Sonnet qui suit.

LETTRE XIV.

VOus aurez bien de la joye, Madame, d'apprendre que je deviens devot, & que je ne

252 A MITIEZ, AMOURS,
manque pas le moindre Sermon de nostre bon
Pere de l'Oratoire: mais vous en aurez bien da-
vantage, quand vous sçaurez, que pour en profiter,
je fais à mon retout des Vers pieux sur les pensées
Chrestiennes que j'y ay apprises. Je croy qu'apres
cela vous n'appellerez plus ma Muse Coquette, &
qu'il ne vous arrivera pas de luy reprocher son
badinage, ny sa galanterie. Le Sonnet que je
vous envoie vous témoignera sa conversion.

SONNET.

Hier je vous vis, Philis, d'une oreille attentive,
Ecouter le Sermon du bon Pere Thomas,
Qui fit voir clairement qu'il nous faut icy bas
Constamment endurer le mal qui nous arrive.



C'est un ordre divin, qu'il faut que l'homme suive,
Il faut qu'en la douleur il trouve des appas;
Il doit avec plaisir souffrir jusqu'au trépas,
S'il veut vivre en Chrestien comme Dieu veut qu'il
vive.

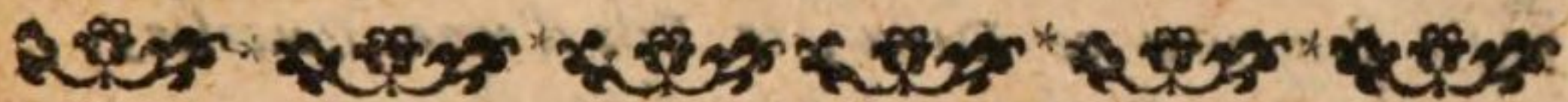


Il n'est point de mortel qui ne porte sa Croix;
Depuis le moindre gueux jusqu'au plus grand des
Rois,
C'est une Loy du Ciel, qu'il faut subir vous-mesme.



Chacun de quelque mal doit estre le martyr;
Disposez donc, Philis, vostre cœur à souffrir,
Et puis qu'il faut souffrir, souffrez que je vous
aime.

N'est-il pas vray, Madame, que vous ne vous attendiez pas à cette chute? Et que vous n'eussiez jamais crû que l'Amour fut allé chercher des raisons jusques dans le Christianisme? Cependant vous voyez qu'il ne neglige rien, & qu'il suit sa proye jusqu'au pied des Autels. Il s'accommode au genie & a l'inclination de tous les esprits qu'il veut gagner. Avec les devotes il est devot, il n'est point de personnage qu'il ne sçache faire, ny de raisons qu'il n'applique à son usage. Au reste la belle Voisine qui avoit estimé mon premier Sonnet, a aimé le second: Mais hélas! tout l'avantage en demeure à ma Muse. Jusques icy je n'ay pas esté assez heureux pour faire un semblable progrès.



A LA MESME.

Il luy envoie les deux Hymnes qui suivent.

LETTRE XV.

QUand vous commandez quelque chose à quelqu'un, je croy que vous luy envoyez quelque Demon pour le presser de vous obeir. En conscience, Madame, j'ay déjà senty plus d'une fois cette violence. Quand vous m'avez ordonné quelque chose, mon esprit n'a point de repos qu'il ne vous ait satisfait. Je sens je ne sçay quoy qui me suit par tout, qui me pousse, qui me persecute, jusqu'à ce que j'aye executé vos commandemens. Ce Démon estant sans doute à vous, sans doute aussi il vous rend compte de ses actions. De sorte qu'il n'est pas necessaire de vous dire, qu'il m'a éveillé cette nuit, & ne m'a point donné de repos, que je n'aye fait les deux Hymnes que vous me

254 AMITIEZ, AMOURS,
demandâtes hier. Comme il m'a inspiré en cette
action, & que c'est un Démon tout saint & tout
spirituel, peut-estre m'aura-t'il fait réussir, peut-
estre aussi que la bassesse de mon esprit m'aura em-
pesché de répondre à de si hautes inspirations. En-
fin, Madame, vous l'allez voir : mais du moins
vous remarquerez que j'ay tout à fait assujetty les
Vers de l'un & de l'autre Hymne, aux Airs que
vous m'aviez donnez.

HYMNE POUR LES FESTES DE NOEL.

E Scoutez-moy, Bergers, j'apporte la nouvelle
Du bon-heur le plus grand que l'on pût desirer:
Enfin j'ay veu ce Dieu, ce Fils d'une Pucelle,
Ce Dieu que Zacharie a tant fait esperer:
Mais comment croyez-vous que ce grand Dieu soit
fait?

A peine le pourrez-vous croire;
Car on ne le voit pas dans cet estre parfait,
Dont il éclate au Ciel au milieu de sa gloire,
On ne voit qu'un enfant, Bergers, le croyez-vous?
On voit un Dieu fait comme nous.



¶ Quel bonheur, ô Bergers, cette illustre naissance
Nous vient ouvrir le Ciel, qui nous estoit fermé;
Elle vient rétablir nostre réjouissance,
Et nous marquer combien ce Dieu doit estre aimé;
Ce Dieu qui d'un excez d'amour & de bonté,
Du haut de son Trône suprême,
S'abaisse à ce faire homme, en prend l'infirmité,
Pour appaiser son Pere, & sauver ce qu'il aime;
Jugez apres cela, Bergers, s'il est bien doux,
De voir un Dieu fait comme nous.



Nous pouvons nous donner la plus haute louange,
 Les Anges près de nous ne sont rien aujourd'huy;
 Puis que Dieu s'est fait homme, & ne s'est pas
 fait Ange,
 L'homme voit à present l'Ange au dessous de luy:
 O mon Dieu, quelle gloire, ô mon Dieu, quel
 honneur,

De voir ainsi nostre Nature
 Surpasser en noblesse, en rang, comme en bonheur,
 Cette auguste Nature apres vous la plus pure!
 Jugez apres cela, Bergers, s'il est bien doux,
 De voir un Dieu fait comme nous.



Dieu n'est plus rien qu'un homme, on a droit
 le dire,
 Et l'on peut dire aussi que l'homme est un vray Dieu;
 L'homme de tous les Cieux va pretendre l'Empire,
 Et Dieu va comme nous souffrir en ce bas lieu.
 Quel miracle, Bergers, cét homme Souverain,
 Ce Dieu souffre un sort pitoyable,
 Cét homme a du plaisir, & ce Dieu du chagrin;
 Cét homme vit heureux, & ce Dieu miserable.
 Jugez apres cela, Bergers, s'il est bien doux,
 De voir un Dieu fait comme nous.

AUTRE.

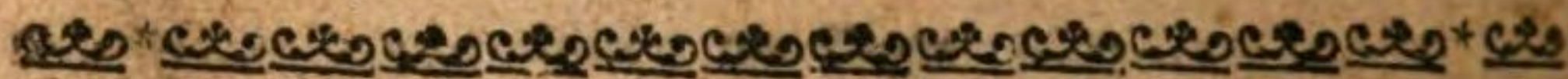
ENfin l'Eternel nous envoie
 Son Fils, son aimable JESUS,
 Tous les Démons en demeurent confus;
 Mais leur regret, leur regret, leur regret, fait
 nostre joye.



*Quel plaisir de voir la presence
Du Roy des Roys de l'Univers?
Sus, sus Bergers, que chacun par ses Vers,
Fasse éclater, éclater, éclater cette belle naissance.*



*Allons tous voir ce grand Mystere,
Allons tous voir cét Homme-Dieu,
En Bethleem, ce saint, ce sacré lieu,
Voir cét Enfant, cét Enfant, cét Enfant qui naist
sans Pere.*



A LA MESME.

*Il la blâme de l'avoir fait convier à une assemblée
de belles Personnes, où son cœur n'avoit
pas esté en sureté.*

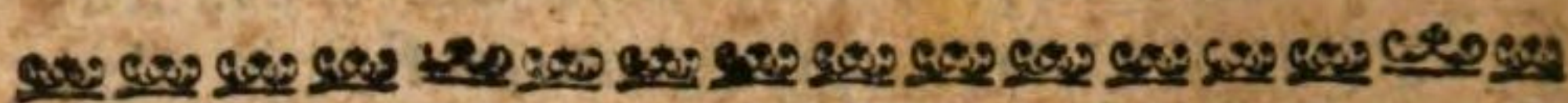
LETTRE XVI.

OUy, Madame, je fus hier convié à l'assemblée de vostre belle Parente, & je croy que je ne receus cet honneur qu'à vostre considération. Cependant je ne vous en suis pas obligé autant que vous vous l'imaginez. A quoy pensiez-vous, de m'envoyer dans une si grande troupe d'aimables personnes? Aviez-vous envie de donner des Rivaux à vostre belle voisine, & de me dégager d'un amour qui me fait tant souffrir? Helas, Madame, quelques plaintes que j'en aye faites jusques icy, c'est un mal dont j'aurois bien du regret de guerir.

Ne

Ne m'exposez donc plus à de semblables avantures ; il pourroit arriver qu'une autre fois je n'en échaperois pas. Et que sçay-je mesme si j'ay remporté mon cœur sain & sauve de tant de coups qui luy furent tirez ? Peut-estre que je suis blessé, mais je ne le sens pas encore. Quand on reçoit des coups dans la meslée, on porte quelque temps sa blessure sans s'en appercevoir. Si cela est, Madame, je ne vous pardonneray pas de m'avoir fait prier à cette assemblée. J'iray dire à l'aimable Voisine que vous n'avez point de respect pour ce qui est à elle, & que vous avez exposé son propre bien au pillage. Alors je veux mourir, si elle ne se vange, & si elle ne se sert du pouvoir que l'Amour a sur l'Amitié pour me defendre de vous voir. Sur ma parole, elle ne manqueroit point de le faire, si elle sçavoit sur tout que vous tâchez de me dégouter de mon amour, en me parlant eternellement des deux Rivaux que sa beauté m'a fait depuis un mois. Apprenez, Madame, que j'en ay plus de joye que de chagrin. Tant d'attaques diferentes vont faire une diversion des forces de son cœur. En se defendant de tous costez, il y en aura quelqu'un mal gardé, qui deviendra foible, & peut-estre que j'auray le bonheur de m'en prevaloir. Vous voyez comme je me sers de tout à mon avantage, & que mesme je tire de l'utilité de mes Rivaux, quelque dessein qu'ils ayent de me nuire. Apres cela ne me menacez plus de leurs efforts, puis que vous ne me donnerez pas la moindre alarme.





A LA MESME.

Il se plaint d'un Billet outrageux qu'il a receu d'elle.

L E T T R E X V I I .

JE me suis déjà plaint plus d'une fois de ce que malgré vostre esprit, & la pureté de vostre langage, il y avoit certaines choses que vous n'appelliez jamais par leur nom. Mais, Madame, j'ay bien sujet de redoubler ma plainte, depuis que vous nommez Billets doux, les Billets du monde les plus rudes & les plus aigres. Celuy que vous m'avez fait la grace, ou pour mieux parler, que vous m'avez fait l'injure de m'écrire ce matin, est bien le plus desobligeant de tous les Billets que j'ay jamais leus. Quoy que je sois poltron, & que je ne craigne rien davantage que de recevoir un Cartel, j'aimerois pourtant mieux en recevoir quatre du Chevalier de... tout brave qu'il est, qu'un second Billet de la nature de celuy que vous venez de m'écrire. Et toutefois par un charme que je ne connois pas, je ne puis m'empescher de le relire, & de faire reflection avec combien d'esprit vous sçavez quereller les gens. La belle maniere de prier un homme d'aller faire une visite! (*Venez, & vous verrez comment vous aurez la teste lavée, vous qui faites des invectives contre les femmes, qui ne respectez pas un sexe dont vous recevez tant de faveurs*) moy qui en reçois tant de faveurs! & comment avez-vous la conscience de le dire, vous, Madame, qui me querellez tous les matins par un Billet, pour me soulager des mauvaises nuits que vostre Voisine me fait passer? Si parmy tout vostre sexe, je n'ay qu'une Amie & une Maistresse, qui me mal-trait-

tent toutes deux cruellement , ne puis-je pas avec justice laisser parler ma colere contre les defauts? N'est-ce pas estre bien retenu , de ne se prendre qu'à vostre sexe en general, des maux particuliers que je souffre de vous & de vostre belle voisine? Mais enfin, puis que mes invectives vous ont déplû & l'ont choquée , je vous jure que je renonce pour jamais à en faire. Appaisez-vous , Madame , ne grondez plus, & je m'engage de ne parler de ma vie de Faustine ny de Messaline , de l'histoire de Joconde , ny de celle de la Matrone d'Ephèse ; je n'allegueray jamais ny l'Arioste ny Petrone, & ne citeray en vostre presence que les femmes illustres, la spirituelle Sapho, & la chaste Lucrece, vous & vôtre aimable Voisine. Apres cela soyez satisfaite, & ne pensez plus à me punir davantage. Quatre Billets pleins d'injures valent bien, ce me semble, une Satyre de cent Vers , & je croy que pour cet article nous pouvons justement demeurer quittes.

A LA MESME.

Apologie d'un Esprit badin.

LETTRE XVIII.

L... a de l'esprit infiniment, j'en suis d'accord. Il est vray que son esprit est si subtil, qu'il s'évapore souvent , je l'avoue aussi. Quand il auroit moins de ce qui élève, & qu'il auroit davantage de ce qui affermit, il n'en vaudroit que mieux, je le confesse encore. Mais selon moy , quelque évané qu'il puisse estre, il est beaucoup plus agreable que la melancolique S.... La sorte retenue de celuy-cy est bien moins suportable que l'emportement de celuy-là. Le brillant est toujours beau dans un esprit , quand mesme il ne seroit pas toujours

reglé. Je veux bien croire, que quelquefois on peut avoir de l'esprit par excès. Peut-estre mesme que d'en avoir trop, est plus près de la folie, que de n'en avoir que fort peu. Mais pour moy j'aime mieux les vices qui pechent en excès, que ceux qui pechent en défaut. Ils semblent avoir quelque chose de plus relevé. La temerité est toujours plus noble que la poltronnerie, & la prodigalité que l'avarice. Quand un homme n'est pas courageux ny liberal de la belle maniere, j'aime bien mieux qu'il soit temeraire & prodigue, que poltron & avare. Et n'est-il pas vray, Madame, que le Comte de B . . . qui mange son bien avec tant d'honneur, est à vostre gré plus honneste homme, que le President D . . . qui le conserve si vilainement? & le Chevalier D . . . qui se bat quelquefois si mal à propos, n'est-il pas mieux venu parmy les gens de qualité, que C . . . qui se laisse battre avec tant de lâcheté? Je croy qu'il en est de mesme de l'esprit. Il est plus avantageux de l'avoir beaucoup vif, quoy que mal conduit, que tout à fait pesant & bien réglé. Vous dites fort agreablement qu'il vaudroit autant entreprendre de fixer le Mercure, que de vouloir arrester la vivacité de celuy dont nous parlons: mais pour cela, Madame, croyez-vous qu'il en soit moins estimable? Sçavez-vous pas que le mouvement est naturel à nostre esprit, aussi bien que la legereté, & que plus il possède ces deux qualitez, & plus il est ce qu'il doit estre? Enfin j'aime bien les emportemens & la vivacité de L . . . vous avez beau dire qu'il s'élève quelquefois si haut, que les meilleurs yeux le perdent de veüe; j'estime plus les animaux qui s'élèvent en l'air, que ceux qui rampent sur la terre. Parmy ceux-cy on trouve souvent du venin, & parmy les autres il ne s'en trouve presque jamais. Si cet esprit semble, ainsi que vous le dites, un fleuve, ou bien un torrent, il ressemble

celuy du Nil, qui ne se déborde jamais sans engraisser toutes les terres de son voisinage. Avoüez, Madame, que dans ses débordemens il pousse cent choses excellentes dont on peut faire du profit? Et que du moins il vous fait bien rire, quand il s'abandonne tout à fait au torrent de sa veine Poétique? Mais au reste tout ce que vous avez veu de luy, n'est que la moindre partie de ce qu'il vaut. S'il osoit devant vous, aussi bien que devant moy, s'entendre sur le Chapitre des bonnes fortunes, & expliquer les regles de forcer une femme par les formes, c'est alors que vous avoüriez qu'il n'est point de sagesse qui vaille une si agreable folie.

Hé bien, Madame, n'est-ce pas là soutenir comme il faut le party de L....? Ne dites donc plus que je suis vindicatif, puis qu'après avoir receu de luy tant de railleries, basses ou spirituelles, je soutiens son esprit contre vous, qui avez receu de luy tant de loüanges bonnes ou mauvaises.

A LA MESME.

Il luy envoie le Sonnet qui suit.

LETTRE XIX.

PUIS qu'il estoit impossible que vous fussiez de nostre festin, & que vous vissiez les autres magnificences de nostre Baptême, il est bien juste que je vous regale du moins de ce qu'il y eust de spirituel. Le Sonnet que je vous envoie, & que je fis pour ma Commere, vous consolera peut-estre de n'avoir pas mangé vostre part de quelques meschantes confitures qui y furent mises au pillage. Je sçay que les Ouvrages d'esprit sont des viandes que vous ne haïssez pas, & dont vous faites plus

262 AMITIEZ, AMOURS,

d'estat, que de celles qui n'ont point d'autre vertu,
que de chatoüiller le palais des gourmands. Ainsi,
Madame, j'espere que mon Sonnet appaisera l'o-
bligeanse colere que vostre Billet m'a témoignée.
Les huit premiers Vers ne vous satisferont peut-
estre pas, puis qu'ils ne me satisfont gueres moy-
même : Mais pour les six derniers, je croy qu'ils
nous satisferont tous deux.

A MON AIMABLE COMMERCE SONNET.

C Et Enfant qu'aujourd'huy nous portons au
Baptême,
A fait de son bonheur un autre Enfant jaloux;
Ce n'est pas, belle Iris, qu'il soit jaloux du Cresme;
Il cede à son Rival un tel bien sans courroux.



Quand vous donnez un nom, il voudroit tout de
même,
Recevoir un honneur qui luy semble si doux;
Vous nommez celui-cy, son bon-heur est extrême;
Vous estes sa Maraine, il est content de vous.



Mais pour cét autre Enfant qui n'est fait que de
flâme,
Que depuis si long-temps je nourris dans mon ame,
Ce cher fils de mon cœur, & de vostre beauté.



Ce fils qui voudroit tant que sa Maman fut bonne,
Cét Enfant qui se plaint de vostre cruauté;
Quel nom, divine Iris, voulez-vous qu'on luy
donne?

A L A M E S M E.

*L' Auteur luy envoie deux Complimens qu'il avoit
faits à l'ouverture de deux actions publiques
de Philosophie.*

L E T T R E X X.

ON vous a donc dit que j'estois un grand Docteur; & vous vous persuadez que je sçay beaucoup de Latin & de Philosophie, parce que j'ay fait deux discours en cette Langue, & tiré trois ou quatre meschans *ergo* aux disputes des fils de Monsieur le President de Puis que j'en avois esté prié, c'estoit le moins que je pouvois faire, que de déroüiller un peu ma Logique, afin de ne perdre pas mon honneur, en tâchant d'en rendre aux enfans de mon Amy. Mais comme nôtre amitié ne veut pas que je vous cele rien; quand même ma franchise iroit à mon desavantage, je veux bien vous avouer que le Latin de mes deux complimens n'estoit pas de mon cru. Il me sera plus aisé que vous ne pensés, de vous les faire voir en François, puis que c'est en François que je les avois composés pour les envoyer au Pere I.... afin qu'il me les traduisist en ce beau Latin qui m'a acquis tant de reputation. Au reste cet aveu n'est point un effet de ma modestie; & pour vous le prouver, je vous envoie avec les deux complimens, une copie de la Lettre, par laquelle je remerciay mon éloquent Traducteur. Vous verrez donc les pieces en François, comme vous l'avez souhaité. Elles ont esté faites si promptement, qu'elles n'ont garde de sentir l'huile: mais si elles n'ont rien de sçavant, elles n'ont rien aussi qui sente le Pedant ny le College;

elles sont de ce style que vous appelez Cavalier. La premiere est pour le cadet des deux enfans, qui comme vous sçavez, est si jeune, qu'il devroit presque encore porter une robe. L'autre est pour l'aîné, qui soutint ses Theses le dernier.

Quelqu'un qui dans la foule parloit tout à l'heure derriere moy, est demeuré surpris de vous voir en cette place. Quoy-donc, disoit-il, quelle farce veut-on jouer icy? D'où vient qu'on laisse monter un enfant sur le siege des Philosophes? Que ne luy donne-t'on plutôt un Cheval de bois pour se jouer, que des Theses de Philosophie à soutenir? Est-ce qu'on veut avoir le plaisir de voir les transports & les badineries de l'enfance, dans un lieu où l'on ne voyoit que la prudence & la subtilité des Philosophes? Pardonnez-luy, Monsieur, vous le devez: car qui vous voit sans vous connoître dans l'âge où vous estes, au rang que vous tenez, demeure surpris, & ne peut croire ses yeux d'une vérité si extraordinaire. En effet, où trouve-t'on des Philosophes de vostre âge? Et depuis Pic de la Mirande, en qui, sinon en vous, a-t'on veu une jeunesse si spirituelle, si sage, & si sçavante? Autrefois la Philosophie ne logeoit qu'en des testes toutes ridées & toutes blanches, & ne parloit que par la bouche des Barbons. Mais aujourd'huy nous la voyons loger dans une teste si jeune & si belle, & parler par une bouche si agreable, que quoy que nous en soyons surpris, nous ne laissons pas d'en estre mieux persuadez, parce que nous croyons que la science vous a esté revelée, ne vous voyant pas dans un âge où vous l'avez pû apprendre. Il est vray qu'ailleurs ce seroit un miracle, & que chez vous c'est une chose assez commune. vous estes d'une famille où il suffit de naistre pour avoir de l'esprit, & à cette marque on vous connoitra toujours pour enfant legitime de vostre pere. Ouy l'esprit vous est

un bien hereditaire, & vos parens en ont donné mille & mille preuves. Celuy que vous avez choisi pour vostre Mecene, donne de bonnes marques du sien, en vous choisissant pour son successeur. Il ne scauroit faire remplir sa place plus dignement, & on l'estime heureux, de trouver dans sa race ce qu'il auroit de la peine à trouver dans toute la Province; c'est à dire un jeune homme qui ait tout ensemble l'esprit vif & solide, qui ait à mesme temps du jugement & de la memoire, & qui avec beaucoup de science ait aussi beaucoup de modestie. Quel plaisir à Monsieur vostre Oncle de faire un si beau present à un homme qui le merite si bien, de voir aujourd'huy la Philosophie approuver son choix, & donner ses Lauriers à celuy auquel il doit donner son Benefice? Mais puis que la Philosophie vous donne des Lauriers, je veux estre un de ceux qui vous en fera des Couronnes, & dans ce dessein je vais vous livrer un combat, où vous aurez sans doute la Couronne de victorieux.

D'où vient, Monsieur, que vous m'apportastes hier un cartel de défy? Pourquoi m'avez-vous icy appelé au combat? Quel sujet de plainte vous ay-je donné, & de quelle injure voulez-vous que je vous fasse reparation? Quoy! vous pretendez que je vous querelle, à cause que vous soutenez icy à nostre barbe que la Logique est une science; que l'Universel ne se trouve point dans les Choses, & que la privation est un principe. En verité vous me faites souvenir de ces anciens Preux, de ces Chevaliers de nos vieux Romans, qui soutenoient contre tous venans armez de toutes pieces, & à fer émoulu, que leur Maistresse estoit la plus belle personne du monde. Comme ceux qui alloient les combattre de sang froid, pour leur disputer cette plaisante verité, m'ont toujours semblé des gens fort ridicules & des braves qui s'exposoient trop

facilement; je ne veux point tomber dans une folie que je condamne; je suis trop poltron, pour m'exposer au coups avec si peu de nécessité; & pour vous dire le vray, que la Logique soit une science ou bien un art, que l'Universel se trouve dans les Choses, ou seulement dans l'Intellect, & que la privation soit un principe, ou ne le soit pas, ma foy c'est de quoy je ne me soucie gueres; & des choses si problematiques ne me rendront jamais assez opiniâtre, pour m'exposer à la honte d'une défaite. Je ne vous feray jamais querelle pour des opinions qui me sont si indifferentes. Jamais je n'épouse de party, quand je puis demeurer neutre. Puis que pendant la guerre je n'ay pas eu la moindre envie de prendre les armes pour la France, qui est ma party, contre l'Espagne qui estoit son ennemie; jugez si presentement j'auray l'imprudence de soutenir Scot ou Durand, que je ne connois point, cōtre vous & vōtre Professeur, qui estes mes amis. D'ailleurs je ne sçay si je me trompe, ou si je pense la verité; mais je vous jure que je ne sçaurois croire que la Philosophie consiste en ces fortes de querelles, qui échaufent si fort la plupart des Pedans, ny dans ce bruit qui fait retentir les murailles des Colleges. S'il est vray, comme nous apprend l'étymologie du mot Grec, qu'un Philosophe soit un homme amoureux de la Sagesse, est-il possible qu'un homme qui n'aime que le bruit & les querelles, puisse passer pour Philosophe? Non, Monsieur, cela ne peut être, & sans doute la Philosophie est autre chose que cette science querelleuse, & ces contestations eternelles que l'on entend dans les Ecoles. Je ne sçaurois m'imaginer qu'on en usast ainsi, ny dans le Lycée, ny dans les Jardins du bon comme Academus. Platon & Aristote y parloient en honnestes gens, & sans émotion. Ils n'y estoient pas tourmentez par leurs disciples, comme ils le

sont presentement par les Partisans de Scot & de Durand, qui les tirent chacun de leur costé, & leur font dire des choses où les pauvres gens n'ont jamais pensé. Pour moy, Monsieur, je ne veux point avoir de part à la tyrannie qu'on exerce sur ces Illustres Morts, je ferois marry de disputer contre vous, à qui déchireroit mieux Platon & Aristote. Je n'envie point une gloire si cruelle; & si vous m'en croyez, nous laisserons ces grands hommes en paix, & demeurerons nous-mêmes en repos. Car aussi bien, si Monsieur vostre pere, qui est l'auguste Mecene à qui vous dédiez vos Theses, & de qui vous devez un jour réplir l'illustre place, vous voyoit d'humeur à aimer les contestations, il craindroit qu'un Chicaneur ne luy succedast dans une Charge, où l'on ne doit aimer que la veritable justice. Ce n'est donc pas une querelle? ce n'est pas une contestation que je vais entreprendre contre vous, c'est une difficulté que je vais vous proposer, un doute dont je vous supplie de m'éclaircir; mais cela sans chaleur & avec toute la moderation d'une conversation bien réglée.

A U R. P. I. P R E S T R E
de l'Oratoire de Jesus.

*L'Authheur le remercie de luy avoir traduit en
Latin deux petits Complimens François.*

LETTRE XXI.

M O N R E V E R E N D P E R E,

Je receus hier de vostre part les deux petits Discours que vous avez habillez à la Romaine. Sans

mentir vous estes un admirable Tailleur; vous leur avez fait des robes si riches & si magnifiques, que l'éclat m'en a surpris, & m'a presque empêché de les reconnoître. Je n'eusse jamais crû qu'un Ouvrage qui sortoit de mes mains, si grossier & si mal limé, pût devenir si beau & si poly entre les vostres. Mais ma foy je suis bien détrompé, je cōmence à cōnoître, que la Rhetorique est une Coquette qui entend si parfaitement l'usage du fard, qu'elle embelliroit les choses du monde les plus laides: Car enfin je vous avois envoyé deux petits Complimens François d'un style rampant & d'un caractère fort foible. Cependant vous m'avez renvoyé les mesmes Complimens en latin, mais en latin beau, net, poly, fort, & enfin tel qu'on le parloit à Rome sous l'Empire d'Auguste, & avant que les Goths & les autres Barbares fussent allez en corrompre la pureté. De sorte que mes discours, ou plutôt les vostres, pourroient presentement estre prononcez devant le Senat de ce temps-là, & en presence de Ciceron mesme, sans crainte d'en recevoir de honte. Jugez donc, M. R. P. de quel air je les debiteray Jeudy & Vendredy aux disputes des jeunes F... Ce fera je vous assure d'un ton de commandement, & comme un Orateur persuadé de la beauté de sa Harangue. Mais, M. R. P. l'éloquence de vostre Latin ne me fait pas oublier celle de vostre François. Celuy de vostre Lettre ne cede point à celuy de Balzac, comme vostre Latin ne cede point à celuy de Ciceron. *Latinè ita scribis, ut vix melius Cicero; Gallicè tam feliciter, ut multò minus Balzaci.* Pardonnez-moy ces trois mots de Latin, ils m'ont échappé sans y penser. Il faut sans doute que je les aye leus en quelque part; car serieusement je ne parle Latin qu'en disant mes Heures; & comme je ne suis gueres devot, il s'ensuit que je ne parle Latin que fort rarement.

ET AMOURETTES. 269

Mais qu'importe ? ce n'est pas mon mestier. Si je ne sçay que fort peu le Latin, je vous proteste que je suis en bon François, c'est à dire tres-sincèrement,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur,
LE PAYS.



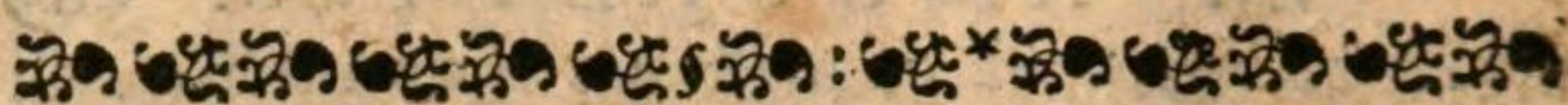
A LA MESME.

*En luy envoyant les douze Madrigaux
qui suivent.*

LETTRE XXII.

Pour vous oster le mauvais goût de mes deux petites Harangues, puis que Harangue y a, je vous envoie douze Madrigaux, que j'ay faits à divers temps, & sur divers sujets. Ils ont semblé assez délicats à deux ou trois de mes Amis; mais je ne croiray pas qu'ils aient raison, si vous ne le croyez vous-mesme. C'est vostre approbation que je cherche. Je sçay que pour ces sortes de choses vostre goût est fin, & ne se laisse jamais tromper. Vous m'obligerez infiniment de m'en dire vos sentimens, mais avec amitié & sans complaisance.





L'INJUSTE QUERELLE.

MADRIGAL I.

JE suis un impudent, un sot, un temeraire,
 Je n'ay point de raison, j'ay l'esprit mal tourné,
 Je n'ay pour tout talent que celui de déplaire,
 Indigne de vous voir, digne d'estre berné.

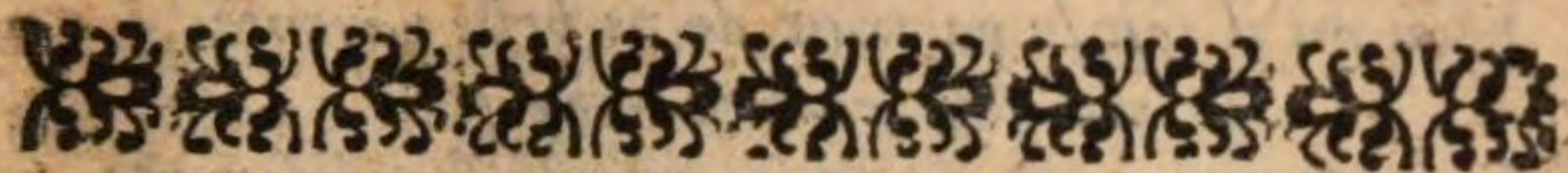
Voilà, Philis, les Epithetes,
 Que je reçois de vous en l'humeur où vous estes;
 Et de tout ce courroux, vous avez pour raison,
 Que ma main a voulu toucher vostre teton.
 C'est trop punir, Philis, une main criminelle,
 Que nous sommes hélas, bien differents d'humeur:
 Pour toucher vostre sein, vous me faites querelle,
 Et je ne vous dis mot d'avoir touché mon cœur.

SUR UN SERMON
 de l'Amour du prochain.

MADRIGAL II.

Nostre Predicateur à ce jour fait miracle,
 En nous preschant qu'il faut aimer;
 Son sermon en mon cœur n'a point trouvé d'obstacle,
 Par son docte discours il a sçeu me charmer,
 Jamais homme à mon gré ne dit mieux une chose.
 Enfin preschant l'Amour, il a bien reüssy,
 Il a touché mon cœur, mais en voicy la cause,
 Je l'écoutois, Philis, Et vous voyois aussy.





LE FINANCIER.

MADRIGAL III.

Après plus de six mois de soins & de tourmens,
 Après avoir fait pour vous plaire
 Tout ce qu'ont jamais fait les plus tendres Amans,
 En vain plus de cent fois j'ay demandé salaire :
 Vous m'avez toujours répondu,
 Que mes peines, mes maux, mes soins, & mes
 services,
 Estoiert en vostre esprit autant de bien perdus,
 Lors pour vous exempter du plus sale des vices,
 Pour empescher enfin vostre cœur d'estre ingrat,
 Hier au soir je voulus sans bruit & sans éclat,
 Moy-mesme me payer de ma rude souffrance,
 Je surpris des faveurs malgré tous mes dédains,
 Mes mains sur vos appas prirent quelque licence,
 Ne m'en dites plus rien, tous vos transports sont
 vains ;

Serois-je ma, Philis, un homme de Finance,
 Si je ne sçavois pas me payer par mes mains ?

Sur un Tableau de Psiché caressant
 l'Amour, qu'on disoit estre le
 Portrait de Mademoiselle . . .

MADRIGAL IV.

Cette peinture est belle, il est vray, je l'avoue,
 Plus je la voy, plus je la loue ;
 Je n'y remarque pas un trait qui ne soit beau,
 Enfin c'est un fort bon Tableau :

272 AMITIEZ, AMOURS;

Mais qu'il soit le portrait de ta belle parente,

Sur ma foy je ne le croy pas.

Ce n'est pas pour les traits qu'elle soit diferente,

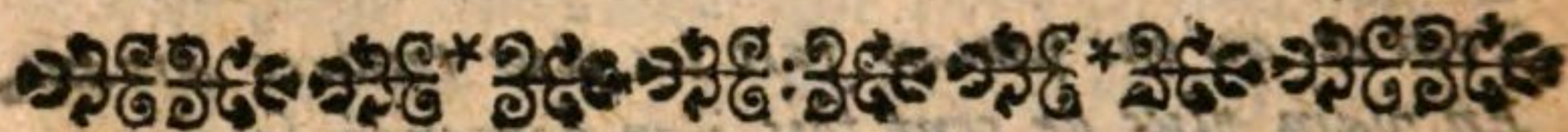
Ce n'est pas qu'elle n'ait de semblables appas :

Mais quoy! cette Psiché tient l'Amour auprès d'elle

Qu'elle flate & qu'elle chérit :

Il ne faut rien de plus, Damon, cela suffit,

Pour voir que ce n'est pas le portrait d'Isabelle.



LA BELLE PLAIDEUSE,

MADRIGAL V.

Vous vous vantez insolemment
D'avoir bravé le Parlement,
De n'avoir point trouvé de Juges insensibles,
D'avoir fait du plus vieux le plus soumis Amant,
Et d'avoir corrompu les plus incorruptibles;
Sçavez-vous bien, Philis, que cette vanité,
Que vostre beauté s'attribue,
N'est pas avantageuse à vostre chasteté?
Pour corrompre les gens, dites en verité
Est-ce qu'il ne faut pas estre corrompue?



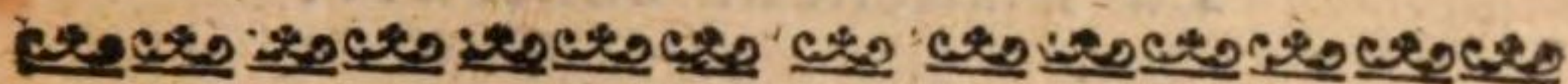
GRANDE DIFERENCE.

MADRIGAL VI.

Philis, vostre comparaison
De la Maistresse d'Acteon
Avec nostre belle Chasseuse,
Paroist un peu defectueuse:
Ne me le dites point, je sçay que toutes deux
Ont semblables desirs, comme semblables jeux

ET AMOURETTES. 273

*Climene aime comme elle, à courre quelque beste,
Elle a comme Diane, un jeune favory;
Mais Diane portoit un Croissant sur la teste,
Et Climene le fait porter à son mary.*



A MADemoiselle DE***
qui se piquoit d'entendre la Chiromance, & qui vouloit dire la bonne fortune à l'Autheur.

MADRIGAL VII.

JE ne dispute point contre vostre science,
J'en croiray, belle Iris, tout ce qu'il vous plaira;
Je croiray que sçachant fort bien la Chiromance,
Vous voyez l'avenir comme il arrivera.
Vostre adresse n'est pas une adresse commune,
On ne m'a jamais mieux dit ma bonne fortune;
Mais confessons la verité,
Je vous sçay peu de gré de m'en vouloir instruire,
Vous me la pouvez faire avec facilité,
Et vous vous amusez, Iris, à me le dire.

POUR LE MESME SUJET.

MADRIGAL VII.

NE vous amusez point à consulter ma main,
Vous y regarderiez mesme jusqu'à demain,
Et le mont de Venus, & celui de la Lune,
Sans pouvoir rien connoistre en ma bonne fortune;
Si vous voulez, Iris, en jurer sans erreur,
Ne consultez que vostre cœur.



La Blancher contestée.

MADRIGAL IX.

ON a beau dire, Iris, pour louer vostre teint,
 Que sa blancheur est sans seconde :
 Pour moy qui ne dis rien de flatteur ny de feint,
 Je soutiens qu'il en est une plus grande au monde.
 N'en déplaise à la vanité
 De vostre superbe visage,
 Vos tetons, belle Iris, en bonne verité
 Voudroient-ils en blancheur luy ceder l'avantage?

L'ABEILLE.

MADRIGAL X.

Pourquoy vous plaignez-vous de l'innocente
 Abeille,
 Dont le trait enflâmé cause vostre douleur?
 Cette Mouche voyant vostre bouche vermeille,
 L'a piquée, il est vray, Philis, est-ce merveille?
 La voyant, elle a crû que c'estoit une fleur.

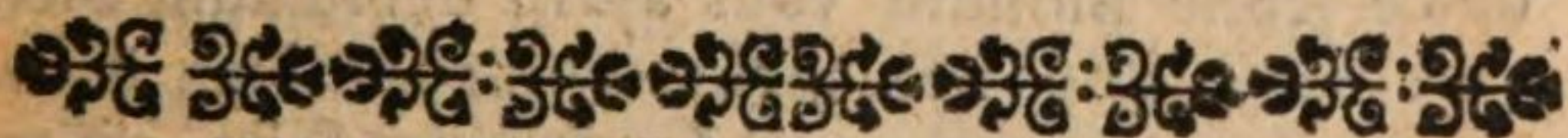




LE FAINEANT.

MADRIGAL XI.

Vous estes, Ianneton, fort grande ménagere,
 Jamais femme ne fut plus active que vous.
 Vous ne laissez jamais la moindre chose à faire,
 A vostre gros & gras Estoux.
 Soit qu'il dorme en son lit, ou qu'il fasse l'yvrogne,
 Il est toujours certain que l'on fait sa besogne,
 Si bien qu'il vit content, sans peine, & sans ennuy;
 Car comme il aime à boire & dormir à son aise,
 Il est ravy, le pauvre Blaise,
 Qu'on fasse à la maison toutes choses sans luy.

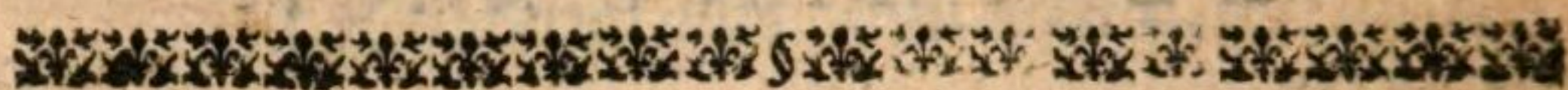


A MONSIEUR DE.....
 qui demandoit à l'Autheur, à laquelle
 des deux agreables Sœurs il donneroit
 le plutôt son cœur.

MADRIGAL XII.

Si j'avois à choisir entre tes deux parentes,
 Je serois, cher Damon, dans un grand embaras.
 Elles sont toutes deux également charmantes,
 Toutes deux à mes yeux ont semblables appas.
 Il est vray que Philis brille un peu davantage,
 Et que l'on voit sur son visage.
 Un éclat que n'a point son agreable sœur:
 Mais Iris a bien plus d'esprit & de douceur.

*Et j'ignore à laquelle un cœur se devoit rendre :
 Mais comme on ne peut pas qu'on ne choisisse bien,
 Pour moy je donnerois le mien
 A celle qui des deux voudroit plutôt le prendre.*



A LAMESME.

Satyre contre un Rival.

L E T T R E XXIII.

N'Est-il pas vray, Madame, que l'Adonis de Caliste n'est pas si beau qu'il se l'imagine, & que s'il pensoit un peu l'estre moins, il le feroit beaucoup davantage ? J'ay bien de la joye que vos sentimens & les miens se soient trouvez conformes en cette rencontre, & que toutes les grimaces de ce jeune Blondin vous ayent déplû aussi bien qu'à moy. Vous ne sçauriez croire combien je regrette de n'estre pas allé Jeudy vous faire visite, pour avoir eu le plaisir de vous le voir railler comme vous fistes, sans que le pauvre garçon s'en aperceût. Je gage, Madame, que pendant les deux heures qu'il fut avec vous, il tira pour le moins si fois son petit miroir de poche, & se peigna plus de douze. Je gage qu'il avoit le dos tourné au jour, & que quoy qu'il changea cent fois de posture, il n'exposa jamais son teint du costé de la lumiere. Je gage qu'il ne fit autre chose que rajuster son colet, redresser ses canons, & épanouir ses plumes. Je gage qu'il vous commença dix petites histoires différentes de ses bonnes fortunes, où il affecta toujours une fausse modestie, pour tirer de vous des loüanges qui le contrariaissent. Enfin, Madame, je gagerois de deviner à quatre paroles près, de quelle maniere se passa cette visite. Car pour vous dire le

Vray, j'ay observé ce joly mignon, comme on observe un Rival : Mais en toutes occasions j'ay remarqué que c'est un garçon qui pense estre plus beau, non seulement que toutes les personnes de nostre sexe, mais encore que toutes les plus belles du vostre; qui se croit un petit Ange humanisé, & qui se persuade que toutes les filles qui ne courent pas apres luy, manquent d'esprit & de connoissance. Neantmoins quoy qu'il s'imagine donner de l'amour à tout le beau sexe, & faire pecher toutes celles qui le regardent, n'ayez pas peur qu'il imite ce beau garçon qui se déchira le visage, pour détruire la cause de tant de desirs criminels, que sa beauté allumoit tous les jours. Nostre Adonis en est bien éloigné; dût-il faire mourir toutes les Philis & toutes les Calistes, il a juré de n'en pas épargner une; il prend un soin extrême à s'embellir, & Caliste elle-mesme passe au matin moins de temps que luy devant le miroir & près de la toilette. Il a toujours une petite mouche appliquée avec étude, & le sourcil fait avec la pincette, aussi proprement qu'il se puisse. Jamais homme ne fut si content de sa personne, ny si satisfait de la Nature. Il est persuadé que quand elle le fit, elle employa tous ses efforts, & quitta tous ses autres soins. Et pour moy je croy que quand elle le fit, elle pensoit faire une femme; mais une femme fort sotte & fort coquette. Au reste, Madame, ne croyez pas qu'il ait eu tant de bonnes fortunes, qu'il voudroit nous le faire croire; j'ay sceu de son Valet de chambre, qui est un bon garçon & fort plaisant, qu'en matiere d'Amourette, son Maistre estoit le plus grand menteur du monde, & que de sa vie il n'avoit esté aimé que d'une Blanchisseuse & d'une vieille Hostesse. Cependant c'est presentement l'objet de la tendresse de Caliste. La moindre grimace de cecy Adonis luy plaist & la charme; elle admire tout ce

278 AMITIEZ, AMOURS,

qu'il dit & tout ce qu'il fait ; elle y trouve un tour galant , & des graces extraordinaires. Rien mesmes n'est si agreable à ses yeux que ce décontenancement , qui le fait juger sot & glorieux par tous ceux qui le regardent. Voila, Madame, l'homme que l'on me prefere , & voila le choix de Caliste, de cette Caliste qui a de l'esprit infiniment, qui se pique de se connoître si bien en gens , & d'avoir tant d'aversion pour les sots. Apres cela je conclus avec vous , que l'ame a ses maladies, & que les esprits les plus forts ont leurs foibleesses: mais je conclus encore mieux , qu'il n'y a que vous qui en soyez exempte , & qui soyez parfaitement aimable.

A LA MESME.

Il luy envoie les quatre Portraits qui suivent.

LETTRE XXIV.

IL est vray que je vous avois promis d'exposer à vostre critique tout ce qui partiroit de ma plume , avant que de le faire voir à personne. Et toutefois il est vray aussi qu'il y a quelques Portraits de ma façon , qui sont sortis de chez moy sans passer chez vous. Mais, Madame, comme ils ont esté faits dans le temps que vous estiez retenue au lit, & que pour lors ils me furent demandez avec empressement, par des personnes qui ont beaucoup de pouvoir sur moy, vous me devez excuser d'avoir manqué à ma promesse , & de m'estre laissé vaincre par des prieres, auxquelles je suis certain que vous n'auriez pas résisté vous-mesme. Au reste la querelle que vous me faites en cette occasion , n'a garde de me choquer. J'ay bien du plaisir de ce que vous avez impatience de voir mes petits Ouvrages. Soit que vous l'ayez , parce

que vous esperez y trouver quelque chose qui vous divertira , ou parce que vous avez la bonté de m'en vouloir faire connoître les fautes, c'est toujours une impatience qui me paroist fort obligée. Mais, Madame, tous ces Ouvrages ne valant pas la peine d'estre leus , je n'en ay choisi que quatre, que j'ay crû meriter vos corrections. Je vous les envoie, & vous supplie de les lire, afin de m'en pouvoir dire vostre sentiment , quand j'auray l'honneur de vous voir. Le premier est celuy qui a le plus agréé à tout le monde ; mais selon moy l'approbation de tout le monde est peu de chose, si la vostre ne la confirme. Les trois autres n'ont pas aussi déplû , & m'ont attiré quelques loüanges ; mais c'est de vous que je veux apprendre , si les loüanges estoient justes , ou non.

PORTRAIT DE MON RIVAL

A CALISTE.

VOus estes la personne du monde la plus ingénieuse à tourmenter les gens. C'est grand dommage que vous n'estiez fille ou femme de quelqu'un de ces Empereurs , qui prenoient tant de soin à chercher de nouveaux suplices , pour persecuter les pauvres Chrestiens. Que vous auriez bien réussi dans ce beau mestier , & que vos belles inventions auroient donné de plaisir à vôtres Papa ou à vostre Espoux ; Toutes les Tortures, les Croix & les Chevalets, dont usoient ces fameux Tyrans, n'eussent esté que des douceurs & des passe-temps, en comparaison des tourmens que vostre bel esprit eust inventez. N'ay-je pas raison, Caliste, d'avoir ces sentimens de vostre cruauté, puis que presentement vous sçavez si bien persecuter ceux qui vivent sous vostre Empire ? A-t'on jamais imaginé

un supplice plus cruel, que d'obliger un homme à faire l'éloge de son Rival? Cependant c'est celuy auquel vous m'exposez. Comme vous trouvez vostre Adonis, beau à peindre, vous voulez que je vous fasse son portrait; vous voulez de plus que ma jalousie n'y mette pas le moindre de ses traits. Je vous entend, Caliste, vous voulez que je le peigne tel qu'il est dans vostre cœur, & tel qu'il paroît à vos yeux; que mesme je flate ses defauts, & que j'embellisse ses bonnes qualitez. Voila ce que je dois faire pour vous plaire; mais puis-je vous plaire & me plaire à mesme temps? Sçavez-vous, Caliste, combien il est rude de louer un Rival mesme de ses perfections, & combien il est plus rude de mentir à son avantage? Croyez-vous que son merite me plaise, parce qu'il vous charme? croyez-vous enfin que comme vous, j'en fasse mon idole? Apres cela, n'ay-je pas raison de vous comparer aux anciens Tyrans; ils persecutoient les Chrestiens, parce qu'ils ne vouloient pas adorer de fausses Divinitez, & c'est à peu près l'injustice que vous exercez envers moy. Mais n'importe, il faut vous obeir, vous estes ma Souveraine. Pour executer vos commandemens, il n'est point de peines ny de supplices qui m'étonnent, & je sacrifieray volontiers toujours mes plaisirs, pour tâcher d'augmenter les vostres. Je vais donc vous peindre vostre Adonis, & faire mes efforts pour empescher ma jalousie d'y mesler aucune de ses couleurs.

Adonis est d'une taille mediocre, bien prise, bien formée, & tout à fait libre. Tout le monde pourtant ne demeure pas d'accord de cette mediocrité. Il paroît petit aux yeux de quelques-uns; mais n'importe, c'est un avantage pour luy, puis que jamais on ne l'appellera un grand sot. Ses cheveux sont blonds, & blonds de la plus belle couleur.

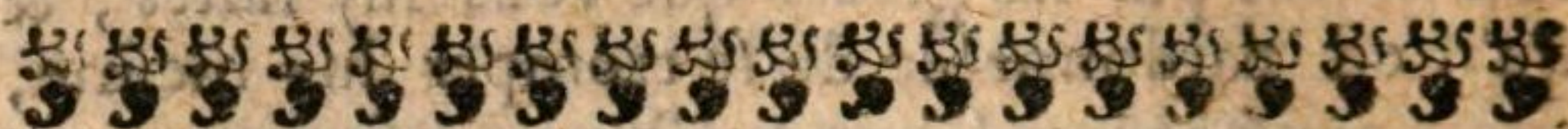
couleur. Il en a quantité, de tres-beaux, tres-longs, & fort bien bouclez, & en verité il se peut vanter d'avoir belle teste. On a beau dire que cette teste n'est pas à luy, c'est pure médifance. Pour moy je sçay du Barbier mesme, qui luy a vendu sa perruque, qu'il en a esté fort bien payé. Il a le tour du visage rond, c'est peut-estre ce qui fait que la teste luy tourne si souvent. Il a le teint tout à fait blanc, & seroit malheureux, s'il ne l'avoit pas ainsi, puis qu'il luy fait une lessive tous les matins; & le savonne deux ou trois fois le jour. Ses yeux sont bleus, grands, & bien fendus. Ils ne paroissent pas pleins de feu. Il est vray, Caliste, que c'est en presence des vôtres, & que quand le Soleil luit, on ne doit pas s'étonner de ne point voir briller les Estoilles. Ses sourcis sont blons, gros & épais, quand la pincette n'a point joié son jeu; & c'est ce qui fait mentir ses ennemis, qui disent qu'il a le visage effeminé. Son nez est mediocre, & un peu court, c'est peut-être ce qui fait qu'il ne sent pas les choses de fort loin. Sa bouche est belle, & tout à fait rouge; mais comment ne rougiroit-elle pas, de dire si souvent des impertinences? Enfin sur tout son visage, on ne voit pas une phisionomie fort spirituelle; mais peut-estre que son esprit fait le fin, & qu'il se cache pour nous surprendre. Pour les qualitez corporelles, il en possède assurément de fort avantageuses. Il est propre dans ses habits, & il se peut vanter de ne pas perdre les quatre heures de temps qu'il employe chaque matin près de la toilette & devant le miroir. Il danse en perfection, & l'on peut dire que s'il n'a pas de l'esprit à la teste, il en a beaucoup aux pieds. Il est fort bien à cheval, je ne le puis pas nier, Caliste, moy qui dernièrement en vostre presence fus jetté à terre par un cheval d'Espagne, que devant vous il fit en suite fort bien obeir, & qu'il travailla de fort

bonne grace. Je me souviens assez combien vous en ristes, & combien vous fistes valoir l'adresse qu'il témoigna en cette rencontre. Mais, Caliste, le miracle n'est pas grand. Entre les bestes il y a toujours de la sympathie, & c'est ce qui fait qu'un Cheval & vostre Adonis seront toujours de fort bonne intelligence. Pour du cœur il en a, puis qu'il est Gascon. Il ne craint point de dégainer, & pour une bagatelle il hazarderoit sa vie, parce qu'il sçait bien qu'il ne hazarde pas grand chose. Il est liberal, & même magnifiquement. Il donne volôtiers des Cadeaux & des Violons: mais quand on ne paye pas d'esprit, du moins faut-il payer de quelque autre chose. Il est franc, il n'est point dissimulé: Mais, Caliste, tous ceux qui disent toujours ce qu'ils pensent, ne pensent pas toujours à ce qu'ils disent. Il n'est point menteur, tout le monde en demeure d'accord; mais aussi pour mentir, il faut de la vivacité & de la memoire. Pour de l'esprit, ses ennemis disent qu'il n'en a gueres; mais il leur soutient qu'il en a, puis qu'il vous aime, & qu'il n'en sçauroit donner de preuve plus forte ny plus convaincante. Ils répondent à cela, qu'il vous aime, parce qu'on luy a dit que vous estes aimable, & qu'il ne fait que se laisser emporter à la coûtume & à la multitude des autres qui vous aiment. Il est vray qu'il n'entend ny Philosophie ny Rhetorique, qu'il ne sçait ny faire des Vers, ny connoître les Ouvrages de l'esprit: mais en récompense, il croit sçavoir tout cela, & quelque chose de plus; & comme le bonheur consiste à s'estimer heureux, peut estre que l'esprit & la science consistent aussi à s'estimer spirituel & sçavant. Si cela est, jamais homme ne le fut plus éminemment qu'Adonis, puis que jamais homme n'a été si persuadé de son propre merite. Mais il faut avoüer, Caliste, que vous contribuez bien à

son erreur par les graces que vous luy faites , & qu'il est pardonnable de se tromper luy-mesme , après avoir trompé une personne d'esprit comme vous : Car enfin à vous en voir coëffée , comme vous l'estes , il faudroit estre trop complaisant , pour s'empêcher de dire qu'il vous abuse. Pour devot, on demeure d'accord qu'il l'est tout à fait; car il va à l'Eglise toutes les fois que vous y estes , & cela c'est à dire fort souvent. Il est discret autant qu'on le peut estre , il ne dit rien des faveurs que vous ne luy faites pas. Dans les conversations il ne plaît qu'à peu de personnes ; mais qu'importe; puis qu'il a l'avantage de vous plaire , & que toute seule vous luy estes tout le monde. On ne peut pas dire sans le flater , qu'il raille agreablement ; mais c'est à cause que la raillerie n'est que médifance , & que la médifance est indigne d'un honneste homme. Il fait un conte de mauvaise grace , & ennuye fort les gens qu'il veut faire rire : mais aussi quel honneur y a-t'il à passer pour un faiseur de contes à rire ?

Voila ce me semble, Caliste, un Portrait de votre Adonis , ressemblant autant qu'il le peut être. J'ay peur que vous ne le trouviez pas dans cette peinture si beau qu'il l'est dans votre cœur : mais en conscience je dois vous avertir , que l'Amour est un Peintre flateur , & qu'il n'en faut pas toujours croire à ses tableaux. Peut-être aussi que ma jalousie , quelques efforts que j'aye faits , pour l'empêcher de se mesler de cet Ouvrage , n'aura pas secondé vostre intention : mais en verité , Caliste, ma jalousie est encore plus juste que votre amour , & fait faire des Portraits qui approchent plus du naturel.





P O R T R A I T D' I R I S.

IL faut, belle Iris, vous en faire passer vôtre en-
vie. Il faut faire vôtre portrait, puis que vous
le demandez avec tant d'empressement. Ah ! plutôt
au Ciel que je vous le puisse faire voir tel qu'il est
dans mon cœur, je suis certain que vous en feriez
contente, & que vous avoueriez que jamais Ta-
bleau n'a esté si achevé, ny Image plus semblable
à son original.

*Vous verriez un Portrait, Iris, qui vous ressemble,
Où toutes vos beautés se découvrent ensemble;
Vous verriez votre éclat dans toute sa vigueur.
Vous verriez que l'Amour avec des traits de flamme,
A peint si vivement vos appas dans mon ame,
Qu'ils ne brillent pas plus dans vos yeux qu'en
mon cœur,*

Mais au reste j'ay tort de me plaindre. Il est facile
de vous faire voir mon cœur, & le portrait que
l'Amour y a gravé. Si vous en voulez avoir le
plaisir, Iris, regardez mes yeux, vous y verrez mon
cœur & vôtre image. Toutes les fois que je suis en
vôtre compagnie, ce pauvre cœur qui ne soupire
que pour vous, sort de la place ordinaire, & se met-
tant, pour ainsi dire à la fenestre, pour vous voir,
& pour estre veu de vous, il vous montre avec au-
tant de plaisir que d'amour, que vôtre Portrait &
luy ne sont presque que la mesme chose. Vous
voilà donc satisfaite, Iris, j'ay obey, & vous avez
là vôtre Portrait. Regardez-vous donc en mon
cœur, qui paroist dans mes yeux, & vous verrez
qu'en general toute vôtre personne est charman-
te, comme en particulier vous n'avez point de par-

tie qui ne soit agreable. Si vous confiderez vostre taille, vous verrez qu'elle est mediocre, mais au reste bien prise, & d'une grosseur bien proportionnée. Elle est un peu pesante & negligée, mais c'est d'une pesanteur si aimablement languissante, & d'une negligence si pleine de charmes, qu'on ne voudroit pas que vous fussiez plus legere, ny moins paresseuse. Si vous regardez vostre teint, vous verrez qu'il est blanc sans estre pâle, & qu'il est vif sans estre enluminé; vous verrez que vostre peau est bien tendue, & qu'elle paroist fort douce & fort delicate. Il est vray que vous verrez, si vous vous observez de près, que vous avez en quelques endroits du visage de petites taches de rousseurs, mais qui paroissent si peu, que pour s'en appercevoir, il faut vous regarder aussi attentivement que moy: Et mesme quand on s'en apperçoit, on remarque que ces petites taches ne font que vous embellir, parce qu'elles semblent de petits grains d'or pâle, semez sur le plus bel yvoire du monde. Pour vos cheveux, vous verrez qu'ils sont blons, mais peut-estre d'un blond trop coloré. Vous ne devez pourtant pas vous en plaindre, la Nature en avoit donné de semblables à Vénus, qui est la Déesse de la Beauté, aussi bien que la Mere de l'Amour. Et le Soleil, à qui l'on compare tous les jours les plus belles personnes, porte une chevelure pareille à la vostre. Mais enfin si vos cheveux ne sont pas à la fantaisie de tout le monde, vous avez un tour de visage, des yeux, un nez, & une bouche, qui au sentiment des plus délicats, sont de fort agreables choses. Vostre tour de visage est ovale, & d'une proportion fort juste; vos yeux sont un peu petits, mais pleins d'un feu doux, & d'une langueur qu'on trouve charmante. Vostre nez est mediocrement aquilin, & fort proportionné à vostre visage. Vostre bouche est petite, vos lèvres bien retroussées,

& tout à fait incarnates. Vos dents mediocres, blanches, & bien rangées. Vostre gorge semble avoir esté faite au tour, & l'on peut dire que c'est une Beauté achevée. Vôtre sein est digne de vôtre gorge; il est blanc, gras & potelé. Les deux petits globes qui le composent ne sont éloignez que de deux doigts, & cependant ie suis assuré que de leur vie ils ne se sont baïsez, quoy qu'ils soient freres, & qu'ils deussent bien s'aimer, si la ressemblance fait l'amitié. Pour vos bras & vos mains, elles ne cedent point à la beauté de vôtre sein, ny de vôtre gorge, ny pour la blancheur, ny pour l'embonpoint. Enfin sur vostre visage, & dans toute vostre personne, il paroist un certain air doux, obligeant, & qui plait à tous ceux qui vous regardent.

Vous remarquerez, Iris, toutes ces qualitez corporelles dans le Tableau dont je vous parle. Mais comme un sçavant Peintre ne se contente pas d'imiter grossierement avec son pinceau les seuls traits du visage, & qu'il fait voir à mesme temps parmy les mesmes traits, l'esprit, l'humeur, & les passions de ceux dont il a fait la peinture, l'Amour en a usé ainsi en gravant vostre portrait dans mon cœur; & je puis dire mesme qu'il y a imprimé avec des traits plus profonds, les beautez & les perfections de vostre ame, que les charmes & les appas de vostre visage. Achevez donc, Iris, de voir ce Tableau, & vous serez persuadée de cette verité.

Vous avez l'ame grande, bonne, & élevée. Vous estes incapable d'un dessein lâche, & d'une entreprise honteuse. Vos sentimens sont tous genereux, & toutes vos inclinations sont louables. Toutes vos passions sont tout à fait moderées, & je croy qu'à cause que l'Amour est du nombre des passions, vous haïssez toutes les autres passions à cause de luy. Ainsi jamais la colere ne vous fait rougir;

jamais la crainte ne met sa pâleur sur vostre teint & pour tout dire en un mot , si vous avez des passions, elles sont si cachées, qu'il est impossible de les connoistre. Enfin vous conservez v^otre ame dans une telle moderation , que mesme vos vertus ne sont point violentes. Tout ce qui panche vers l'ex-
cès ne se trouve point chez vous. De sorte qu'on peut bien conclure que vostre amitié n'est point excessive , & que vous vous consolez assez facilement de tout ce qui peut arriver dans le monde. Pour vostre esprit, il est vif, doux, & souple. Il est vif, puis que vous imaginez les choses avec facilité, & que vous les comprenez avec promptitude. Il est doux, puis que dans vostre conversation, vous n'estes ny opiniâtre ny querelleuse. Et il est souple, puis que vous d^onez aux choses le tour qu'il vous plaist, & que vous sçavez épouser avec adresse les sentimens de ceux qui vous parlent, pour pouvoir glisser les vôtres dans leur esprit avec plus de facilité. Vous n'ignorez pas les belles choses, & sans estre plus sçavante qu'une femme ne le doit estre, vous sçavez connoistre la beauté des ouvrages de l'esprit, & toutes les délicatesses de la Prose & de la Poësie. Vous ne vous meslez point d'en faire, quoy que vous en fissiez bien si vous vouliez, quoy que vous y ayez plus de disposition, que bien des gens qui croient y reüssir. Il est vray que cette disposition vient du fond de vostre esprit: car je ne croy pas que vous ayez grande lecture. Vous n'êtes pas fort versée ny dans la Fable, ny dans l'Histoire; vous ne sçavez gueres parler Roman , & ie m'imagine que vous estes plus propre à démêler les intrigues de vostre ménage , que celles d'une Comedie. Cela n'empêche pourtant pas que v^otre entretien ne soit charmant; car dans le serieux il est peu de femmes qui fassent paroistre tant de bon sens , & dans la bagatelle tant de vivacité

d'esprit. Et ce qu'il y a de bon, c'est que vous dites les belles choses de vous même ; ce ne sont point des lieux communs ; ce n'est point une beauté étrangere, ny des larcins faits dans des Livres, ce sont des marques de vostre esprit, & non pas des effets de vostre memoire. Voila à peu près, belle Iris, le Tableau qui est gravé dans mon cœur, jugez si un Portrait de cette nature ne fait pas aimer son original, & si je puis vous considerer aussi souvent que je fais, sans avoir pour vous les sentimens que j'ay.

P O R T R A I T D E P A Q U E T T E .

PUIS que vous m'avez promis, Paquette, de me payer vostre Portrait, & d'estre plus juste que vostre Maistresse, qui me doit encore la façon du sien, & qui ne m'a jamais payé mille soins, & mille peines que j'ay souffertes à son service, je veux bien vous satisfaire & vous peindre avec tout l'art dont je suis capable. Je me vante même que vôtre peinture sera plus achevée que la sienne, puis que vous me demandez à n'y estre point flatée. Vous ne trouverez donc pas mauvais, si je dis d'abord que vous n'estes pas belle. Si j'avois fait une semblable declaration à vostre Maistresse, quoy qu'on la luy pût faire aussi veritablement, de sa vie elle ne me la pardonneroit : mais je parle à vous, qu'en effet je crains moins qu'elle, & que j'aime aussi davantage. J'avouë donc, Paquette, que vous n'êtes pas belle; mais vous n'êtes pas laide aussi. Vous avez l'air riant, & ce je ne sçay quoy qui plaît, & dont souvent les Belles sont dépourveuës. Vostre teint est brun, & n'est pas trop uny. Vos sourcils sont noirs & bien faits : Il est vray que c'est par l'assistance des pincettes. Vos yeux sont gros,

noirs, & fort fripons. Votre nez est un peu camard & tourné à ne pas haïr l'Amourette. Votre bouche n'est pas des mediocres, mais en récompense vos dents sont belles & nettes, & vos lèvres rouges & toujours fraîches; & l'on peut dire que votre bouche est de celles qu'on appelle des bouches propres au commerce. Le tour de vostre visage est rond & bien remply. Pour les cheveux, c'est une de vos beautés; vous les avez noirs, fins & en tres-grande abondance, & vous sçavez vous coëffer d'un air fort avantageux. Pour vostre gorge & vos tetons, ils ne sont pas blancs, mais certes il y a de la chair, & si les tetons s'achetoient à la livre, vous pourriez vous vanter d'estre plus riche que vostre Maîtresse. Pour votre taille, elle est sans flatterie droite & bien faite. Vous avez le port noble, les jambes nullemēt cagneuses, & les pieds tout à fait bien tournez. Si vous eussiez voulu, Paquette, que j'eusse fait la peinture du reste, il eût fallu me le montrer. Aussi bien rien ne doit-il estre caché à un Peintre, & sans doute le Portrait eût bien esté plus beau, si je vous avois peinte toute nue. Cependant sur ce que j'ay veu, je puis dire que vous avez la physionomie agreable; & sans y estre bien fin, on juge d'abord que vous avez de l'adresse & de l'esprit, & l'inclination un peu pecheresse. Voilà déjà, Paquette, un Portrait sur lequel un homme qui ne vous auroit veüe qu'une fois, pourroit facilement vous reconnoître: mais voicy ce qui va vous faire reconnoître à vous-même, & vous faire avouer que je sçay bien peindre les gens au naturel. Vous estes propre naturellement, avec peu de chose vous sçavez vous orner, & paroître avec un habit d'étamine plus avantageusement que celles qui portent du brocard & de la broderie. Vous sçavez le bel air de s'habiller, & jamais vous ne mettez une épingle hors de sa place; dans le

290 A MITIEZ, AMOURS,
deshabiller, dans la negligence mesme, vous ne paroissez pas negligée. Pour de l'adresse aux doigts, vous en avez autant que fille que je cōnoisse; il n'est point de passemens, de broderies, ny d'autres Ouvrages que vous ne sçachiez faire. De l'esprit, vous en avez plus qu'il n'en faudroit à quatre filles de vôtre cōdition. Vous vous appercevez de cent choses où les autres ne prennent point garde, & j'ay remarqué dix fois que vous connoissez l'intention des gens, quand mesme ils tâchent à la cacher. Jamais personne n'a eu tant de souplesse d'esprit que vous en avez, ny tant de disposition à faire reüssir un intrigue. Il est vray qu'auprès de vostre Maistresse, ce talent a esté jusques icy inutile: mais pour peu que vous demeuriez encore auprès d'elle, je me prepare à voir bien joüer des stratagemes. Vous avez l'inclination amoureuse, & je suis bien trompé, si vous pouriez rester longtemps sans quelque espee de galanterie. Mais vostre amour est noble, & s'attache toûjours aux gens qui sont au dessus de vous. Cependant de quelque qualité que puissent estre vos Amãs, vous les sçavez tenir en bride, & les gouverner en veritable Maistresse. Vous estes capable d'avoir semblable cōmerce avec quatre ou cinq Galants à la fois; car jamais personne n'a sceu les raffinemens de la galanterie avec tant de perfection. Vous sçavez comment il faut ménager les faveurs, employer tantost la douceur & tantost la colere, faire l'empressee & l'indiferente, suivant que l'occasion le veut, & vous servir toûjours adroitement des regards & des soupirs. Vous donnez un coup d'œil à l'un, pendant que vous serrez la main de l'autre: vous parlez avec tendresse à celuy-cy, pendant que vous marchez sur le pied à celuy-là; & vous faites si bien enfin, que vous ne desesperez personne. Ce n'est pas que vous souffriez tous ceux qui vou-

droient bien estre soufferts de vous. Vous sçavez faire de bons choix, & vous n'accordez jamais vostre amitié, qu'à ceux qui sont dignes de celle des honnestes gens. Si quelque jeune emporté vous approche, vous sçavez comment il faut rabattre son insolence, sans déchirer son linge, ny arracher ses cheveux. Si vostre Maistresse vous trouve en quelque secrette conversation, si l'on vous surprend en quelque intrigue, jamais vous n'estes déconcertée, & vous sçavez si bien prendre l'air d'une personne innocente, qu'il est impossible de vous quereller. En pareilles rencontres, vous avez toujours des raisons de reste, vostre esprit est toujours prest à excuser vostre conduite. Enfin personne n'a jamais sceu si bien que vous, le secret de sauver les apparences. Ce qu'il y a de bon, c'est que vous n'avez point l'ame envieuse ny jalouse. Vous n'estes point ennemie du divertissement des autres, & vous ne prenez pas moins de plaisir à en procurer, qu'à en recevoir. Quand vous voyez deux personnes qui s'aiment, vous entrez avec adresse en leur confidence; vous vous rendez nécessaire à leurs plaisirs, & vous estes ravie d'y contribuer autāt que vous le pouvez. Apres tout, vous estes genereuse & nullement interessée. Vous preferez le cœur d'un honneste homme à la bourse d'un sot. Vous aimez les plaisirs à cause des plaisirs, & jamais vous ne considerez le profit. Si vous pouviez mesme, vous payeriez au lieu d'estre payée, & feriez part de vostre bien à ceux qui ont part en vos bonnes graces. Et c'est, Paquette, ce qui fait que vous conservez si bien vos Amans. Comme vous estes plus spirituelle & plus genereuse que tous les Valets & toutes les Servantes du Monde, on peut conclure aussi que vous n'avez aucuns de leurs sentimens, ny aucunes de leurs imperfections. Vous ne vous amusez point à par-

292 AMITIEZ, AMOURS,

ler des detaults, ny des badineries de vostre Maistresse; vous ne vous entretenez jamais des profits des autres Servantes; vous ne méditez de personne; vous sçavez distinguer les Airs de Cour des Chançons du Pont-neuf, & prenez plaisir à lire les Romans & les autres Livres, qui parlent de l'Amour avec esprit. Il est vray que tant de beaux talens vous font autant haïr des Valets & des Servantes, que vous estes aimée des Maistres & des Maistresses. Enfin, Paquette, vous estes une Heroïne parmy les Suivantes, & sans doute nous verrons quelque jour quelque aventure extraordinaire, qui viendra nous apprendre que vous estes d'une naissance plus illustre.

Voila, ce me semble, Paquette, un Portrait qui vous satisfera, & dont vous n'aurez pas regret de me payer la façon en la monnoye que vous m'avez promise.



PORTRAIT DE CALISTE.

MAlgré vous, Caliste, je veux faire vostre Portrait. Vous avez beau me le defendre, je ne sçaurois vous obeïr; & semblable à ces Bergers qui se divertissent à graver sur l'écorce des arbres, je prens un extrême plaisir à peindre par tout vostre belle image, & à faire voir à tout le monde les traits qui ont fait mes blessures, & les charmes qui m'ont enchanté. Encore une fois, Caliste, c'est en vain que vous me le defendez; je suis obligé de vous déplaire, puis qu'il y va de mon honneur. N'est-il pas nécessaire que je me justifie de ma défaite, & que je fasse connoistre par une peinture de vos appas, que les armes qui m'ont vaincu peuvent vaincre tout le monde, & que je

n'ay point succombé sous l'effort d'une puissance ordinaire? Je vais donc vous peindre, Caliste; mais hélas! que veux-je faire? Pensay-je bien à ce que j'entreprends? Vouloir peindre Caliste avec mon pinceau, n'est-ce pas vouloir peindre le Soleil avec un charbon? Ouy, c'est quelque chose de plus difficile, & je connois bien que mon dessein est temeraire.

*Je suis à vostre éclat tout surpris & confus,
Mes sens sont en desordre, & mes doigts sont per-*
clus,

*Je voy que l'Art ne peut égaler la Nature,
Et que mes efforts superflus*

Veulent en vain icy faire vostre peinture.

Je reconnois tout cela, Caliste, & cependant ma temerité continuë. Il faut que je me contente, malgré la foiblesse de mon pinceau, & la force de vos appas, je veux vous peindre à ma façon, & faire une ébauche grossiere des traits du monde les plus délicats.

Vostre taille est mediocre, quoy qu'elle semble petite à cause qu'elle est déliée: elle est bien prise, legere, & tout à fait libre. Vous n'estes point trop grasse, mais aussi vous n'estes point trop maigre; & si vous aviez davantage d'embonpoint, vous perdriez une certaine proportion qui s'accommode parfaitement à vostre taille, & qui fait que toutes les parties de vôtre corps ont un raport fort juste. Vostre teint est blanc, fin, & vif, & conserve toujours une certaine fleur de jeunesse, qui fera croire que vous n'aurez que quinze ans, quand mesme vous en aurez trente. Vos cheveux ne sont pas tout à fait noirs, ils sont d'un certain brun cendré, & au reste fins, & en tres-grande abondance. Vous avez le tour du visage rond & bien proportionné, un front blanc & poly, au bas duquel on voit deux petites lignes noires & mediocrement courbées,

mais cela naturellemēt, & sans l'assistance de l'art. Si j'estois dans mon humeur poétique, je vous dirois que ce sont les veritables arcs de l'Amour, & qu'il les a placez en cet endroit pour estre près de vos yeux, où il prend les traits dōt il se sert contre les cœurs les plus rebelles; mais presentement je suis Peintre, & non pas Poète. Vos yeux gros, noirs, à fleur de teste, & tous pleins de feu, éclatent à merveilles sur la blancheur de vostre teint. Vōtre nez est petit sans estre camard, bien tourné, & tout à fait agreable. Vostre bouche est d'une grandeur mediocre, & vos levres sont naturellement si bien colorées, qu'elles paroissent toujours sanglantes. Pour vos dents elles sont belles dans la perfection, blanches, égales, & bien rangées. Pour peu qu'on fût en humeur de conter fleurettes, on vous diroit qu'en les voyant, on croit voir deux rangs de perles enchassées en du corail. Vostre menton acheve admirablement la rondeur de vostre visage, sur lequel en general on remarque une physionomie spirituelle, adroite, & peu malicieuse. Pour vostre sein, il n'est pas des plus remplis : mais ce que vous en avez est blanc; & s'il m'est permis de le dire comme je le pense, le morceau pour estre petit, ne laisse pas d'estre délicat. Voila, Caliste, ce que vostre miroir vous montre, quand vous le consultez : mais voicy ce qu'il ne vous apprendroit pas, si vous l'ignoriez.

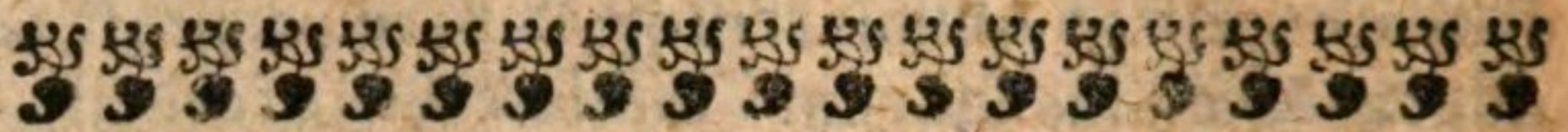
Vous avez l'ame grande, haute, & genereuse; vous estes fiere dans vos sentimens, & vos inclinations n'ont rien qui sente la bassesse. Si vous avez des passions, l'on peut dire que vous n'avez que celles des ames fortes, & que vous n'estes point capable de tristesse, de crainte, & de desespoir, qui sont les mouvemens d'une ame foible. Vous n'estes point sujette aux atteintes de ces passions timides, & vous en estes si éloignée, que les

passions toutes contraires sont celles qui vous animent. Vous estes hardie, entreprenante, & toujours persuadée que rien ne peut s'opposer à vos desseins. Vous estes capable d'entreprendre des choses fort difficiles, & de les executer avec autant d'esprit que de courage. Vous estes ardente en vos desirs, & assez prompte à vous emporter, quand on dit, ou qu'on fait quelque chose qui vous choque. Mais comme vous estes genereuse, vostre courroux est un feu passager, que la moindre soumission peut éteindre. Cependant il n'est pas prudent qui excite ce courroux, quelque leger qu'il puisse estre, car vous sçavez dire & faire les choses avec tant de hauteur, qu'il n'est point d'indiscret qui ne se repente de vous avoir choquée. Mais aussi pour vous choquer, il faut estre tout à fait indiscret; car peu de chose ne vous choque pas. Vous aimez la belle raillerie, j'entens cette raillerie spirituelle qui ne fait que chatoüiller, & qui n'écorche jamais. Vous en sçavez toujours sortir à vôtre avantage; il faut estre bien fort pour soutenir vostre esprit en pareilles rencontres. Vostre feu y paroist avec une vehemence la plus agreable du monde. Si celuy qui raille avec vous passe un peu les bornes de la raillerie, il est vray que vostre colere éclate, mais c'est toujours une colere éloquente, & de bonne grace. Si vous passez en cela pour un peu violente, on peut conclure de là que vostre amitié & vostre haine le sont aussi beaucoup. Vous aimez fortement quand vous aimez, il n'est rien que vous ne fassiez pour vos amis, comme il n'est rien aussi que vous ne fassiez pour vous venger, quand vous avez de la haine, & que ceux qui vous ont offensée n'ont pas eu le soin de vous adoucir; mais pour peu qu'ils se soumettent, ils vous desarment. Vostre generosité paroist en toutes choses; vous estes pitoyable, & vous

avez l'inclination à faire du bien à ceux qui en manquent. Il est vray que vous l'aimez, & que vous estes capable d'entreprendre beaucoup de choses pour en acquerir: mais cét attachement ne procede point d'une sale avarice; & j'ay remarqué que vous n'aimiez le bien, qu'à cause que vous estiez liberale, & que vous le souhaitiez avec ardeur, parce qu'il est necessaire d'estre riche à une personne magnifique. Pour l'esprit, vous l'avez vif, subtil, adroit, & éclairé. Vous sçavez cent choses inconnuës aux personnes de vostre sexe, dont pourtant vous ne vous vantez pas; vous écrivez le plus galamment, & avec la plus belle facilité du monde. Vous estes agreable dans le teste à teste, & sçavez fort bien soutenir un entretien particulier: mais vous estes ravissante dans les grandes conversations. C'est-là que vostre esprit étale tous ses charmes, & qu'il brille avec toutes ses lumieres: c'est-là qu'on connoist vostre adresse à faire un recit, & vostre vivacité à faire des reparties. Vous penetrez d'abord dans les sentimens de ceux qui vous parlent, vous concevez facilement ce qu'on vous propose, & vous voyez clair dans les choses qu'on ne vous a montrées qu'à demy. Il est vray que vostre esprit est un peu malicieux; mais ce n'est pas d'une malice noire, c'est d'une malice qui ne butte qu'au divertissement. vous sçavez faire mieux que personne du monde le discernement des gens, & il ne vous faut point long-temps pour remarquer un honneste homme parmy les fots. Vous avez l'esprit souple & adroit. Il n'est point de personnage que vous ne sçachiez faire, vous estes complaisante quand il vous plaist, & sçavez apprivoiser les esprits les plus farouches. Quand vous entreprenez de flater quelqu'un, ou de luy persuader quelque chose, il est bien fin, ou bien opiniastre, s'il

échape à vostre force ou à vostre adresse. Vous faites avec vos Amans tantost la fiere ; tantost la douce, & le plus souvent l'indifferente, & cela d'une maniere si persuasive, qu'il n'y a que vous-mesme qui sçachiez les petites fourbes que vous faites. Mais pour dire tout, ce sont des fourbes qui vous coustent assez cher quelquefois : car vous faites souvent la cruelle & l'indifferente, que vous ne laissez pas d'estre douce en l'ame, & d'aimer fortement. En matiere de galanterie, vous dissimulez à merveilles : & à cause d'un certain orgueil qui vous est naturel, vous n'avez jamais pû obtenir de vous-mesme, de dire que vous estes amoureuse, si ce n'a esté en riant. Pour vostre devotion, elle est de celles qu'on appelle bien réglées. Vous n'estes ny athée ny hypocrite : vous n'estes point une mangeuse d'images, & cependant vous estes bonne Catholique. Vostre pieté n'est ny trop froide ny trop superstitieuse : vous ne vous baignez pas dans l'eau beniste, & ne laissez pas de faire les devoirs d'une ame veritablement Chrestienne. Vous ne le seriez pas, Caliste, si vous ne me pardonniez d'avoir fait vostre Portrait, quoy que vous me l'eussiez defendu. Comme vous n'aimez pas qu'on vous flate ; vous verrez du moins que je vous ay obey, & que s'il y a de la flatterie dans ce Tableau, ce n'est que pour avoir flaté l'inclination que vous avez à n'estre point flatée.





BILLET DE LA MESME,
à l'Autheur.

*Elle luy demande un Madrigal qu'elle
avoit oublié.*

LETTRE XXV.

JE me souvins hier d'un Sonnet , ou d'un Madrigal , je ne vous sçaurois dire lequel des deux , qui m'a esté dit par je ne sçay qui , & je ne sçay quand : mais je sçay bien qu'il estoit le plus joly , & le plus galand du monde. Ma memoire l'a perdu , & a fait en vain mille efforts pour le retrouver. Faites-moy la grace de le chercher un peu dans la vostre, car j'en ay affaire aujourd'huy, & je ne vous en sçaurois donner d'autres enseignes , sinon qu'il finit par ce Vers , où l'Amour dit en se plaignant.

Elle me donne à tous , Et ne me prend jamais.

Si vostre memoire ne me le fournit , je pretens que vostre Muse supplée au defect de vostre memoire , & qu'avant ce soir vous m'envoyiez celui que j'ay oublié , ou un autre sur la même pensée , qui soit meilleur que celui que je demande.





RÉPONSE A LA MESME.

Il luy envoie le Sonnet qui suit.

L E T T R E XXVI.

JE n'ay aucune idée du Sonnet ou du Madrigal que vous me demandez. Ma memoire n'a garde de me le fournir, puis que jamais, que je sçache, je ne l'ay donné à garder à ma memoire. Pour ma Muse, j'ay bien eu de la peine à la mettre en bonne humeur, & à l'obliger de vous obeïr. Elle ne hait rien tant que les Pieces de commande, & m'a dit d'abord qu'elle n'estoit pas payée pour payer les debtes de vostre memoire; & qu'elle n'avoit point de fond destiné à cét employ; & que d'ailleurs il n'y avoit pas de plaisir d'obliger une memoire, qui oublie si facilement les belles choses. En effet, Madame, n'a-t'elle pas quelque raison? Puis que vous avez oublié un si joly Sonnet, y a-t'il apparence que vous vous souveniez des siens qui n'ont rien de joly? J'ay esté d'abord de son sentiment: mais après avoir fait une meilleure reflexion, j'ay changé d'avis, & l'en ay fait changer aussi, luy ayant fait connoître que vous ne pouviez l'obliger davantage, qu'en oubliant ses Vers, puis qu'à même temps vous oublieriez ses foibleſſes. C'est cette consideration qui luy a fait faire le Sonnet que je vous envoie, où elle s'est servie de la pensée que vous luy avez prescrite, le moins mal qu'il luy a esté possible.



L'AMOUR PLEVRANT.

SONNET.

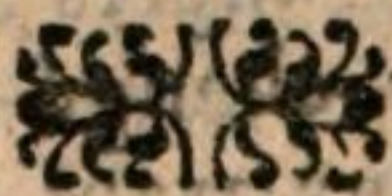
M Ille Amans malheureux, tous captifs de
 Climene,
 Supplient Venus de leur faire raison,
 De l'injuste Beauté qui les tient en prison,
 Qui méprise leurs fers, & se rit de leur peine.



Soudain pour les vanger, cette divine Reyne.
 Querellant devant eux son enfant Cupidon,
 Luy dit tout en courroux; quoy donc, petit fripon,
 Pourquoi n'avez-vous pas dompté cette inhumaine?

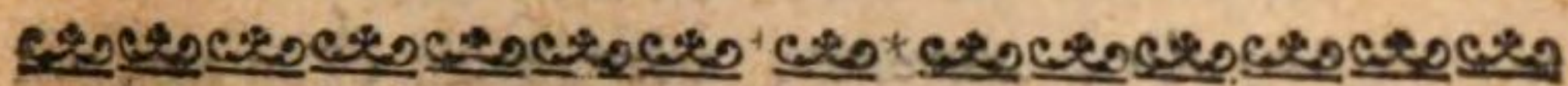


Le pauvre enfant alors craignant d'estre foïetté,
 Tâcha de radoucir son esprit irrité,
 Et luy dit en pleurant pour calmer sa furie;



Puis-je dompter, Maman, son cœur indifferant?
 Quand je suis avec elle, en quelque compagnie,
 Elle me donne à tous, & jamais ne me prend.





A L A M E S M E.

*Il luy envoie le Madrigal, & les six Sonnets
qui suivent.*

L E T T R E X X V I I .

A Pés vous avoir hier envoyé le Sonnet que je fis avec la chute que vous m'aviez prescrite, je trouvay par hazard dans un Recueil de Poësies, le Madrigal que vous me demandiez. Je vous l'en-voye, & vous supplie de le comparer à mon Sonnet. Si je ne me trompe, tout l'avantage que l'Au-
theur a sur moy, est d'avoir eu le premier cette jo-
lie pensée. Il est vray que cét avantage n'est pas
mediocre : Mais pour vous faire voir que je sçay
aussi bien tourner les pensées que j'ay puisées dans
mon esprit, que celles que j'ay empruntées d'ail-
leurs ; je vous envoie avec le Madrigal six Son-
nets, dans lesquels vous ne verrez rien qui ne soit
tiré de mon propre fond. Je croy qu'ils vous fe-
ront avoüer que je n'ay pas toujours besoin qu'on
me fournisse des pensées, & que je pense assez
agreablement, quand je pense à mes amours.

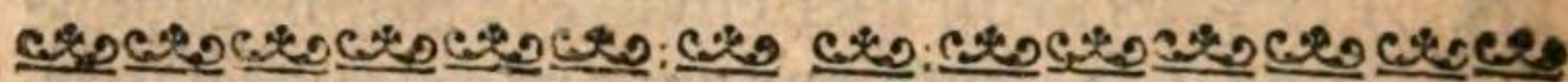
M A D R I G A L,

Tiré d'un Recueil de Poësies.

Lors qu'Iris veut charmer nos yeux & nos
esprits,
Soudain les Graces & les Ris,
Se trouvent en foule auprès d'elles
Venus y fait aller son fils.
Mais son fils s'en revient, & se montre rebelle :

302 AMITIEZ, AMOURS,

*Aussi-tost sa mere en courroux,
Luy dit, Amour, vous moquez-vous,
D'abandonner Iris, que nous fîmes si belle?
L'Amour ne pouvant dans son cœur
Tenir sa petite douleur,
Luy dit entre les dents, cōme un enfant qui gronde,
Je luy suis trop indiférent;
Elle me donne a tout le monde,
Et jamais elle ne me prend.*



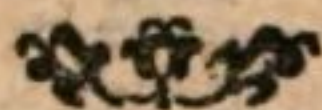
POUR UNE ABSENCE.

SONNET.

CHere Sylvie, icy je ne puis faire un pas,
Qu'en tes charmes divins mon pauvre esprit
ne pense:
Et si d'un autre objet je parle en apparence,
Toujours au fond du cœur je pense à tes appas.



Sylvie, hélas ! mon cœur, ne me croiras-tu pas,
Lors que je te diray que quatre jours d'absence,
M'ont cause tant de maux Et tant d'impatience,
Que cent fois mon chagrin m'a donné le trépas?



Il me semble en ce lieu te voir preste à me dire,
Tyrcis, un homme mort, dis-moy, peut-il écrire?
Mais écoute, voicy comme quoy je l'entens.



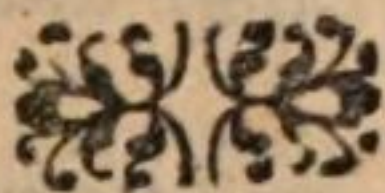
Si le chagrin que j'ay de ne voir point Sylvie,
M'a mis cent fois à mort, cent fois à même temps
L'espoir de la revoir m'a redonné la vie,



A VNE BELLE DEVOTE.

SONNET II.

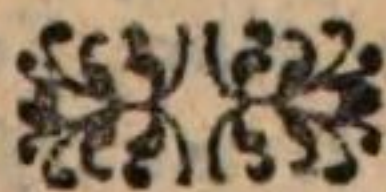
ENfin, cruelle Iris, ie ne puis plus attendre;
 Mon mal en est venu jusqu'à l'extremité:
 Et si de vos appas je ne suis mieux traité,
 Ma flâme en peu de jours va me reduire en cendre.



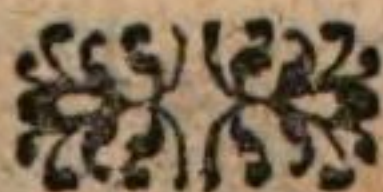
Mon ame au desespoir est preste de se rendre,
 De rage & de fureur je me sens agité:
 Mon trépas est certain par vostre cruauté,
 Si vostre cœur enfin ne se montre plus tendre.



Ayez de la pitié, donnez-moy du secours,
 Et ne me tenez plus tant de pieux discours,
 Que la crainte de Dieu soit mesme vostre guide.



Pensant & repensant que vous causez ma mort,
 Songez lequel vaut mieux dans un si triste sort,
 Ou bien d'estre amoureuse, ou bien d'estre homicide.





A I R I S, qui se metoit en colere contre
l'Autheur, quand il disoit auprès d'elle
en soupirant , Ah ! mon cœur.

S O N N E T III.

Quand je vous nomme , Iris , le miracle des
Belles ,
Quand je dis qu'en mon cœur vous allumez des
feux ,
Quand je dis que mon mal ne vient que de vos yeux ,
Vous croyez que je dis des choses criminelles.



Si je vous veux parler de mes peines cruelles ,
Aussi-tost vous prenez vostre air imperieux ;
Et cent fois m'appellant incommode , ennuyeux ,
Vous traitez mes tourmens de pures bagatelles.



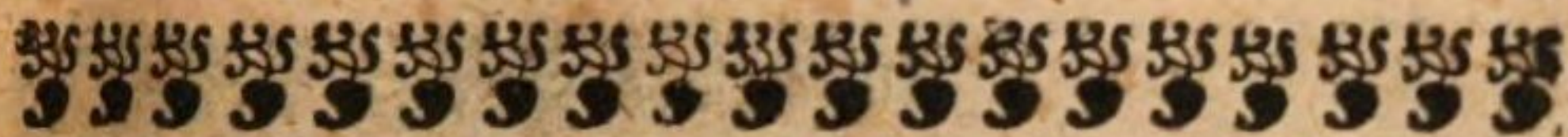
Si le cœur tout en feu quelquefois près de vous ,
Je m'écrie , ah ! mon cœur , j'émous vostre courroux ;
Et cependant , Iris , si ma teste est blessée.



Si mon pied , si ma main me fait quelque douleur ,
Je me plains , vous m'oyez , sans en estre offensée ,
Pourquoy vous offenser , quand je crie ? Ah ! mon
cœur.



POUR



POUR UN RENDEZ-VOUS.

SONNET IV.

Vostre amour, belle Iris, me met au desespoir,
 Vostre Espoux est fâcheux, jamais il ne vous
 quitte,
 Vostre Amant est jaloux de la moindre visite,
 L'un ou l'autre toujours m'empêche de vous voir.



Mais ma foy pour ce coup je ris de leur pouvoir
 Car à ce rendez-vous où vostre amour m'invite,
 Des plaisirs retardez par eux, ou par leur suite,
 Nous allons nous vanger cét agreable soir.

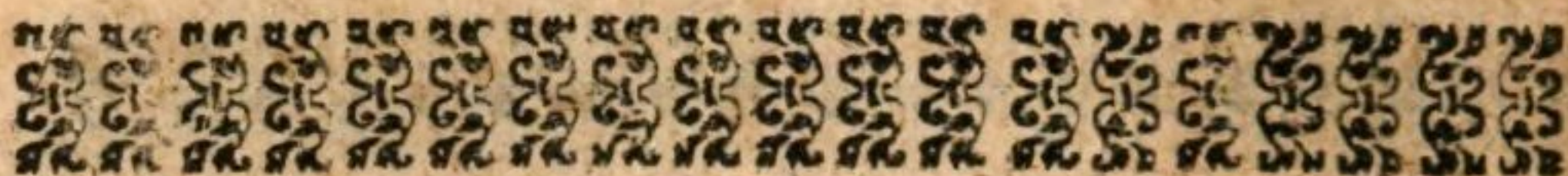


Iris, je suis icy, vous n'avez qu'à parestre,
 Et m'ouvrir doucement l'une ou l'autre fenestre,
 Vous me voyez exact à vostre rendez-vous.



Enfin je vais monter; mais dites-moy, la Belle,
 Et pardonnez ce mot à mon esprit jaloux,
 Quand je seray monté, faut-il tirer l'échelle?





L'AYMABLE PRISON.

SONNET V.

*S*ur le penchant d'un Mont couvert de mille
fleurs,
On voit depuis long-temps des prisons eternelles,
Qu'ont bâty nos Ayeuls pour enfermer les Belles,
De qui les doux appas déroboient trop de cœurs.



On voit là des Beutez qu'on ne voit point ail-
leurs ;
O Dieux ! que l'on y voit d'aimables criminelles,
Et que je voudrois bien partager avec elles,
Leur peine, leur prison, Et toutes leurs douleurs !



Comme de leurs larcins l'Amour estoit complice,
Il souffre les rigueurs de la mesme justice,
On le voit qui languit dans la mesme prison.



Mais sa peine a si peu changé son humeur fiere,
Qu'il n'entre pas un cœur dedans cette maison,
Qu'il ne fasse piller par quelque prisonniere.





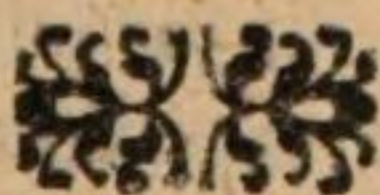
Pour une belle Personne à qui les tetons
estoyent venus, depuis qu'elle
estoit Religieuse.

S O N N E T VI.

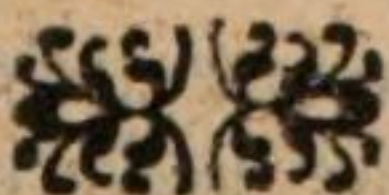
*C*R gisent les tetons de la jeune Sylvie ;
Pitoyable passant, admire & plains leur sort,
Ils n'avoient pas du Ciel encor receu la vie,
Qu'on les avoit déjà condamnez à la mort.



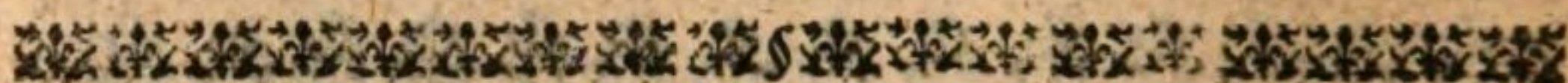
On ne consulta pas leur naturelle envie,
Leur courroux fait bien voir qu'on leur a fait grand
tort,
Puis qu'on les voit s'enfler contre la tyrannie,
Qui les mit au tombeau par un barbare effort.



Mais ce qui te fera plaindre leur aventure,
C'est qu'on les tient vivans dans cette sepulture,
Comme estans convaincus d'un horrible forfait.



Tout leur crime pourtāt n'est que d'avoir pū plaire
Pour moy ne voyant pas quel s'maux ils avoient fait,
Le croy qu'on les punit de ceux qu'ils pouvoient faire.



A L A M E S M E.

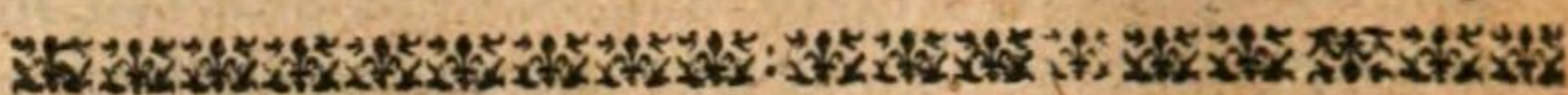
Il la remercie d'un panier de Pommes de Reinette.

L E T T R E X X V I I I .

JE ne m'étonne plus de ce qu'Adam se rendit à la tentation de la pomme, qui luy fut présentée par sa femme. On a beau dire qu'il fit là un tour de Normand, & que jamais friand ne paya si cher sa friandise : pour moy ie croy que j'en eusse fait autant, si Eve la luy presenta aussi agreablement que vous m'avez envoyé vostre panier de Reinettes. Sans mentir, Madame, outre le soin particulier que la Nature semble avoir pris à donner à ce fruit une beauté égale à sa bonté, vostre Lettre l'a encore tellement embelly à mes yeux, & rendu si agreable à mon goût, que je renoncerois plutôt à tous les plaisirs de la vie, qu'à celuy de me saouler de vos delicieuses pommes. La pomme qui causa la ruine de Troye, & celles qui estoient si soigneusement gardées au jardin des Hesperides, ne valaient pas un pepin des vôtres. N'en déplaise à Pâris, qui fit tant de cas de la premiere, ny à Hercules qui se donna tant de peine pour dérober les autres : celuy-là fit à Vénus, & celuy-cy à Euristhée, un present qui n'approche point du vôtre. Si Esau avoit donné son droit d'aînesse pour un panier de pommes, comme il le donna pour une écuelle de lentilles, il ne passeroit pas dans mon esprit pour un sot, & ie croirois mêmes qu'il auroit trompé son Cadet, tant presentement j'ay d'estime pour les pommes. Voila, Madame, vous faire un remerciement tiré de la sainte Escriture, aussi bien

que de la Fable. Apres cela ne dites plus que ma lecture m'est inutile, & que jamais mes Lettres ne sont sçavantes. Si je me mets une fois à vous entretenir de Science, de Fable & d'Histoire, je citeray si souvent, je raisonneray si fort, que je vous reduiray à me demander quartier. Pour vous dire le vray, il ne me seroit pas impossible de le faire. Mais ce n'est pas mon humeur, & je croy que ce ne doit pas estre celle d'un galant homme. C'est à faire aux Pedans d'en user ainsi. En matiere de Lettres, c'est l'esprit qui doit agir, & non pas la science. Et sur tout je ne sçaurois souffrir ces gens qui citent toûjours, qui alleguent eternellement, qui ne sont sçavans qu'à cause que les autres l'ont esté, qui parlent & écrivent, parce que devant eux l'on a parlé & l'on a écrit. Ces Etaleurs de lieux communs, ces Perroquets d'esprit & d'eloquence plaisent à la verité; mais c'est à ceux qui ne sont pas trop habiles. Ils sont semblables à ces Peintres qui ne sçavent que copier, & dont les tableaux ne laissent pas de plaire à ceux qui sont ignorans au mestier, & qui ne se connoissent pas en originaux. Je m'étonne, Madame, que vous, qui avez tant d'esprit, & qui le sçavez si bien connoître, ayez en cela les mesmes sentimens que ceux qui n'en ont gueres. Comme il n'est pas de mon mestier d'estre sçavant, je vous avouë que je n'affecte gueres de le paroître. Mais si vous voulez qu'entre nous je vous en donne des marques, en peu de temps je vous feray confesser, que dans vostre serviteur il ya pour le moins le commencement d'un demy Docteur.





A LA MESME.

*Satyre contre un Pretieux qui estoit aussi grand
Nouvelliste.*

L E T T R E XXIX.

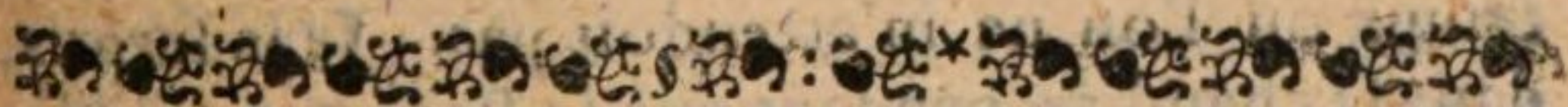
PUIS que vous voulez, Madame, que je vous dise sans complaisance les sentimens que j'ay de vostre parent, je le feray avec mon ingenuité ordinaire. J'avoüeray avec vous qu'il est bien fait, qu'il a de l'esprit infiniment, qu'il sçait beaucoup, & qu'il sçait mesme de la belle maniere. Il est rare de voir un homme de son âge, qui ait autant de connoissances à la fois, qui les possède si parfaitement, & qui sçache si bien les faire paroître. Les choses qui ne sont pas mesme de sa profession, qu'il n'a apprises que par curiosité, il les sçait comme les Maistres, & je croy qu'il s'en trouveroit peu, qui ne luy cedassent en matiere de Peinture & de Musique, & qui ne fussent persuadez qu'il a employé toute sa vie à apprendre des arts, où il n'a employé que quelques heures de son loisir. Un Empereur autrefois, & un Roy depuis peu, ont esté blâmez de s'estre attachez avec trop de chaleur à de semblables divertissemens; & l'on a dit d'eux qu'ils sçavoient admirablement toutes les choses qui n'estoiēt pas necessaires à un Roy & à un Empereur. Mais, Madame, on ne peut pas faire les mesmes reproches à vostre parent, puis que son application à la Peinture & à la Musique, ne l'a point empesché d'apprendre parfaitement tout ce qui est necessaire à un Gentilhomme, & tout ce qui le rend recommandable au monde. Enfin c'est un homme hors du commun; mais comme il n'est

point d'Astre qui n'ait des taches , & que mesme depuis peu quelques-uns en ont decouvert dans le Soleil , on peut dire aussi que parmy les lumieres de vostre parent, on decouvre des ombres, & qu'il a ses defauts aussi bien que ses perfections. Selon moy il est un peu trop grand politique , pour un homme qui n'est pas employé au gouvernement de l'Estat. Il ne parle jamais que du ministere & des grandes nouvelles ; il en rompt la teste à tout le monde , à ceux qui le veulent écouter , & à ceux qui ne le veulent pas ; il en entretient des gens de Province , qui non seulement ne s'en soucient point, mais qui souvent en sont si ignorans, qu'ils croient que le Ministere est une Comedie ; & la Politique quelque montagne des Alpes ou des Pyrenées. Cependant il leur en dit ses sentimens ; & quand parmy eux il en trouve quelqu'un moins ignorant que les autres , qui quelquefois a esté à Paris , qui sçait comment le Louvre est basti , & qui a veu la Cour à la Messé ou à la Comedie , il ne le quitte point qu'il ne luy ait dit cent nouvelles, dont il invente pour le moins la moitié : car comme il a l'esprit vif, le raisonnement fin, & la langue libre , des nouvelles qu'il sçait , il tire des consequences de ce qui arrivera , & en fait sur le champ d'autres nouvelles qu'il donne déjà pour véritables. Et parmy tout cela son Monsieur le Marechal est toujours par un bout ; il le met en toutes sortes d'affaires ; il rapporte tout à ce Monsieur le Marechal : à l'entendre dire , le Roy ne voit que par ses yeux , & ne parle que par sa bouche. C'est toujours Monsieur le Marechal par-cy, & Monsieur le Marechal par-là ; & il prend tant de plaisir d'en parler, qu'il ne se souvient pas le plus souvent qu'il nous entretient d'une affaire d'Estat , qu'il quitte insensiblement , pour nous dépeindre l'humour, le train, & l'équipage de Monsieur le Mare-

chal. L'autre jour, pour mon malheur, il me récontra au milieu d'une rue, où il m'arrêta pour me saluer; & en suite de quelques nouvelles, où Monsieur le Marechal estoit mêlé, il me fit faire avec luy deux ou trois grands voyages, sans que pourtant nous bougeassions de la rue, où il y avoit de la boue, comme il y en a ordinairement apres huit jours de pluye. Je vous jure, Madame, que ma complaisance me coûta un peu cher, & que j'eusse bien voulu sçavoir moins de nouvelles, & avoir les pieds moins crottez. Vous me direz sans doute que tout le monde n'est pas si peu curieux que moy, & que les nouvelles sont presentemēt la matiere des plus belles conversations. Il est vray; mais en cecy il faut de la moderation comme en toute autre chose. J'avouē qu'il est de certaines nouvelles qu'un honneste homme doit sçavoir, & qu'il ne faut pas sembler estre de l'autre monde parmy les gens de celuy-cy. Il n'y a que les Chartreux qui doivent ignorer certains changemens qui arrivent dans l'Estat: mais aussi ne faut-il pas que la curiosité des nouvelles devienne une passion. Il ne faut pas s'embarasser de toutes celles qu'on dit avec tant d'empreslement & d'impatience de les dire & de les apprendre, ny s'inquieter comme vostre parent, de tout ce qui arrive dans le monde. Si le Turc fait quelque progrès en Candie; s'il prend quelque Vaisseau Chrestien vers les Dardanelles: si les Confederez remuent en Allemagne: si la Mer ruine quelque Digue en Holande; vostre parent s'en afflige comme d'un malheur domestique, & tâche d'en affliger tous ceux qui l'écoutent. Il en debite les nouvelles sur la place, au milieu d'un peloton d'Auditeurs, avec des termes recherchez & magnifiques, qui selon moy font en luy une nouvelle imperfection. Lors qu'il dit quelque chose, il seroit bien marry de la dire selon l'usage

ET AMOURETTE

commun. Comme il est plus habile
gaire, il affecte de ne le point suivre
gage. Il recherche les grands mots &
fions extraordinaires: il use toujours de Meta
res: jamais il n'appelle rien par son nom & jan
on ne l'a entendu parler comme les autres. Ce
pendant, Madame, il n'est rien qui choque tant
l'esprit des hōnestes gens que cette singularité. Un
homme qui ne parle pas comme les autres, paroist
aussi ridicule qu'un homme qui n'est pas vestu à la
mode. A la Ville on porte presentement des habits
tout unis, & l'on ne voit paroistre la broderie que
sur le Theatre. Si vostre parent vouloit aussi parler
tout uny parmy nous, & reserver son langage de
broderie, pour quand il fera des Harangues ou des
Pieces publiques: s'il vouloit enfin estre un peu
moins pretieux, il seroit plus generalement esti
mé. Voila, Madame, vous avoir obey avec toute
la liberté que vous m'avez demandée, & vous
avoir dit avec mon sentiment, celui de la plus
part des honnestes gens.



*Il luy fait une Historiette, & luy envoie les
dix-huict Sonnets qui suivent.*

LETTRE XXX.

QUand Madame de... vous envoya trois dou
zaines d'Oranges de la Chine, elle ne croyoit
pas sans doute que j'en deusse avoir la moitié. Par
donnez moy si je vous dis, que vous ménagez mal
les graces que vous recevez d'elle. Si elle sçavoit
que vous vous fussiez servie de son present à un
si mauvais usage, elle ne vous en feroit de la vie,

& mesme elle se repentiroit fort de vous en avoir jamais fait. Vous sçavez que c'est une personne qui ne m'aime pas, & que si elle avoit préveu que ce beau fruit dût venir entre mes mains, elle l'auroit sans doute empoisonné. Si vous voulez conserver ses bonnes graces, vous ne devez pas vous vanter que j'aye part dans les vôtres. Quoy que vous luy paroissiez toute parfaite, elle trouveroit en vous ce défaut insupportable; elle vous diroit comme elle a dit à d'autres, qu'elle ne peut pas cōprendre ce que l'on trouve d'estimable en ma personne, ny comment on peut souffrir un hōme si hardy & si indiscret. Mais sçavez vous, Madame, le sujet de sa colere, & l'indiscretion dont elle fait tant de plaintes? La voicy, jugez-en, & voyez si je suis si furieusement coupable. Il y a environ un mois, qu'ayant manqué deux visites qui m'estoient d'importance, estant assez en peine de ma personne, je m'en allay chez cette belle ennemie, & vous sçavez bien qu'alors elle souffroit ma familiarité assez volontiers. Il est vray que je fus assez malheureux pour entrer sans qu'on m'entendît, & dans un temps où l'on ne m'attendoit pas. Je la surpris dans sa chambre, pendant que sa Paquette avoit le pinceau en main, pour luy appliquer du fard sur le visage. Serieusement, Madame, quand je l'aurois trouvée avec un autre que son mary, elle n'auroit pas esté plus confuse, ny moy plus interdit: car je vous avouë que je ne sceus pas bien ce que je luy pourrois dire dans une semblable conjoncture, à elle qui se pique de beauté, comme vous le sçavez, & qui crie si haut contre celles qui se fardent. Au reste, comme la besogne n'estoit pas achevée, elle mit promptement les mains sur son visage, qui n'estoit encore peint que d'un costé, & passa à même temps dās une autre chambre. Estant demeuré seul avec Paquette, elle me querella furieusement,

& me dit qu'elle alloit être bien battuë, pour avoir laissé la porte ouverte, & que je me trouvois toujours où l'on ne me demandoit pas. Je sortis aussitost à dessein de faire le lendemain mes excuses à sa Maistresse, & les luy fis comme j'avois resolu: mais mes excuses l'offenserent encore plus que ma visite, & jamais je ne pûs tourner la chose d'une maniere qui luy fust agreable. Voila, Madame, le sujet de nostre querelle. Jugez apres cela, si elle vous sçauroit bon gré de m'avoir fait part de ses Oranges, & jugez si je vous en dois sçavoir bon gré moy-même, puis que vous me les donnez à de si tascheuses conditions vous voulez dix-huit Sonnets pour vos dix huit Orâges; & vous les voulez, me dites vous, pour les faire voir à un de vos amis, qui en fait, & qui s'y connoist parfaitement. C'est, Madame, me vendre vos fruits un peu trop cher, puis qu'ils me cousteront sans doute l'estime que vous avez pour ma petite Muse. Ne vous ay-je pas dit que quand je fais un Sonnet, je ne cherche pas à plaire aux Maistres du mestier, & que je croy avoir bien reüssy, si vous, & ma Philis, l'avez trouvé agreable? Ce n'est pas que je ne croye vôtre goust aussi fin & aussi délicat que celui de vostre amy: mais quand vous jugez de ma Poësie, vostre amitié y a plus de part que vostre jugement, & vostre amy n'en usera pas de même. Il vous fera sans doute remarquer des taches, que vous n'aviez point aperceuvës, & vous détrompera de la bonne opinion que vous aviez de mes petits ouvrages. Mais enfin vous le voulez, & à cela je n'ay point de replique. Je vous obeïs donc, & vous envoie dix-huit Sonnets bons ou mauvais: Mais, Madame, dites à vostre amy que la Poësie n'est pas mon mestier, & que ma Muse est plus souvent employée à calculer des Comptes, qu'à faire des Vers. Peut-estre

316 AMITIEZ, AMOURS,
que cette consideration l'obligera d'examiner mes
Sonnets avec moins de rigueur.

SUR UN DEPART.

SONNET.

Vous allez donc partir, ah ! vous serez baisée ;
Que vous me ravissiez en changeant de séjour !
Quoy ? vous partez demain, cette seule pensée
Donne mille plaisirs à mon extrême amour.



Car enfin mon amour tant de fois refusée,
Va s'éteindre en prenant six baisers tour à tour ;
Je vais voir mon tourment & ma peine apaisée,
Et mon bon-heur n'est plus esloigné que d'un jour :



Enfin vostre départ a pour moy mille charmes,
Vos baisers vont tarir la source de mes larmes,
Je me trompe, hé ! Philis, ne quittez point ce lieu.

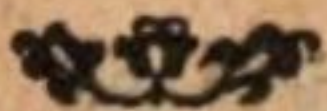


Mon tourment est cruel ; mais si rien ne l'appaise,
Qu'un baiser qu'on vous dōne, en vous disant adieu,
Que je meure plutôt, & jamais ne vous baise.

A IRIS, qui mangeoit ordinairement
des Fleurs.

SONNET II.

JE ris de vostre goût, je vous jure ma foy ;
Hé quoy ! manger des fleurs, c'est faire bonne chere ;
Ah vrayment vos repas ne vous coûteront guere,
Quoy que vous les nommiez de vrais repas de Roy.



*Vn Cuisinier chez vous n'aura jamais d'employ,
Vous pouvez au Jardin faire vostre ordinaire:
Mais cessons de railler sur semblable matiere,
Quittez cette habitude, Iris, & croyez-moy.*



*Car quand l'Hyver viendra faire sentir sa rage,
Qu'on ne verra des fleurs que sur vostre visage,
Que la rigueur du temps n'oseroit outrager.*



*Que ferez-vous, Iris, dans ce mal-heur extrême?
Si faute d'autres fleurs que vous puissiez manger:
Vous vous trouvez reduite à vous manger vous-
même.*

Pour l'Auteur, qui estant déguisé en
Lutin à une Mascarade, faisoit
peur à plusieurs Femmes.

SONNET III.

Vous à qui je fais peur, trop timides Beutez,
Qui tremblez en voyant mon difforme visage;
Qui criez, qui fuyez, & qui perdez courage,
Quand j'approche de vous à pas précipitez.



*Je vous veux, entre nous dire, vos veritez;
Vostre timidité n'est rien que badinage;
Non vous ne craignez point que je vous fasse ou-
trage,
Vous n'avez point de peur de mes subtilitez.*



*Ce n'est rien que façon, que vos cris & vos plaintes;
Si vous me trouviez seul, vous quitteriez vos feintes,
Et ne me fuiriez pas avecque tant d'effroy.*



*Car enfin mon abord n'est pas une infortune,
Et ma foy parmi vous je n'en connois pas une,
Qui craignist dans son lit un Lutin comme moy.*

LE NIAIS.

SONNET IV.

A *L'écart dans un bois, éloigné de maisons,
Dās un endroit fort propre à dōpter une fiere,
Sous un feüillage épais, qu'à peine la lumiere
Perçoit en quelques lieux de ses foibles rayons.*



*Assez près d'un ruisseau tout bordé de gazons,
Colin nonchalamment couché sur la fougere,
S'amusoit à chanter auprès d'une Bergere,
Qui ne pr etendoit pas se payer de chansons.*



*Voyant son sot Berger si discret & si prudes
Nous sommes seuls, dit-elle, en cette solitude,
Et le dit d'un visage amoureux & confus.*



*A ces mots qui devoient exciter son audace,
Il fit un grand belas, & ne fit rien de plus:
Ah le grand sot, Philis, que n'étois-je en sa place!*



LA COQUETTE.

SONNET V.

*Cloris me dit toujourns qu'elle n'aime que moy,
 Que son cœur ne peut point brûler d'une autre
 flâme,
 Qu'elle sera constante à me garder sa foy,
 Et que tout autre Amant ne peut toucher son ame.*



*Cependant j'en connois qui vivent sous sa loy,
 Qui ne se plaignent point du feu qui les enflâme;
 Chacun de ses Galants est plus content qu'un Roy.
 Croyant estre le seul favory de sa Dame.*



*Quiconque l'aime un jour éprouve ses douceurs,
 Dix Amans à mes yeux ont eu de ses faveurs.
 Et pourtant elle jure avec effronterie,*



*Que ses autres Amans luy sont des ennemis;
 Là-dessus je répons, ma Cloris, je vous prie,
 Ne les traittez donc plus ainsi que vos amis.*





Remerciment d'une Lettre de
Consolation.

S O N N E T VI.

D Epuis que mon mal-heur m'a fait perdre
mon pere,
Et que l'injuste Parque a terminè ses jours,
Iris me consolant par vos charmans discours,
Vous empeschez mon cœur qu'il ne se desespere.



J'estime un grand bon-heur ma plus grande mi-
sere,
Puis que vous avez soin d'interrompre son cours:
Heureux le mal-heureux qui reçoit du secours,
De vostre belle main, quand son sort est severe.



Je le confesse, Iris, mon pere est au trépas,
Et j'en suis consolé; mais hélas vos appas
Causent dedans mon cœur un plus cruel martyre!



Quand vous me consolez, je me sens engager,
Dans un nouveau tourment que je n'ose vous dire;
Quoy! me consolez-vous, Iris, pour m'affliger!

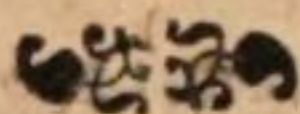


Sur une belle & éloquente Bouche.

SONNET VII.

Vous estes toute belle, & belle comme un Ange,
Vostre air, vostre entretien, & vostre esprit
sont doux :

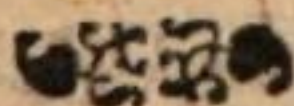
Je voy peu de Beutez que l'on compare à vous.
Chacun de vos appas merite une loüange.



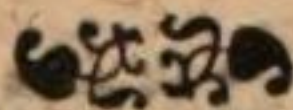
Mais parmy tant d'attraits ne trouvez point
étrange,

Si l'on en remarque un qui les surpasse tous ;
C'est vostre Bouche, Iris, dont on sent mieux les
coups,

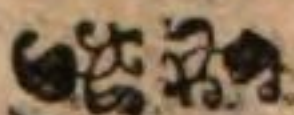
Parmy nous il n'est point de cœurs qu'elle ne range.



Qu'il est doux de la voir, & mesme d'y penser !
Et qu'il est doux aussi de l'entendre causer !
L'entendre est un plaisir, la voir donne du tendre :



Tous deux separément excitent quelque ardeur ;
Mais qui pourroit ensemble & la voir & l'entendre,
Helas qui le pourroit, & conserver son cœur ?





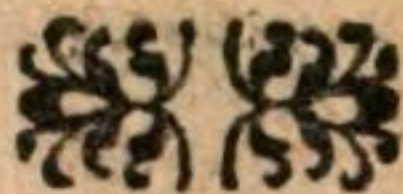
A deux belles Questeuses.

SONNET VIII.

M On Dieu, que toutes deux vous faites mal
les gueuses,
Ma foy vous n'avez point assez d'humilité;
Quoy! demander l'aumosne avec tant de fierté,
Ce n'est pas demander, c'est estre imperieuses.



Ne prenez pas pourtant le tont de malheureuses,
Pour nous persuader de vostre pauvreté;
Vostre air n'excitera jamais la charité,
Quand cent fois devant nous vous feriez les pleu-
reuses.



Ainsi vous vous verrez refuser en tous lieux,
A cause de vostre air, à cause de vos yeux,
A cause qu'on vous voit fort peu mortifiées.



Mais comment ſçauriez-vous un ſi cruel meſtier,
Vous que depuis tout temps chacun a ſuppliees,
Et qui n'avez jamais ſçeu l'art de ſupplier?





A DEUX AMIES.

SONNET IX.

D*epuis six mois, Philis, je vis sous vostre em-
pire,
Sans avoir obtenu le moindre allegement;
Depuis ce temps aussi vous causez mon tourment,
Sans vouloir, belle Iris, soulager mon martyre.*



*J'ay dit à toutes deux ce que mon cœur desire,
A toutes deux mon feu s'est fait voir clairement,
Et toutes deux aussi vous m'avez aigrement,
Refusé les plaisirs où mon amour aspire.*



*Mais puis que toutes deux dans le particulier,
Vous m'avez rebuté d'un air severe & fier,
Sans vouloir contenter mon amoureuse envie.*



*Voicy d'autres moyens que je m'en vay tenter;
Puis que chacune à part sçait si bien resister,
Voyons si vous voulez pecher par compagnie.*





A UNE VEUVE.

SONNET X.

JE ne sçaurois aimer une humeur enfantine,
 A mon goût une fille est un méchant morceau
 Quand mesme tout son corps n'auroit rien que de
 beau,
 Mon cœur méprise ses appas & sa mine.



En effet, qui pourroit souffrir une badine,
 Qui ne sçait pas le monde, à qui tout est nouveau,
 Et qui sçachant parler d'un Bal, ou d'un Cadeau,
 De rubans ou d'habits, se figure estre fine?



Vne Veuve, Philis, peut mieux se faire aimer,
 Quand elle a comme vous le secret de charmer,
 Quand son esprit meury sçait discerner les choses,



D'ailleurs ne doit-on pas écouter la raison,
 Ne faut-il pas cueillir les fleurs en leur saison,
 Mépriser les boutons, & cueillir les écloses?





A UNE ENJOUE'E.

SONNET XI.

J Amais aucun chagrin ne troubla vostre esprit,
 Jamais dans vostre humeur il n'entra de tristesse,
 On voit toujours en vous un certain air qui rit,
 Un air plein d'enjouement, un air plein d'allegresse;



Certes cêt enjouement une fois me surprit,
 Je crûs que vostre cœur panchoit vers la tendresse;
 En effet qui pourroit n'estre pas interdit,
 De vous voir faire à tous une mesme caresse?



Mais, dites-moy, Carite, avec sincerité,
 Peut-on se confier sur tant de gayeté?
 Dans vos transports de joye estes-vous fort traitable?



Enfin si vous aviez quelque agreable Amant,
 Qui cherchât avec soin quelque heure favorable,
 Pourroit-il vous porter au dernier enjouement?

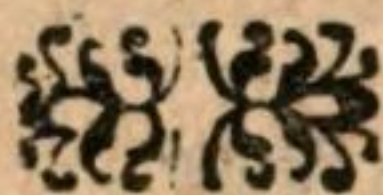




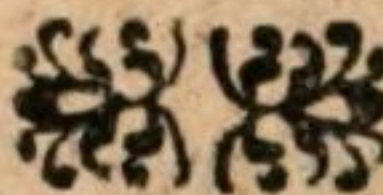
DECLARATION D'AMOUR.

SONNET XII.

JE connois bien quelqu'un, charmante Lysimene,
Qui de vostre beauté sentant le doux effet,
Vous cache son ardeur, comme on cache un forfait,
Et craint que son amour n'attire vostre haine.



Si vous vouliez pourtant, il vous diroit sa peine:
Peut-estre vostre esprit en seroit satisfait;
Il est assez plaisant contant son petit fait,
Et quelquefois il sort de bons Vers de sa veine.

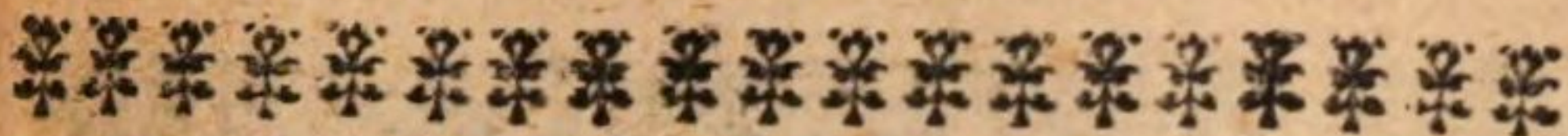


Quelquefois il écrit d'assez jolis Poulets;
On se plaît quelquefois à lire ses Billets,
Souvent on l'a flaté d'avoir assez d'adresse,



Helas ! si ce quelqu'un vivant sous vostre loy,
Pouvoit vous exciter à la moindre tendresse,
Mon cœur y prendroit part comme si c'estoit moy,





A une Dame que son Amant appelloit
toujours nostre Aurore.

SONNET XIII.

Sans doute, Amarillis, bien des gens vous l'ont
dit,
Mais n'importe, je veux à mon tour vous le dire;
Tout le monde en ces lieux vous aime & vous ad-
mire,
Et les autres Beautez y perdent leur credit.



Quand on voit vos cheveux, on demeure interdit,
Ce seul appas peut tout ranger sous vostre empire,
L'eclat de vostre teint cause plus d'un martyre,
Et l'un & l'autre enfin trouble plus d'un esprit,

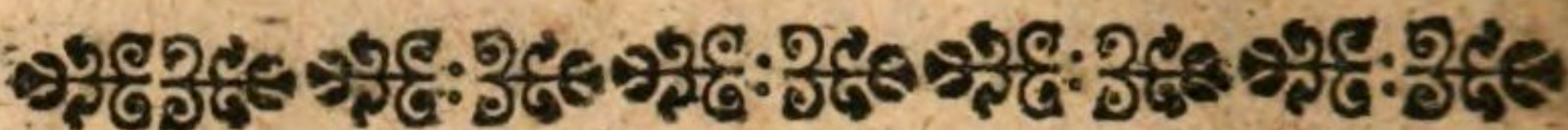


Damon ainsi troublé, dit qu'en sortant de l'onde,
L'Aurore n'est jamais si blanche, ny si blonde,
Et vous donne ce nom comme un nom sans pareil,



Mais quand il nomme ainsi la Beauté qu'il adore,
Je luy répons, Amy, si c'estoit nostre Aurore,
Qui pourroit en ces lieux estre nostre Soleil?





A une belle Aveugle qui estoit déjà
un peu vieille.

SONNET XIV.

Tout le monde me dit que vous n'êtes pas
jeune,
Et l'on rit du tourment dont je me sens atteint,
Mais j'allegue aux causeurs votre air & votre
teint,
Montrant que vos beautés ne cedent à pas-une.



A mes yeux vous passez pour une belle brune,
Quand je ne le dis pas, mon esprit est contraint;
Et si jamais, Cloris, mon pinceau vous dépeint,
Je veux faire une image à peu d'autres commune.



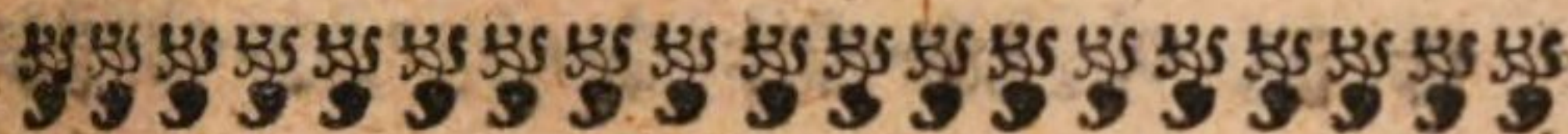
Là si j'obmets les ans qu'on dit que vous avez,
Je veux perdre l'honneur, si vous ne capturez
Les ames de tous ceux qui verront ma peinture.



Mais hélas ! mes Rivaux comme moy malheureux,
Maudiront jour & nuit leur funeste aventure ;
Puisque pour nos tourmens Cloris n'aura point
d'yeux.



BELLE



BELLE RESOLUTION.

SONNET XV.

ENfin vous le voulez, Philis, mais sans raison;
 Hé bien, si près de vous jamais mon cœur sou-
 pire,
 Si je me plains jamais d'estre sous vostre empire,
 Si jamais mon Rival me donne du soupçon.



Si jamais pour vous voir je fais tant de façon,
 Si l'on me voit jamais vous conter mon martyre,
 Si vostre air enjoué chez vous jamais m'attire,
 Si j'assiege jamais de nuit vostre maison,

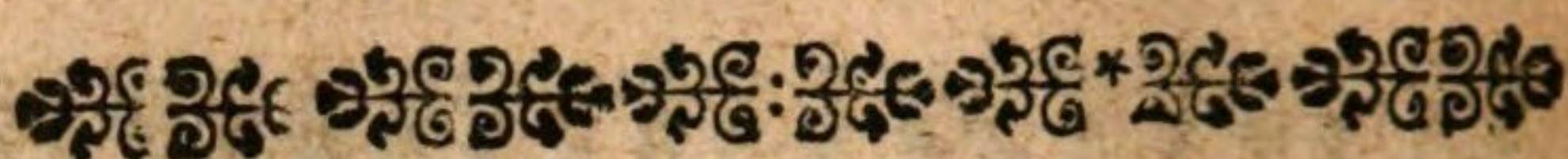


Si jamais ma presence est chez vous importune,
 Si vos appas jamais font ma bonne fortune,
 Si jamais on me voit languir à vos genoux,



Si je revais jamais vous voir en vostre chambre,
 A minuit & tout nud, dans le mois de Decembre,
 Que je puisse, Philis coucher avecque vous.





BAGATELLE.

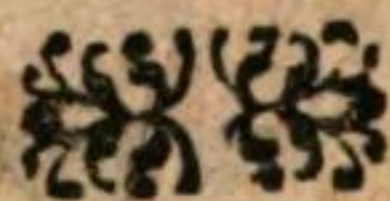
SONNET XVI.

Vers l'endroit où la Loire entre dedans la Mer,
 Assez près de cette Isle & fertile & char-
 mante,

Qui fit faire à la Cour le voyage de Nante,
 Et qui coûte à son Maistre un regret bien amer.



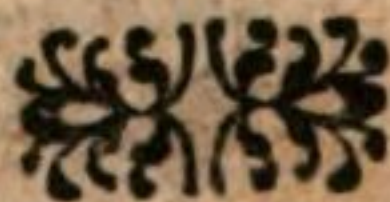
Près de ce lieu fameux un Navire étranger,
 Qui faisoit voir de loin son enseigne pendante,
 Après avoir esté battu de la tourmente,
 Sembloit prendre repos, lassé de voyager.

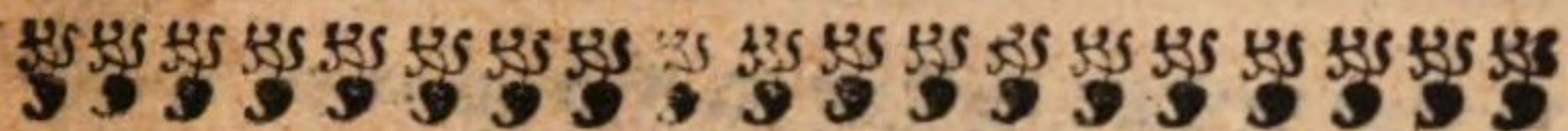


La Mer estoit pour lors douce, calme, & tran-
 quille,
 Et n'eût pas soulevé le cœur le plus debile;
 Le Ciel estoit aussi pour lors serain & doux.



Quand dans ce grand vaisseau parut à nostre veüe,
 Vn jeune Matelot, Messieurs, le croirez-vous?
 Vn jeune Matelot mangeant de la morue.





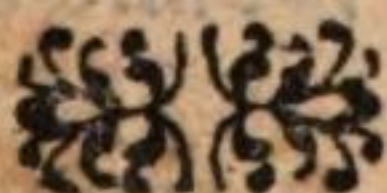
GRANDE CONFIDENCE

SONNET XVII.

UN jour ayant appris que ma fiere Climene,
 Resvoit au coin d'un Bois, hors du monde &
 du bruit,
 Je crûs qu'un lieu si propre à l'amoureux déduit,
 Pourroit bien l'exciter à soulager ma peine.



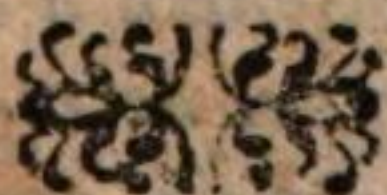
Dans cét espoir j'y cours pour trouver l'inhumaine,
 Je traverse le bois, j'en fais tout le circuit,
 Je la cherche par tout, & la cherche sans fruit,
 Je cours en mille lieux, mais ma course fut vaine.



Lors pour me reposer, assis près d'un ruisseau,
 J'écoutois en resvant le murmure de l'eau,
 Quand le sommeil s'en vint me fermer la paupiere.



Ne dis pas, cher Damon, que je t'en ay parlé;
 Mais entre nous, j'estois couché sur la fougere,
 Et je dormois enfin, lors que je m'éveillay.





VOEU AMOUREUX.

SONNET XVIII.

D Amon, cher Confident de ma triste douleur,
 Apprens que depuis peu j'adore une Vestale,
 Qui jamais sous le Ciel en beauté n'eut d'égale,
 Et qui jamais aussi n'eut d'égale en rigueur.



Helas ! depuis un mois qu'elle a soumis mon cœur,
 Ma peur dans mon amour semble estre ma Rivale,
 Je veux & ne veux pas, je rougis, je suis pâle,
 Et toujours sans oser luy dire ma langueur.



Cependant il n'est rien dont je ne sois capable;
 Pour montrer que je l'aime autant qu'elle est ai-
 mable,
 J'ay fait un vœu public, pour imiter le sien.



Mais il est bien contraire à celui de ma Belles
 Car ma Belle a fait vœu de n'aimer jamais rien,
 Et moy j'ay fait celui de n'aimer jamais qu'elle.

A LA MESME.

*L'Autheur l'entretient d'une maladie dont il
pensa mourir, & d'un mariage où il
pensa s'engager,*

De Paris.

LETTRE XXXI.

DEpuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay pensé me marier & mourir. Voyez, Madame, de quelles foiblesses l'esprit humain est capable, & jugez si je pouvois faire deux plus grandes folies au monde. Mais afin que vous ne perdiez pas les bons sentimens que vous aviez de moy, je suis obligé de vous avertir, que j'estois contraint à l'un & à l'autre; à la mort, par une fièvre continuë; & au mariage par mes parens. Cependant, graces au Ciel, je me suis defendu de tous les deux. Comme vous prenez part à mes interests, je croy que vous aurez de la joye d'apprendre que j'ay évité deux perils si considerables. La fièvre m'avoit mis fort bas, & je pensois tout de bon à déloger; c'est pourquoy je voulus dōner ordre à ma consciëce, & me décharger de tous les larcins que j'avois faits pendant ma vie, afin de n'en estre pas embarrassé en faisant le chemin de l'autre monde. Je me souvins alors d'avoir appris de quelque Casuiste, que dérober n'est autre chose, que prendre un bien sans le consentement du propriétaire. C'est ce qui fit que toutes les faveurs que j'ay jamais prises à vostre belle Voisine, me peserent sur le cœur, estant assuré que je les avois toujours prises sans son consentement. J'en eus un remors si étrange, qu'il me renversa tout à fait l'esprit. Si bien que dans le trouble où j'estois, ne pensant plus qu'à re-

stituer, je demanday à mon Confesseur, qui estoit un vieux Recolet, s'il ne vouloit pas bien se charger de rendre quelque chose que j'avois dérobé. Le bon homme emporté de son zele, me répondit qu'il le feroit volontiers. Je luy donnay aussi-tost une petite bourse que je portois sur moy en guise de Reliquaire, dans laquelle il trouva un Portrait en petit, trois rubans couleur de feu, & un bracelet de cheveux. Quand le Religieux vit le larcin qui m'avoit tant alarmé, il fit ses efforts pour remettre mon esprit, & pour me persuader que ce crime n'estoit pas de grande consequence. Mais je luy repliquay que ce n'estoit pas tout ce que j'avois dérobé de plus pretieux, & que je voulois aussi luy remettre le reste. Lors malgré ma foiblesse, je me levay & sautay au cou du bon homme, à qui je donnay dix ou douze baisers, que je le priay encore de rendre à vostre belle Voisine. Quoy que mes parens fussent alentour de mon lit fort éplorés, ils ne purent s'empescher de rire, ny mesme le bon Religieux, d'un si plaisant remors de conscience. Cependant il falloit m'assurer que la bourse & les baisers seroient rendus, pour mettre mon pauvre esprit en repos. Quand on me l'eut promis, je remis à un de mes freres un testament que j'avois fait, & le suppliay sur tout d'exécuter deux articles qui y estoient contenus. Le premier estoit, de faire enterrer avec moy la boëte où je cōservois vos Billets : Et le second, de s'en aller à.... redemander mon cœur, à Mademoiselle de.... pour le rendre à Madame de.... à qui il appartient legitiment. Je pensay aussi aux petits larcins que j'avois faits à Caliste, & consultay mon Confesseur sur le scrupule que j'en avois : mais l'ayant bien informé de tout, il me dit que tant de soupirs inutiles, tant de pas perdus, & tant de soins qu'elle n'avoit point payez, pouvoient bien compenser une boucle d'o-

reille, une boëte à mouches, & la petite Babiche, que j'avois dérochées; & que de ce costé-là mon esprit pouvoit bien estre en repos. Vous voyez, Madame, comment je pensois tout de bon à décharger ma conscience, & à faire une belle mort. Mais toute cette preparation fut inutile. Le Ciel se contenta de me voir si bien disposé à ce triste passage. Enfin je ne mourus pas, ma fièvre diminua, & je commençay d'appercevoir quelques rayons de santé. Ce fut dans ce temps que mes parens me proposerent un mariage; ils voulurent, je croy, se prévaloir de la foiblesse dont mon esprit n'estoit pas encore bien revenu; & pour preuve que je n'estois pas encore guery, c'est que je consentis presque à leur proposition: mais enfin ma santé estant tout à fait de retour, j'échapay au piege qu'on me tendoit, & m'enfuis à Paris, où je suis presentement, & d'où je ne sçay pas encore où j'iray. Mais je sçay bien qu'en quelque lieu que la Fortune me conduise, je conserveray toujours l'amitié que je vous ay jurée, & n'auray jamais plus grande joye, que quand j'apprendray par vos Lettres que vous me conservez aussi la vostre.



A LA MESME.

*Relation d'un Voyage d'Angleterre, & diverses
petites nouvelles.*

De Londres. LETTRE XXXI.

VOus serez sans doute surprise, que je vous écrive d'Angleterre, puis que je ne vous avois point mandé que je deusse faire ce voyage: Mais, Madame, il a esté entrepris & executé avec tant de precipitation, que vous ne devez point me sçavoir

mauvais gré de ne vous en avoir pas avertie. J'avois pourtant quelque regret de me mettre sur la Mer, sans me recommander à vostre devotion : mais je fis reflection que l'Amour m'ayant destiné à mourir par le feu, il n'y avoit pas apparence que je pusse perir dans l'eau, & qu'ainsi vos vœux ny vos prieres ne m'estoient pas nécessaires en cette rencontre. C'est ce qui me fit embarquer hardiment. Je ne vous sçaurois dire, Madame, quand je fus sur la Mer, combien je moralisay, & combien je la trouvay comparable à vous & à vostre belle Voisine. Je la comparay à vous pendant huit ou neuf heures qu'elle fut calme, & qu'elle n'occupa mon esprit qu'à considerer avec admiration combien elle est vaste & profonde, combien elle est pleine de trefors & de merveilles : Et je la comparay à vostre belle Voisine pendant douze ou quinze heures qu'elle demeura courroucée, & qu'elle agita mon pauvre cœur avec toute la violence imaginable. Mes moralitez & mes comparaisons cesserent, quand nous cessâmes de voguer. En mettant pied à terre, je mis aussi hors de mon esprit & vous & vostre Voisine. Je crûs qu'estant dans un pays étranger, je ne devois plus penser qu'aux belles Etrangères qu'on y voit, & que mon amour courroit hazard de se noyer, si je luy laissois repasser la Mer sans ma conduite. Mais ayant reçu à Londres la Lettre que vous m'écriviez à Paris, vous m'avez fait penser en vous malgré moy, & ce que vous m'avez mandé de vostre belle Voisine, a fait malgré le peril, retourner mon amour en France, avec plus de precipitation qu'il n'en estoit fort. Est-il possible, Madame, qu'elle ait du chagrin de mon absence, & qu'elle souhaite si impatientement mon retour ? Cette nouvelle m'a donné toute la joye dont je suis capable : mais pourquoy ne me laissez-vous gouter un peu cette

joye? Falloit-il adjouster ensuite, qu'elle souhaite mon retour, afin que je puisse voir les soins & l'affiduité qu'a presentement pour elle Monsieur de...? Dois-je croire qu'elle vous ait priée de me donner une nouvelle si fascheuse? S' imagine t'elle que sa conqueste seroit imparfaite, si elle n'avoit le plaisir de triompher en ma presence? Quoy donc? cette cruelle personne persecutera les gens jusques hors du Royaume, & je ne seray pas à couvert de ses rigueurs, dans un lieu où je serois à couvert de la colere du Roy, quand mesme je l'aurois offensé? Est-il possible qu'il n'y ait point de pays qui soit exempt de sa tyrannie, & qu'en quelque lieu qu'on fuye, on ne puisse fuir son esclavage? Assurez-la, je vous supplie, qu'il n'est pas necessaire que je retourne à... pour avoir l'affliction de me voir un Rival de cette importance; & que sa satisfaction doit estre entiere, puis que sans estre le témoin de mon malheur, j'en ay un déplaisir si grand, que peut-estre il m'obligera de me precipiter dans la Mer, quand nous retournerons en France. Peut-estre aussi que jen'en feray rien: car si je pense à la tristesse que vous en auriez, & à la joye qu'elle en recevroit, j'aimeray peut-estre mieux vous exempter de cette tristesse, que de luy donner cette joye. Sans doute que j'y trouveray mieux mon compte, & que pour cette fois il y aura plus de plaisir à satisfaire l'Amitié que l'Amour. Ne luy dites pourtant pas que je suis presque resolu à n'en pas mourir; car je croy qu'elle en mourroit elle-mesme de dépit. Dites-luy, s'il vous plaist, que mon nouveau Rival me donne toute la jalousie, & toute l'affliction qu'elle souhaite, & qu'il n'y a point d'apparence que j'en échape. Dites aussi à Madame la L. G. que si elle estoit en Angleterre, elle ne seroit pas la Reyne des tetons, comme elle l'est à... puis que les Femmes de ce Royaume en ont qui

ne cedent point aux siens. La difference qu'il y a, c'est qu'on patine les tetons d'Angleterre dès la premiere connoissance, & sans grande ceremonie; & que pour elle, elle ne laisse pas seulement voir les siés apres six mois de soins & de services. Dites encore à Madame de.... que j'ay icy pensé à elle, & qu'y trouvant des Bas fort propres, & de tres-belles Jarretieres, j'en ay fait provision pour les luy porter à mon retour, & que quand une fois elle en sera parée, elle se pourra vanter d'avoir la jambe la plus mignonne de la Province, quelque chose qu'en puisse dire le President de..... Dites aussi à Mademoiselle D... que je luy suis toujours fidelle, à conserver le secret qu'elle me confia; que je n'en ay pas parlé à un seul Anglois depuis que je suis à Londres; & qu'il n'y a pas icy un Chevalier qui porte sur le cœur plus fortement gravé que moy le *Honny soit qui mal y pense*. Apres tout cela, Madame, dites vous un peu à vous mesme ce que je vous suis, & prenez bié garde de ne rien diminuer à cette verité.

Si vous me faites la grace de m'écrire à Paris, & de vous servir de l'adresse que je vous ay donnée, vos Lettres viendront me trouver en Holande. Beaucoup de gens y vont chercher fortune; mais pour moy je croiray l'y avoir trouvée, si j'y trouve quelqu'une de vos Lettres.

A LA MESME.

Il luy fait une Historiette, & luy envoie les Poësies qui suivent.

De Grenoble. LETTRE XXXIII.

J'Avois bien du chagrin que nostre commerce fut si long temps interrompu: Mais, Madame,

vous le rétablissez si avantageusement pour moy , que j'oublie presque toutes les pertes que j'ay faites pendant six mois que j'ay esté privé de vos Lettres. J'ay receu l'admirable Idylle que vous m'avez envoyée; je dis admirable , & apres cela je croy n'avoir plus rien à dire, moy, qui comme vous sçavez, ne suis pas grand Admirateur. Pour fournir de ma part au commerce , je vous envoie, ainsi que vous me l'avez ordonné, les derniers divertissemens de ma Muse. Cet échange m'est trop avantageux , pour le negliger, & toutes les fois que vous en voudrez faire un semblable , vous m'obligerez beaucoup de me choisir pour vostre correspondant. En verité , Madame , cela me fait souvenir du trafic que les Espagnols firent avec les Habitans du Perou, un peu apres qu'ils eurent decouvert ce pais si abondant en richesses. Pour quelques bagatelles que les Espagnols y portoient, on leur donnoit des lingots d'or, des perles en abondance, & quantité de pierres precieuses. Mais ce qu'il y avoit de plaisant , c'est que ces pauvres gens-là estoient si simples, qu'ils s'imaginoient avoir trompé ceux qu'ils avoient enrichis. Pour vous, Madame, vous n'avez pas une semblable pensée; vous sçavez bien que ce que vous me donnez est beaucoup plus pretieux que ce que vous recevez de moy: mais comme ce sont des biens que vous tirez d'une source inépuisable, vous sçavez bien aussi que vous me pouvez faire riche sans vous appauvrir. Ne croyez point que cecy soit une exageratiõ; je vous exprime mes veritables sentimens , quand je compare vos Vers aux choses du mōde les plus pretieuses. Il me sēble que ma sincerité vous est assez cōnuë, pour ne plus douter de mes paroles, & que je vous ay fait voir assez clairement, qu'il ne me seroit pas possible de louer de meschans Vers, quand ils seroiēt dans les Ouvrages d'Homere, dans ceux de Virgile, ou de

Corneille. La maniere avec laquelle je vous parlay une fois de quelques legeres taches, que j'apperceus en des Stances que vous aviez faites, vous doit bien persuader de cette verité. Si vostre Idylle n'estoit à mon goust aussi excellent qu'il le peut être, je vous le dirois presentement avec la mesme liberté. Peut-estre que cette liberté vous parut un peu étrange, & que vous conclustes de mon procédé, que je ne sçavois gueres le monde, puis que j'avois si peu de complaisance pour une personne, qui merite celle de tous les honnestes gens. Peut-estre même que cette liberté a esté la cause de l'interruption de nostre commerce : mais sans mentir, Madame, c'est une mauvaise habitude que j'ay prise depuis long-temps, & que je ne puis plus surmonter. Il m'est impossible de louer ce qui ne me semble pas digne de louange, & je ne suis pas le premier qui ay esté sujet à cette foiblesse. Dés le temps que Denis le Tyran regnoit à Syracuse, il avoit à sa Cour un Poëte qui estoit encore moins complaisant que moy. Ce Prince, comme vous sçavez, ou peut-estre comme vous ne sçavez pas, se piquoit de faire des Vers, & quoy qu'il les fit fort mal, il les recitoit publiquement, & en rompoit la teste à tous ses Courtisans, qui mesme estoient obligez de les louer aveuglement, à moins que de vouloir s'exposer à la colere de l'hōme du monde le plus cruel. Toutefois un certain Poëte nommé Philoxene ayant esté un jour du nombre de ses Auditeurs, malgré les applaudissemens publics, ne pût s'empescher de dire tout haut, que les Vers qu'il venoit d'entendre estoient insupportables, & qu'il n'y avoit ny esprit, ny invention, ny eloquence. Le Prince n'entendit point raillerie, il receut cette liberté comme un outrage, & condamna sur l'heure Philoxene d'aller travailler aux Carrieres pour le reste de ses jours; Et cela, Madame, n'e-

estoit pas moins, que de le condamner aux Gale-
 res à perpetuité. Philoxene n'en témoigna pas le
 moindre chagrin; il y alla gayement, & jura,
 qu'il trouvoit plus doux de tirer des pierres à la
 sueur de son corps le reste de sa vie, que d'estre
 contraint de louer de meschans Vers. Pendant son
 absence, Denis le regretta: car comme il estoit
 idolâtre de ses propres Ouvrages, & que Philo-
 xene passoit pour le plus excellent Poëte de la Si-
 cile, il souhaittoit avec passion d'en estre approu-
 vé, se persuadant que l'approbation d'un Poëte si
 estimé mettroit sa Poësie en reputation. C'est ce
 qui l'obligea d'envoyer dix fois des Commissaires
 aux Carrieres, avec ordre d'en retirer Philoxene,
 pourveu qu'il promist de venir à la Cour louer les
 Vers qui seroient recitez par le Prince; & dix
 fois Philoxene tout accablé de la fatigue qu'il
 souffroit, leur jura qu'il ne retourneroit jamais à
 la Cour, si Denis ne s'engageoit par un traité so-
 lemnel à ne point declamer ses Vers en sa presen-
 ce. Enfin on fut contraint de le luy promettre
 pour le faire revenir. A son retour il alla saluer le
 Prince; & le Prince suivant sa mauvaise coustu-
 me, luy eust à peine donné le temps de faire ses
 premiers complimens, qu'il luy recita une lon-
 gue suite de Vers, dont il luy demanda son senti-
 ment, d'une maniere à faire connoistre qu'il vou-
 loit estre approuvé. Mais cet homme, le moins
 complaisant de tous les hommes, sans luy répon-
 dre un seul mot, se tourna froidement vers les
 Gardes qui l'avoient amené des Carrieres, & leur
 dit, *heûs! viri adducite me rursus in lapidicinam*,
 & c'est à dire, ou autant vaut, *Pour Dieu! mes*
Amis, faites-moy la grace de me remener aux
Galeres. Mais, Madame, ne suis je pas plaisant
 de vous interpréter le Latin, à vous qui l'enten-
 dez mieux que moy? Et ne suis-je pas encore

plus plaisant de vous faire une Histoire dans une Lettre? Cependant je ne me repens pas de l'avoir écrite; j'aime mieux que ma Lettre soit un peu trop longue: que d'avoir manqué à vous faire connoître qu'il y a eu des gens au monde bien moins complaisans que moy, puis qu'ils ne pouvoient se résoudre à louer les meschans Vers d'un Prince, & qu'ils aimoient mieux aller aux Galeres, que de déguiser quelquefois leurs sentimens. Pour moy je ne serois pas si opiniastre; un moindre supplice m'étonneroit; car si je sçavois mesme que ma liberté vous eust choqué, je louerois aveuglement tout ce qui viendrait de vostre esprit: mais je vous croy si raisonnable, que vous ne voulez estre louée ny blâmée qu'avec raison, & que vous condamnez aussi bien que moy ces flatteurs eternels, qui ne louent jamais que par complaisance, &c.

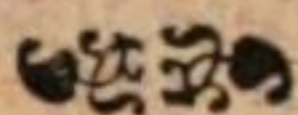


L'INCONSTANT.

STANCES.

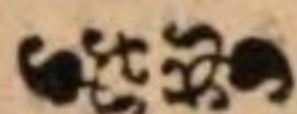
Philis, n'accusez point mon cœur d'estre volage,
 Il estoit tout à vous, vous ne l'ignorez pas,
 Vous l'avez mal gardé, qu'en puis-je davantage?
 Pourquoi vous prendre à moy de vos foibles appas?
 Si Doris l'a contraint de vous estre infidelle,
 Si ses charmes plus doux ont volé vostre bien,
 Pour moy qui n'y pretens plus rien,
 Je vous laisse entre vous vuider cette querelle.



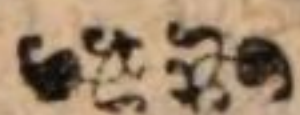


Arrachez luy mon cœur par force ou par adresse,
Tâchez de le r'avoir, pour moy je le permets,
Vangez-vous fierement de cette larronesse,
Mais pour m'en quereller ne m'en parlez jamais:
Si l'on vous l'a ravuy, vous le deviez defendre,
Il falloit vaillamment s'opposer à Doris;

Car enfin si l'on vous l'a pris,
Foible Philis, pourquoy l'avez-vous laissé prendre?



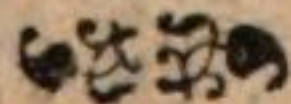
Si vous aviez voulu garder vostre conquête,
Il falloit l'attacher avec quelque faveur;
Vn cœur comme le mien facilement s'arreste,
Mais pour le retenir il faut de la douceur,
Il faut à son amour faire quelque justice;
Car comme dans le monde il n'est pas apprenty,
A qui luy fait meilleur party,
Il consacre bien-tost ses soins Et son service.



Doris le traittant mieux, s'en est faite M^{re} i'tressée;
Je ne le cele point, son bel air, ses yeux doux,
Ont moins charmé mon cœur, que sa douce tendresse;
Par là vostre Rival a triomphé de vous.

Pour vanger cét affront, Philis, je vous conseille,
D'enrichir sur Doris à force de douceur;

Et puis vous verreZ que mon cœur,
S'il a pû vous quitter, luy rendra la pareille.



Voila le vray moyen d'une juste vengeance,
Vous reprendrez ainsi ce cœur intéressé;
Mais l'ayant regagne, quittez l'indifference,
Vous le perdrez encor, s'il n'est pas caressé.

344 AMITIEZ, AMOURS,

*Il n'est point de Beauté qu'enfin il n'abandonne,
Alors que sous ses loix il faut vivre en langueurs
Et pour vous dire son humeur,
Il se donne toujours à qui le plus luy donne.*



*Mais si pour son malheur parmi toutes les Belles,
Il trouve du mépris pour ses soins & sa foy,
Sans en prendre d'ennuy, sans les nommer cruelles,
Il les quitte aussi-tost, & s'en revient chez moy:
Et là sans sçavoir bien, ou s'il hait, ou s'il aime,
Il attend d'autre amour d'une autre occasion,
Qu'il embrasse sans passion,
Et qu'il peut, quand il veut, abandonner de mesme.*



*Il ne se pique point d'une extrême constance,
Il aime autant de temps qu'il trouve de plaisirs;
Vn chagrin, un dédain, la moindre resistance,
Dans son plus grand transport éteint tous ses desirs:
Son obstination n'est jamais importune;
Car aussi-tost qu'il voit deux jours de temps perdu,
Sans tant faire le morfondu,
Il retire ses soins, & cherche ailleurs fortune.*



*Il est vray que souvent avec cette methode,
On fait bien du chemin, & l'on n'attrape rien;
Cependant depuis peu chacun suit cette mode,
Chacun en fait mestier, & l'on s'en trouve bien:
Qui dans deux ou trois jours ne nous rend pas
contens?*

*Quel plaisir d'aimer si long-temps?
Et quel plaisir enfin de prolonger sa peine?*



Pour moy je n'attens rien de la perseverance;
 Si l'on veut me donner, qu'on me donne aujourd'hui;
 On passe mal son temps, quand on vit d'esperance;
 Le plaisir n'est pas doux, s'il coûte de l'ennuy;
 Et lors que plus d'un jour on me le fait attendre;
 Mon amour se pourvoit ailleurs le lendemain,
 Et cherchant un cœur plus humain,
 Il cherche des plaisirs que d'abord on peut prendre.



C'est en aimant ainsi qu'on peut dompter les fieres;
 Car si tous les Amans en ussoient comme moy,
 Les plus fieres bien-tost en viendroient aux prieres;
 Et pourroient à leur tour vivre sous nostre loy;
 Elles auroient pour nous des soins & des caresses,
 Nous ne souffririons plus leurs injustes rigueurs,
 Et l'on verroit les Serviteurs,
 Par un destin nouveau commander aux Maîtresses.



Ma foy, Philis, voila quelles sont mes maximes;
 Après cela jugez par mon esprit constant,
 Si dans mon cœur je croy commettre de grands
 crimes,
 Quand je change d'amour, chaque heure, ou cha-
 que instant:
 Jugez combien de jours Doris avec ses charmes,
 Pourra bien conserver ce qu'elle vous a pris.
 Jugez si j'en suis fort épris.
 Et si mon changement vous doit coûter des larmes.



Remarquez cependant combien j'ay de franchise;
 Je vous découvre icy mon inconstante humeur;
 Voulant vous consoler, voyez si je déguise,
 Voyez les soins que j'ay de vous ouvrir mon cœur.

346 AMITIEZ, AMOURS,

*Si la legereté vous est bien découverte;
I'ay fait auprès de vous ce que j'ay pretendu,
Afin qu'après l'avoir perdu,
Vous n'ayez point regret d'avoir fait cette perte.*

L'INCONSTANT Converty.

ELEGIE, A IRIS.

Quelquesfois, belle Iris, en des yeux lan-
guissans,

*Je trouve des traits aussi doux que puissans;
Quelquesfois des yeux vifs font sentir à mon ame,
De leurs charmes vainqueurs la puissance & la
flâme;*

*Quelquesfois un œil bleu, quelquefois un œil noir,
Un œil gris quelquefois me tient sous son pouvoir;
Souvent la riche taille a pour moy mille charmes,
La petite souvent me fait rendre les armes.*

*Pour toutes les Beautés j'ay mesme empressement;
Si la Blonde aujourd'huy me cause du tourment,
Mon cœur changeant de main languira pour la
Brune,*

Et bien-tost dégagé, n'en aimera pas une.

*Jusqu'à de hauts objets j'ay porté mes soupirs,
Et j'ay fait quelquesfois descendre mes desirs:*

On m'engage d'abord, d'abord on me dégage;

Enfin je vous l'avoue, Iris, je suis volage,

Rien ne peut arrester mon esprit inconstant,

Et le plus bel objet ne me tient qu'un instant:

Mais si je suis volage, hélas! que vous importe?

Voulez-vous que mon cœur aime d'une autre sorte?

Avez-vous interest que mes feux soient constans?

Et m'aimeriez-vous plus, si j'aimois plus long-têps?

Ah ! trop aimable Iris , vous n'avez qu'à le dire ;
 Je m'engage à souffrir un eternal martyre ,
 Pour jamais je renonce à mon esprit léger ,
 Et je change aujourd'huy pour ne jamais changer.
 Jusqu'icy mon humeur a paru fort coquette ,
 Mon amour le plus fort n'estoit qu'une amourrette ,
 Je changeois si souvent , que quelquesfois un jour
 Voyoit naître & mourir les feux de mon amour :
 Il est vray , belle Iris , & c'est avec justice ,
 Que vous avez blâmé ce volage caprice ;
 Mais pourtant vous devez cesser de le blâmer.
 Je changeois pour m'instruire en l'art de bien aimer ,
 Sous diverses Beutez j'ay fait apprentissage ,
 Pour pouvoir vous donner un Maître en esclavage.
 Un cœur en qui l'Amour son poison a versé ,
 Ne sçait pas obeir , s'il n'est pas exercé :
 Vne petite absence , un dédain , quelque peine ,
 Le fait penser d'abord à sortir de sa chaîne :
 Mais un cœur éprouvé par mille maux souffers ,
 Souffre , & jamais ne pense à sortir de ses fers.
 Le mien ayant servy sous diferens Empires ,
 A souffert les rigueurs de diferens martyres ;
 Et sous divers objets qui pouvoient le charmer ,
 Il a fait des efforts pour sçavoir mieux aimer.
 C'est de cette façon qu'il est devenu Maître ,
 Et bien-tost son amour vous le fera connaître ;
 Vous le ferez sçavant en regards , en soupirs ,
 Et plus sçavant encor à chercher des plaisirs ;
 Vous le verrez aimer pendant une journée ,
 Plus que les autres cœurs n'aiment dans une an-
 née ;

Vous le verrez soumis , inquiet , enflâmé ,
 Et toujours s'empresser pour tâcher d'estre aimé.
 Vous verrez que l'amour fait toutes ses affaires ,
 Et qu'il en sçait à fonds les plus secrets mysteres ,
 Qu'il en sçait les transports , les tendres sentimens ,
 Les jeux , les ris , les soins , & les empressemens.

348 AMITIEZ, AMOURS,

*Iris, après cela, soyeZ luy favorable,
Et puis qu'il sçait aimer, croyeZ qu'il est aimable,
Si son feu jusqu'icy s'est montre passager,
L'Amour le conduisoit, & le faisoit changer,
Ce Dieu le destinant à vivre dans vos chaînes,
L'a fait briser les fers des autres Souverains,
Mais n'apprehendez pas que soumis à vos loix,
Il les puisse briser encore une autre fois.
Souvent il a fait voir son ardeur infidelle,
Mais il ne brûloit pas d'une flâme si belle.
Il a bien pû quitter & Caliste & Cloris;
Mais a-t'il le pouvoir d'abandonner Iris?
D'abandonner Iris, dont la grace est extrême,
Et qu'on aime toujours, quand une fois on l'aime?
Pourroit-il la changer? pourroit-il trouver mieux?
Demandez-le à vos traits, demandeZ-le à vos
yeux,*

*Consultez cet esprit qui n'a point de semblable,
Consultez ces appas qui vous rendent aimable,
Ils vous diront qu'un cœur qu'ils ont daigné char-
mer,*

*Ne peut, quand il voudroit, cesser de vous aimer,
Et qu'ils vous font enfin une forte assurance,
Qui vous répond assez de ma perseverance.*

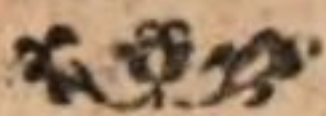


A M. L. P. B.

O D E.

TU quamcumque Deus tibi fortunaverit ho-
ram;

Gratâ sume manu, nec dulcia differ in annum.



Damon, entend-tu ce Latin?
 Te fait-il pas assez comprendre,
 Que quand il s'agit d'un festin,
 Un homme est un grand fou, s'il se fait trop attendre?
 Je t'ay parlé de mon Mascat,
 Je t'ay prié d'en venir boire,
 En as-tu perdu la mémoire?
 Ou n'es-tu point tenté d'un vin si délicat?



Pourquoy remettre au lendemain,
 Ce qu'aujourd'huy nous pouvons faire?
 L'on est a soy-mesme inhumain,
 Quand on peut être heureux, & que l'on le difere?
 Chaque plaisir est passager,
 Il le faut prendre a son passage,
 C'est en tout un grand avantage,
 Quand on se trouve prest à l'heure du Berger.



Le temps pourra gâster mon vin,
 Le temps qui fait à tout la guerre,
 Qui des marbres trouve la fin,
 Voudra-t'il respecter des bouteilles de verre?
 Je crains quelque sinistre effort,
 L'apprehende quelque pillage,
 Je crains enfin quelque naufrage;
 Pour l'éviter, Damon, mettons ce vin au port.



Juge quel seroit mon chagrin,
 Si par un accident étrange,
 Quelque Valet, quelque Lutin,
 Venoit me dérober cette douce vendange.

350 AMITIEZ, AMOURS,
Ou si quelque Démon jaloux
Du plaisir que donnent les treilles,
Venant renverser mes bouteilles,
S'en venoit renverser mon espoir le plus doux.



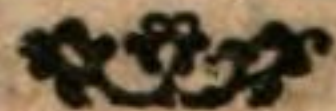
Sauvons, Amy, mon Frontignac,
De quelque semblable aventure;
C'est un bon vin pour l'estomach,
Autant aimable au goût, qu'amy de la Nature;
C'est un vin dont boiroit Bacchus,
Luy qui n'en boit jamais du pire,
Un vin qui fit chanter & rire,
Et qui fait aux plus sots faire des Impromptus.



Viens donc icy demain dîner,
Et ne me cherche point d'excuse:
Mais ne manque pas d'amener
Celuy qui quelquefois a caressé ma Muse;
Ce Sçavant qui n'est point Pedant,
Est fort propre à t'y tenir teste;
Et pour presider à la feste,
Nous aurons, tu le sçais, un fameux President.



Quoy que tu sois un grand Docteur,
Ne va pas faire l'insensible,
Tu ne perdras point ton honneur,
Apollon & Bacchus n'ont rien d'incompatible:
Du temps des Grecs & des Romains,
Qui plus que toy faisoient les sages,
L'on a veu de grands Personnages,
Qui parmy leurs Amis beuvoient à toutes mains.





Te souviens-tu d'Anacreon,
 Ce doux faiseur de Vers Lyriques ?
 N'estoit-il pas bon compagnon ?
 Chantoit-il en beuvant des airs melancoliques ?
 Crois-tu qu'il n'aima pas le vin ;
 Luy qui par un mal-heur insigne,
 En mangeant du fruit de la vigne,
 Helas ! fut étranglé d'un pepin de raisin ?



Croirois-tu qu'il te fut honteux,
 Si tu suivois la noble trace,
 D'un Esprit illustre & fameux.
 D'un Amy de Mecene, enfin du grand Horace,
 Cet homme qui des beaux Esprits,
 A passé pour le plus aimable,
 Prenoit souvent du vin à table,
 Et bien souvent aussi le drôle en estoit pris.



Lisant ses ouvrages divers,
 On voit que le Dieu de la Tasse,
 Luy suggeroit de plus beaux Vers,
 Et l'inspiroit bien mieux que le Dieu du Parnasse:
 Son style n'estoit pas commun,
 Mais il suivoit bonne methode;
 Il n'eût pas entrepris une Ode,
 Il n'eût pas fait un Vers, quand il estoit à jeun.



Tu sçais qu'il estoit chassieux :
 Mais sçais-tu que souvent Mecene
 Disoit que le mal de ses yeux
 Luy venoit d'avoir trop vuide la tasse pleine ?

352 AMITIEZ, AMOURS,

Et que cet yvrogne parfait,
Se moquoit de sa raillerie,
Et le payant d'effronterie,
S'il luy faisoit la Cour, c'estoit pour son buffet.



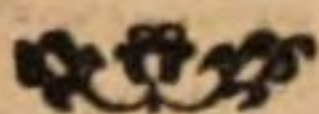
Mais encore te souviens-tu,
Combien estoit Caton d'Utique,
D'une dure & sage vertu?
Quelquesfois cependant, bien qu'il fut fort critique,
Il detrempoit sa dureté,
Il humectoit sa secheresse,
Et malgré toute sa sagesse,
Ce Vieillard s'enivroit comme un enfant gâté.



Quelquesfois seul à la maison,
Pour noyer sa melancolie,
Il beuvoit autant qu'un Oyson,
Et mesme après cela faisoit quelque folie?
N'avoit-il pas pris de son vin,
N'estoit-il pas saou le bon homme,
Quand aux yeux des railleurs de Rome,
Il presta bonnement sa femme à son voisin?



Outre deux grands faiseurs de Vers,
Si Caton ne te fait pas rendre
Le grand dompteur de l'Univers,
L'illustre débauché, le fameux Alexandre,
S'il te veut ranger sous sa loy,
Peux-tu penser à la defense?
Quoy! la Sagesse & la Vaillance,
Feront-elles effort, sans rien gagner sur toy!



*La sage & brave Antiquité
N'ayant pas eu honte de boire ,
Crois-tu perdre ta gravité ,
Crois-tu pour du Muscat renoncer à la gloire ?
Viens donc en boire dès demain ,
Laisse pour un jour ton Etude ,
Et n'affecte pas d'estre prude
Plus qu'un illustre Grec , ny qu'un sage Romain.*

A M. D. V.

*Pour la remercier d'une Boëte de Conservees en-
voyées à l'Authheur le jour de sa Feste.*

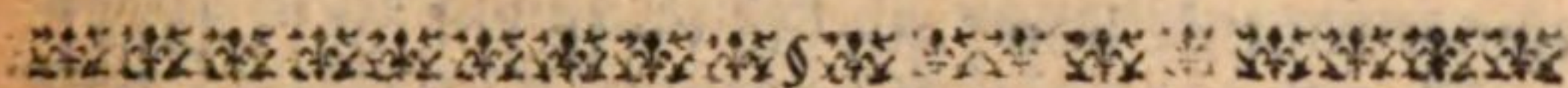
L E T T R E X X X I V .

IL faut avouer , Madame , qu'il croist d'agrea-
bles fleurs dans vostre parterre ; elles sont bien
diferentes de toutes celles qui naissent ailleurs. Jus-
qu'icy les fleurs les plus rares & les plus pretieuses,
n'ont donné du plaisir qu'à la veuë & à l'odorat.
Mais depuis que vous avez pris le soin de les culti-
ver, vous les avez renduës capables de contenter le
goust, qui est selon moy celuy de tous les sens, qu'il
est le plus doux de satisfaire. La Nature vous est
bien obligée d'enrichir ainsi ses presens , & de leur
donner une vertu qu'ils ne pouvoient pas recevoir
d'elle. Les fleurs qui sont les plus beaux ouvrages
de ses mains , ont encore besoin de passer par les
vostres , pour arriver à leur perfection. Elle peut
faire des violettes & des roses , mais elle a besoin
de vous pour en faire des Conservees, elle peut nous
faire des presens qui nous enrichiront pendant un
jour ou deux ; mais vous luy estes necessaire, pour

R

rendre durable une liberalité si passagere : Car enfin, Madame, de vostre grace le Printemps sera chez moy pendant l'Hyver, & je pourray sentir & manger les fleurs dans le temps que toute la Nature en sera privée. Si vous m'aviez donné un bouquet ordinaire, je n'en aurois eu le plaisir qu'un matin, mais vous avez trouvé le secret de me rendre heureux toute l'année. Cette liberalité est digne de vous, mais sçavez-vous en quelle dépense elle vous engage? Il vous en coustera plus que vous ne pensez : Car puis que je voy le soin que vous avez de m'envoyer de si beaux bouquets le jour de ma feste, je vais faire imprimer un Almanach pour l'année prochaine, où je feray mettre cinq ou six fois la feste de S. René, afin de recevoir de vous cinq ou six beaux presens. Il est vray que je vous menace là d'une chose que vous ne craindrez gueres; car de l'humeur dont vous estes, vous prenez le plus grand plaisir du monde à donner : mais comme je ne me plais pas moins à recevoir, je vous proteste que je ne vous laisseray point manquer de ce plaisir, & que vous avez trouvé en moy un homme fort propre à vostre humeur. Cependant je trouve à propos de vous dire à quel usage j'employeray vos Conserves; il est juste que vous sçachiez de quelle maniere on mangera vostre bien. Je m'en serviray comme d'un preservatif admirable contre les mauvaises haleines qui sont icy, comme vous sçavez, en grand nombre, & dont j'ay toujourns esté l'ennemy irréconciliable. Voila le bien utile que j'en recevray, & voicy quel sera le delectable. Comme elles sont d'une odeur tres-excellente, j'en porteray eternellement dans ma bouche, quand j'approcheray des Philis & des Calistes; & l'envie de sçavoir d'où procedera ma bonne odeur, les obligera peut-estre à la venir sentir jusques sur le bord de mes levres. Ce n'est pas

tout; en m'en servant ainsi, toutes mes conversations seront parfumées. Si bien que je charmeray le nez de ceux dont mon éloquence n'aura pas charmé les oreilles. Après cela, Madame, jugez quels avantages je retireray de vostre present, & combien je vous suis obligé de vos pretieuses Conservees.



A. M. D. M.

Estreines.

LETTRE XXXV.

Estant un peu Poète, & passant dans le monde pour un demy bel esprit, il ne m'en cousteroit gueres, si je voulois, pour vous donner vos Estreines. Des Stances, une Ode, un Sonnet, pourroient m'acquiter de cette debte; & pour peu que dans mes Vers je vous fisse present de mon cœur & de ma liberté, je me pourrois vanter d'en avoir usé en Poète liberal, & en bel Esprit magnifique. Mais je renonce aujourd'huy au privilege que donnent ces deux qualitez, pour vous faire un present un peu moins spirituel, mais beaucoup plus solide: Car aussi bien de vous donner mon cœur, ce seroit ne vous donner pas grand chose. Je l'ay donné à tant de personnes qui valoient moins que vous, que je ne le crois plus digne de vous estre offert. D'ailleurs quand je vous en aurois fait present, je ne voudrois pas vous jurer que vous en disposassiez long-temps.

*C'est un cœur ennemy de toute servitude,
La plus douce Maistresse est pour luy la plus rude.*

R. ij

356 AMITIEZ, AMOURS,

Et jamais il ne vit deux jours sous mesme loy,

Ce n'est pas que sans violence

Il ne se donne en apparence,

Et ne jure aussi-tost de conserver sa foy;

Il en fait la grimace, & feint de la constance;

Mais au fond il s'en rit, & n'est jamais qu'à foy.

Vous pouvez conclure de là, qu'il est à un sot Maistre, & qu'il luy feroit bien plus avantageux de se donner tout de bon, que de vivre toujours dans une liberté qui approche un peu du libertinage. Peut-estre mesme que dans un lieu où il y a des Maistres aussi agreables que vous, c'est estre ennemy de son bon-heur que d'estre ennemy de la servitude. Mais, Madame, j'ay à vous répondre qu'on n'est pas esclave quand on le veut: on peut bien se donner, mais on peut bien aussi n'estre pas receu, & offrir ses services inutilement. C'est ce qui oblige mon cœur à faire ainsi le fanfaron, & à déguiser sous une liberté apparente le chagrin secret qu'il a de ne pouvoir pas estre receu parmy vos Esclaves. Si vous vouliez l'accepter, il renonceroit bien-tost à son inconstance & à toutes ses maximes: il disputeroit la fermeté aux rochers mesmes, & deviendroit aussi constant que jusqu'icy il a esté volage. Mais le malheur est que vous ne vous souciez gueres qu'il soit constant ou non, & qu'il vous est trop indifferant, pour vouloir arrester sa legereté. Si bien que n'estant pas un present, que vous voulussiez recevoir pour vos Estreines, il vaut mieux vous parler de celuy que je vous envoie, &c.

A. M. L. B. C. & M. D. D. R.

LETTRE XXXVI.

MONSIEUR,

Vous m'estes obligé, & peut-estre plus que vous

ne pensez. Je ne doute point que ce compliment ne vous surprenne, & que vous ne resviez long-temps sans pouvoir deviner l'obligation que vous m'avez. Mais vous me l'avoûrez sans doute, quand je vous feray souvenir, qu'il y a plus de six mois que je n'ay pris la liberté de vous écrire, quoy que je le pûsse faire à chaque ordinaire, & que vostre bonté m'ait donné droict de vous importuner de mes Lettres aussi souvent que je le voudrois. Tout de bon, Monsieur, cette obligation n'est pas mediocre; car pensez un peu combien vous estes redevable à un homme, qui vous peut souvent fatiguer avec de longues patientes, & qui vous épargne cette fatigue; à un homme, qui se prive de ses plus doux plaisirs, de peur de vous donner de la peine. Vous ne doutez pas que si je suivois mon inclination, je me donneroie fort souvent l'honneur de vous écrire: mais comme je fais réflexion, que nous sommes dans un temps où vous avez assez d'autres chagrins, je ne trouve pas raisonnable de me mettre au nombre de ceux qui vous inquiettent. Pendant une si fascheuse guerre, du moins faut-il que je vous laisse en paix. Mais, Monsieur, cette guerre ne finira-t'elle jamais? A t'on resolu de la faire durer aussi long-temps que la derniere que nous avons faite aux Espagnols? Je vous jure qu'elle me lasse pour le moins autant que vous, & que je sens avec bien de la douleur tous les déplaisirs qu'elle vous cause. Ce n'est pas que j'ignore avec quelle constance vous les recevez, ayant esté témoin de la tranquillité de vostre esprit, dans le temps que les coups vous devoient estre les plus sensibles. Mais je voudrois bien que vostre constance eust un peu de relâche, & que vous pussiez librement exercer toutes vos autres vertus. Oüy, Monsieur, je me souviens du temps que nous estions à... & je me souviens que dans nos pro-

358 AMITIEZ, AMOURS,

menades vostre esprit estoit aussi calme, & mesme aussi content, que si vous n'aviez pas eu le moindre sujet d'affliction. Je me souviens encore de nostre voyage des Pais bas, où vous témoignastes la mesme tranquillité. Tous ceux qui vous y virent, eussent juré que vous n'aviez point d'affaire plus pressante, que la curiosité de voir l'Angleterre & la Hollande. Pour moy je vous proteste qu'il n'est point de jour que je ne repasse par mon esprit quelque aventure de cét agreable voyage. Quelquefois je pense au grand Chien que Madame de fit enfermer au V.... de peur qu'il nous étranglât en sortant de chez elle. (Serieusement c'est une bonne personne; apres avoir defendu à sa Beauté, & à celle de sa Demoiselle, d'attenter sur nostre vie, elle eut encore soin de nous faire éviter la fureur de ses Chiens.) Quelquefois je pense à l'irresolution où vous fustes de partir ou de ne partir pas de Dieppe, & à la belle personne qui vous la causoit. Quelquefois à l'aventure qui vous divertit si bien dans la Barque où nous passâmes en Angleterre, quand j'entretenois le Marquis de.... sans le connoistre, de l'action qu'il venoit de faire, & des amours de sa femme & de sa belle-mere. Il est d'autres momens où je pense au plaisir que vous fit à Calais le Commis de la Foraine, quand il fouïlla si gratieusement vos Malles, & que toute vostre bonne mine ne vous mit pas à couvert de son insolence. Bien souvent aussi je me figure vous voir dans le chemin de Nieuport à Ostende, assis dans un Chariot entre un Moine & une grosse femme, avec lesquels vous baragouïniez vostre Allemand, pour tâcher de vous faire entendre. Quelqu'autre fois je m'imagine vous voir mettre le nez dans un pot de biere, où un vieux Matelot Holandois aura trempé sa moustache. Mais parmy tout cela, je n'ay point plus de joye

que lorsque je me souviés des Chaumières où nous couchâmes dans les Ardennes, en revenant de Liege à Sedan. Je me represente là vostre délicate personne toute baignée de la pluye que nous aviés soufferte, & lassée du trot d'un meschant Cheval, se reposer sur une botte de paille, devant un petit feu de bois verd, ou plustost devant une source de fumée. Sans mentir, Monsieur, je vous trouvoy là plus agreable que dans vostre belle maison de Paris; & vous me permettrez de vous dire que la beauté de vostre esprit a plus d'éclat dans une Chaumière, que dans tous vos Alcoves dorez: Car se peut-il rien dire de plus charmant que cent petits contes que vous m'y fistes? Et vostre belle maison seroit-elle capable de vous fournir de si jolies pensées? Voila, Monsieur, comment je refais dans mon esprit l'agreable voyage que j'ay fait avec vous, & je vous assure que c'est toujours avec beaucoup de plaisir. Mais j'en espere bien davantage, quand nous ferons le voyage d'Italie. Vous vous souvenez sans doute que vous vous y estes engagé; vous vous acquitterez de vostre parole quand il vous plaira. Je ne vous conseille pourtant pas de partir avant le retour de M. D. A. je prevoy trop la joye que vous aurez de le voir apres une si longue absence, pour vouloir vous priver d'un si doux plaisir. En verité, Monsieur, il n'est rien de plus raisonnable que l'amitié que vous avez l'un pour l'autre: je souhaite qu'elle soit eternelle, & que vous continuiez d'avoir tous deux un peu de bonté,

MONSIEUR,

Pour vostre tres-humble &
tres-obeissant serviteur,

LE PAYS.

F I N.

R iij



LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

Sachant combien ce Portrait a plu à Son Altesse Madame la Duchesse de Nemours, par les loüanges qu'elle luy a données en ma presence ; l'ay crû, mon cher Lecteur, que tu me serois obligé, si je t'en faisois un present, & que tu serois bien aise de connoistre un Auteur dont tu as estimé les Ouvrages : Il s'est icy dépeint d'une maniere si galante & si enjouée, qu'il est difficile que tu ne voye ce Tableau avec beaucoup de plaisir, & que tu n'approuves une Piece qui a diverty une Princesse si spirituelle & si sçavante.

PORTRAIT

DE MONSIEUR

LE PAYS,

DEDIE

A SON ALTESSE

Madame la Duchesse

DE NEMOURS.

PORTAIT

DE MONSIEUR

LE PAYS

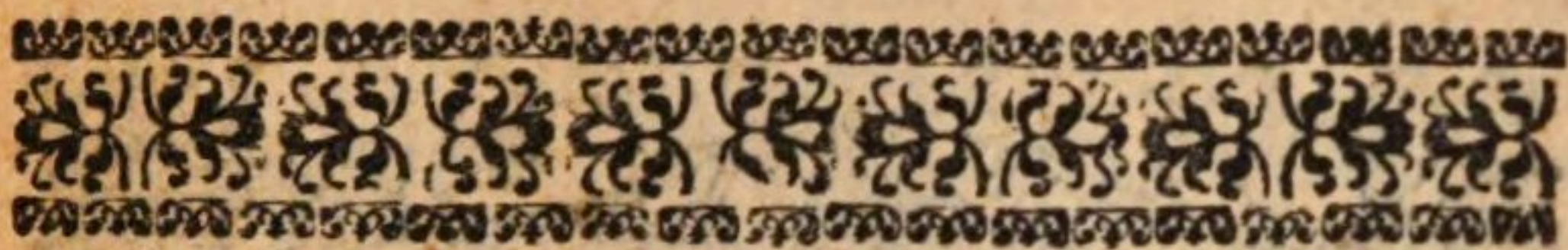
DEDIE

A SON ALTESSE

Madame la Duchesse

DE NEMOURS

Tableau avec beaucoup de plaisir
et une telle apparence que
il est difficile de s'en passer
et si savant



A M^r LE PAYS
SUR SON PORTRAIT.

SONNET.

IL est temps, cher Amy, de quitter les fleurettes,
Il te faut à cette heure un plus illustre employ,
Ton génie a paru dedans tes Amourettes,
Mais elles n'ont plus rien qui soit digne de toy.



Ton esprit peut aller au de là des sonnettes;
Et si tu veux enfin sçavoir ce que j'en croy,
Lors qu'il ne travailloit que pour plaire aux Co-
quettes,
Il cachoit la moitié de ce qu'il a chez soy.



Aujourd'huy que tu veux te faire voir au Louvre,
Ta Muse toute entiere à nos yeux se découvre,
Et d'abord son merite éclate en un seul trait.



Voyant qu'il faut paroistre aux yeux d'une Prin-
celle,
Par un illustre effort travaillant en Maistresse,
Elle a fait un chef-d'œuvre, en faisant ton Por-
trait.

TIGER.



A SON ALTESSE

MADAME

LA DUCHESSE

DE NEMOURS.

MADAME,

Ce que de Sercy m'a écrit, pourroit-il bien estre
vray ? Seroit-il possible que Vostre Altesse eust
daigné jeter les yeux sur mon Livre, & qu'Elle y
eust trouvé assez d'esprit & de galanterie, pour
avoir la curiosité d'en connoistre l'Auteur ? Ne
dois-je pas plutôt croire que mon Libraire m'a
fait une tromperie obligeante, & que pour me
flater magnifiquement, il a voulu me persuader,
que mes Ouvrages avoient mérité l'approbation
du monde la plus précieuse ? Quelle apparence
qu'un Genie aussi élevé que celui de V. A. un Ge-
nie à qui les plus beaux Genies de nostre Siecle
rendent tous les jours leurs hommages, & qui pas-
se à la Cour pour une source de Lumieres, ait pu
trouver quelque chose d'agréable dans le Recueil
de mes Bagatelles, & dans les Ouvrages d'un
Homme nourry dans les tenebres de la Province

Un Esprit originaire de Bretagne, transplanté en Gascogne, & en suite dans les Montagnes de Dauphiné, auroit-il pû produire des fruits qui eussent satisfait un goust si fin & si délicat ? Non, Madame, je ne le dois pas croire ; ma presumption seroit trop grande, & je craindrois de vous faire un outrage.

Si V. A. toutefois vouloit me le pardonner, qu'il me seroit doux de me persuader que ma petite Muse eut badiné assez plaisamment pour la divertir, & que son enjouement eut esté capable de la faire rire ! Pourquoi non, Madame ? Vous ne seriez pas la premiere Princesse, qui auroit trouvé du plaisir dans la conversation d'une Payfane, & qui auroit ry de sa naïveté & de son innocence. Puis qu'il est vray que l'on prend quelquefois du dégoust pour les mets les plus délicieux, & qu'un petit repas succede agreablement aux grands festins, ne se peut-il pas faire que la science & la regularité des Muses de la Cour, vous ayent donné de l'ennuy, & que vous ayez voulu vous délasser en voyant l'ignorance & les desordres d'une Muse Provinciale ? Oüy, Madame, cela se peut faire, & je veux croire, que l'on m'a mandé la verité, quand on m'a écrit que *mes Amitiez*, *mes Amours*, & *mes Amourettes*, vous avoient divertie, que le style vous en avoit paru aisé, le tour plaisant, & les pensées naturelles ; & qu'enfin ma Prose & mes Vers vous avoient fait naistre l'envie de connoître celui à qui tant de Bagatelles estoient échappées.

Je ne le cele point à Vostre Altesse ; depuis que j'ay receu deux ou trois Lettres qui m'apprennent de si agreables nouvelles, je les ay montrées icy à tous mes Amis comme des titres indubitables du merite de mon Livre. Tous les honnestes gens qui m'avoient déjà honoré de leur approbation, ont esté bien glorieux, que leur jugement ait esté ap-

puyé par celuy de V. A. & que la plus saine partie de la Cour soit entrée pour cette fois dans les sentimens de la Province. Pour moy, Madame, j'en ay conceu tant de fierté, que j'en ay perdu toute la mauvaise opinion que j'avois de moy-mesme. Je n'ay plus osé mépriser ce que vous estimiez, & j'ay crû qu'après avoir esté loüé de V. A. personne ne me blâmeroit d'avoir un peu de vanité. En effet, quelle gloire est plus grande, que celle d'estre loüé par la Princesse du monde la plus loüable, par une Personne qui sçait discerner si finement ce qui merite des loüanges, & ce qui n'en merite pas, & dont l'approbation est la plus glorieuse recompense que puissent esperer tous ceux qui se meslent d'écrire?

C'est quelque chose de plaire à la Cour en general, de divertir les Personnes qui sont tous les jours au milieu des divertissemens: mais c'est beaucoup de se faire estimer de celles qui ont une délicatesse raisonnable; & qui sçavent faire choix des vrais plaisirs. Un Auteur n'a pas acquis une gloire fort considerable, quand il plaist seulement aux Dames, qui ne se connoissent qu'en belles Etoffes, ou en Points de Venise, & qui ne sont au dessus des autres Femmes, que par la richesse de leurs jupes, par l'élevation de leur fortune, ou par la noblesse de leurs Ancestres: Mais il est arrivé au plus haut degré de l'honneur, quand il est loüé d'une Princesse qui a ajousté les avantages de l'Esprit à ceux du Sang. & qui n'est pas moins connue par la grandeur de son ame, que par le rang illustre que luy donne sa naissance.

Cependant, si j'en crois mon Libraire, & quelques-uns de mes Amis, je suis assez heureux pour posseder cette gloire, puis que V. A. a approuvé mon petit Recueil, & qu'elle a témoigné quelque curiosité de me connoistre. Elle m'est trop avan-

rageuse, cette obligeante curiosité, pour ne la pas satisfaire; & comme il seroit difficile de me bien faire connoître à V. A. si je ne luy faisois moy-mesme mon Portrait, j'ay crû que je pouvois prendre cette liberté. De Sercy, qui a pris celle de vous en demander la permission, m'a écrit que vous aviez eu la bonté de la luy accorder, que mesme vous seriez bien aise de voir ma peinture de la mesme main, qui a peint si plaisamment les rigueurs de Caliste, & l'innocence de Margoton. C'est, Madame, ce qui m'a donné la hardiesse de vous envoyer ce Tableau, où V. A. trouvera peut-être quelques traits, qui seront assez délicats, pour la divertir. Au reste je luy promets que mon Visage, ny mon Esprit, n'y seront point masquez, & que du moins elle aura le plaisir de les voir avec toutes leurs difformitez & leurs taches.

Si mon Pinceau estoit capable d'un plus grand effort, & qu'il pût réussir à peindre une Heroïne, je luy donnerois une occupation plus noble que celle-cy, & l'emploirois à faire le Portrait de V. A. Mais comme il n'estoit permis qu'à Apelles de peindre Alexandre, il est defendu à un Peintre comme moy de peindre une Princesse comme Vous. Mes couleurs ne sont point assez vives, ny les traits de mon Pinceau assez hardis, pour une semblable entreprise Je croiray en avoir fait beaucoup, si je reussis à me peindre moy-mesme, & si ce Tableau est assez heureux, pour estre veu de V. A. sans qu'Elle se repente de la curiosité qu'elle a témoignée.

Pour commencer par ma taille, j'ose dire que si j'estois un peu moins gros, je serois peut-estre assez grand; si ma latitude ne détruisoit pas ma hauteur, si ma taille en n'estoit un peu plus déchargée, elle seroit peut-estre un peu plus agreable. Ce n'est pas que jusqu'icy j'aye sujet de me

plaindre de ma pesanteur, puis que mon embonpoint ne m'a point encore osté la liberté de faire tous les exercices qu'on peut demander à un Homme de vingt-huit ans. Mais l'on me menace que je n'en demeureray pas là.

L'on dit que j'ay presentement

L'embonpoint d'un jeune Flamand :

*Mais que pour peu qu'encore ma bedaine s'emplisse ,
J'auray le ventre d'un vieux Suisse.*

Il est encore d'autres Railleurs, qui ne sont pas satisfaits de ma taille du costé des épaules. Ils disent que je les ay fort larges, & grosses un peu plus que mediocrement. Pour larges, j'en conviens en Homme de bonne foy, mais pour grosses, je n'en demeure pas d'accord si volontiers. Il est vray que certaine Philis

Que je vais visiter sept fois chaque semaine ,

Et dont sept fois aussi je suis le mal recen ,

Après m'avoir raille de ma pauvre bedaine ,

Pour m'oster mon chagrin , & soulager ma peine ,

M'appelle quelque fois Bossu.

Mais il est constant, Madame, que c'est pure calomnie ; car la mesme personne se repent souvent de m'avoir dit cette injure ; & souvent pour en adoucir l'aigreur, elle donne force loüanges aux autres parties de mon corps. Elle dit que pour des mains maigres & seches, il seroit difficile d'en voir de plus belles que les miennes ; & qu'il est assez rare & digne de curiosité, de voir un gros Homme estre maigre par les mains. Elle ajoute à sa flaterie, que l'embonpoint de mes mains est tombé au gras de mes jambes, & que ce sont des colonnes bien proportionnées au bastiment qu'elles soustiennent.

Voilà déjà, Madame, une ébauche de toute ma personne: mais pour satisfaire pleinement la curiosité de V. Altesse, il est necessaire de former

mieux les traits , & de luy donner une connoissance plus particuliere de ce que je suis.

*Il faut donc remonter de mes pieds à ma teste,
Afin de mieux peindre la Beste ;*

*Car c'est par là, dit-on, que l'on nous connoist mieux,
Puis que chacun de nous a son ame en ses yeux.*

J'ay la teste placée entre les deux épaules comme le reste des Hommes , sur un pied d'estal un peu court à la verité , mais assez gros en recompense. Les cheveux qui ornent cette teste sont naturels ; ils ont esté autrefois d'un blond pâle , en suite ils devinrent d'un blond enfoncé , & presentement ils sont bruns , ou peu s'en faut.

Ils sont beaux & frisez sortant des papillotes ;

La seckeresse de l'Esté

Est fort propice à leur beauté :

Mais quand l'Hyver, amy des crotes ,

S'en vient tous les corps humecter ,

S'il n'est suivy de la gelée ,

Je puis hardiment me vanter

D'estre aussi bien frisé qu'une Poule moüillée.

Si la Nature a esté liberale en me donnant des cheveux , elle a esté bonne ménagere en me donnant de la barbe , & tellement bonne ménagere , que si elle m'en avoit donné moins, je n'en aurois pas eu assez : mais graces à la Mode, qui étend son empire sur les barbes comme sur les habits , j'en ay autant qu'il en faut au temps où nous sommes.

J'ay le tour du visage ovale & fort remply. Si l'on ne veut pas que je me flate , je diray que j'ay le visage long.

Mais quand mesme il seroit plus long de la moitié ,

Je le pardonnerois à Madame Nature ,

Puis qu'on dit que c'est la figure

D'un Homme de bonne amitié.

Pour le teint, je l'ay blanc & uny en Hyver, gros-

fier & safrané en Esté, & suffisamment vermeil en tout temps.

Mes yeux sont assez grands & bien fendus, & furent une fois trouvez beaux par vne vieille Blâchisseuse, qui peut-estre n'y voyoit pas bien clair. Jusques icy je n'ay pas bien sceu de quelle couleur ils estoient; je sçay pourtant bien qu'ils ne sont

Ny bleus, ny noirs, ny verds, ny gris:

Mais pour dire ce qui m'en semble,

L'on y voit un beau coloris

De toutes ces couleurs ensemble.

Si mon nez estoit sur un autre visage que le mien, il pourroit passer pour un maistre nez: mais on dit qu'il est bien placé au milieu de mes deux grosses jouës, & qu'il y préside en nez de bonne mine. Au reste

Il faut que ce soit un beau nez,

Et qu'aux yeux des Camars il soit des mieux tournez;

Car j'en ay veu vingt en ma vie,

Ou trente, si je compte bien,

Qui témoignient avoir envie

De changer leur nez pour le mien.

Sous un grand nez une petite bouche auroit mauvaise grace; aussi la Nature a-t'elle esté soigneuse de m'en donner une grande, bordée de levres charnuës, & suffisamment rouges, & meublée de belles & grandes dents. Il est vray que le nombre n'en est pas complet, & qu'il m'en manque quelques-unes sur le derriere:

Mais quand j'en aurois moins, je ne sçaurois m'en

Leur disette n'est point à craindre (plaindre;

A qui les sçait bien ménager;

Pour peu qu'il m'en reste, je gage

Que j'en auray trop pour manger

Les foibles revenus de mon pauvre heritage.

Je ferois une injustice à ma bouche, si j'oubliois de

dire que quand je ris, j'ay aux jouës ces deux petits trous, qui sont, dit-on, des marques de beauté: mais à même temps j'ay autour des yeux de petites rides, qui pourroient bien estre des marques de laideur. Si bien que l'un allant pour l'autre, je me puis vanter de n'estre ny beau ny laid, mais de tenir un peu de tous les deux. Neantmoins, Madame, tel que vous me voyez, j'ay passé quelquefois pour beau garçon, & l'on ne m'a pas desobligé, lors que l'on me l'a dit. Quoy qu'il en soit, j'ay la physionomie heureuse: j'ay dans le visage ce je ne sçay quoy de bonne rencontre qui plait d'abord, & qui fait que

Tout le monde me veut du bien :

Chacun me dit que j'en merite,

Moy-mesme je le dis sans faire l'hypocrite,

Mais la Fortune n'en croit rien.

Si l'on ajouste à cette peinture une maniere de s'habiller assez propre & assez bien entenduë, il me semble que ce sera un Portrait de mon extérieur assez naturel, & sur lequel il sera aisé de me connoistre.

Mais, Madame, je ne serois pas content, si V. A. ne me connoissoit que par là: j'ose esperer de la divertir plus agreablement, en luy faisant le Portrait de mon Esprit & de mes inclinations. J'en ay beaucoup pour les exercices du Corps: & parce que je les aime, je m'imagine y reüssir: mais pour dire le vray, je trouve fort peu de gens de mon avis: & peu s'en faut que je ne sois seul à croire que je danse bien, & que je jouë passablement de la Guitarre. Ce n'est pourtant pas me faire plaisir, que d'avoir un sentiment contraire: quand on me raille sur ce chapitre, j'en ris en apparence, & j'en enrage au fond du cœur. Mais sans mentir l'on ne m'offense pas, lors qu'on me dit que je chante mal. J'en demeure d'accord, & n'en disputeray

jamais la belle methode à Lambert, ny à ses Escoliers. Ma voix est tout à fait contraire à mon esprit, elle n'a aucune disposition à s'accorder avec les autres ;

Vivant toujours en guerre avec les autres voix ,

Elle suit son caprice , & ne suit point leurs loix.

Mais sa bizarrerie est au degré suprême ,

Puis qu'elle n'est jamais d'accord avec soy-même.

Cependant je puis jurer que je condamne sa mauvaise humeur , & que je voudrois bien qu'elle fût plus sociable. Mon oreille mesme qui pretend estre plus habile, luy fait souvent de petites leçons , & la querelle de ses desordres, elle luy propose de beaux exemples , & luy conseille de les suivre : mais ma voix demeure opiniâtre , & toute ridicule qu'elle est, elle est assez glorieuse pour ne vouloir pas se changer, car elle s'imagine faire des merveilles, sur tout quand elle n'a point d'auditeurs.

Si ma voix ne s'accorde pas bien avec les autres, mon courage s'accorde encore plus mal avec le peril. Je ne sçay si ma personne vaut la peine d'estre conservée; mais naturellement je crains fort de l'exposer. Je puis dire sur ce sujet, que je sens dans l'ame des mouvemens fort Chrestiens , puis que souvent je fais reflection que je suis un pauvre mortel, que la mort peut détruire à tous momens, & j'en suis si persuadé, que je suis avec beaucoup de soin toutes les occasions où il y a quelque legere apparence de hazarder sa vie. Ce n'est pas que je ne sois fort brave en paroles, & que quand j'y suis engagé, je ne fasse par honneur ce que les autres font par courage; & j'en use en pareilles rencontres avec tant de fierté, qu'il n'y a gueres que moy qui puisse connoistre ma foiblesse.

Car dans l'occasion je crie & je fais rage ,

Si l'on me tient à quatre, alors plein de courage,

*Je jure , je menace , & fais le fanfaron ;
Si bien que d'un Vaillant faisant le personnage ,
Je suis seul à sçavoir combien je suis poltron.*

Voila la seule chose où je suis dissimulé. En toute autre rencontre j'ay une franchise , que l'on peut nommer excessive au siecle où nous sommes. Dans un temps où la bouche n'exprime plus les sentimens du cœur , où chacun se pique de n'estre pas connu mesme de son Frere , & d'avoir un visage qui se démonte , j'ay encore l'ingenuité des premiers Siecles , mon ame est toute sur mes levres , & mon visage le veritable tableau de mes pensées. De sorte que dès le premier jour un Homme d'esprit me connoist comme apres deux ans d'habitude , & peut juger de mes inclinations presque aussi facilement que des siennes. J'ose pourtant assurer que ma franchise ne va pas jusques à l'imprudence. Lors qu'il est dangereux de parler , je sçay bien me taire , & cacher comme je crois les choses que mon honneur , ou l'interest de mes Amis , m'obligent de tenir secretes. Mais j'a vouë que je ne sçay point faire mystere de tout ;

*Je ne suis point assez fidelle ,
Pour estre confident de quelque bagatelle ;
Un secret en mon cœur ne peut se contenir ,
(Et je le confesse sans honte)
Je revele un mystere alors qu'il peut fournir
Quelque matiere à plaisant conte.*

Vous pourrez conclure de là , Madame , que je suis grand parleur , & sans mentir V. A. conclura assez veritablement. J'aurois pourtant bien du regret , qu'Elle me prit pour un de ces parleurs impitoyables qui sont les Tyrans des conversations , qui croient que tout le monde est payé pour les écouter , & à qui la Nature a donné des oreilles inutilement. Graces au Ciel. je n'en suis pas encore venu à cette extremité ; je fais bon quartier aux gens , &

prends plaisir que chacun parle à son tour. Il est vray que je pretens parler au mien, & que je souffrirois furieusement, si l'on ne me laissoit pas dire mon avis : mais il est encore plus vray, que quand je trouve un Homme qui parle bien, je luy presse une attention digne de ses paroles. Je n'ay pas la mesme complaisance pour ceux qui parlent toujours, & qui ne disent rien : je les contrarie en tout ; & si par mal-heur je me trouve dans mon humeur contestante, je les poursuis à toute outrance :

*Et quand mesme pour eux ils auroient la raison,
Je me declarerois contre elle.*

Je dirois qu' Adonis estoit un laid Garçon ,

Et qu' Helene n' estoit pas belle ;

D' un esprit obstiné je soutiendrois contre eux

La neige sans blancheur, le Soleil sans lumiere ;

Enfin pour ces gens-là je suis fort querelleux ,

Et prends un grand plaisir de leur rompre en visiere.

Si je haïs les grands parleurs impertinens, je n'ay pas moins d'averfion pour les froids taciturnes, de la bouche desquels il est impossible d'arracher quatre paroles. Je les condamne comme des stupides, qui ne sont dignes de vivre qu'avec les bestes ou comme des malicieux, qui cachent leurs sentimens, pour apprendre & profiter de ceux des autres. Je tâche autant que je puis de m'éloigner de ces deux extremittez ; mais j'ay peur, malgré les soins que j'y employe, de ne demeurer pas au milieu. Je le remarque moy-mesme par le plaisir que je prends de faire en toutes rencontres de ces Historiettes, qu'on appelle ordinairement de bons contes.

Je puis bien me vanter d'en sçavoir de fort bons ;

Sur toutes sortes de matieres

Il ne faut point longues prieres ,

Afin de m'obliger d'en dire de bouffons :

*Mais prenant plaisir à les dire ,
 Il est fort aisé de juger ,
 Que l'on me fait bien enrager ,
 Quand on les écoute sans rire .*

J'ose dire toutefois que pour s'en empêcher , il faut avoir l'ame bien froide & bien serieuse , car tous mes contes ont quelque grain de ce sel , qui fait le meilleur ragoust des conversations. Il y en a d'as mō esprit une source inépuisable; mais en vérité c'est la seule chose où je me croy fort sçavant.

De toutes les sciences , je n'ay appris que les principes & les termes generaux. Comme depuis mes études la meilleure partie de mon temps a esté consumée aux affaires , & que pendant les heures qui me sont restées , j'ay eu la manie de m'appliquer à trop de choses diferentes, je n'en ay approfondi aucune ; & si je ne sçavois bien que je ne sçay que fort peu de chose, je croirois ne sçavoir rien parfaitement. L'on m'a dit pourtant que c'estoit grand dommage que j'estois si ignorant, parce que j'avois quelque disposition à me bien servir de la Science , & que je faisois d'assez plaisantes applications de la Fable & de l'Histoire: mais l'une & l'autre sont si confuses en mon esprit , que je ne me hazarde pas volontiers à m'en servir. Ce n'est pas que je ne sçache les principaux incidens de toutes les deux , & qu'en general je n'en aye quelque connoissance ; mais cette connoissance n'est pas bien réglée , & ma mauvaise memoire fait que je me trompe toujours aux noms & à l'ordre des temps. De sorte que souvent il m'arrive des bévenēs, souvent je fais des fautes aussi grossieres, que si je disois que

*Philippes estoit fils du vaillant Alexandre ,
 Pompée estoit poltron , Cesar estoit son Gendre ,
 Cicéron fut en Grece un puissant Empereur ,
 Auguste fut son Orateur ;*

*Lucrece estoit fort amoureuse ,
 Puis qu'elle viola Tarquin ,
 Quand Senèque trop plein de vin
 Mourut d'une mort si honteuse.*

Lors que je suis pourtant dans la compagnie des Femmes, j'entens des Femmes ordinaires, & parmi ceux qui en sçavent encore moins que moy, je passe pour un grand Maistre. Mon ignorance profite de la leur, & par la hardiesse que j'ay de leur donner mes opinions comme infaillibles, je m'érige en Docteur d'importance: mais aussi-tost que je me vois éclairé d'une lumiere plus grande que la mienne, j'ay l'adresse de cacher mon défaut par mon silence.

En declarant icy que j'ay fort peu de memoire, je voudrois bien, Madame, vous persuader que j'ay beaucoup de jugement, quoy qu'en verité je n'en sois pas persuadé moy mesme. J'ose toutefois vous assurer, que jusqu'icy l'on ne m'a gueres reproché d'en manquer: mais j'ay naturellement une telle défiance de mon jugement & de mon esprit, que je me laisse quelquefois gouverner par des gens, qui peut-estre en ont moins que moy. Je m'imagine toujours que les autres voyent plus clair, & que je suis incapable de réussir dans les affaires importantes, si je ne suis assisté de quelque conseil.

Cependant mes Amis ont souvent voulu me faire croire, que quand je me défiois de mon esprit, je luy faisois une injustice, puis qu'il me fournissoit de si jolies choses dans le Cabinet, & qu'il sçavoit si bien me servir dans les conversations. Il est vray, je ne puis pas nier que j'ay quelquefois sujet d'en estre content, il me suggere souvent des raisons fort plaisantes, & des repar-ties assez vives.

Du pas

*Du pas le plus mauvais il sort facilement,
 Il donne un joly tour aux moindres bagatelles;
 Si dans quelque sottise il tombe aveuglement.
 S'en relevant soudain par des graces nouvelles,
 Il s'en excuse finement,
 Et couvre si bien ses méprises,
 Qu'il se fait estimer jusques dans ses sottises.
 Lorsque j'ay besoin d'un Billet,
 D'un Ode, ou d'un Madrigalet,
 Il ne me le refuse gueres,
 Sur l'heure il peut me le fournir;
 Et sans redoubler ma priere,
 J'ay coûtume de l'obtenir.*

Mais je dois aussi avouer qu'il est de certains temps où il est tellement ensevely dans les tenebres, que personne ne le sçauroit reconnoistre. Moy-mesme je le cherche quelquefois sans le pouvoir trouver; quelquefois je le prens pour un autre, tant il est vray qu'il est de certains momens où il devient noir, chagrin, & stupide. Enfin j'en demeure d'accord, dans les compagnies j'ay souvent des absences d'esprit, qui sont & ridicules & fort à contre-temps.

*Je soupire, je bâille, & ne sçay ce qu'on dit,
 Je demeure surpris voyant les autres rire;
 Lors que l'on parle à moy l'on me trouve interdit;
 Et si l'on veut sçavoir où s'en va mon esprit,
 Ce que je pense alors, & pourquoy je soupire
 Ma foy je ne le sçaurois dire.*

Quelquefois aussi je passe de ces langueurs dans un enjouement si excessif, qu'il tient un peu ou de la folie, ou de l'enfance. Cependant c'est un enjouement qui plaist aux personnes les plus serieuses.

*Après un si profond silence,
 Mon esprit éveillé sortant de sa langueur,
 Semble avoir pris de la vigueur,
 Au milieu de sa defaillance:*

*Il fait voir un feu tout nouveau ,
 Et semblable au Soleil , quand il sort d'un nuage ,
 Il brille d'un éclat plus beau ,
 Et montre sa lumiere avec plus d'avantage.
 Si je m'élève trop dans ma comparaison ,
 L'en puis donner une plus basse ,
 Et dire sans me faire grace ,
 Que souvent mon esprit semble un esprit d'Oyson ,
 Et puis dans un moment il change de grimace ,
 Et contrefait d'un Singe & l'air & la façon.*

Si bien que sans me faire tort , l'on peut dire, que mon humeur est fort inégale. L'on peut mesme aussi m'accuser de l'avoir un peu bizarre. J'ay des amitez & des averfions , qui ne sont pas toujours fort raisonnables. J'aymeray celuy-cy, & je haïray celuy-là ; & si l'on m'en demande la cause , je ne manqueray point d'alleguer quelque raison chagrine & extravagante.

*Souvent des cheveux mal peignez ,
 Vne barbe mal faite , une mine trop basse ,
 Et bien souvent aussi des cheveux trop soignez ,
 Vne barbe fort propre , un air de bonne grace ,
 Me font haïr un Homme , & luy vouloir du mal ,
 Tant il est vray que je suis inégal :
 Car si l'on me demande , afin de me confondre ,
 Pourquoi je n'ayme point un Homme plein d'apas ,
 Soudain l'on me verra répondre ,
 Parce que je ne l'aime pas.*

Je supplie pourtant V. A. de croire que ce n'est que pour les inconnus que j'ay de pareils sentimens : car quand je connois l'esprit & l'inclination des gens , mon amitié ny ma haine ne sont pas si capricieuses , & j'aime toujours ceux qui paroissent aimables à tout le monde.

Il est vray que je ne contracte une amitié étroite qu'avec peu de personnes ; Mais je puis jurer que c'est une amitié cordiale & sincere , & qu'il n'est

point de fidelité plus inviolable que la mienne. J'avoué bien que je ne suis pas fort regulier à m'acquiescer de tous ces petits devoirs de la vie civile, qui ne sont à proprement parler, que l'écorce & les dehors de l'amitié.

*Mon cœur en amitié n'est point un Hypocrite ;
 Quand on m'a fait une visite ,
 Je ne suis pas exact à la rendre soudain ,
 Et toujours d'aujourd'huy je remets à demain ,
 A quiconque m'écrit , si ce n'est d'une affaire ,
 Rarement je réponds par le mesme Ordinaire ;
 Je ne fais point de grands sermens
 Pour assurer mes complimens ;
 Je n'offre pas d'abord mes soins , ny mes richesses ,
 De peur de mal tenir ce que j'aurois promis ;
 Je paroissais assez froid dans toutes mes caresses ,
 Je ne sçay point sauter au cou de mes Amis ,
 Je ne m'empresse point par de feints artifices ;
 Enfin je ne suis point flatteur :
 Mais alors qu'il s'agit par quelques bons services
 De faire voir le fond du cœur ,
 J'en fais mes plus cheres delices ,
 Et montre à mes Amis combien j'ay de chaleur.*

Je donne plus volontiers mon amitié aux personnes qui aiment les plaisirs, qu'à celles qui les haïssent, & cela par une raison de sympathie. J'aime comme tous ceux qui sont sanguins, la société, la joye & le divertissement. L'expérience m'a appris que ce sont des choses, qui me sont aussi nécessaires pour vivre, que la nourriture que je prens tous les jours. Lors que j'en ay esté long-temps privé, je sens des détaillances comme après un long ieûne, & je connois bien que pour mourir promptement, il ne me faudroit pas une grande tristesse, ny une longue solitude.

Si j'aime fort les plaisirs, j'aime encore mieux mon devoir. Je suis inquiet dans les plus grands

divertissement , quand quelque affaire m'appelle ailleurs ; Il m'est impossible de gouter les douceurs de la joye , lors que je n'ay pas dans l'ame celle de m'estre acquité de ce que je dois. Mais quand j'ay donné aux affaires le temps qu'elles me demandoient , je suis bien aise de donner aux plaisirs les heures qui me restent.

Le mal-heur est pour moy , que ce qui fait le plaisir des autres , fait bien souvent mon chagrin. Toutes choses ne me divertissent pas ;

*Car pour moy les plaisirs n'ont pas tous des appas ,
J'ay le goust un peu fin , & mesme un peu bizarre,
Je veux des plaisirs délicats ,*

*J'y veux quelque chose de rare ,
Ce qui plaist à chacun souvent ne me plaist pas ,
Souvent certains plaisirs font mon plus grand sup-
plice ;*

*Certain suplice aussi peut faire mes plaisirs ,
Et pour contenter mes desirs ,*

J'écoute la Raison bien moins que mon caprice.

Ce n'est pas que je n'aime comme les autres la Conversation , la Table , le Bal , & la Comedie ; mais tout cela ne me plaist pas indifferemment. Je cherche une Conversation libre & enjoiée , & passerois mal mon temps dans un entretien sérieux , s'il duroit plus d'une heure : Outre cela , il me faut des personnes choisies , dont je connoisse la franchise , qui expliquent leurs pensées ouvertement , & qui souffrent que je leur die les miennes avec la mesme liberté. La Table a pour moy des attraits assez doux ; mais je veux que les Conviez y soient familiers & en petit nombre , & que le vin & la viande n'y soient que les pretextes de la débauche ; l'honneste société & la liberté de l'esprit , en doivent être selon moy les mets les plus excellens. Le Bal me paroist aussi un divertissement assez agreable ; mais je le trouve incommode , quand il

y faut estre trop concerté ; la regularité m'y plaist beaucoup moins que le desordre. Pour la Comedie, je la prefere à tous les autres plaisirs ; mais elle m'ennuye , & me fait bâiller , lors que les Acteurs jouient mal , que les Vers en sont rampans , & que l'on n'y remarque rien qui surprenne ; comme elle me charme & me trāsporte, quand les Comediens representent bien, que la Poésie en est pompeuse, & que l'Intrigue en est bien conduite. Enfin j'ay toujours eûtant d'amitié pour la Comedie, qu'elle m'a appris à reciter les Vers assez agreablement. Soit pour le serieux, soit pour le comique, l'on m'a dit que je ferois mon personnage aussi bien, que si toute ma vie j'avois esté Homme de Theatre. Et comme cela flate mon inclination, il ne faut point long-temps me prier , pour m'obliger de dire des Vers en compagnie. Lors que j'en recite , il me semble que je sens les mouvemens que j'exprime, de la mesme maniere que je croy sentir la passion, dont j'entretiens tous les jours Philis ou Caliste. Cependant ny l'un ny l'autre n'est chez moy que pure imagination. Après avoir dit des Vers en compagnie , & parlé d'amour à une Belle, je demeure sans émotion , & m'étonne moy-mesme d'estre guery si promptement.

C'est ce qui fait qu'on m'accuse de n'estre pas l'Amant du monde ny le plus constant , ny le plus fidele, & veritablement j'aurois un peu de peine à m'en justifier : Mais en cela je ne suis pas du sentiment ordinaire. Je suis persuadé qu'il n'est point de fidelité plus grande , que celle d'estre fidele à beaucoup de personnes diferentes. En effet, quand on a promis fidelité à une seule Maistresse , il ne faut pas en avoir beaucoup pour luy tenir sa parole : mais lors qu'on a promis fidelité à dix ou douze, il faut en avoir un grand fond pour s'acquitter de sa promesse. Pour moy je me puis vanter

d'avoir ce talent avantageux , & d'estre l'Homme du monde le plus fidelle à dix ou douze Philis à la fois.

*Des sujets de l'Amour je suis le plus fidelle ,
Je le suis à la laide , & le suis à la belle ;
J'ay promis à Philis de l'aimer constamment ,
Iris m'a fait jurer qu'elle avoit ma tendresse ,
J'ay choisi Margoton pour estre ma Maistresse ,
Et Nanon m'a choisi pour estre son Amant ;
J'ay promis ma franchise à la belle Climene ;*

Et Caliste , quoy qu'inhumaine ,

Dispose de ma liberté :

C'est promettre beaucoup ; mais l'Amour qui m'as-
siste

*A mis dedans mon cœur tant de fidelité ,
Que j'en ay pour Philis autant que pour Caliste ,*

J'en ay pour la jeune Nanon ;

J'en ay pour l'aimable Climene ,

Pour Iris , & pour Margoton ;

*Même en cas de besoin , mon cœur sans grande
peine ,*

En fourniroit encor pour une autre douzaine.

Voila en amour une maxime qui n'est pas commune ; mais j'en ay d'autres qui le sont encore moins. La plupart des gens veulent nous faire croire , que l'amour n'est pas une passion volontaire , & qu'elle a coûtume de disposer de nous sans nostre congé ; & moy je suis persuadé comme d'un article de foy , qu'il n'est rien de si faux. J'en ay dans mon cœur des preuves indubitables , j'aime quand je veux , & je cesse d'aimer tout de mesme.

Ce petit Dieu qui passe dans le monde pour un grand Tyran , m'a jusqu'icy traité si doucement , que je n'ay pas sujet de m'en plaindre. Je le trouve le plus pacifique de tous les Dieux , & le moins sensible aux injures. Cent fois je luy ay fait des affronts , cent fois j'ay renversé ses Autels , & j'ay eü

Presque toujours des sentimens d'Athée touchant le culte que l'on luy rend : Cependant, ses châtimens me sont inconnus, ses fleches n'ont encore percé mon cœur que dans mes devises ; & son flambeau que j'ay si souvent mis sur mes papiers, n'a point encore eû le pouvoir de les brûler. Ce n'est pas que je ne sçache parler son langage, aussi bien que ceux qui luy sont fidelles, & que je ne me serve fort souvent de leurs postures & de leurs grimaces. Je suis mesme en apparence

*Le plus zelé Devot qu'Amour ait dans son Temple,
 Je le mets au dessus de tous les Immortels,
 Et toujours près de ses Autels,
 Mon culte sert de bon exemple.
 Il n'est point d'heure que mon cœur
 Ne luy soit offert pour victime ;
 Et pour luy rendre de l'honneur,
 Ma Muse a tous momens luy chante quelque rime.
 Dans mes écrits, dans mes discours,
 Je presche de ce Dieu les plus rares miracles.
 Je luy dresse des Tabernacles,
 I'en fais le bon-heur de nos jours,
 Je tâche par mes Vers de le rendre propice,
 I'attens de luy tout mon secours,
 Et luy fais chaque jour un nouveau sacrifice.*

Mais sans mentir toute ma devotion n'est qu'hypocrisie, & tous les sacrifices de mon cœur ne consistent qu'en beaucoup de paroles en l'air, & force protestations, auxquelles je ne pense pas, après les avoir faites.

Cela ne doit pourtant pas me faire passer pour un Imposteur; car dans le temps que je promets & que je proteste, dans le temps que je fais l'Amant transporté, & que mes paroles ne sont que de feux & de flâmes, il me semble sentir ce que j'exprime, & dire la plus grande verité du monde. De sorte que pour lors je ne trahis point ma conscience :

mais je la trahirois icy, si j'assurois qu'après avoir fait beaucoup de sermens, il m'en restât le moindre souvenir, aussi tost que je trouve lieu d'en faire ailleurs : Car si je fais ensuite ce que j'avois juré de faire ; j'avoué que c'est toujours par habitude, & presque jamais par inclination.

Comme je suis accoustumé de fleureter depuis long-temps, je suy ma coûtume avec si peu de reflexion, que pourveu que je fleurete, je me mets fort peu en peine si c'est avec brune, ou avec blonde ; avec une stupide, ou avec une spirituelle ; avec le brocard, ou bien avec l'étamine. Ce qui me fait avoir plus de penchant pour l'une, que pour l'autre, c'est la douceur & les faveurs. Une laide fauorable me plaist davantage qu'une belle cruelle ; une spirituelle incommode, n'a pas pour moy les charmes d'une stupide facile ; & l'étamine où je trouve de la douceur, m'attire plutôt que le brocard, quand j'y voy de la fierté. Les faveurs mesme peuvent vaincre mon humeur, & me rendre constant par reconnoissance, ne le pouvant pas estre par inclination.

Avec un esprit tourné de cette maniere, vous jugerez bien, Madame, que je n'ay gueres de disposition à réussir auprès des Belles ; & sans mentir, V. Altesse aura raison de le croire. En effet, si les bons succez estoient reservez à la seule constance, je ne devrois pas esperer d'en obtenir : Mais comme je connois mon defect, & que je sens bien que mon cœur n'est point capable d'un long attachement, je tâche de gagner par ma hardiesse ce que les Amans respectueux gagnent par leur persévérance. Après deux ou trois visites, j'entreprends ce qu'un autre n'entreprendroit pas après six mois de services ; & je suis naturellement si familier, que je m'appriivoise dans un lieu dès le premier jour qu'on m'y souffre. J'avoué bien qu'avec cette me-

thode je n'ay pas toujours reüssy, & que fort souvent elle m'a attiré des paroles assez rudes, & quelquefois des effets qui n'estoient pas plus doux: mais graces à mon humeur pacifique, je ne suis pas sensible à de semblables outrages.

*Les soufflets, les égratigneures,
Les regards courroucez, & les banissemens;
Les coups de dents, & les piqueures,
Ne me corrigent point de mes emportemens;
Et mesme ayant receu de pareils châtimens,
Je sens redoubler mon courage;
Et semblable au Lion qui voit percer son flanc,
Je combats avec plus de rage,
Lors que je voy couler mon sang.*

Force gens blâment cette liberté, & quelques-uns mesme la traitent de libertinage: mais quand il seroit vray que ce seroit un defect, il y a apparence que je ne m'en corrigeray jamais, puis que depuis long-temps j'en ay fait une habitude. Je tâche mesme le plus souvent à prouver que c'est une vertu, plutôt qu'un vice; & pour cela je ne manque pas de raisons. L'on a beau me dire que

*L'Amour est un enfant, qui doit pour sa conduite
Avoir un sage Gouverneur;
Le Respect pour cela doit toujours à sa suite
Moderer les transports de sa bouillante humeur;
Dans son aveugle fougue il a besoin de bride;
Quand il est emporté vers de charmans appas,
S'il n'a ce Gouverneur pour guide,
Il fait souvent de méchans pas.*

Je répons à cela, qu'il est vray que tandis que l'Amour est un enfant, il a besoin d'avoir un Gouverneur: mais que quand il a un âge raisonnable avec de l'esprit & du jugement, il peut se gouverner de luy-mesme; que pour le mien il est âgé & judicieux trois jours après sa naissance, & qu'il croit en sçavoir assez, pour n'avoir plus besoin de

Maistre : Outre que le respect est d'une humeur qui choque si furieusement la sienne, qu'il ne sçau-
roit se soumettre à ses loix, ny mesme écouter ses
leçons.

De tout cela il est aisé de conclure, qu'une ab-
sence un peu longue, une resistance trop opiniâ-
tre, un dédain, ou un mépris trop affecté, me
font retirer mes soins promptement; mais c'est
toujours pour les porter ailleurs: Car mon cœur
ne trouve point de pire maison que la sienne, il
court sans cesse, & jamais il ne vit en repos, s'il
n'a quelque petit amour qui l'inquiete.

*Mon cœur ne se plaist point à se tenir chez lay,
S'il y vivoit trois jours, il y mourroit d'ennuy,*

*Il faut que sans cesse en voyage
Il aille fleurant de visage en visage;
Quelquefois un beau teint, quelquefois de beaux
yeux,*

*Et souvent une belle bouche,
L'arreste, le charme, & le touche;
Des tetons bien formez, ou bien de beaux cheveux,
L'obligent quelquefois à demeurer chez eux:
Mais il ne passe point pour un Hoste incommode,
Jamais il ne devient un importun fardeau,*

*Puis qu'il suit la bonne methode
De faire chaque jour domicile nouveau.*

Oüy je l'avouë, il me faut souvent changer de
Maistresse; & j'avouë de plus que je ne vivrois pas
trois jours, si j'en estois privé. Il m'est necessaire
d'avoir toujours quelque personne, qui exerce ma
petite Muse, & qui daigne recevoir mes Billets.

Cependant je puis jurer qu'avec cette humeur,
que l'on pourroit peut-estre appeller un peu co-
quette, je conserve une discretion qui luy semble
presque incōpatible. Jamais je ne parle de Caliste
à Philis, & Philis ne sçauroit se plaindre qu'elle
m'ait jamais servy de matiere pour entretenir Ca-

liste. De sorte que ne découvrant point mes secrets amoureux aux personnes qui me sont les plus cheres, je suis bien éloigné d'en parler à celles qui me sont indifferentes.

*Jamais une Philis n'a receu le chagrin
De se voir par moy décriée ;
Malangue n'a point de venin,
Et la moindre faveur n'en est pas publiée ;
Pour causer de pareils soucis,
Mon ame n'est point assez basse,
Et jamais l'on ne voit noircis
Les lieux par où ma flâme passe.*

Serieusement j'ay de la discretion, & j'ay fait de cette Vertu une habitude, dont je me suis trop bien trouvé, pour m'en défaire toute ma vie. Cette bonne qualité est le correctif de la legereté dont on m'accuse. Elle fait que l'on ne craint point mon inconstance, puis qu'elle apprend aux personnes qui me connoissent, que je sçay me taire quand je n'espere plus, de la mesme maniere que lors que j'ay de l'esperance.

Pour me faire cesser d'en avoir, il ne me faut pas rencontrer de grands obstacles, ny de longues difficultez. Comme rarement j'ay esté heureux en amour, & que plus rarement encore la Fortune m'a esté favorable, tout ce qui s'oppose à mes des-seins me fait d'abord perdre l'esperance, parce que je ne me sens point capable d'attendre les bons succès, ny par une longue patience, ny par de grands empressements.

Je sçay bien qu'en cela mes maximes sont fort mauvaises, & que l'Amour & la Fortune veulent estre caressez avec soin, & suivis sans relâche: mais cōme je suis un peu glorieux, & que je n'aime pas à estre méprisé, il m'est impossible de faire longtemps le suppliant, sur tout en matiere d'interest,

*Pour aller chercher la Fortune,
 Je ne sçay si l'on doit prodiguer force pas,
 Je ne puis endurer sa lenteur importune ;
 Ce n'est pas qu'à mes yeux elle n'ait des appas ;
 Mais ses appas sont chers , & coûtent trop de peine ;
 Son humeur est trop inhumaine ,
 Les chagrins qu'elle fait souffrir ,
 Me la dépeignent si cruelle ,*

*Que de mon esprit fier je ne puis obtenir ,
 De sortir de chez moy , pour la chercher chez elle.*
 Les outrages qu'on y souffre, & les rebuts avec lesquels elle reçoit la plupart des gens, me donnent de la frayeur toutes les fois que je pense à luy faire ma Cour. Ce n'est pas, comme j'ay dit, que je n'estime ses faveurs, & que je n'employasse volontiers de la complaisance, des soins, & des peines, pour en obtenir, si j'estois certain qu'elle ne demandât rien de plus: mais je croyrois avoir acheté ses graces trop cher, si elles m'avoient coûté le moindre mépris.

*Vn accueil dédaigneux , un outrageant regard ,
 Une parole brusque , un refus quand je prie ,
 Sont pour moy des coups de poignard
 Capables de m'oster la vie.*

Le mépris est de toutes les disgraces celle qui m'abat le plûtost, & qui touche mon cœur dans l'endroit le plus sensible. J'ay l'ame fort peu vindicative; mais elle pense à la vengeance en de semblables occasions, & je puis bien dire que c'est la seule injure qui me donne de longs ressentimens.

En toute autre chose je pardonne d'abord. Ma colere & ma haine sont fort peu redoutables à ceux qui me témoignent les redouter; & pour les appaiser, il ne faut que me témoigner qu'on ne les méprise pas. Le moindre retour des personnes qui m'ont offensé, me fait revenir au devant d'elles, & dès lors je leur sçay bon gré de m'avoir delivré des

chagrins de la colere ou de la haine , qui m'embarassent beaucoup , quand je suis obligé de les conserver trop long-temps. De peur d'en souffrir l'incommodité , je n'en prens pas facilement , & je tâche autant que je puis de ne laisser point entrer dans mon ame deux hostesses si fâcheuses. Si bien que pour me mettre en colere, ou pour me donner de la haine , il me faut piquer au vif , & me faire une cruelle injure.

*Je ne suis pas de ceux qui prennent feu d'abord,
L'on ne peut m'émouvoir que par un grand effort,
L'outrage est bien cuisant lors que mon cœur s'en
flame :*

*Soit par force d'esprit , ou par stupidité ,
Je puis me vanter que mon ame
Ne sort que rarement de son égalité.*

Mais pour dire le vray , cette froideur ne peut point passer en moy pour une vertu. Ce n'est qu'un effet de ma paresse naturelle , & de l'aversion que j'ay pour tout ce qui donne de la peine. Comme la colere & la haine ne sont jamais calmes , & qu'elles sont toujours suivies du desordre & de l'inquietude , j'ay fort peu de penchant à m'en laisser toucher , en ayant beaucoup pour le repos & pour la tranquillité. Ce sont des biens que je cherche par tout , & dont je suis amoureux , que si je possédois tous les autres biens du monde sans ceux-là je ne croirois pas ma felicité parfaite. De sorte qu'avec cette inclination , il seroit difficile d'en avoir pour la haine & pour la colere.

Si je ne suis pas sensible à ces deux passions, je le suis beaucoup à la tendresse & à la pitié. Je ne puis voir souffrir personne , sans ressentir une partie de sa douleur , ny sans employer mes soins pour la soulager. Si c'est un Hôme de merite qui soit dans l'affliction , c'est alors que sa peine m'en donne infiniment , & que je tâche de l'assister par des ef-

forts qui sont presque au dessus de ma foiblesse.

En cela, comme en toute autre chose, si mon inclination n'estoit pas retenuë par mon peu de fortune, elle feroit voir que l'intérest ne la touche que médiocrement, & que la Liberalité seroit de toutes les Vertus celle qu'elle exerceroit le plus volôtiers. Cependant mon peu de fortune ne me retient pas toujours. J'en use le plus souvent de même maniere que si j'estois fort riche; & côme j'aime beaucoup tout ce qui éclate, le desir de paroistre me fait aller quelquefois un peu plus loin que je ne devrois.

Quelqu'un de mes Amis parlant un jour de moy,

Malgré le Sort qui le menace,

Il porte, disoit-il, le cœur d'un puissant Roy

Au fond d'une pauvre besace.

Il est vray qu'on peut me reprocher avec quelque raison, de n'estre pas trop bon ménager de ma bourse; mais l'on ne peut pas m'accuser sans injustice de mal ménager mon honneur. C'est un bien dont je suis aussi avare, que je suis liberal de l'autre. J'ay l'ame sensible à la gloire; & pour en acquérir, il est peu de choses que je ne sois capable de faire. La pensée d'estre dans l'estime des honnestes gens, est le plus doux plaisir que je gousté dans la vie, comme ma plus grande peine seroit de croire que j'en fusse privé. Je souffrirois un chagrin mortel, si je sçavois qu'on me soupçonnât de quelque bassesse, ou de quelque infamie; car quoy que bien souvent un honneste Homme doive estre satisfait du témoignage de sa conscience, pour moy je ne serois jamais content, si je ne paroïssois aux autres ce que je me paroïs à moy-mesme. Le *Qu'en dira-t'on* me touche; & j'avouë que je ne serois pas en repos, si les personnes les moins considerables n'avoient pour moy quelque sorte d'estime. C'est ce qui fait qu'autant que mon peu de pouvoir me le permet, je tâche d'obliger tout le

monde : Et quand je puis obliger quelqu'un qui le merite , j'en ressens une joye interieure bien plus grande , que lors que j'ay esté obligé. J'ose dire mesme que je n'aime pas trop à l'estre ; car de l'humeur dont je suis , je m'imagine n'en avoir jamais témoigné assez de reconnoissance , & il m'en reste toujours quelque espece d'inquietude.

Voila un des chagrins qui me touchent le plus , & qui me durent le plus long-temps. Je ne suis pas de ceux qui s'embarassent de tout , & qui vont chercher des matieres d'affliction étrangères , quand ils n'en ont pas de domestiques. Je me mets fort peu en peine de ce qui arrive dans le monde ; & en general il n'est gueres de douleurs d'esprit , dont je ne me console assez facilement.

Il n'en est pas de mesme de celles du corps , j'y suis fort sensible ; & lors qu'elles durent , je les souffre avec bien de l'impatience. Il est mesme vray que quelquefois la plus grande partie de la douleur est dans mon imagination. Pour peu que je souffre , je m'imagine souffrir beaucoup , & que mon mal aura de dangereuses suites.

*Si la plus foible égratignûre
M'a blesse le bras , ou la main ,
Je croy avoir receu quelque grande blessûre ;
Et je m'en fais traiter soudain.
La moindre elevûre à la levre ,
Le plus leger frisson , la plus foible chaleur ,
Passe chez moy pour une fièvre ,
Et ce n'est fort souvent qu'une fièvre de peur.
Cependant j'affoiblis , mon pauvre esprit se trouble ,
Et dans un tel accablement ;
Pour peu que ma fièvre redouble ,
Je fais d'abord mon Testament.*

Si bien qu'en matiere de mal , je suis une veritable dupe , mais sans vanité , je ne le croy pas estre en toute autre chose. Ce n'est pas que ceux que je

croÿ mes Amis, ne me puissent tromper aisement; car comme j'ay beaucoup de confiance en leur probité, ils peuvent me trahir sans que j'y prenne garde. Mais pour les étrangers, & ceux que je ne voy pas familièrement, il leur seroit difficile de m'abuser, parce que je suis naturellement défiant, & que je ne me laisse gueres prendre aux apparences. Toutefois je ne paroïs pas un Homme soupçonneux; à voir mon procédé libre & ma mine ouverte, tout le monde me prendroit pour un Homme fort credule: mais je ne le suis pas autant qu'on pourroit se l'imaginer; & bien des gens pensent m'en faire accroire, de qui je me moque dans l'ame, car je ne cele point que je suis un peu moqueur.

J'aime la raillerie, j'entens la raillerie fine & spirituelle, qui chatoüille & qui n'écorche pas. Je m'en fers avec tous ceux qui souffrent ma familiarité: mais en cela je fais aussi bonne iustice à tout le monde; car je ne m'offense point quand on me raille, & j'en donne icy une preuve convaincante, puis que je prens la peine de faire un Portrait, qui m'exposera sans doute à la raillerie de tous ceux qui le verront.

En effet, Madame, que ne dira-t'on point de la liberté que prend un Homme comme moy, d'envoyer son Portrait à une Princesse d'un Sang si illustre, & d'un Esprit si éclairé? Ne dira-t'on pas que le personnage que je fais dans le monde, n'est point assez considerable, pour vous donner la curiosité de voir ma peinture, & que V. A. n'avoit gueres affaire de sçavoir si j'ay le nez beau ou laid, & l'ame forte ou raisonnable? Mais si je répons à ceux qui me railleront ainsi, que les grotesques sont quelquefois les meilleurs Tableaux, & qu'un Singe bien tiré est plus agreable à voir, qu'Adonis s'il estoit mal peint, qu'auront-ils à me repliquer?

Et si j'adjoûte que V. A. a demandé à me connoître, n'approuveront-ils pas le hardy dessein que j'ay pris de luy envoyer mon Portrait? Quoy qu'il en soit, Madame, si j'apprens que ma liberté ne vous ait pas déplû, & que mon Tableau trouve quelque lieu pamy ceux de vostre Cabinet, je vay devenir bien glorieux. Il ne sera point de Caliste si fiere, qui ne soit ravie de me donner une place dans son cœur, ny d'honneste Homme qui m'en refuse dans son estime, quand on sçaura que mon Portrait en occupe une dans le Cabinet de Vostre Altesse. J'aimerois mieux estre là, que pamy tous les Illustres de Plutarque; & je ne croirois pas ma gloire moindre, que si mon nom estoit écrit au Temple de Memoire.

Jugez donc, Madame, quelle obligation je vous auray, si vous m'accordez cette grace, & si vous me permettez de me dire toute ma vie avec un extrême respect,

DE V. ALTESSE

De Grenoble, le
20. Juillet 1664.

Le tres-humble & tres-
obeïssant serviteur,

LE PAYS.

ZELOTYDE.
HISTOIRE
GALANTE,

A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC DE SAVOYE,
PRINCE DE PIEDMONT,
ROY DE CHYPRE, &c.

PAR MONSIEUR LE PAYS.

ZELOTYDE.

HISTOIRE

GALANTE,

A SON ALTESSE ROYALE

MONSIEUR

LE DUC DE SASSON

PRINCE DE BEDMONT,

ROY DE CHYPRE,

PAR MONSIEUR LE PAYS.



ZELOTYDE, HISTOIRE GALANTE.

A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC DE SAVOYE.



MONSEIGNEUR,

Je serois ennemy de ma propre gloire , si je ne tâchois d'apprendre à toute la France , quel a esté en Piedmont le destin de mes Ouvrages. L'on m'a écrit de Thurin, qu'ils avoient esté entre les mains de Vostre Altesse Royale , qu'ils l'avoient quelquefois divertie , & que mesme mon Portrait luy avoit semblé digne d'occuper une place dans son Cabinet. Quelle gloire, M QNSEIGNEUR,

à un Homme comme moy , d'avoir diverty un Prince , que rien de vulgaire ne sçauroit divertir ; & de tenir rang dans un Cabinet où l'on ne souffre que les choses precieuses ? Dois-je encore après cela traiter ma Prose & mes Vers de Bagatelles ? Après cela dois-je mépriser les productions de ma jeune Muse ? Non , M O N S E I G N E U R , je ne l'oserois plus , & je croirois faire iniure à la solidité de vostre iugement , si j'avois du mépris pour ce qui a merité vostre estime. Me voila presentement forcé d'abandonner toute ma modestie , & de concevoir tout l'orgueil qu'inspire une approbation si illustre.

En effet , qui l'osera blâmer cét orgueil , quand on sçaura d'où il a tiré sa naissance ? Et qui sera assez temeraire , pour n'estre pas de l'avis de V. A. Royale ? Si quelque Critique condamnoit presentement mes Ouvrages , de luy j'appellerois à Elle , comme à un Juge Souverain en semblables matieres ; & cette Souveraineté , M O N S E I G N E U R , n'est pas moindre que celles qu'ont possédé les Princes vos Ayeuls , ny que celles dont ils vous ont laissé le digne Heritier. Il est encore plus glorieux d'estre le Souverain des beaux Esprits , que le Souverain des Peuples. C'est avoir receu un grand avantage du Ciel , que d'avoir receu une Couronne avec la naissance : mais c'est estre son Favory particulier , que d'avoir receu à mesme temps toutes les qualitez qui sont nécessaires à porter glorieusement cette Couronne ; & l'une de ces qualitez , M O N S E I G N E U R , c'est un beau Genie , un Genie comme celuy de V. A. R.

Les Princes qui ne regnent que par leur autorité , n'ont point d'autres avantages , que d'estre craints de leurs Sujets : Mais ceux qui regnent par la douceur de leur esprit , par la grandeur de

leur ame , & par le nombre de leurs vertus, ont le plaisir de se voir aimez , de se voir respectez , de se voir adorez de leurs Peuples. C'est ce qui vous attire , M O N S E I G N E U R , l'amour, le respect , & l'adoration des vôtres. Quand ils parlent de V. A. R. c'est avecque des sentimens de veneration , & des transports de zele , qui marquent fortement combien vostre Empire leur est agreable , & combien veritablement ils benissent la douceur de vostre Regne. La Naissance vous a fait leur Prince : mais quand le Sang ne vous eust pas donné cette Couronne, s'il eust esté dans leur pouvoir , vous l'auriez receuë de leur élection.

Comme nous sommes icy leurs Voisins , nous avons souvent commerce avec eux ; & souvent dans nos conversations , dont leur Souverain fait la plus charmante partie , nous les voyons ouvrir leurs cœurs , & dire leurs pensées avec franchise. Parmi cette franchise , M O N S E I G N E U R , ils m'ont tant exprimé le zele respectueux qu'ils ont pour V. A. R. qu'enfin ils me l'ont communiqué ; Je n'ay pû m'empêcher d'avoir comme eux de la passion pour un Prince si veritablement aimable , & si raisonnablement aimé ? Et si je n'étois Sujet du plus grand Roy du Monde, ils m'eussent fait souhaiter d'estre le vostre.

Mais au reste , M O N S E I G N E U R , j'aurais tort de faire ce souhait. N'est-ce pas un bonheur que je possède ? Ne suis-je pas le Sujet de V. A. Royale ? Et n'estes-vous pas mon Souverain , quoy que le Piedmont , la Savoye , ny vos autres Estats , ne soient pas ma Patrie ? Vous jouïssiez d'une Souveraineté , qui s'étend bien loin au delà des bornes de vos Provinces ; qui vous donne des Sujets dans tout le Monde raisonnable ; & qui vous fait regner dans tous les lieux où regnent les

Muses. C'est un Empire que ces neuf Filles immortelles vous ont établey par tout où elles ont du pouvoir , pour témoigner quelque reconnoissance des graces qu'elles reçoivent de V. A. R. Le bon accueil que vous leur faites , est une marque que vous estes sensible à leurs beautez , & que vous connoissez parfaitement leur merite.

Nous ne devons pas nous étonner de les voir en beaucoup de lieux si peu estimées ; On ne peut les estimer sans les bien connoistre , & c'est un avantage que le Ciel a rarement accordé. V. A. R. le possède ce précieux avantage , & j'ay appris de bonne part qu'Elle le possède souverainement ; que vostre Genie subtil , brillant & délicat connoist admirablement les belles choses , & qu'il penetre dans tous les mysteres de nostre Parnasse.

C'est cette divine qualité, MONSEIGNEUR, qui donne de l'éclat à toutes vos autres heroïques qualitez , & qui vous fait le Souverain de tous les beaux Genies. Vostre valeur, vostre justice, & vostre generosité, sont de grandes vertus, il est vray : Cette douceur, cét accueil obligeant, & cét air affable, qui accompagne toutes vos actions, & qui charme tous ceux qui ont l'honneur d'approcher Vostre Royale Personne ; Cette galanterie qui vous est si naturelle , qui vous attire avec tant de facilité les inclinations du beau Sexe , & qui rend vostre Cour & tous vos divertissemens si magnifiques , sont encore de glorieux avantages, je l'avouë : Mais toutes ces grandes vertus & tous ces glorieux avantages, demeureroient peut-estre enfermez dans vos Estats , & ne seroient pas connus des Estrangers ny de la Posterité, s'ils n'étoient accompagnez de l'amour que vous avez pour les Muses. Sans cette loüable inclination , Auguste n'eut pas receu tant d'éloges, & sa gloire ne fut peut-estre pas venue jusques à nous. C'est
par

par là, MONSIEUR, que la vostre sera louée & sera connue au delà des limites de vos Provinces, & long-temps après le cours de vostre glorieuse vie; c'est par là que vous regnez sur tous les beaux Esprits du Monde, & c'est par là aussi que j'ay l'honneur d'estre vostre Sujet. Il y a peut-estre trop de vanité à me mettre moy-mesme au nombre des beaux Genies: mais quand on a eû le bon-heur de plaire à V. A. R. l'on peut prendre sans temerité ce titre avantageux; & ce seroit presentement offenser vostre Esprit, que d'avoir mauvaise opinion du mien. Je l'ay tellement estimé, depuis que j'ay appris que V. A. R. ne le méprisoit pas, que je l'ay crû capable de contribuer encore à vos plaisirs.

Puis que mes premiers Ouvrages ont eû la hardiesse de passer les Monts, sans que je leur en eusse donné la commission, & qu'ils ont eû l'avantage de plaire à toute vostre Cour, sans que j'eusse osé l'esperer, je me suis persuadé que ceux que j'y envoyrois moy-mesme, & qui n'auroient point d'autre but que de divertir V. A. R. seroient peut-estre assez heureux pour y réussir.

Ce dessein est grand sans doute, & je dirois même temeraire, s'il ne m'avoit esté inspiré par un Homme, qui est trop prudent pour conseiller des temeritez. C'est, MONSIEUR, un Gentil-homme de vos Etats, qui a l'honneur d'estre connu & d'estre aimé de son Prince, qui a eu le soin d'introduire ma Muse en vostre Cour, & qui m'a écrit le bon accueil qu'elle avoit receu de V. A. R. Ce genereux Amy ne pouvoit me procurer un avantage plus glorieux, ny que je souhaitasse avec plus d'ardeur. Mais ce qui a surpassé mes esperances, & ce qui m'a causé la surprise du monde la plus agreable, c'est la bonté qu'il a eue, de me faire part d'une Lettre de V. A. R. dans

laquelle Elle daigne témoigner , qu'Elle a estimé mes Ouvrages , & qu'Elle sera bien-aïse que j'en fasse encore quelques-uns pour son divertissement. Cette Lettre a esté pour moy un Ordre Souverain, mais bien doux ; & je puis jurer que je l'ay receu avec autant de joye que de soumission.

C'est ce qui m'a obligé, MONSEIGNEUR, à écrire une Histoire galante , dont l'enjouement pourra peut-estre vous estre agreable : Peut-estre qu'elle pourra dissiper pendant quelques momens les pensées embarrassantes que laissent quelquefois les soins de la Politique , & les chagrins que donne presque toûjours la conduite des grands Estats.

Si cela est , j'auray bien de la gloire , & je croiray que vos Sujets m'auront bien de l'obligation. Ils sçavent sans doute que quand on avoit diverty Cesar , l'on avoit bien mérité de la Republique ; & je suis certain que Cesar n'avoit pas des qualitez plus augustes que V. A. R. & que les Romains n'avoient pas pour luy plus de tendresse ny plus de respect , que les Savoysiens & les Piedmontois en ont pour leur Prince.

Ce sont des veritez , MONSEIGNEUR, que V. A. R. sera bien-aïse d'apprendre d'un País étranger. Si elles luy estoient dites par un de ses Sujets, Elle pourroit le soupçonner de quelques pensées d'intérest , ou de quelque mouvement de flaterie , & recevoir ses loüanges comme un hommage commun que les Peuples ne refusent gueres à leur Souverain. Mais quand un Eloge vous vient d'une Province qui ne vous est point sujette , vous pouvez estre assuré, MONSEIGNEUR, que celuy qui l'a fait estoit persuadé, & ne croyoit point vous donner de fausses loüanges. C'est chez les Etrangers qu'un Prince peut veritablement apprendre quels sentimens on a de luy dans le Monde, & quel jugement on fait de ses qualitez & de sa

conduite.

Cela estant ainsi , MONSIEUR , V. A. R. doit estre entierement satisfaite: Les Estrangers les moins interessez la loüent & la benissent , & c'est un témoignage que je puis rendre , moy qui ay fait quelques Voyages dans les Pais étrangers. Par tout où l'on parle de V. A. R. on la compare aux Grands Princes dont elle a tiré sa naissance. Comme tout le monde sçait qu'il n'est point de danger qui vous étonne , & que vostre courage ne connoist point de peril, tout le monde vous compare à cet illustre Amé , que l'effroyable puissance des Turcs ne pût étonner, & qui conserva Rhodes si genereusement contre toute la force d'Ottoman. On vous estime aussi bon , que ce Loüis qui estoit tant aimé de ses Sujets , à cause de sa douceur & de sa clemence ; aussi sage que ce Charles nommé le Guerrier , qui estoit le plus prudent aussi bien que le plus beau Prince de son Siecle ; aussi sçavant que cet autre Charles surnommé le Bon , qui aimoit tant les Sçavans & les belles Lettres ; & aussi adroit que le grand Emanuel Philibert , qui monstroit en tous les exercices du Corps une adresse si extraordinaire.

J'ay souvent entendu comparer ainsi V. A. R. à tous ses fameux Ancestres : mais on la compare encore plus souvent à son illustre Ayeul , à ce grand Prince dont Elle porte le Nom, & dont Elle possède toutes les Vertus heroïques. Au temps qu'il a vescu , il a esté estimé des Hommes du monde dont l'estime estoit la plus pretieuse. Urbain VIII. nostre Henry le Grand , & Jacques VI. Roy de la Grand' Bretagne , luy ont donné des loüanges que la Posterité n'oubliera jamais. Et le grand Cardinal de Richelieu , qui connoissoit si bien les Vertus necessaires à un Prince , a dit de celuy dont je parle , qu'il n'avoit jamais con-

nu d'Esprit plus fort , plus universel , ny plus agissant. Les Muses les plus éloquentes de son âge , ont aussi chanté son mérite; Le Tasso qu'il aimoit si tendrement, le Ciabrera, le Marino, & le Cassoni ont crû qu'ils se rendroient immortels , en loüant dans leurs Ouvrages un Prince dont la mémoire devoit estre immortelle.

Si tous ces grands Hommes vivoient encore , je suis assuré , M O N S E I G N E U R , qu'ils diroient tous d'une commune voix , que le CHARLES EMANUEL d'aujourd'huy est le digne Fils de ce CHARLES EMANUEL si justement loüé de tous les grands Princes , & si glorieusement chanté de tous les Poètes illustres. Que n'ay-je le génie & toute l'éloquence de ces derniers! Que je l'emploierois volontiers , M O N S E I G N E U R , à faire l'éloge de V. A. Royale! J'apprendrois aux Siecles à venir les Vertus dont le nostre est si fortement persuadé; vostre grand Esprit, vostre générosité, vostre bonté, vostre sagesse, & tant d'autres Royales qualitez que vous avez receuës avec le Sang de l'incomparable Victor Amedée vostre auguste Pere.

Depuis que ces grandes qualitez, qui auparavant n'avoient esté veuës que de loin, furent au Voyage de Lyon considérées de près par toute nostre Cour, nostre grand Monarque a conçu pour V. A. R. des sentimens d'amour & d'estime, qui se sont répandus dans tout son Royaume. Mais aussi les François ne seroient-ils pas injustes, s'ils n'aimoient un Prince qui témoigne tant d'amitié pour la France; un Prince qui n'a pas plutôt veu rompre par la Parque les nœuds qui l'attachoient à nostre Couronne, qu'il en a cherché de nouveaux avec tant d'ardeur & d'empressement? Qu'il estoit raisonnable cette empressement! & qu'elle estoit juste cette ardeur, puis qu'elle avoit pour

objet une Princesse si accomplie! Une Princesse dont les charmes meritent tant d'amour, de soins & d'attachement; qui par la grandeur de son Ame est le Portrait veritable de vostre illustre Mere, & qui par ses vertus en feroit revivre la memoire, s'il estoit possible qu'elle fut jamais éteinte.

Quelle joye, MONSIEUR, à vos Sujets, de voir V. A. R. liée d'un nœud eternal avec cette incomparable Princesse! Et quelle gloire pour moy, si mon Histoire estoit assez galante, pour divertir deux Personnes d'un rang si élevé, & d'un génie si sublime! J'avouë bien, MONSIEUR, que malgré ma foiblesse accoutumée, j'en ay conceu une forte esperance. Quand on a dessein de vous plaire, il est mal-aisé de concevoir rien de bas; L'esprit s'élève dans une si grande entreprise: Et pour moy je croy que le mien s'est surpassé soy-mesme, dès le moment qu'il a pensé à faire le Portrait de ma Zelotyde, parce que j'avois dessein de l'envoyer à V. A. R. pour exposer à vos yeux tous les traits de sa jalousie, & faire rire toute vostre Cour de ses soupçons & de ses craintes.

Jusqu'icy, MONSIEUR, les Comiques ont cruellement traité les Jaloux, & l'on a presque toujours épargné les Jalouses. Cependant il est des Femmes sujettes à cette passion, aussi bien que des Hommes, & il est bon de leur apprendre par cette Histoire, combien cette frenesie est contraire au repos, combien elle rend extravagantes celles qui s'en laissent surmonter, & combien enfin elles se font haïr, quand elles aiment d'une si honteuse maniere,

Voicy donc, MONSIEUR, les aventures de ma Jalouse, que je vay prendre la liberté de vous reciter avec tout l'enjouement que demande le sujet, & avec tout le respect que je dois à V. A. R.

AU grand regret des Gascons , la Paix generale avoit esté concludë & cette affliction estoit venuë augmenter celle que leur avoit déjà causé la deffense des Duels : Tous leurs Villages estoient remplis d'Officiers reformez ; & les plus Braves n'y avoient point d'autre employ , qu'à rompre la teste à tout le monde du recit de leurs bravoures ; quand par les ordres du Roy, un Regiment du nombre des vieux Corps fut mis en garnison dans une des plus agreables Villes de France. Je n'ay pas appris si cette agreable Ville est deça ou dela la Loire ; mais du moins l'on m'a assuré qu'elle est entre Calais & Bayone.

La pluspart des Officiers de ce Regiment ne connoissoient gueres d'autres Vertus que les Militaires , & dans leurs Garnisons le Vin & le Tabac estoient leur occupation la plus ordinaire & la plus douce. Tous n'avoient pas pouttant cette honteuse inclination ; Quelques-uns d'entr'eux plus polis & moins débauchéz , preferoient la Ruelle à la Table, & les douceurs de la Galanterie aux plaisirs du Cabaret.

Lycidas estoit du nombre de ces derniers ; & sans doute, MONSIEUR , il pouvoit passer pour le plus honneste Homme du Regiment. Il estoit jeune , bien fait , spirituel dans les conversations , & magnifique dans ses habits. Plusieurs garnitures diferentes , & le grand nombre de plumes qui le rendoient remarquable , le firent bientôt connoistre de toute la Ville. Cét éclat donna dans les yeux de la pluspart des Dames ; & suivant le penchant qu'elles ont à se laisser prendre par les apparences , il n'y en eût aucune qui ne formât dans son cœur quelque dessein sur la liberté de cet agreable Estranger.

Comme il estoit Galant de profession , & qu'il

souhaittoit connoistre en peu de temps le beau monde de la Ville, il fit habitude avec certain Chevalier qui en estoit natif, qui avoit servy autrefois, & qui pour lors faisoit, comme bien d'autres, le triste mestier d'Officier reformé. Ce Chevalier, grand parleur & tres-médisant d'inclination, ne manqua point de mener Lycidas aux Carmes à la Messe d'onze heures, parce que c'estoit l'heure & le lieu où l'on pouvoit voir toutes les Belles; & là il luy dit le nom de toutes les Femmes qui s'y rencontrerent. Il ne manqua pas aussi de luy dire que Madame telle & telle avoit intrigue avec Monsieur tel & tel, & luy fit en peu de mots l'Histoire satyrique de toutes leurs amours: De sorte que Lycidas, graces au Chevalier grand parleur, fut en peu de temps instruit des intrigues secretes de toutes les Ruelles de la Ville. Cependant il se trouvoit tous les jours à la belle Messe, paré d'une maniere à ternir tout ce qui s'approchoit de luy. Tout brillant de rubans & de plumes, il se postoit en l'endroit de l'Eglise le plus remarquable; & là s'appuyant sur un pied & puis sur un autre, il faisoit le beau garçon, il se radoucissoit la bouche & les yeux, & regardoit de toutes parts s'il estoit bien regardé.

*Son œil toujours en sentinelle,
Tantost colé sur une Belle,
Et tantost errant au hazard,
Faisoit dans l'Eglise un voyage;
Afin de surprendre au passage
De quelque œil amoureux le timide regard;
Et si pendant cette revue
Quelque Iris sans penser sur luy levoit les yeux;
Hardy comme s'il l'eut connue,
Il luy rioit au nez, d'un air tout gracieux;
Et pour marquer l'intelligence
Que cependant il n'avoit pas,*

En chancelant deux ou trois pas.

La regaloit soudain d'une humble reverence.

Jamais Homme ne fut plus civil ; L'on dit même qu'il l'estoit jusques à en estre quelquefois importun : mais à ce defaut près , il estoit tout à fait honneste Homme. Enfin l'on ne parloit plus que de luy dans toutes les assemblées , & les Railleurs n'oublioient pas ses profondes & continuelles reverences. Les jeunes gens oyfifs & goguenards , s'amusoient à les compter ; & comme un Homme seul n'y pouvoit pas réussir , à cause du grand nombre, deux ou trois faisoient partie pour compter celles qu'il feroit du pied droit , & deux ou trois pour compter celles du pied gauche.

Mal-gré pourtant les railleries de la jeunesse envieuse , les Femmes les mieux faites prenoient grand soin de se trouver à la Messe d'onze heures ; & cette Messe devint encore plus celebre , à cause de la certitude qu'elles avoient d'y voir le reverentieux Capitaine. Chacune disoit en soy-mesme au retour de l'Eglise , qu'elle avoit esté plus regardée que sa Camarade , & qu'elle avoit receu aussi deux ou trois reverences davantage. De là tirant des conjectures d'estre preferée , chacune se promettoit de faire une conquête si desirée de toutes les Belles.

Entre celles qui ne manquoient point de se trouver à la belle Messe , l'on peut dire que Zelotyde estoit des premieres & des plus empressees. C'estoit une grande personne blonde , jeune , propre , & dont l'air avoit je ne sçay quoy de surprenant.

Lors qu'elle estoit dans une Eglise ,

Ses yeux attiroient tous les yeux ,

Et mesme chaque jour sans respect des Saints Lieux ,
Jusqu'au pied des Autels pilloient quelque franchise.

Enfin, dans tous les lieux où elle se trouvoit , il n'y avoit gueres d'yeux que pour elle ; & pour dire

le vray , elle estoit aussi fort persuadée dans son ame , qu'elle meritoit plus d'estre regardée que toutes les autres. Elle avoit du dessein , comme le reste des Belles, sur le nouveau Cavalier, (si pourtant l'on doit appeller Cavalier un Capitaine d'Infanterie ;) & depuis qu'elle avoit fait cette entreprise , elle avoit plus de soin de se parer qu'à l'ordinaire , & n'oublioit rien de ce que l'Art pouvoit ajoûter aux avantages qu'elle avoit receus de la Nature.

Puis qu'elle estoit faite de cette maniere , V. A. R. juge bien qu'elle ne manquoit pas de reverences par tout où se rencontroit Lycidas , & qu'à l'Eglise elle estoit la mieux partagée de ses œillades. Mais aussi si elle eût esté assez mal-heureuse, pour en estre privée , elle ne s'en seroit pas consolée facilement. Elle avoit de l'esprit & de l'esprit même fort éclairé : mais l'on peut dire aussi qu'elle estoit d'une humeur fort étrange. Sa jalousie estoit si excessive , qu'elle la portoit jusques aux personnes qu'elle ne connoissoit pas. Outre qu'elle estoit jalouse de celles qu'elle aimoit , & dont elle estoit aimée , elle l'estoit encore des autres en cas qu'elle vint à en estre aimée , ou bien à les aimer. J'ay appris d'un Homme , qui la connoist depuis longtemps , cent Histoires de sa jalousie ; & dans tout ce qu'il m'en a dit , j'ay reconnu qu'il n'estoit rien au monde de si plaisant ny de si extraordinaire. Elle estoit si jalouse ,

*Que si quelque Mary caressoit sa Moitié ,
Et qu'elle fut témoin de leur pudique flâme ;
Elle condamnoit dans son ame
La raisonnable ardeur de leur chaste amitié.
Chacun luy déplaisoit , s'il faisoit des caresses ;
Si mesme un Frere aimant sa Sœur ,
Luy témoignoit quelques tendresses ,
Zelotyde en sentoit du dépit en son cœur ;*

*Et si dans sa maison une jeune Servante
Attiroit d'un Laquais quelque regard trop doux ;
Elle mal-traittoit l'Innocente*

*Par le secret chagrin de son cœur trop jaloux,
Et suivant son humeur bizarre & sans égale,
Elle la haïssoit ainsi qu'une Rivale.*

Cen'est pas, MONSEIGNEUR, qu'elle eust aversion pour l'amour : mais elle eust voulu que tous les hommes n'eussent senty cette passion que pour elle ; elle eust voulu estre la seule Belle, & la seule aimée de tout ce qui pouvoit aimer. Pour son malheur elle alloit quelquefois à la Comedie, & quelquefois elle lisoit les Romans : mais pour elle des plaisirs si doux devenoient des suplices insupportables. A la Comedie, elle eust voulu enlever Rodrigue à Chimene, & ne pouvoit se consoler d'entendre Cinna en conter à Emilie. Dans les Romans, elle enrageoit de voir Celadon amoureux d'Astrée ; & si elle eust pû, elle eust étranglé Clelie, afin de luy arracher le cœur d'Aronce. Toutes les actions que faisoient ces Heros fabuleux pour satisfaire à leur amour, estoient pour elle autant de coups de poignard ; & cent fois dans la rage que luy inspiroient les declarations qu'ils faisoient à leurs Maistresses, elle a jetté le Roman au feu, pour contenter son dépit, & se venger de l'injure qu'elle croyoit avoir receüe. Toutefois cette humeur bizarre ne paroïssoit pas aux yeux de tout le monde ; son esprit luy servoit à la renfermer dans son cœur ; & à moins que d'avoir avec Zelotyde une longue habitude, il estoit difficile de bien connoistre l'extravagance de sa jalousie.

Après avoir veu cette peinture, V. A. R. s'imagine facilement combien cette belle Jalouse avoit à souffrir tous les jours pendant la Messe, où se trouvoit regulierement Lycidas. Bien qu'elle y eust la meilleure part de ses reverences & de ses regards,

elle ne laissoit pas que d'y souffrir un chagrin qui ne se peut dire.

*Lors que l'agréable Estranger
Jettoit sur quelque autre une œillade,
De rage elle en estoit malade,
Et faisoit dans son cœur dessein de s'en venger;
Elle formoit de tout les sujets de sa peine:
Car si quelque Voisine, en ne pensant à rien,
Recevoit un salut du civil Capitaine,
La jalouze croyoit qu'on luy voloit son bien.*

Elle fut contrainte de souffrir cette douleur, & de la taire pendant dix ou douze jours, parce que Lycidas fut autant de temps sans voir les Dames chez elles. Ayant appris en d'autres lieux, combien un Estranger fait un sot personnage dans une Ruelle, quand il ignore les intrigues qui y font le plus souvent la matiere des conversations, il avoit resolu de se faire instruire parfaitement de l'Histoire de la Ville, avant que de s'engager dans les compagnies: Et pour cela le Chevalier Historien fort satyrique, luy estoit un Precepteur fort nécessaire, & c'est pourquoy il l'abandonnoit le moins qu'il luy estoit possible.

Un jour l'un & l'autre voulant profiter de la douceur de l'air, & aller voir le verd que le Printemps commençoit à peindre dans les Prez & sur les Arbres, ils sortirent à pied de la Ville, pour aller en certain Jardin qui n'en estoit pas éloigné. Quand ils furent à la porte de ce Jardin, ils y trouverent deux Carosses, qui leur firent soupçonner qu'il y avoit compagnie. Ils s'en informèrent d'un Cocher, qui leur apprit qu'un Parent du Chevalier y donnoit Cadeau à sept ou huit Femmes. Ils furent d'avis tous deux de chercher ailleurs un lieu plus solitaire & plus propre à leur promenade; & en effet ils s'en retournoient déjà, quand ils furent apperceus par le Maître de la Feste, qui cou-

eut les arrester, & les força civilement d'estre de la partie. Les Femmes, qui n'avoient pas avec elles des Hommes suffisamment, furent bien-aïses de voir arriver ces deux Gentils-hommes: Zelotyde qui estoit de cette troupe, & qui connoissoit le Chevalier, ne manqua point d'aller au devant de luy, & de prendre pretexte qu'elle avoit quelque chose à luy dire, afin d'estre la premiere à s'emparer de Lycidas. La chose luy réussit comme elle l'avoit projetée: L'Estranger fut son partage; & comme il estoit grand debiteur de fleurettes,

Et qu'il avoit l'heureux talent

*D'aimer quand il vouloit, ou d'en faire semblant,
Il le voulut alors, ou le fit bien parestre;*

Car s'il ne fut Amant, on crût qu'il l'alloit estre.

En effet, MONSIEUR, dès cette premiere entrevue, & pendant que le repas se preparoit, Zelotyde eut sujet d'en estre satisfaite. Ils firent ensemble plusieurs tours d'Allées; & Lycidas n'estant pas façonnier en matiere de declarations,

Luy jura d'abord mille fois,

Que dès le moment qu'il l'eut veüe,

Surpris de tant d'attraits dont elle estoit pourveüe,

Son cœur fit le dessein de vivre sous ses Loix;

Que quand il brûleroit d'une ardeur inutile,

Et qu'il devroit souffrir les plus cruels tourmens,

Elle seule auroit dans la Ville

Ses soins & ses empressements.

Il en estoit encore à de semblables protestations, lors que le repas fut servy, & qu'ils furent apellez pour se mettre à table. Lycidas fit admirer son esprit, & dit cent choses plaisantes qui réjouirent fort la compagnie. Zelotyde en eut d'abord de la joye, & fut bien-aïse de voir qu'un Homme, qu'elle aimoit déjà un peu, parût aimable à tout le monde: Mais son humeur bizarre luy fit faire reflexion,

que si cét Estranger luy plaisoit, il pourroit bien aussi plaire trop à ses Compagnes.

*Quoy que déjà son cœur fut à demy charmé
Du Cavalier dont l'air paroissoit agreable,
Son amour en naissant en estoit alarmé;
Et la peur qu'elle avoit qu'il ne fut trop aimé,
Luy faisoit souhaiter qu'il parût moins aimable.*

Son chagrin augmenta, parce qu'il prit garde qu'il ne se contentoit pas de luy servir les mets les plus délicats, & qu'il prenoit le mesme soin pour toutes les autres Femmes, & le faisoit avec une certaine grace, qui charmoit toute la compagnie, & qui desespéroit la pauvre Zelotyde. Cela fut cause qu'on ne demeura pas à table fort longtemps; car la belle Jalouse qui estoit considerable dans cette troupe, s'estant levée la premiere, obligea toutes les autres à la suivre. L'on se promena encore un peu dans le Jardin, & en suite la compagnie se retira. Lycidas accompagna Zelotyde chez elle, & pendant le chemin demanda avec beaucoup de chaleur, & obtint sans beaucoup de peine, la permission de luy rendre visite.

Ils se separerent tous deux fort satisfaits l'un de l'autre, & tous deux avec un desir impatient de se revoir. Zelotyde sentoit une joye incroyable d'avoir fait une telle conqueste, & s'imaginoit que dans cette occasion elle avoit triomphé de toutes les autres Belles. Lycidas estoit ravy de commencer ses connoissances par une Personne si bien faite, & si considerable dans la Ville; & comme il ne connoissoit pas l'humeur de Zelotyde, & qu'elle ne luy avoit pas paru trop fiere, il croyoit que le Mary de cette Belle estant à Paris pour quelques affaires importantes, son amour ne trouveroit chez elle rien qui le pût troubler.

Il crût qu'il y pourroit aimer ouvertement;

Que la charmante Zelotyde

*Seroit en peu de jours sensible à son tourment ,
Et n'avoit pas trop l'air de faire un homicide ;*

Que pour obstacle à ses plaisirs ,

La seule vertu de la Belle ,

Et son humeur fiere & cruelle ,

S'opposeroit à ses desirs ;

Mais il ne croyoit pas qu'il fallut des miracles ,

Pour surmonter de tels obstacles.

Enfin , M O N S E I G N E U R , il se promettoit de tirer bien du plaisir de cette nouvelle galanterie , & n'avoit garde de prévoir les chagrins qui luy en devoient arriver. Le lendemain il mit ses habits les plus propres , & attendit fort impatiemment l'heure que l'on peut voir les Femmes. Quand elle fut venue , il alla chez Zelotyde , qu'il trouva dans sa Maison mille fois plus belle , qu'au Jardin & à l'Eglise : Aussi avoit-elle fait ses efforts pour se mettre de tout son mieux.

Elle avoit pour lors avec elle deux Parentes , dont l'une s'apelloit Melite , & l'autre Cleonice , toutes deux jeunes , toutes deux belles , & d'une humeur également enjouée. Ces trois personnes estoient fort familières , & ne se quittoient que rarement. Lycidas , qui avoit naturellement l'esprit ouvert , & l'air insinuant , fut d'abord grand Camarade de cette belle troupe , & dès cette première visite , il fut jugé propre au commerce , & Homme à qui l'on pouvoit parler sans ceremonie : De sorte que Zelotyde ne voulut point diférer davantage à luy ouvrir son cœur , & luy parla à peu près de cette maniere , de concert avec ses deux aimables Parentes.

Si nous croyons toutes les protestations que vous venez de faire , nous serons persuadées , Monsieur , que nostre troupe ne vous déplaist pas , & que pendant que vous serez en cette Ville , vous nous serez obligé , si nous souffrons vos vi-

sites. Nous voulons bien que vous nous ayez cette obligation , & dès ce moment nous vous recevons dans nostre Société , si vous vous sentez capable d'observer certaines conditions , sans lesquelles vous n'aurez jamais nostre amitié. Il y a apparence que dans le peu de temps que vous nous avez veuës , vous avez déjà fait le jugement que vous deviez du merite de mes deux Cousines ; & s'il ne faut pas dissimuler , je vous avoüeray bien qu'il n'est point de Femmes dans toute la Ville , qui nous doivent estre preferées. Ainsi nous ne croyons pas vous imposer une Loy trop rude , en vous obligeant à ne voir icy personne que nous. Vous avez la mine fort coquette , & j'ay peur que vostre esprit ne réponde fort à vostre mine , ou je suis bien trompée , ou vous estes Homme à fleurter par tout , & à porter vos douceurs de Belle en Belle. Il ne faut point vous le celer ; si vous estes d'humeur à vivre ainsi en cette Ville , renoncez à nostre Société , & frequentez celles qui voudront bien souffrir vostre coquetterie. Pour nous, nous ne voulons point d'un Homme qui ne soit tout à nous , & nous sommes trop fieres pour entrer en partage avec celles qui ne nous valent pas. Examinez-vous là dessus , & sondez un peu vostre cœur , pour sçavoir de luy s'il peut s'accoustumer à nos maximes. Voila les conditions que l'on vous propose ; si vous voulez vous y assujettir , j'ose bien m'engager que vous ne vous en repentirez pas.

Lycidas ne perdit pas un mot de cette Harangue : & quand elle eust esté plus longue , son attention n'eust pas esté moindre. La surprise le rendoit aussi muet qu'immobile , & il ne pouvoit assez s'étonner qu'on luy fit une semblable declaration dès sa premiere visite. Lors qu'il vit pourtant que Zélotyde avoit cessé de parler , il luy répondit de la maniere qu'elle le souhaitoit ; & quoy qu'il ne se

fût jamais réduit à ne voir que trois Femmes dans une Ville, il ne laissa pas de jurer que les conditions qu'on luy proposoit estoient trop douces pour n'estre pas reçues; & que quand mesme on ne luy en auroit pas parlé, il les auroit suivies de luy-mesme. Il ne manqua pas d'ajouter qu'elles valoient plus toutes trois, que tout ce qu'il avoit jamais veu, & qu'une seule d'elles estoit capable d'arrester le cœur du monde le plus volage.

Zelotyde fut satisfaite de ses protestations, & satisfaite pendant quelques jours de le voir régulièrement executer ses promesses. En effet, Lycidas ne voyoit encore que cette belle troupe: mais Zelotyde remarquant qu'il rendoit visite à Melite & à Cleonice presque aussi souvent qu'à elle, elle eut regret de ne luy avoir pas fait une declaration plus precise, & devint jalouse de ses Parentes, comme de toutes les autres Femmes de la Ville. Cependant elle ne pouvoit pas honnestement interdire à Lycidas la maison de Melite ny de Cleonice; car estant liée avec elles d'une amitié fort étroite, elle alloit souvent les voir, & estoit bien aise d'y rencontrer Lycidas. Outre que s'il ne fut allé que chez elle, la Ville en auroit causé, & sa reputation en eust peut-estre souffert. Elle fit donc reflexion que c'estoit un mal qu'elle ne pouvoit éviter, & qu'enfin elle estoit obligée par toutes sortes de raisons de souffrir que l'Estranger rendit souvent visite à Cleonice & à Melite: Mais comme elle prit garde que cette derniere ne le haïssoit pas, & qu'elle avoit grande disposition à luy ravir l'honneur de cette conquête,

*Elle eut peur que ses yeux vainqueurs
Ne pussent cette fois l'emporter sur Melite,
Et crût que Lycidas qui cherchoit des douceurs,
Et qui les estimoit bien plus que le merite,
Quitteeroit les appas pour suivre les faveurs.*

Poussée de cette crainte , qui n'estoit pas en effet trop mal fondée , elle se resolut de prévenir les faveurs de sa Cousine , & de s'assurer par là d'un Amant qu'elle voyoit encore indéterminé sur le choix qu'il avoit à faire. Si bien qu'ayant trouvé l'occasion de luy parler en secret , elle s'ouvrit à luy avec toute sorte de franchise : Lycidas luy promit toute sorte de fidelité , & depuis ce moment ils vécurent quelque temps dans une parfaite intelligence. Il voyoit les deux Parentes assez souvent ; Mais avec tant de précaution , que la Jalouse qui l'observoit en estoit fort contente : De sorte que tout alla bien durant quelques jours ; mais il eust esté plus facile d'enfermer du feu , que de tenir long - temps l'humeur de Lycidas dans cet esclavage. Il n'estoit pas Homme à borner ainsi sa bonne fortune ; & mesme de l'humeur dont je le connois ,

*Il n'est point de Femme assez belle ,
 Pour retenir son cœur plus de sept ou huit jours ;
 Jamais on ne l'a veu fidelle ,
 Sa joye est de changer tousjours.
 Qu'il trouve les Dames cruelles ,
 Il n'est point rebuté de toutes leurs rigueurs ;
 Et mesme assez souvent il quitte des faveurs ,
 Pour suivre la fierté des Maistresses nouvelles ,
 Aimant mieux voir par tout son amour mal-traité ,
 Que de perdre la liberté
 D'en conter à toutes les Belles.*

Quoyque Zelotyde fut assurement la mieux faite de cette troupe , & peut-estre de toute la Ville , Melite commença à luy paroistre plus agreable ; son esprit luy sembla plus doux , & il se figura son empire moins tyrannique. De sorte qu'il fut bientôt resolu de faire une infidelité à Zelotyde : mais comme il y voyoit beaucoup de difficultez , à cause que ces deux personnes ne se quittoient gueres , &

que d'ailleurs Zelotyde estoit extrêmement clairvoyante, il entreprit de se ménager avec esprit, de tromper sa Jalouse à ses propres yeux, d'estre toujours à elle en apparence, & de se donner en effet à la jeune Melite. Il trouva dans cette dernière de la disposition à faire réussir cette fourbe, & cette bonne Parente ne fut pas fâchée de tromper elle-mesme sa Cousine. En matiere de Galants, MONSIEUR, je puis assurer V. A. R. qu'il n'est gueres de Femmes en France qui se gardent fidelité.

*Telle qui feroit conscience
De prendre à sa Voisine un ruban seulement,
Ne croit pas commettre une offence,
Alors qu'à sa Parente elle vole un Amant.*

Melite ne fut pas plus consciencieuse que l'eust esté une autre, & sentit bien de la joye de pouvoir faire un tel larcin à Zelotyde. Elle ne rebuta point Lycidas; & après qu'à force de sermens amoureux, dont le galant Homme n'estoit point avare, il luy eut persuadé qu'elle estoit la personne du monde qu'il aimoit le plus, elle luy confessa qu'elle ne le haïssoit pas;

*Et par certain moyen secret, mais admirable,
Et dont on ne doit pas percer l'obscurité,
Elle montra si bien qu'elle estoit veritable,
Qu'il ne dût plus douter de cette verité.*

Les voila tous deux dans une parfaite union, & tous deux dans le dessein de ménager adroitement leur intelligence. Mais quoy! est-il possible de rien cacher aux yeux de la Jalouse? Bien que Lycidas vit toujours Zelotyde; bien qu'il en fit toujours le passionné, & qu'il eut pour elle son assiduité ordinaire, elle ne laissa pas de remarquer moins d'ardeur dans ses empressements, & moins d'exactitude dans ses soins. Elle en chercha la cause, & ne fut pas long-temps à la trouver: Elle

devint l'espion des actions de Lycidas & de Melite ;

*Elle observa leurs yeux , observa leurs paroles ,
Et de son cœur jaloux écoutant les leçons ,*

Sur mille remarques frivoles

Elle établit tous ses soupçons.

Son œil errant par tout , tâchoit de les surprendre ;

Si bien qu'en trois ou quatre jours

Elle apprit plus de leurs amours ,

Qu'elle ne vouloit en apprendre.

D'abord elle fit dessein de rompre avec sa Cousine , quelque bruit que pût faire une telle querelle : mais elle fit reflexion , qu'il valoit mieux dissimuler , & tâcher de faire revenir Lycidas , en luy reprochant son ingratitude , & l'injustice de son changement.

Un jour qu'elle se trouva seule avec luy à la promenade , dans un Jardin où le plus beau Monde de la Ville passe une partie des nuits de la belle Saison , elle crût que l'occasion s'offroit à propos pour quereller son fourbe & son volage. Lycidas qui s'imaginoit l'abuser toujours , voulut la cajoler à l'accoutumée , & par cent petites façons l'assurer de sa tendresse : mais Zelotyde d'une maniere moqueuse ; Hé quoy ! Monsieur, luy dit-elle, croyez-vous estre auprès de Melite ? avez-vous oublié qui je suis , & osez vous prodiguer icy tant de fleurettes en son absence ? Tout de bon , si elle apprenoit que vous vous fussiez ainsi radoucy auprès d'une autre , elle ne vous le pardonneroit pas , & je suis certaine qu'elle vous obligeroit à de penibles satisfactions. En verité , Madame , vous me surprenez , luy répondit Lycidas , je ne sçay si vous parlez serieusement : mais je sçay bien que vous ne sçauriez sans injustice me soupçonner d'aucune intelligence avec Melite. C'est une personne qui a beaucoup de charmes , il est vray : mais depuis

que les vôtres m'ont engagé à vous aimer, il est encore plus vray, que je n'ay pas senty la moindre tentation de vous estre infidelle. J'ay veu vostre Parente, je l'avouë, je luy ay rendu quelques visites : mais vous vous souvenez, Madame, que je l'ay fait par vostre ordre ; & mesme je vous puis jurer, que sans le plaisir que je trouve toujours à faire ce que vous m'ordonnez, j'aurois souffert bien de l'ennuy & du chagrin auprès d'une Personne que je n'aime point, & qui a pour moy les mesmes sentimens.

*Sil'on en eust crû l'apparence,
 Lycidas s'excusoit avec sincerité ;
 Car il parloit toujours de sa fidelité,
 Comme un Homme de conscience
 Parleroit d'une verité.*

Toutefois, MONSIEUR, il ne persuada pas Zelotyde ; car comme il continuoit de s'excuser sur ce qu'elle luy avoit commandé de voir souvent ses deux Parentes ; Mais quoy ! ingrat, interrompit elle avec emportement, vous avois-je commandé de me trahir ? Falloit-il vous laisser surprendre par cette jeune Coquette, & m'abandonner pour une Personne qui ne me vaut pas ? Pourriez-vous me prouver vostre innocence, après tout ce que j'ay veu ? Et m'avez-vous crû assez stupide, pour me laisser tromper si aisément ? Que n'avez-vous point fait, quand vous avez esté seuls, puis que vous n'avez pû cacher vostre amour à mes propres yeux ? Cette froideur affectée que vous rémoignez l'un & l'autre, & en suite certains regards qui échappent malgré l'affectation ; certaines paroles équivoques qui ne sont entendues que de vous deux ; le soin de porter toujours des garnitures de mesme couleur, faire venir de Paris de temps en temps des Romans & des Comedies nouvelles, pour en regaler la Coquette ; caresser le

Mary avec attachement , & tâcher de se mettre bien dans son esprit ; laisser après le jeu des Louïs pour payer les Cartes , afin de gagner le cœur des domestiques ; avoir toujours des confitures en poche , pour amuser le petit Pierrot ; des contestations apparentes en présence des gens , & de petits coups de pied donnez de part & d'autre, quand on ne croit pas estre apperceus ; Tout cela Monsieur le perfide , & cent autres choses que je ne daignerois pas dire , me laissent-elles quelque lieu de douter de vostre perfidie ? Allez , vous estes un ingrat , & vous ne meritez pas mesme que je vous reproche vostre ingratitude. Je ne le cele point , continua-t'elle , je me serois déjà vengée de cette infidelle Parente , si je ne sçavois bien que vous m'en vengerez vous mesme , & qu'elle ne vous gardera pas plus long-temps que je vous ay gardé. Je ne connois que trop vostre humeur ; mais hélas ! je l'ay connuë trop tard , & je n'ay pas esté assez éclairée pour prévoir que les faveurs vous dégoûtent , & que pour vous perdre il suffit de vous en faire.

Il parut beaucoup de rage dans tout le discours de Zelotyde ; mais elle acheva les dernieres paroles avec plus de douceur que de colere , & d'une façon à donner de la pitié à un cœur plus dur que celui de Lycidas : aussi fut-il d'abord sensible à de si justes reproches.

Il fut touché de cette plainte ,

Il eut quelque remords de ses feux inconstans :

*Mais il est Homme aussi , pour en parler sans feinte ,
A qui pareil remords ne dure pas long-temps.*

Il s'efforça encore de prouver à Zelotyde , qu'elle avoit conçu des soupçons injustes , & qu'il ne falloit pas ainsi se laisser surprendre aux apparences : mais voyant que l'obstination qu'il avoit à nier son intelligence avecque Melite , ne faisoit qu'aggraver davantage la Jalouse , enfin il luy avoua son

infidélité, & luy en demanda pardon avec les termes les plus touchans qu'il pût imaginer. Il n'oublia pas force sermens, pour l'assurer qu'il ne verroit jamais celle qui avoit causé son crime, & luy promit avec toute sorte de soumission, de vivre exactement de la maniere qu'elle luy prescriroit. Quoy que Zelotyde ne dût pas avoir grande confiance à de tels sermens, elle souhaitoit trop qu'ils fussent veritables, pour ne s'y laisser pas tromper.

Lycidas en effet paroissoit condamnable;

Pour se justifier, son esprit impuissant

Ne pouvoit luy fournir une excuse valable;

Mais alors qu'on aime un coupable,

On le croit bien-tost innocent.

Aussi, M O N S E I G N E U R, luy pardonna t'elle, & ils sortirent de ce Jardin fort bien reünis : Mais la malheureuse Zelotyde, qui croyoit avoir fait merveilles dans cette conversation, & avoir obligé Lycidas à ne luy donner plus de semblables chagrins, avoit sans y penser fourny sujet à une intrigue, qui depuis luy donna bien de la peine & de l'affliction.

Le Chevalier, amy de Lycidas, sa premiere connoissance, estoit un Homme qui n'avoit point d'autre employ, que celui d'en chercher. Traîner une Brette, battre le pavé, courre de maison en maison, & médire éternellement, estoient les seuls affaires qui l'occupoient le jour & la nuit. Au reste il estoit de ces gens qu'on appelle Ames damnées; gens qui n'aiment personne, & qui ne s'aiment pas eux-mesmes; gens qui aiment mieux se faire du mal, que de demeurer sans en faire.

Ce vertueux Chevalier frequentoit une troupe de Femmes, dont la plus considerable s'apelloit Cephise, troupe fort opposée à celle de Zelotyde. Un procez important, suivy de plusieurs desordres, avoit divisé leurs Familles, & nourry une haine

mortelle entre ces deux belles Personnes. Cette affaire avoit pourtant esté terminée depuis quelques mois par les Parens & Amis communs, & il s'estoit fait quelque espece de reconciliation; mais au fond des cœurs il estoit resté une certaine antipathie, que l'on n'avoit pû surmonter, & qui estoit assez connue de toute la Ville. Le Chevalier donc amy de cette troupe, qui n'avoit point d'autre mestier que celuy d'inutile, estoit par malheur au Jardin, quand Lycidas y entra avec Zelotyde; & comme il les vit seuls, & qu'il se doutoit de quelque intelligence; il fut ravy de se trouver en occasion de les observer. Il se cacha entre quelques Arbres d'une Allée obscure; & là il entendit, sans estre apperceu, la plus grande partie des plaintes de Zelotyde. Il apprit enfin par cette conversation, qu'elle estoit amoureuse de Lycidas, & que de plus elle en estoit extrêmement Jalouse. Jamais Homme ne fut plus satisfait qu'il l'estoit alors dans son ame; il conceut mille desseins de malice, & se promit de tirer bien du divertissement de cette aventure. Il n'attendit pas plus long-temps que le lendemain, pour en faire confidence à Cephise, qui eut une joye incroyable d'apprendre un secret si nuisible à son ennemie, & qui espera aussi bien que le Chevalier, d'en tirer de grands avantages.

Après qu'ils en eurent ry ensemble assez long-temps; & qu'assez long-temps aussi ils eurent raisonné sur ce qu'ils pourroient faire, pour bien se divertir de cette aventure, ils conclurent que puis que Zelotyde estoit si jalouse de sa Cousine, elle la feroit bien plus d'une autre Femme, sur tout si elle estoit son ennemie: Que si l'on pouvoit engager Lycidas à voir leur troupe, cette belle Jalouse en mourroit de chagrin; & qu'avant que d'en mourir, elle feroit sans doute quelques extravagances, qui leur fourniroit amplement de quoy rire. Après

tous ces raisonnemens , le Chevalier se chargea d'obliger Lycidas à venir rendre visite à Cephise ; & Cephise promit que s'il le luy amenoit , il ne sortiroit pas de chez elle , sans avoir passion d'y retourner.

Voila comme quoy , MONSEIGNEUR , l'on faisoit des projets contre le repos de la pauvre Zelotyde , qui cependant vivoit assez contente , ne sçachant pas les déplaisirs qui luy estoient preparez ; car pendant quelques jours elle eut la joye de voir Lycidas n'aller plus chez Melite , & avoir profité de la reprimande qu'elle luy avoit faite. Mais pour avoüer la verité à V. A. R. ce Cavalier commençoit bien à se lasser de la tyrannie de Zelotyde ; & sans doute il ne l'eust pas endurée si long-temps , s'il n'avoit connu la violence & les emportemens de son esprit.

Il estoit sensible aux delices ,

Il cherchoit par tout des faveurs :

*Mais les faveurs pour luy devenoient des suplices ,
Quand elles l'empéchoient d'en rechercher ailleurs.*

De l'humeur dont il estoit , il eust mieux aimé avoir la liberté de voir toutes les Femmes , & n'en retirer aucun autre avantage que celui de la Coquetterie , que d'estre réduit à n'en voir qu'une , & en estre favorisé. Une telle inclination luy faisoit haïr l'empire de sa Jalouse , mais en verité il n'osoit pas s'en dégager. Il connoissoit assez Zelotyde , pour la croire capable d'éclater , s'il l'eut abandonnée , & de faire quelque action violente qui eust éventé son secret , & qui luy eut attiré une affaire avec les Parens de cette Jalouse , qui étoient considerables dans leur Province : De sorte qu'il estoit contraint en quelque façon de ne voir qu'elle en toute la Ville , & presque resolu de ne luy donner plus sujet de jalousie. Mais , MONSIEUR , il n'y avoit rien de si aisé à détruire
que

que de semblables résolutions. En effet, le Chevalier, quoy que fort médiocre Orateur, n'eut pas beaucoup de peine à le persuader d'aller chez Cephise.

Ce n'est pas que Lycidas sçachant parfaitement les intrigues de toutes les Familles, ignorât l'aversion que Zelotyde avoit pour elle, & qu'il ne fust certain qu'elle n'approuveroit pas une semblable visite. Cette considération le fit résister un peu aux prières du Chevalier : mais le Chevalier l'ayant pressé sur ce que depuis peu il logeoit dans le voisinage de Cephise, & que par cette raison il estoit obligé de luy rendre du moins une visite, enfin il se laissa persuader, esperant peut-estre que Zelotyde n'en sçauroit rien.

Il alla donc voir Cephise conduit par le Chevalier ; & comme c'estoit une Personne jeune, belle & enjouée, & qu'une seule de ces qualitez estoit capable de l'engager, il en devint d'abord éperduement amoureux, s'il le pouvoit estre éperduement. Il oublia sa Jalouse, & suivant sa coûtume, il ne remit point à une autre visite à faire une déclaration à Cephise.

*Il avoit toujours dans sa teste
Vne declaration prestée ;
Semblable à ces fins Charlatans ,
Qui vont de Village en Village
Duper les pauvres Pâissans.
De grands mots inconnus , & d'un mesme langage ;
Lycidas en usoit ainsi ,
Et son esprit pourveu n'avoit point de soucy ;
Alors qu'il luy falloit découvrir son martyre ,
Il avoit fait certain discours ,
Qui par tout luy pouvoit suffire ,
Pour bien declarer ses amours ;
Car changeant quelques mots , la piece estoit cōmune ,
Pour caresser la Blonde , ou pour flater la Brune.*

Cephise qui l'attendoit là avec autant d'impatience que de malice, luy répondit de la maniere du monde la plus engageante; & enfin il sortit de chez elle aussi engagé qu'elle le souhaitoit, & bien resolu d'y retourner plus d'une fois.

Lors qu'il fut chez luy, il fit bien reflexion, que si cette nouvelle habitude estoit découverte de Zelotyde, il devoit se preparer à un cruel démêlé: mais comme il estoit bien-aise de se flater, il se persuada un peu legerement, que Cephise demeurant dans un quartier de la Ville assez reculé, & ne parlant jamais à Zelotyde, la chose pourroit estre cachée à cette incommode Jalouse.

Il partagea donc ses visites entre Zelotyde & Cephise avec toute la précaution qui luy fut possible, & mesme avec autant de bon-heur que d'adresse: car Cephise & le Chevalier ne vouloient pas faire éclater ce nouvel attachement, jusques à ce qu'il fut assez fort pour ne pouvoir plus estre rompu, & que Zelotyde eust plus de rage, quand elle scauroit combien de temps Lycidas l'auroit trompée. Cette belle Jalouse ne sceut donc rien pendant quelques semaines des visites que son Amant rendoit à Cephise: mais comme elle avoit les yeux tout à fait penetrans, & qu'il falloit peu de chose pour luy donner du soupçon, elle fit de certaines remarques qui commencerent à l'inquieter. Et afin d'y donner ordre de bonne heure, elle se resolut d'en parler à Lycidas la premiere fois qu'elle le verroit.

Le jour mesme qu'elle avoit conceu ce dessein; il ne manqua point de luy rendre visite; & la conversation s'estant tournée sur le chapitre de la fidelité, il luy exagera la sienne, & voulut luy faire valoir beaucoup l'obeissance qu'il luy avoit témoignée depuis qu'elle luy avoit commandé de ne voir plus Melite. J'avouë, Lycidas, luy répon-

dit-elle , que sur ce point je n'ay aucunes plaintes à vous faire ; mais de grace prenez garde de me donner sujet de vous en faire de plus justes pour quelque autre attachement. J'ay veu certaines choses qui me font peur ; faites en sorte , je vous conjure , que ma peur soit mal fondée , & qu'il ne soit pas vray que vous ayez aucune habitude avec-que Cephise. Vous sçavez que c'est une Personne que je hay mortellement , & que je vous permettrois plus volontiers de voir toutes les autres Femmes de la Ville. Au reste je ne vous dis point cecy sans raison.

Dimanche vous la saluâtes à l'Eglise d'une maniere respectueuse ; & elle vous rendit vostre reverence d'un certain air , & avec un certain regard , qui témoignoit quelque intelligence.

Lundy je vis vostre Valet de Chambre avec sa Suivante ; & je les vis dans une conference , où j'ay peur que le Maistre & la Maistresse n'estoient pas oubliez.

Mardy j'appris , sans que vous me l'eussiez dit , que vous estiez allé loger dans le voisinage de Cephise ; que mesme vostre Hostesse l'a servie autrefois , & que presentement elle est encore chez elle fort familiere. Ce voisinage , cette Hostesse , cette familiarité ; avoüez , Lycidas , que tout cela est suspect.

Mercredy vous donnâtes aux prieres du Mary de mon ennemie un Soldat deserteur , que vous aviez refusé à celles de toute la Ville.

Jeudy son Carrosse estant versé , vous allâtes faire l'empresé pour la secourir , quoy que vous n'ignorassiez pas que c'eust esté me faire un plaisir bien doux , que de la laisser perir sous le débris de son Carrosse.

Hier l'on me dit que vous vous serviez de mesme Cordonnier & de mesme Tailleur qu'elle &

je ne vous cele point que l'on fait de tres-mauvais jugemens de ces Cordonniers & de ces Tailleurs , qui travaillent pour Hommes & pour Femmes. On dit qu'ils sçavent faire autre chose que leur mestier , & que souvent on les employe à d'autres besognes, qu'à des souliers & à des habits; On dit que ces Tailleurs si habiles , ayant chez eux tant de hardes diferentes , mélangent quelquefois ensemble les jupes & les haut-de-chaussées.

De sorte qu'il n'est point de jour en cette semaine , que vous ne m'ayez donné sujet de soupçon ; car même encore aujourd'huy j'ay appris , que ce matin vous vous estiez trouvé dans une conversation , où vous avez dit mille biens de Cephise. Je vous demande si l'on peut tant louer une Personne sans la connoître , & si vous la pouvez connoître sans me desobliger , sçachant combien je la hais , & combien vous me donneriez de chagrin , si vous luy rendiez visite.

Quand Zelotyde eut finy ses plaintes , Lycidas fit ses efforts pour l'appaiser ; il luy remontra que tous les soupçons qu'elle avoit conçus , n'estoient fondez que sur de legeres apparences , & ne fit point conscience de luy jurer , qu'il n'avoit jamais rendu de visite à Cephise , qu'il s'engageoit à ne luy en rendre de sa vie. Zelotyde eust bien voulu le croire : mais pourtant , quoy qu'il luy pût dire , elle ne le crût pas tout à fait ; & sans doute V. A. R. ne condamnera pas son incredulité , car pour cette fois elle estoit assez raisonnable. Le lendemain la Jalouse , pour estre mieux éclaircie de ses soupçons , donna ordre à un petit Laquais d'aller se poster dans une Allée obscure devant la porte de Cephise , afin de voir sans estre veu , si Lycidas entreroit chez elle.

*Cet Enfant eust pû dissiper
Les soupçons de sa jalousie ,*

Et l'auroit beaucoup mieux servie ,

S'il eust pris soin de la tromper :

Mais l'imprudent Laquais emporté de son zele ;

Luy fit pour son repos un rapport trop fidelle.

Elle sceut par luy qu'elle estoit fourbée, & que son Amant rendoit visite à son ennemie. Elle attendit avec impatience qu'il vint la voir, afin de l'en punir : mais le jour qui suivit, Lycidas n'estant point venu chez elle, voyant que le temps estoit beau, & fort propre à la promenade, elle se resolut sur le soir d'aller elle-mesme observer son Infidelle. Dans ce dessein elle prit seulement son petit Laquais ; & sous pretexte d'aller voir une Femme qui luy nourrissoit un Enfant, & qui demeuroit dans un Fauxbourg où elle sçavoit que la troupe de Cephise faisoit ses plus ordinaires promenades, elle alla se mettre en sentinelle dans une Maison, pour voir si Lycidas ne seroit point de cette compagnie. Sa peine fut inutile ; Cephise estant un peu indisposée, ne sortit point ce soir là, & il estoit déjà nuit quand Zelotyde partit pour s'en revenir. Passant dans la rue où demeuroit Cephise, & estant assez proche de sa porte, elle entendit à six pas d'elle la voix de Lycidas ; elle s'arresta pour apprendre ce qu'il disoit, & ne fut pas long-temps sans connoistre qu'il parloit au Chevalier, & qu'il luy promettoit d'aller l'attendre chez Cephise. A ces mots ne consultant que sa jalousie & sa colere, elle commanda à son Laquais de se retirer ; & à la faveur de la nuit, elle se jeta sans estre apperceuë dans la porte, & en suite dans l'escalier de Cephise, où elle se resolut d'attendre Lycidas. Lycidas ayant quitté le Chevalier, entra brusquement ; & ne prévoyant pas l'embuscade qui luy estoit dressée,

Pressé de son ardeur extrême ,

Il montoit l'escalier, malgré l'obscurité ,

Avec impetuosité

D'un Homme impatient de voir ce qu'il aime.

Mais vous jugez bien, MONSIEUR, combien il fut surpris, quand il se sentit arrester, & qu'il se trouva entre les bras d'une Femme. Il crût d'abord que c'estoit Cephise, qui par raillerie luy vouloit faire peur, (car dans ce moment & dans ce lieu il n'avoit garde de songer à sa Jalouse,) & dans cette pensée; En verité, luy dit-il, belle Cephise, vous avez pretendu me faire peur, & vous avez crû que je ne vous connoissois pas; mais vos yeux vous ont trahie, & leur lumiere vous a decouvert aux miens. Cependant je pretens que vostre amour me paye de vostre malice, & l'endroit est trop propre à me venger, pour laisser échaper l'occasion d'une si douce vengeance.

Sur l'avis d'un dessein si doux,

Si la Belle apaisée eust voulu le permettre,

Il alloit calmer son courroux,

En faisant promptement ce qu'il osoit promettre.

Mais il fut bien étonné de se sentir caresser à coups de pieds, à coups d'ongles & à coups de dents. La passion transportoit tellement Zelotyde, qu'elle perdit pendant les premiers momens la force de parler: mais certes, MONSIEUR, elle ne perdit pas celle de fraper, d'égratigner & de mordre. Jamais Lycidas ne s'estoit trouvé à telle feste, & dans sa surprise il ne pouvoit deviner d'où luy venoit un accueil si peu obligeant: Mais enfin il en fut éclaircy par les injures que luy dit Zelotyde, lors qu'après son premier transport elle eut recouvré la parole. Est-ce ainsi, luy dit-elle, Ingrat; est-ce ainsi, Perfide, que tu te souviens de tes sermens? Tu me jurois avec effronterie, que tu ne rendois aucune visite à Cephise; & cependant je t'y surpris moy-mesme la nuit, & d'une maniere qui me fait connoistre que tu n'es pas mal

avec elle.

*Et suivant aussi-tost les transports imprudens
De sa noire & jalouse rage,
Des pieds, des ongles & des dents,
Elle recommençoit l'orage ;
Et si la Belle alors eust eû quelque poignard,
Pour se venger de l'Infidelle,
Dans une fureur si cruelle,
Sans doute que sa vie eust couru grand hazard.*

Tout ce que pût faire le pauvre Cavalier dans une conjoncture si surprenante, ce fut de se servir de toute la force qu'il avoit, pour enlever Zelotyde entre ses bras, & la porter malgré elle jusques dans la rue : car il fit d'abord reflexion que l'escalier de Cephise estoit un lieu fort mal propre pour faire un éclaircissement avec Zelotyde ; & que si cette aventure estoit sceuë de quelqu'un de la maison, elle pourroit avoir des suites tres-fâcheuses. Il ne pût pourtant pas faire la chose si promptement, que le bruit de Zelotyde ne fut entendu de Cephise : mais elle ne sceut pas précisément ce que c'estoit ; & le bruit ayant bien-tost cessé, elle crût qu'il avoit esté causé par les badineries de quelques domestiques.

Enfin, Lycidas ayant mis Zelotyde dans la rue, & luy ayant donné la main pour la remener chez elle, commença à luy remontrer qu'elle avoit le plus grand tort du monde de se commettre si imprudemment ; Que si son emportement avoit esté sceu, comme il avoit pû l'estre fort facilement, elle auroit donné une belle matiere aux discours malicieux du Chevalier & de Cephise, & à la risée de toute la Ville ; & qu'après tout elle devoit avoir plus de soin de ménager son honneur & sa reputation. Aye donc plus de soin de la ménager toy-mesme, cruel, luy repliqua-t'elle en pleurant. Puis que tu sçais iusqu'où m'emporte l'amour que

j'ay pour toy, devrois-tu donner sujet à mes emportemens? Et ne devrois-tu pas au moins par reconnaissance cesser de voir une Femme que je hais, & que tu dois aussi haïr, s'il est vray que tu m'aimes?

*Lors que contre un Amant le couroux diminué,
La tendresse succede à cette passion;
Et l'Amant ménager qui voit une ame émue,
Sçait tirer du profit de son émotion.*

Suivant cette maxime, Lycidas voyant Zelotyde un peu radoucie, espera qu'il la pourroit radoucir tout à fait. Si bien qu'ayant marché quelque temps, & se trouvant assez près de la maison de la belle Jalouse, il la pria d'essuyer ses larmes, & de se remettre autant qu'elle pourroit, afin que dans sa Famille personne ne pût s'appercevoir de son desordre. Il luy promit en suite qu'aussi-tost qu'ils seroient entrez, il se justifiëroit mieux qu'elle ne pensoit, & qu'il luy diroit des raisons qui la satisferoient. En effet, ils ne furent pas plûtost chez Zelotyde, que s'estant assis dans un Alcove l'un & l'autre, & n'estant entendus de personne, Lycidas luy parla à peu près de cette maniere.

Il est vray, Madame, que je vous avois promis de ne voir point Cephise; Je sçavois l'aversion que vous avez pour elle, & je n'ignorois pas mesme combien je vous desobligerois, si je faisois avec elle quelque habitude: Mais quand vous sçaurez de quelle façon tout s'est passé, vous avouërez sans doute que mon crime n'est pas si grand que vous l'avez voulu faire. La premiere fois que je fus chez Cephise, ce fut après une aventure qui m'en imposa presque la necessité. Vous vous souvenez, Madame, du jour que son Carrosse versa; & vous vous souvenez aussi, que je m'en trouvay si proche, que je fus contraint de la secourir. Ce fut au mesme moment que je fus con-

traint aussi de luy donner la main jusques chez elle. Le lendemain elle envoya son Mary m'en remercier : à moins que d'estre le plus incivil de tous les Hommes, j'estois obligé de luy rendre visite. Deux ou trois jours après, estant allé m'acquiter de cette obligation, je rencontray chez Cephise une partie de petite Prime où l'on m'engagea. J'y perdis mon argent ; & pour vous dire le vray, c'est ce qui m'obligea depuis à y retourner, parce que tous les joüeurs cherchent à s'acquiter. Il est vray que je ne vous en fis pas confidence ; mais j'eus peur qu'une telle confidence vous déplût, & que vous n'interprétassiez mal mes visites. Je ne nie pas aussi, puis qu'il faut vous dire tout, que je n'aye esté quelque fois chez Cephise sans y jouër, parce que je n'y trouvois pas les parties faites ; & comme vous sçavez que depuis le retour de vostre Mary je ne puis pas vous voir toutes les fois que je voudrois, je suis souvent allé là, ne sçachant où aller ailleurs. Cette maison estant dans mon voisinage, j'y suis retourné par coûtume, & jamais par inclination. Ma paresse m'y a quelquefois retenu toute une apresdisnée, & ma bizarrerie m'y a souvent arresté, pour déplaire à la Dame & au Chevalier, voyant assez combien je leur estois incommode. Enfin, Madame, si vous sçaviez de quelle façon je m'y gouverne, haïssant Cephise au point que vous faites, vous auriez de la joye de ce que je luy rends des visites ; car en verité mes conversations doivent étrangement la chagriner. Quelquefois je luy conte des douceurs à perte de veüe, où elle n'entend rien, ny moy aussi, & elle me répond du Phébus, que nous n'entendons encore ni l'un ni l'autre. En suite de ce galimatias obligeant, pour diversifier l'entretien, je prens plaisir à luy rompre en visiere ; je luy reproche ses defauts ; & pour tout dire en un mot, je

la traite comme une Personne que vous haïssez.

Je m'imagine, MONSIEUR, que de telles excuses ne vous paroissent pas fort recevables, & qu'elles vous semblent peut-estre assez longues, pour ennuyer une Femme impatiente : Zelotyde toutefois ne laissa pas de les écouter avec attention, & de les recevoir avec plaisir; car la peur de perdre Lycidas, & la consolation de le voir s'excuser avec tant de soumission, après une aventure qui le pouvoit raisonnablement obliger à rompre avec elle, firent qu'elle s'appaîsa d'abord, & qu'elle se repentit même de son emportement. Elle promet donc à Lycidas de l'aimer comme auparavant, à condition qu'il ne verroit plus Cephise. Lycidas luy remontra qu'il ne pouvoit pas si-tost cesser de la voir, parce que cela donneroit des soupçons, & feroit causer la Ville: mais il l'assura que la première fois qu'il joueroit chez elle, il feroit faire sur le jeu quelque démêlé, qui pourroit servir de prétexte à sa retraite. Zelotyde fut contente de cet expédient; & ainsi

*Ces deux Amans se separerent,
Et se firent mille sermens,
Quand ils se reconcilierent,
De ne traverser plus leurs doux contentemens.
Entre eux enfin la paix fut faite;
Ils firent même à communs frais,
Pour rendre cette paix parfaite,
Ce que font les Amans alors qu'ils font la paix;
Et pour mieux tenir leurs promesses,
Et se jurer fidélité,
Ils redoublerent leurs caresses,
Et de leur propre sang signerent le traité.*

Dans le moment que Lycidas promet à Zelotyde de se dégager de l'habitude qu'il avoit avecque Cephise, il croyoit luy-même ce qu'il disoit: mais aussi-tost qu'il eut revu cette belle Personne,

De tenir sa parole il perdit tout espoir,

Et conclut dans son ame émue,

Que qui l'avoit une fois vue,

N'estoit plus assez fort pour cesser de la voir.

Outre que n'ayant point obtenu d'elle ce qui pouvoit rassasier son amour, il avoit encore l'impatience & l'empressement d'un Homme qui prétend avec quelque apparence de ne prétendre pas en vain. Il se resolut donc à fourber encore Zelotyde, & à voir toujours Cephise. La Jalouse sçavoit bien qu'il continuoît ses visites : mais il luy disoit chaque jour, qu'il estoit sur le point d'y renoncer, & qu'il n'avoit point encore pû trouver l'occasion de faire la querelle qu'il luy avoit promise.

Le Chevalier qui n'avoit rien sceu de ce qui s'estoit passé sur l'escalier, avoit fait là une perte considérable; car s'il avoit appris cette aventure, sa malice naturelle en eust tiré de grands profits, & sa médifance ne l'eust pas tenue secrète : Mais comme il formoit toujours quelque dessein contre le repos de ses plus chers Amis, voicy ce qu'il executa aussi heureusement pour luy & pour Cephise, que mal-heureusement pour Lycidas & pour Zelotyde.

Un soir que le Ciel estoit extrêmement serain, & que la tranquillité de l'air excitoit tout le Monde à jouir de la douceur de la nuit; la plus belle compagnie de la Ville sortit, pour aller prendre le frais dans le Jardin dont j'ay déjà parlé. Lycidas y avoit conduit Zelotyde, & ils n'avoient pas fait ensemble deux ou trois tours d'Allée, qu'ils furent remarquez par le Chevalier & par Cephise. Le Chevalier crût avoir trouvé une occasion commode pour executer une malice qu'il avoit projetée depuis quelques jours. Il en fit confidence à Cephise, qui l'approuva; & à mesme temps ayant rencontré

le Laquais d'un de ses Amis, il l'instruisit de ce qu'il devoit faire, & luy donna quelque argent, pour l'obliger à jouër plus volontiers le rôle dont il l'avoit instruit. Le Laquais y fut disposé sans peine, & se chargea d'une Lettre que le Chevalier avoit préparée pour ce dessein. Suivant l'ordre qu'il avoit receu, il alla chercher Lycidas. & en presence de Zelotyde luy donna la Lettre, & luy dit qu'une Dame qu'il ne connoissoit point, luy avoit commandé de la luy rendre. Il ne fit pas son compliment plus long, & disparut à la faveur de l'obscurité, de peur d'estre obligé de répondre à Lycidas. Cette Lettre ne manqua pas de faire l'effet qu'avoit prévu le Chevalier, Zelotyde faisant reflexion sur la maniere qu'elle avoit esté rendue,

Soupçonna Lycidas de quelque trahison ;

Car pour une moindre raison

Elle eust soupçonné du mystere,

Tant son cœur inquiet à son repos contraire

Avoit toujours soin de chercher.

Tout ce qui luy pouvoit déplaire,

Et tout ce qu'à ses yeux on tâchoit de cacher..

C'est pourquoy elle arracha d'abord cette Lettre des mains de Lycidas, & voulut absolument la lire. Le Chevalier & Cephise qui les suivoient de loin, & qui se preparoient à tirer bien du plaisir de cette aventure, ne furent point trompez; car la chose alla comme ils le souhaitoient. Ils entendirent Zelotyde qui pressoit Lycidas de sortir du Jardin, pour chercher de la lumiere, afin de lire la Lettre, & le pauvre Amant qui tâchoit de s'en defendre: car bien qu'il ne sceût pas luy-mesme de quelle part venoit ce Billet, il apprehendoit pourtant qu'il s'y trouvât quelque chose qui fâchât sa Jalouse; & cette raison l'obligeoit à la retenir au Jardin, & à employer mille tours d'esprit, pour retirer cette Lettre de ses mains. Mais toute son adresse fut

inutile ; & Zelotyde ayant apperceu de la lumiere dans la maison du Jardinier , elle y conduisit Lycidas malgré luy , avec une precipitation qui marquoit bien son impatience. Ils y furent suivis par le Chevalier & Cephise , qui s'allerent poster devant une petite fenestre d'une chambre basse, d'où ils pouvoient , sans estre apperceus , voir au travers des vitres , & entendre tout ce qui se passoit entre Lycidas & Zelotyde. Cette impatiente Jalouse ne fut pas plustost auprès d'une Lampe qui éclairoit dans cette petite Maison , qu'elle examina le cachet de la Lettre , & n'y ayant rien reconnu , elle l'ouvrit , & n'en tira pas davantage de satisfaction. Elle y trouva des Caracteres bizarres, qui luy estoient inconnus , & qui sans doute ne vouloient rien dire. Elle en eut un chagrin inconcevable , & crût d'abord que c'estoient des chiffres, dont Lycidas avoit la clef , & que sans doute ce Billet luy marquoit l'heure d'un rendez-vous avec quelque nouvelle Maistresse. Dans cette pensée, elle prie , elle menace , elle presse , elle persecute Lycidas de luy expliquer ce mystere ; & Lycidas qui n'y estoit pas plus sçavant qu'elle , jure qu'il n'y comprend rien , qu'assûrément le Laquais l'a pris pour un autre , & luy a rendu cette Lettre mal à propos. Lycidas disoit vray ; car ce Billet avoit esté ainsi bizarement fabriqué par le Chevalier , seulement pour inquieter Zelotyde , & pour mettre aux champs son humeur soupçonneuse & violente : Mais il avoit beau faire des sermens , la Jalouse ne le croyoit point , & demeuroit toujours persuadée qu'elle estoit trahie , & que cette Lettre en estoit une preuve indubitable. Cependant elle étoit au desespoir , de n'en pouvoir arracher l'aveu de la bouche de Lycidas ; & pour tâcher d'y réussir , elle joua toutes sortes de personnages, elle fit

la douce, elle fit l'emportée, & employa toute son éloquence.

*Cher Lycidas, luy disoit-elle,
Ne mens point, dy-m'en le secret,
Je te pardonneray ton ardeur infidelle,
Et te loueray d'estre discret;
Explique-moy donc ce mystere,
Je n'en seray point en colere;
Et puis que ma seule beauté
Ne peut pas engager toute ta liberté,
De tes autres amours fay-moy la confidente;
Mon cœur sans doute en souffrira,
Mais son dépit secret jamais ne troublera
Les faveurs que t'accorde une nouvelle Amante.
Je croiray qu'elle a plus d'appas,
Et que ton esprit raisonnable
A cessé de m'aimer pour une plus aimable;
Ou si je ne le croy, je ne m'en plaindray pas.*

Mais la Jalouse voyant qu'elle n'obtenoit rien en se radoucissant, passa de cette douceur dans un emportement qu'il n'est pas aisé d'exprimer.

*He bien, cruel, adjousta-t'elle,
Puis que je te voy resolu
A me cacher l'amour nouvelle,
Dont ce Billet t'a convaincu,
Va, j'apprendray sans toy qui fait ton inconstance;
Et quand je l'auray découvert,
J'iray mesme à tes yeux assouvir ma vengeance:
Oüy, j'iray perdre qui me perd,
J'iray poignarder ma Rivale,
Et dans mon extrême fureur,
Soit que je passe pour brutale,
Soit qu'on approuve ma douleur,
Je croiray me venger de ton cœur sur son cœur.*

Si V. A. R. estoit capable d'estre surprise, elle le seroit sans doute de voir une Femme faire ainsi des Vers in-promptu; mais s'il est vray que dans la

Poësie il y ait de l'enthousiasme & de la fureur, vous avouërez, MONSIEUR, que Zelotyde estoit en estat de bien reüssir.

Après tout, Lycidas, estoit touché de ses prieres, il estoit effrayé de ses menaces : mais enfin il n'estoit pas en son pouvoir d'expliquer un mystere que luy-mesme n'entendoit pas. Enfin, Zelotyde voyant qu'elle n'en pouvoit tirer aucun aveu ny par prieres, ny par menaces, s'imagina avoir trouvé une invention fort propre à le convaincre. Elle crût que cette Lettre n'estoit pas sans doute la seule qu'il avoit receuë de cette nouvelle Maistresse ; & que si elle le fouilloit sur l'heure, elle en pourroit trouver quelques autres qui l'éclairciroient tout à fait de sa perfidie. Abusée de cette imagination, elle voulut chercher dans les poches de Lycidas, où en effet elle rencontra force Lettres qu'il avoit receuës depuis peu de ses Parens & de ses Amis. Elle eut assez de patience pour les ouvrir toutes les unes après les autres ; & comme il y en avoit quelques-unes de caractère de Femme, elle les leut plus d'une fois ; & y trouvant par malheur des mysteres qu'elle n'entendoit pas, elle s'imaginait qu'elles pouvoient bien venir de la Rivale qui luy estoit inconnuë ; car bien que Lycidas y fut traité de Frere ou de Cousin, elle disoit que c'estoient des termes concertez pour couvrir sa fourberie. Enfin après en avoir leu quatre ou cinq dont elle n'avoit pas tiré de grands éclaircissements, elle en alloit ouvrir une autre : mais Lycidas ayant reconnu par le dessus, que c'estoit la Lettre d'une de ses Sœurs qui luy écrivoit des affaires de Famille, qu'il devoit cacher par beaucoup de raisons, il l'arracha des mains de Zelotyde ; & luy dit que pour celle-là, il ne pouvoit pas souffrir qu'elle fut leuë, & sur le moment la déchira en mille pieces. V. A. R. conçoit bien qu'il n'en fallut pas davan-

rage pour persuader à la Jalouse, que cette Lettre
luy eust decouvert tout le secret. Aussi voyant qu'il
la déchiroit,

*Elle sauta d'abord aux yeux du Déchireur ,
Et n'épargna point dans sa rage
Ny ses cheveux , ny son visage ,
Et n'eust pas épargné son cœur ,
Si ses ongles cruels obstinez au carnage
Eussent eu le pouvoir d'y porter leur fureur.
A la voir dans cette colere ,
A voir ses yeux étincelans ,
Et tous ses transports violens ,
Chacun l'eust prise pour Megere.*

Mais , MON SEIGNEUR , le Jardinier
qui n'avoit point leu la Fable , & qui par consé-
quent ne connoissoit point Megere , la prit seule-
ment pour une Femme qu'un Chien enragé avoit
morduë , & dans cette pensée il s'arma d'une Bé-
che , pour tâcher d'éviter les effets de sa rage. Le
Chevalier & Cephise moins timides que le Jar-
dinier , en rioient dans leur poste avec tant de
violence , qu'ils avoient mille peines à retenir
leurs éclats de rire.

Tout ce que pût faire le pauvre Galant mal-trai-
té pour fuir le courroux de sa Maistresse , & sau-
ver son honneur aux yeux du Jardinier & de sa
femme , qu'il crût estre les seuls témoins de cette
avanture , ce fut de recevoir son emportement
comme une raillerie , & tâcher de s'échaper de ses
mains , en faisant mine de rire. Ayant donc ap-
perceu au mesme moment quelques Parentes de
Zelotyde qui se promenoient au Jardin , & qui
se rencontrerent par bon-heur assez près de la porte
de cette Maison , il en sortit brusquement , après
avoir arraché ses Lettres des mains de la belle
emportée , & en sortant pria les bonnes Parentes
d'aller tenir compagnie à Zelotyde , parce qu'il

estoit obligé de la quitter pour aller calmer quelque desordre arrivé parmy les Soldats de sa Compagnie. Il trouva d'abord cette défaite, & quitta ainsi sa Jalouse, persuadé de l'avoir quittée pour toujours, & fort resolu de ne s'exposer plus à ses caprices.

Zelotyde ayant entendu de quelle maniere Lycidas avoit dit la chose à ses Parentes, eut quelque consolation de voir avec combien de prudence il l'avoit excusée, & se servit du mesme pretexte pour le justifier de ce qu'il estoit party si brusquement. Les credules Parentes se laisserent tromper par cette excuse : mais le Chevalier & Cephise, qui avoient veu tout le détail de ce qui s'estoit passé, ne sçavoient que trop bien la verité de l'Histoire. Ils ne se contenterent pas de s'en réjouir entre eux, & V.A.R. ne s'en étonnera pas sans doute ;

*Car alors qu'on reçoit une joye excessive,
Pour peu qu'on la renferme, elle devient douleur ;
Son atteinte est si forte, & sa flâme si vive,
Qu'un cœur seul ne peut pas en supporter l'ardeur :
Qui la répand d'abord, en fait un bon usage,
Car tel est du plaisir la bizarre douceur,
Qu'on la possède mieux, alors qu'on la partage.*

Aussi le Chevalier eust mieux aimé perdre la moitié de son sang, que le plaisir de publier par la Ville une si plaisante aventure. Elle fut donc sceue le lendemain, & en beaucoup de lieux l'on en fit des railleries tres-piquantes. Le Chevalier estoit l'Homme du monde le plus content de son esprit, il s'applaudissoit luy-mesme, il se felicitoit d'avoir esté l'Auther d'une telle Comedie, & s'imaginant meriter beaucoup de gloire de l'avoir si bien conduite, il ne pût pas celer que c'estoit luy qui avoit composé la Lettre, & qui avoit pris le soin de la faire rendre. Il s'efforça en suite de dire force bons

mots sur ce sujet , & en bouffonna par tout où l'on voulut écouter ses bouffonneries. Lycidas l'apprit le mesme jour ; & comme il prévoyoit que cette raillerie pourroit avoir de méchantes suites ; qu'elle estoit trop forte pour estre venue d'un Amy ; & que d'ailleurs il estoit de son honneur de témoigner par quelque action d'éclat , que le bruit de cette aventure avoit esté semé par un autre que par luy, il chercha le Chevalier , luy demanda quelque éclaircissement sur ce qui se disoit en Ville ; & n'ayant receu de luy que des railleries nouvelles au lieu d'excuses , il luy fit sur l'heure tirer l'épée ; & avant qu'ils pussent estre separez , il le blessa au bras en deux endroits.

*Et c'est ainsi que les Railleurs ,
Après tout le plaisir de leur bouffonnerie ,
Voyant que sur leur peau tombe la raillerie ,
Se repentent souvent d'estre trop grands parleurs ;
Ils detestent leur imprudence ,
Ils sont au desespoir d'avoir ry les premiers ,
Et connoissent trop tard , qu'après une vengeance ,
Le plaisir est plus doux de rire les derniers.*

Comme ce combat se fit au milieu d'une Place publique , il ne pût pas durer long-temps , l'on separa d'abord les combattans : mais le bruit de leur querelle estant répandu , aussi - tost les Amis se rangerent de costé & d'autre. Le Chevalier avoit force Parens considerables : mais Lycidas estoit à la teste d'un Regiment , & dans ce poste il n'estoit pas aisé de luy faire insulte. Cependant, M O N - S E I G N E U R , les Amis communs voyant que les blessures du Chevalier n'estoient pas dangereuses , & que l'émotion où tout le monde estoit à cause de cette querelle , pourroit faire naistre beaucoup d'autres desordres , se resolurent d'y remedier de bonne heure. Le Mary de Cephise fut un des plus empressez pour cét accommodement ;

car ayant appris que sa Femme avoit eû quelque part au bruit , il crût qu'il devoit tâcher de le faire cesser promptement. Assisté de quelques-uns de ses Amis , il alla dans ce dessein trouver les principaux Officiers du Regiment ; ils furent bien aises d'estre prévenus : mais pour rendre à leur tour de l'honneur au Mary de Cephise , ils voulurent que l'accommodement se fit chez luy. L'on y mena les deux parties , & là on les fit embrasser , après quelques satisfactions que je ne sçay pas , & qui ne font rien à l'Histoire.

Zelotyde apprit bien-tost cette querelle , mais en l'apprenant elle n'en apprit point la cause ; car il ne s'estoit trouvé personne qui voulut dire ny à elle , ny à son Mary , la desobligeante raillerie que toute la Ville avoit faite de l'avanture du Jardin ; Si bien que la belle Jalouse ne sçachant point pourquoy le Chevalier & Lycidas s'estoient battus , ne consulta que sa jalousie ordinaire , pour en estre instruite. Elle crût que le Chevalier , qui depuis long-temps estoit amoureux de Cephise , n'avoit pû souffrir le nouvel attachement que Lycidas avoit depuis peu pour elle ,

Et qu'enfin ils s'estoient battus ,

Parce que deux Rivaux que le hazard assemble ;

Pour peu qu'ils se trouvent ensemble ,

Se battent tost ou tard , s'ils ne sont retenus.

Cette imagination augmenta encore sa jalousie ; & pendant cinq ou six jours , elle souffrit plus qu'elle n'avoit encore souffert : car depuis l'avanture de la fausse Lettre , Lycidas ne la voyoit plus , & ainsi elle ne pouvoit pas luy reprocher son infidélité , ny luy demander éclaircissement sur ses soupçons. Elle se persuadoit que Lycidas l'avoit abandonnée , pour voir Cephise plus commodement ; que sa Rivale triomphoit d'elle & de tous ses charmes ; & que peut-estre ils se divertissoient ensemble de

tous ses emportemens. Ces pensées la mettoient dans un trouble si grand , que

*Quelquesfois de sang froid voyant de quels tourmens
Vne jalouse estoit punie ,*

Elle se repentoit de ses emportemens ;

Et quelquesfois aussi dans les mesmes momens ,

Approuvant de nouveau sa jalouse manie ,

Elle se repentoit de s'estre repentie.

Elle faisoit cent resolutions , qui se détruisoient toutes les unes les autres : mais enfin après avoir bien consulté son cœur , elle crût qu'elle devoit faire tous ses efforts pour rapeller Lycidas.

Elle espera qu'encor il la trouveroit belle ;

Que ses yeux sur son cœur auroient quelque pouvoir ;

Et que s'il l'obligeoit à perdre cet espoir ,

Elle souffriroit moins à le voir infidelle ,

Qu'à vivre toujours sans le voir.

Elle estoit dans ce dessein, MONSEIGNEUR, quand un jour elle rencontra en sortant d'une Eglise , un Officier du Regiment qu'elle connoissoit un peu , & qui estoit intime Amy de Lycidas. Cet Officier luy ayant offert la main pour la conduire à son Carrosse , elle se servit de cette occasion pour estre éclaircie du sujet de la querelle de son Amant. L'Officier fut fort surpris de la voir ignorer une chose dans laquelle elle avoit tant de part , & crût d'abord que tout ce qu'elle luy en disoit n'estoit que grimace pour tâcher de persuader que ce n'estoit pas d'elle que l'origine de cette querelle estoit venue : Mais elle luy parla de telle sorte , qu'enfin il s'imagina qu'il rendroit un bon office à Lycidas , s'il instruisoit Zelotyde de tout ce qui s'estoit passé. Il luy apprit donc que l'aventure du Jardin estoit sceuë de toute la Ville ; qu'elle avoit esté publiée par le Chevalier & par Cephise , qui en avoient esté les témoins ; que le Chevalier avoit fait la Lettre qui avoit causé tout le desordre ;

& que s'en estant vanté en plusieurs compagnies, Lycidas avoit crû estre obligé à luy en demander raison, & à faire tirer l'épée à un Homme qui avoit exposé ce qu'il aimoit le plus à une raillerie si cruelle; & qu'enfin l'affaire avoit esté accommodée chez Cephise, parce que son Mary avoit entrepris l'accommodement.

Quoy que tout ce discours donnât de la douleur à Zelotyde, parce qu'il luy apprenoit les railleries que l'on faisoit de ses emportemens, & la mauvaise opinion que toute la Ville auroit de sa vertu, sa douleur ne laissa pas que de ceder à sa joye.

*Ce n'est pas qu'en effet elle n'aimât l'honneur,
Elle fuyoit le bruit, elle craignoit le blâme;*

*Mais l'amour touchoit plus son cœur,
Que l'honneur ne touchoit son ame,
Elle les estimoit tous deux,
Quand ils avoient la paix entre eux:
Mais lors qu'ils estoient en querelle,
Son cœur panchoit tout d'un costé;
L'Amour estoit alors pour elle
Vne forte nécessité,
Et l'honneur une bagatelle.*

*Quoy que le pauvre honneur employât tour à tour
Mille belles raisons pour obtenir justice,
Elle en faisoit un sacrifice
Aux interests de son amour.*

Après cela, MONSIEUR, il est aisé de juger que Zelotyde n'eut pas une douleur extrême d'avoir en quelque maniere perdu sa reputation, parce qu'elle pensoit davantage à la perte de son Amant, & qu'elle se croyoit sur le point de le recouvrer. Elle ne pouvoit conserver son chagrin, en apprenant que tous ses soupçons estoient injustes; que Lycidas estoit plus fidelle qu'elle ne pensoit, & qu'il en avoit usé en galant Homme, puis qu'il avoit soutenu avec tant de vigueur les

interests d'une Maistresse contre la malice d'une Rivale, & contre la médifance d'un ennemy. Elle conceut à mesme temps de grands desseins de se venger du Chevalier & de Cephise; mais elle crût qu'elle devoit d'abord penser moins à sa vengeance qu'à son amour, & qu'il ne falloit rien oublier pour rapeller Lycidas. Elle ne voulut pas laisser échaper une occasion, qui pour cela luy sembloit si favorable. Elle remercia l'Officier qui luy avoit appris la cause & le détail de la querelle; l'assura que jusques là elle en avoit esté tout à fait ignorante, & qu'elle se sentoit tout à fait obligée à Lycidas: & comme dans le discours de l'Officier elle avoit connu qu'il estoit le Confident de son Amy, & qu'il estoit instruit de ses plus secretes affaires, elle ne luy cacha point la forte inclination qu'elle avoit pour luy; & l'ayant par sa douceur & par cette confidence mis dans ses interests, elle luy avoüa que depuis l'avanture du Jardin Lycidas avoit cellé de la voir; qu'elle en avoit un chagrin inconcevable; qu'elle luy seroit infiniment obligée, s'il le ramenoit chez elle; & qu'elle ne souhaitoit le voir, que pour luy demander pardon de ses soupçons, & luy témoigner sa reconnoissance de la chaleur avec laquelle il l'avoit servie.

Cét obligeant Officier luy promit tout ce qu'elle voulut, & la quitta, fort resolu d'obliger Lycidas à la voir comme auparavant. Cette Femme l'avoit touché dans cette conversation; son esprit & sa beauté luy avoient plû, & enfin elle luy avoit paru si aimable, qu'il concluoit en luy-même, qu'elle meritoit d'estre aimée constamment, qu'un honneste Homme devoit estre satisfait d'une telle fortune, & que son Amy estoit fort condamnable de luy avoir fait tant d'infidelitez. Enfin il tint parole à la belle Jalouse, il redit à Lycidas tout l'entretien qu'il avoit eü avec elle, luy remontra qu'il

devoit la revoir, qu'il devoit prendre tous les effets de sa jalousie comme les marques d'un amour extrême ; & que d'ailleurs s'il obstinoit à ne la voir plus, il devoit tout craindre d'une Femme qui estoit aussi emportée qu'amoureuse.

Depuis la querelle du Chevalier, Lycidas avoit cessé de voir Zelotyde ; mais il avoit aussi cessé de voir Cephise, parce qu'il avoit appris qu'elle avoit esté complice de son ennemy, & ainsi son amour estoit pour lors sans employ : car, M O N S E I G N E U R, je compte pour rien quelques visites qu'il fit pendant ce temps-là, parce qu'elles ne luy donnerent pas l'attachement d'un dessein formé. Cependant il n'estoit pas Homme qui pût vivre long-temps de cette maniere ;

*Il eust crû son sort mal-heureux,
S'il eust passé dix jours sans avoir quelque affaire ;
Il luy falloit toujours quelque amoureux mystere,
Dont le soin occupât son esprit amoureux.
Il prenoit le repos pour le mal le plus rude ;
Son cœur estoit chagrin, s'il n'estoit agité,
Il cherchoit l'embarras, & dans l'inquietude
Il trouvoit sa tranquillité.*

D'ailleurs, M O N S E I G N E U R, il ne pouvoit pas estre mal avec ses Maistresses plus de huit jours ; & quelque mal qu'elles luy eussent fait souffrir, il n'en conservoit pas long-temps la memoire : De sorte qu'il se laissa facilement persuader de retourner chez Zelotyde. Son Amy l'y mena dès le lendemain ; & n'ignorant pas qu'aussi-tost qu'on a rassemblé deux Amans, ils se raccommodent mieux d'eux-mesmes, que par l'entremise d'un tiers, il les quitta sans qu'ils y prissent garde.

*Et quoy qu'à leur abord il vit de la froideur,
Que l'Amante fit la cruelle,
Et que l'Amant fit le grondeur,
Il laissa l'Amour seul Juge de leur querelle.*

Ce petit Juge sçait trop son mestier, pour ne tirer pas avantage d'un semblable desordre; & même ceux qui le connoissent le mieux, assurent,

Que comme un autre Juge il aime le procez;

Que pour exiger ses épices,

Qu'il taxe souvent par excez,

Il tire des Amans de penibles services:

Et quand pour chicaner ils n'ont rien épargné,

Il donne des Arrests à tous si favorables,

Et les rend si contens de ses Loix équitables,

Que chacun croit avoir gagné.

Ces deux Amans luy payerent le soin qu'il eut de les racommoder par de nouvelles reconnoissances, & par de nouveaux témoignages de soumission: Et comme c'est de tous les Arbitres celuy qui sçait le mieux faire les reconciliations,

Il travailla si finement,

Et fit leur éclaircissement

D'une maniere si plaisante,

Que les mettant tous deux d'accord,

Sans blâmer l'Amant, ny l'Amante,

Il se trouva qu'enfin personne n'avoit tort.

Jamais Zelotyde n'avoit esté plus contente; jamais Lycidas n'avoit esté plus content. Zelotyde estoit ravie d'avoir connu par toutes les suites de l'avanture du Jardin, que son Amant estoit plus fidelle qu'elle n'avoit pensé, & que la mesme avanture l'avoit fait renoncer à voir sa Rivale. Lycidas avoit une jöye extrême de ce que cette conjöcture le faisoit paroistre fidelle, quoy qu'au fond de l'ame il ne le fut gueres, & de ce qu'elle luy fournissoit les moyens de fourber plus seurement Zelotyde. La jöye estant donc égale des deux costez, ces deux Amans se separerent fort satisfaits, & fort resolus de se rejoindre le plus souvent qu'il leur seroit possible.

Cependant la belle Cephise s'appercevoit de
l'absence

l'absence de Lycidas; & toute enjouée qu'elle estoit, elle commençoit à connoistre qu'elle avoit ry à ses dépens, puis que sa raillerie luy avoit fait perdre un Homme qu'elle aimoit beaucoup plus qu'elle n'avoit crû l'aimer avant son absence. Elle se repentoit d'avoir esté la complice du Chevalier, & d'avoir fait une piece à Zelotyde, dont tout le chagrin retomboit sur elle: Elle apprit l'accommodement de Lycidas & de sa Rivale; & cét accommodement redoubla sa haine contre Zelotyde, & son amour pour Lycidas. Pendant qu'elle avoit receu les soins & les visites de ce Cavalier, elle avoit mis tout son plaisir à rire, à s'en divertir, & à faire enrager sa Rivale; mais elle s'apperceut enfin qu'il luy falloit quelque chose de plus.

*Lors elle fit reflexion,
 Qu'elle s'estoit conduite ainsi qu'une innocente,
 Et que malgré sa passion,
 Sa Rivale estoit plus prudente;
 De ses plaisirs perdus elle eut du déplaisir,
 Et l'Amour par là sceut l'instruire,
 Que Lycidas pouvoit servir
 A quelque autre chose qu'à rire.*

Le mal-heur estoit qu'elle ne sçavoit de quelle maniere se prendre à faire revenir cét Amant irrité. Le Chevalier depuis la querelle n'estoit plus propre à ce ministere; Lycidas avoit quitté l'Hostesse qui avoit autrefois servy Cephise; & ainsi tout estoit contraire au dessein de cette Belle inquiete. Mais, MONSIEUR, le hazard luy fit trouver l'occasion qu'elle avoit inutilement cherchée dans son esprit. Elle rencontra Lycidas chez une de ses Parentes, à qui elle estoit allé rendre visite; & cette Parente ayant à mesme temps chez elle un Homme qu'elle ne haïssoit pas, & qu'elle estoit bien aise d'entretenir en particulier, Lycidas se trouva sans y penser engagé à parler avec Cephise.

L'entretien commença d'abord par des reproches : mais Cephise fit tant d'excuses , & témoigna si tendrement qu'elle avoit du déplaisir de ce qui s'estoit passé , que Lycidas se laissa toucher à la tendresse de cette Belle soumise. L'insensibilité n'estoit pas le défaut de Lycidas.

*Quand par une belle Maistresse
Cet Amant estoit offensé ,
L'on trouvoit dans son cœur blessé
Un grand retour vers la tendresse.
Dans son plus fort ressentiment
Il pardonnoit tout aisement ;
Et si d'abord son cœur pensoit à la vengeance
Contre un objet qu'il eust aimé ,
Un mouvement secret parlant pour sa defense
Eteignoit aussi-tôt son courroux allumé.
Quoy que par malice & par ruse ,
Du beau Sexe souvent il eust esté dupé ,
Jamais une Maistr esse , apres l'avoir trompé ,
N'eust pour luy de mauvaise excuse.*

Il ne faut donc pas s'étonner si les excuses de Cephise luy toucherent le cœur. V. A. R. avouera sans doute , qu'un autre moins sensible en eust esté touché , quand Elle sçaura que cette Belle confessa sa faute à Lycidas d'un air tout à fait touchant ; adjouçant que si une faute d'une autre nature estoit capable de reparer la premiere , elle y estoit toute preparée , & qu'enfin elle vouloit acheter son pardon au prix de tout ce qu'elle avoit de plus cher. Cela , MONSEIGNEUR , estoit parler intelligiblement ; Aussi fut-elle entendue du Cavalier , qui sur de telles promesses fonda de grandes esperances , & les esperances ne furent point trompées : car apres avoir demeuré quelque temps dans cette Maison , il donna la main à Cephise , & la remena chez elle , où la paix se conclut au grand contentement des deux parties. En suite l'on prit

des mesures , pour vivre ensemble en bonne intelligence , & pour ménager la durée des plaisirs. L'on ne manqua pas de parler de Zelotyde & de sa jalousie : mais comme Lycidas ne vouloit pas se remettre mal avec elle , il avoia à Cephise qu'il ne luy estoit pas possible de cesser de voir cette Jalouse ; mais il luy promit de ne la voir que par politique , & pour éviter de nouveaux desordres. Zelotyde à quelques jours de là apprit cette reconciliation , & quelques visites qui l'avoient suivie : mais Lycidas sceut encore s'excuser , & luy dit qu'il luy eust esté difficile de ne voir pas Cephise , parce que dans sa Maison l'on faisoit toutes les parties de Jeu , & que c'estoit le rendez-vous de la plupart des honnestes gens. Il adjouta qu'il n'avoit aucune habitude secrette avec elle , & jura qu'il ne la verroit jamais qu'en compagnie ; & ainsi il les trompa toutes deux pendant quelque temps.

Voila , MONSIEUR , comme tout estoit assez tranquille entre le Cavalier & les deux Rivaux : mais le hazard fit arriver un nouveau desordre qui troubla encore cette tranquillité.

Une Cousine de Zelotyde, que j'ay nommé Cleonice au commencement de cette Histoire , maria une de ses Sœurs à un Gentilhomme qui estoit proche Parent de Cephise. Comme la Nopce devoit estre solemnelle & magnifique , Cephise & son Mary y furent conviez de la part de l'Epoux , Zelotyde & son Mary de la part de l'Epouse. Ces deux Familles , comme j'ay déjà dit , se haïssoient toujours , quoy qu'on les eust reconciliées : mais ce n'estoit pas d'une haine ouverte ; les uns & les autres se saluoient aux rencontres , & ne se fuyoient pas quand le hazard les assembloit : De sorte qu'ils ne pûrent pas se defendre d'aller à cette Nopce , bien qu'ils sceussent qu'ils s'y rencontreroient. Le nouveau Marié avoit esté Officier dans le mesme

Corps où l'estoit Lycidas, & avoit lié avecque luy depuis quelques années une amitié fort étroite : Si bien qu'à sa priere Lycidas fut aussi de cette assemblée. Cette Feste devoit se passer à deux lieues de la Ville dans la Maison de campagne de Cleonice. Tous les conviez eurent soin de s'y rendre au jour marqué ; & Lycidas, qui y arriva après tous les autres, se trouva bien embarrassé, se rencontrant dans une compagnie où Cephise & Zelytyde estoient ensemble.

*Alors il conclud en son cœur ,
 Qu'un Amant qui se voit aimé de deux Maistresses ,
 Se trouve malheureux à force de bonheur ,
 Quand il doit à leurs yeux partager ses tendresses .
 Reduit à ce triste embarras ,
 Il consultoit tous leurs appas ,
 Pour choisir en ce jour une des deux Rivalesses :
 Mais comme leurs beautez estoient assez égales ,
 Il ne pouvoit rien décider ,
 Il demeurait confus , interdit & timide ;
 Car s'il regardoit Zelytyde ,
 En soy-mesme il disoit , Cephise doit ceder :
 Et quand il voyoit de Cephise
 Et l'enjoûment & la douceur ,
 Il revenoit de sa méprise ,
 Et concluoit en sa faveur .
 Ainsi son amour partagée
 Balançoit de chaque costé ,
 Et son ame trop engagée
 Vouloit à toutes deux garder fidélité .
 Mais dans l'étrange conjoncture
 Où l'avoit réduit son destin ,
 Il falloit se résoudre enfin
 A quelque fâcheuse rupture ;
 Et dans un estat si douteux ,
 Il maudit mille fois son amour importune ;*

*Et de peur de choquer quelqu'une d'elles deux,
Il choisit le party de n'en choisir aucune.*

De sorte, MONSIEUR, qu'il se resolut de renoncer pour ce jour-là à ses deux Maîtresses, & de s'attacher à Cleonice pendant toute la Feste. Comme elle estoit Maîtresse de la Maison; qu'il la connoissoit dès les premières visites qu'il avoit rendues à Zelotyde, & qu'il n'avoit jamais eû avec elle d'habitude particuliere, il crût avoir pris le party le moins dangereux, & que par ce moyen il ne se perdrait dans l'esprit ny de l'une ny de l'autre des deux Rivaux. En effet Cephise eut de la joye de voir que Lycidas n'avoit point là d'empressement pour Zelotyde, & luy en sçavoit bon gré dans son ame: mais Zelotyde n'estoit pas de cette humeur; elle ne pouvoit souffrir que l'on caressât une autre qu'elle; & quoy qu'elle fût bien aise dans son cœur de voir que Lycidas ne regardoit seulement pas Cephise, elle eust encore voulu qu'il n'eust regardé personne. Sa prudence pourtant fut en cette occasion maîtresse de son esprit, & il ne parut rien au dehors des mouvemens de son ame. Ainsi soit au Festin, au Bal, ou à la Promenade, Lycidas fut toujours auprès de Cleonice, & en usa comme s'il n'eust pas eû la moindre habitude ny avecque Cephise, ny avecque Zelotyde.

Tout alla de cette maniere pendant la journée, & mesme pendant la nuit, jusqu'à ce qu'on eut couché l'Epouse. Alors Cleonice fut obligée de donner ordre à quelques affaires domestiques, & Lycidas contraint de luy en laisser la liberté: Si bien que l'ayant quittée, il se trouva embarrassé à choisir le party qu'il devoit prendre. Les Femmes s'estoient mises au jeu en deux parties diferentes; Cephise estoit de l'une, & Zelotyde de l'autre:

C'est pourquoy il ne voulut estre d'aucune des deux parties , pour se ménager avec ses deux Maistresses. Les Marys s'estoient engagez à la débauche ; & la plupart s'estoient déjà laissé surprendre aux charmes d'un certain Vin , dont les surprises estoient assez agreables. Lycidas fut quelque temps avec eux ; mais ce divertissement luy plût encore moins que le jeu : De sorte qu'il jugea plus à propos de se dérober de la compagnie , & de se retirer dans une Chambre sans lumiere , & sans en parler à personne , afin de n'en estre pas empêché. Il n'y fut pas plûtoſt , que se trouvant lassé de la danse , & abbatu du sommeil , il se jetta sur un lit , où il s'endormit sans estre des-habillé. Il y avoit peut-estre une heure qu'il jouïſſoit du repos , quand il se sentit tirer par le bras. Il ne fut pas plûtoſt éveillé , qu'à de certaines injures caressantes & amoureuses il connut la voix de Zelotyde. Soudain prévoyant le malheur qui arriveroit , si elle estoit surprise avecque luy dans l'obscurité , il luy remontra doucement qu'elle s'exposoit trop ; qu'un Domestique pourroit monter avec de la lumiere ; & qu'enfin elle devoit descendre promptement , pour éviter le déplaisir qu'elle auroit , si quelqu'un les venoit surprendre.

Un autre Amant, MONSIEUR , n'eust jamais pensé à avetir une Femme de son devoir en pareille occasion : mais je dois apprendre à V. A. R. moy qui connois Lycidas , qu'il est naturellement assez prudent , & qu'il aime à faire ses affaires en ſeureté.

Quoy qu'il en soit , ses conseils furent inutiles. Zelotyde luy répondit qu'elle avoit quitté le jeu ; qu'elle y avoit laissé ses Camarades fort opiniâtrées ; que les Marys , aussi bien que les Valers , estoient à demy noyez dans le Vin ; que s'estant deſſiée qu'il s'estoit retiré dans cette Chambre ,

elle y estoit montée sans avoir esté veüe de personne; que l'on ne s'apperceveroît point de son absence: ou que si l'on s'en appercevoit, l'on croiroit qu'elle feroit allé se coucher, & qu'ainsi elle pouvoit sans rien hazarder jouir de sa conversation pendant quelques momens.

*Sans plus penser aux accidens ,
Lycidas se rendit à cette remontrance :
En effet , les Amans prudens
Ne doivent pas toujours avoir tant de prudence.*

La Belle le voyant persuadé , prit place auprès de son lit, dans un fauteuil qui estoit du costé de la Ruelle: & lors elle commença un entretien, dont elle ne se fut pas si-tost lassée: mais elle n'en avoit pas long-temps gousté la douceur, quand elle entendit aussi bien que Lycidas, quelque bruit sourd que l'on faisoit sur le degré. Ce bruit les obligea tous deux à garder le silence, & soudain ils entendirent ouvrir la porte, & entrer quelqu'un dans leur Chambre. L'on peut bien juger, **MONSIEUR**, de l'estat où estoit l'esprit de l'un & de l'autre: ils eurent peur de toutes choses, & le moindre accident qu'ils se figurassent, c'estoit d'estre découverts par le Mary de Zelotyde. Dans l'immobilité où les avoit mis cette crainte, Lycidas se sentit doucement tirer par les cheveux. Il ne remua point, & ronfla bien fort, pour tâcher de persuader qu'il dormoit profondement. Mais on le tira de telle maniere, qu'il ne pût plus faire l'endormy: outre qu'estant excité par de petites paroles tendres, & par des mains flateuses, il connut que toutes ces caresses luy venoient de Cephise. En effet, c'estoit elle qui s'estoit aussi dégagée du jeu, & qui n'ayant point trouvé Lycidas parmi les débauchez, l'estoit ve-

nu chercher dans cette Chambre. Zelotyde, qui estoit de l'autre costé du lit, n'osoit presque respirer, de peur d'estre entenduë: mais ayant connu Cephise à la voix, & voyant par cette familiarité quelles habitudes elle avoit avec son Amant, elle pensa crever de dépit. Elle n'osoit se découvrir: mais cela n'empeschoit pas que pour satisfaire sa rage, elle n'égratignât & ne mordît Lycidas au bras, & par tout où elle pouvoit porter ses ongles & ses dents.

*Surpris d'une telle aventure,
Lycidas devient interdit,
Accablé sous le poids des douleurs qu'il endure.
Il demeure immobile étendu sur le lit.
D'un costé l'on le mord, on le traite avec rage;
De l'autre on le carresse, on luy fait des faveurs,
Et toutefois il est insensible à l'outrage,
Autant qu'insensible aux douceurs.
Enfin dans cette estat cet Amant est à plaindre,
Puisqu'au milieu de tant d'appas
Il se voit dans un embarras,
Que ny Prose ny Vers ne sçauroient bien dépeindre.*

Mais comme la nécessité fournit de l'adresse, & que la peur qu'il eut qu'il n'arrivât quelque desordre entre les deux Rivaux, luy eût un peu fait revenir l'esprit, il se jetta du lit à bas: & prenant Cephise par les mains: En verité, Madame, luy dit-il, il faut que pour cette fois j'évite un bonheur que j'eusse recherché dans une autre occasion: il faut qu'en cette rencontre je sois plus sage que vous, & que je sauve vostre honneur aux dépens de mon plaisir: je veux vous mettre hors de ma Chambre & empescher que vous n'y soyez surprise: sans doute vous me ferez obligée de ce que je vous fais éviter un accident, dont vous ne vous

consoleriez de vostre vie. En luy parlant ainsi, il la prit avec une douce violence, & la mena hors de la Chambre. Luy ayant fait descendre le degré, il la remit à la porte de la Salle où jouïoient les autres Femmes; & comme elle estoit rusée, elle témoigna luy en avoir obligation. Mais, MONSIEUR, la chose n'avoit pû se passer si heureusement, que Cephise n'eut entendu quelque bruit dans la Chambre, au moment que Lycidas l'en faisoit sortir; & c'est ce qui luy fit avoir quelques soupçons qu'elle voulut éclaircir: De sorte que Lycidas ne l'eut pas plûtoſt quittée, qu'elle le suivit, sans qu'il s'en apperceut, jusques auprès de la Chambre d'où il l'avoit chassée. Le trop aimant & le trop aimé Cavalier n'y fut pas entré, que Zelotyde toute furieuse luy sauta aux cheveux, & le traita suivant sa bonne coûtume, à coups de pieds, d'ongles & de dents.

*Du pauvre Lycidas c'estoit la destinée
De recevoir souvent des coups;
De là l'on peut juger si le plaisir est doux
D'estre aimé d'une forcenée;
Car ce fut la troisième fois
Qu'il se vit traité de la sorte:
Mais aussi, luy dit-il, Belle compteZ pour trois,
Ma foy la faveur est trop forte,
Je sçay qu'un tel emportement
Naist d'un amour trop vehement:
Mais aimez moins, je vous en prie,
Moderez vos transports, tâchez de les calmer,
Caressez vostre Amant avec moins de furie,
Et ne m' aimez pas tant, si vous voulez m'aimer.*

La remontrance de Lycidas n'eût point de pouvoir sur l'esprit de Zelotyde; ses cris, ses dents & ses ongles continuerent à luy donner des marques

de sa rage. Cependant, MONSIEUR, tout estoit entendu de Cephise; & les coups estant accompagnez d'injures & de reproches, apprenoient à la Belle curieuse, qu'elle estoit la cause de ce desordre. Elle connut aussi par tout ce que disoit Zelotyde, que sa Rivale sçavoit le secret commerce qu'elle avoit avec Lycidas; & que si le bruit qu'elle faisoit attiroit le monde de la Maison, tous leurs mysteres seroient découverts. Là dessus raisonnant un peu à la haste, elle crût faire un coup de grande prudence, d'entrer dans la Chambre, d'aller embrasser Zelotyde, & de luy dire que puis qu'elles sçavoient leur conduite l'une de l'autre, elles devoient vivre en bonne intelligence, & partager les conversations de Lycidas comme de bonnes Amies. Cephise, qui avoit l'esprit doux & pacifique, eust fait ce traité volontiers: mais Zelotyde n'estoit pas d'humeur à entrer en partage avec personne, outre que dans la colere où elle estoit, cette proposition l'irrita davantage: Aussi elle receut la pauvre Cephise de la plus étrange maniere du monde; elle s'attacha à sa Rivale; & comme elle sçavoit admirablement se servir des pieds, des dents & des ongles, elle attaqua Cephise si cruellement, que Cephise fut contrainte de se defendre avec les mesmes armes. Lycidas cependant faisoit ses efforts pour les separer; mais elles estoient si furieusement acharnées, qu'il ne luy fut pas possible d'en venir à bout. Le bruit du combat fut entendu de quelques domestiques, & par eux porté aux Marys & aux autres Femmes: Si bien que dans un moment plusieurs y accoururent avecque des bougies.

*L'on y trouva les deux Rívaies,
Qui jettoient le feu par les yeux,
Et qui dans leurs haines égales
Se donnoient des coups furieux.*

*Sil'une estoit en sang, l'autre estoit décoiffée,
L'une estoit sans manchette, & l'autre sans mouchoir,
Et toutes deux au desespoir,
Des habits déchirez se faisoient un trophée.*

*Au milieu d'elles Lycidas
N'estoit pas sans égratignûres,
On le trouva confus & las,
Couvert du sang de dix blessûres.
Pour le champ de bataille, il fut à remarquer,
Car enfin, MONSEIGNEUR, on ne peut expliquer
Combien le combat des deux Belles
L'avoit rempli de bagatelles;
L'on y trouva deux bracelets,
Vn gand, deux morceaux de colets,
Vne boucle d'oreille, & trois bouts de dentelles,
Vne juppe abbatuë, & six nœuds détachés,
Deux ou trois mouches décollées,
Beaucoup de cheveux arrachez
Et quelques perles defilées.*

Le premier soin de ceux qui estoient là accourus, fut de separer les combattans : mais le desordre fut sur le point d'augmenter d'une étrange maniere; car les Marys estant échauffez du Vin, n'examinerent point l'affaire, & prirent d'abord party pour leurs Femmes : Si bien que le combat alloit recommencer plus cruellement qu'auparavant, si le Maistre de la Maison assisté des Amis & des Parens communs, ne se fut mis entre deux, & ne les eut priez de faire trêve, du moins jusqu'à ce qu'on sceut la cause de cette querelle. On la demanda à Cephise, on la demanda à Zelotyde : mais l'une & l'autre ne répondoient que par des injures qu'elles disoient à leur ennemie, & avec des transports qui n'éclaircissoient point l'affaire. Lycidas, à qui l'esprit ne manquoit pas en de semblables occasions, jugea bien que tout estoit perdu, s'il ne trouvoit un ex-

pedient pour cacher ce mystere, & pour sauver l'honneur de ses Maistresses. Sa vive imagination luy en eut bien-tostourny le moyen, & c'est pourquoy il s'offrit sur l'heure à instruire la Compagnie de la veritable cause de ce desordre. Chacun luy ayant presté attention, il dit que mal-heureusement Cephise & Zelotyde avoient esté à mesme temps pressées par quelque raison de monter par le mesme escalier : Que l'une & l'autre y estoient allées avec tant de precipitation, qu'elles n'avoient pas eû le loisir de se faire porter de la lumiere: Que ne se voyant pas, elles s'estoient choquées dans le degré fort impetueusement : Que n'ayant pas, comme tout le monde sçait, grande disposition à se vouloir du bien, chacune avoit crû que l'autre l'avoit fait pour l'offenser : Que dans cette pensée elles en estoient venues à des injures, & des injures aux coups : Que pour luy il s'estoit trouvé par hazard dans la Chambre prochaine, où s'estant retiré de la débauche, il s'estoit venu endormir, & qu'ayant esté éveillé par le bruit de la querelle, il estoit sorty pour l'empescher : Que de vive force il avoit emporté une des Dames dans la Chambre, pour l'arracher des mains de son ennemie : Que l'autre l'y avoit suivie avec fureur : Et qu'enfin elles estoient tellement opiniâtrées à se battre, qu'elles l'avoient toutes deux mal-traité, comme on voyoit, par la rage qu'elles avoient de se voir separées.

Pendant le discours de Lycidas, chacune des Ennemies estoit un peu revenue à soy, & commençoit à craindre qu'on ne sceût le veritable sujet de leur querelle : De sorte, MONSIEUR, que voyant avec combien d'esprit leur Amant sçavoit les excuser, & cacher leur honte, elles avoient tout ce qu'il avoit dit, & se servirent adroitement de ses excuses. C'est elle qui m'a choquée,

disoit l'une: c'est elle qui m'a choquée, disoit l'autre, & là-dessus se faisoient tenir comme si elles eussent voulu recommencer le combat: mais le Maître de la Maison, & les Amis qui estoient là, calmerent facilement cette émotion. L'on remontra aux Marys intéressés, que ny l'un ny l'autre n'estoit offensé, puis que le hazard seul avoit tort en cette occasion, & que les coups avoient bien esté partagez de costé & d'autre. Les Marys ayant appris ce détail, furent assez raisonnables pour rire les premiers de cette aventure, & pour dire que leurs Femmes à leur imitation s'estoient sans doute enivrées: les traiterent de foles & de Harangeres, firent des excuses à Lycidas, obligerent les Belles irritées à luy faire satisfaction, & retournerent boire ensemble. Les deux Rivaux, à la priere de toutes les autres Dames, s'embrasserent: & comme elles estoient ravies l'une & l'autre de ce que dans une conjoncture si perilleuse leur honneur avoit esté si bien ménagé, elles ne pûrent s'empêcher d'en avoir de la joye: elles rirent comme les autres de la plaisanterie de leur querelle, & la raconterent toujours de la maniere qu'elle avoit esté inventée par Lycidas.

Les Marys ayant bien beu, & les Femmes ayant bien rý ensemble, tout le monde se coucha, après avoir remené au lit l'Epoux & l'Epouse, qui estoient courus au bruit comme le reste de la troupe. Le lendemain la compagnie se separa: chacun voulut que Cephise & Zelotyde retournassent à la Ville en mesme Carrosse: & comme les Marys avoient peur que Lycidas ne leur eust pas bien pardonné les égratignûres qu'il avoit receuës, ils furent assez bons pour vouloir qu'il s'en allât seul avec elles, & ordonnerent à leurs Femmes de le bien radoucir.

*Et c'est ainsi que les Marys
 Ont souvent l'esprit si commode ,
 Que bien loin de paroistre aigris ,
 Ils établissent la methode
 De proteger les Favoris ;
 Car les Marys fâcheux ne sont plus à la mode .
 Dans le cours de ce Siecle heureux ,
 Si favorable aux Amoureux ,
 Vn Mary croiroit estre infame ,
 Si son esprit trop inquiet
 Troubloit les Amours de sa Femme ,
 Et penetroit dans son secret ;
 Il l'abandonne à sa conduite ,
 Il luy permet tout entretien ,
 Il voit qu'on la caresse , il voit qu'on la visite ;
 Mais enfin pour en user bien ,
 Vn honneste Mary voit tout & ne voit rien .*

Le Galant & les deux Rivaless se trouvant donc
 seuls dans un mesme Carrosse , V. A. R. juge aisé-
 ment qu'après ce qui s'estoit passé , ils y firent une
 conversation assez plaisante. Lycidas commença
 à leur faire connoistre , que si son adresse ne les
 avoit secouruës , leur emportement eust eû de mé-
 chantes suites : elles en demurerent d'accord tou-
 tes deux , & chacune l'en remercia de son costé.
 Dans l'estat où estoient les choses , ces deux Per-
 sonnes n'avoient plus rien à se cacher , & ainsi
 elles se firent cent confidences qui les rendirent
 Amies , plus qu'elles ne l'esperoient elles mesmes.
 Elles se faisoient l'une à l'autre de douces guerres
 sur leurs amours : Cephise reprochoit la jalousie à
 Zelotyde , & Zelotyde reprochoit à Cephise de
 n'avoir eû que ses restes , & tout cela d'une façon
 si peu aigre , ou plutôt si obligeante , qu'on n'a-
 voit jamais veu deux Rivaless si bien reconciliées.

Voila comme l'adroit Amour

Fit des merveilles sans égales ;

Puisqu'il sceut unir dans ce jour

Les cœurs de deux fieres Rivaless ;

Il les fit doucement partager par moitié

La peine & les plaisirs de leur commune chaîne

Et tira de la fin de leur mortelle haine

Le beau commencement de leur vive amitié.

Elles arriverent ainsi à la Ville, après avoir résolu ensemble, qu'afin d'embarasser tous les causeurs, & tromper plus aisément leurs Marys, elles partageroient Lycidas comme un bien commun entre elles ; Qu'elles feroient conjointement leurs efforts, pour empêcher qu'une troisième ne le leur enlevât ; & que si par caprice il panchoit plus d'un costé que d'autre, celle qui auroit sujet de se plaindre, n'en viendroit plus aux querelles, & qu'elle ne pourroit employer que des carresses pour le faire revenir. Ces conditions estoient trop avantageuses à Lycidas, pour n'estre pas agréablement receuës : Aussi assura-t'il ses deux Maîtresses, qu'il en estoit fort satisfait, & jura que de sa part on ne l'y verroit jamais contrevenir.

Quelques semaines se passèrent dans la bonne intelligence, qui avoit esté établie par ce traité. Les Rivaless devenuës Amies, s'en trouverent assez bien : mais Lycidas commença à s'en trouver un peu mal. Cette bonne intelligence le fatigua furieusement, & il connut en peu de temps qu'il avoit moins de peine à contenter ses deux Maîtresses pendant leur division, qu'après les avoir réunies. ces deux belles Personnes s'aimoient autant qu'elles s'estoient haïes ; elles ne se quittoient plus ; & Lycidas n'avoit plus alors besoin de cette précaution qui l'avoit tant inquieté auparavant.

Chacune voyant la douceur

Qu'il accordoit à son Amie.

*N'en ressentoit plus de douleur :
Mais pour ne pas donner sujet de jalousie ,
Il luy falloit sur l'heure une mesme faveur ,
Aucune d'elles deux ne témoignoit d'aigreur ,
Voyant flater sa Camarade :
Mais chacune vouloit son plaisir tout entier ,
Et mesme n'eust pas fait quartier
Ny d'un demy soupir , ny du quart d'une œillade .*

Cette exactitude estoit un peu lassante pour le trop aimé Lycidas ; & je croy mesme que tout riche qu'il estoit de caresses, son fond eust esté bien-tost épuisé , si pour son repos il n'estoit arrivé un ordre du Roy qui changeoit sa Garnison , & envoyoit son Regiment dans une Citadelle sur les Frontieres de Picardie. Cét ordre fut un coup de foudre pour Cephise & pour Zelotyde ; mais enfin il le fallut souffrir. Lycidas fut leur dire adieu un jour qu'elles estoient ensemble ; Cét adieu fut accompagné de force larmes d'un costé & d'autre. Le trop heureux Amant en versoit à cause de la joye qu'il avoit de se voir dégagé d'un bonheur si embarrassant ; & ses deux Maistresses en répandoient , par le regret de perdre un Homme qu'elles aimoient si tendrement , & qui sçavoit ménager ses bonnes graces avec tant de discretion. Elles le prierent avec toute la chaleur imaginable , de les venir voir pendant son prochain semestre, & de revenir avec le mesme esprit & le mesme amour qu'il avoit pour elles. Lycidas leur promit tout ce qu'elles vouloient ; mais iusqu'à ce jour il ne leur a pas tenu parole. C'est de luy que j'ay appris cette Histoire ; & c'est luy aussi qui m'assura que dans le Regiment qui estoit venu relever le sien , il y avoit plusieurs Officiers bien faits , & gens à tenter toutes sortes d'avantures. Lors qu'ils auront changé de Garnison , nous sçaurons

HISTOIRE GALANTE. 465
sans doute de quelqu'un d'eux quelque Histoire
nouvelle de la jalousie de Zelotyde.

Je souhaite, MONSIEUR, que
celle-cy ait eû l'avantage de plaire à V. A. R. Si
je suis assez heureux pour l'apprendre, ma Muse
enhardie par un si glorieux succès, entreprendra
de travailler encore pour vostre divertissement.
Nos galanteries Françoises sont assez frequentes
pour fournir souvent matiere à de pareilles His-
toires, & seront toujours assez agreables, pour-
veu que l'Historien ne leur fasse rien perdre de leur
grace. Qu'il auroit de gloire cét Historien, si
ce petit Ouvrage agréoit à V. A. R! Et qu'il au-
roit de joye, s'il estoit employé à écrire une His-
toire plus serieuse; s'il pouvoit estre le témoin
d'une vie aussi belle & aussi éclatante que la vo-
stre, & s'il luy estoit ordonné d'en apprendre aux
Siecles à venir toutes les glorieuses circonstances!
Je m'imagine, MONSIEUR, qu'une
si belle matiere me donneroit de belles pensées;
& que mon style appuyé sur la dignité d'un si grand
sujet, ne tomberoit jamais, & se soutiendroit tou-
jours d'une force égale. Si ce souhait est temeraire,
je supplie V. A. R. d'en accorder le pardon à mon
zele, & de ne refuser pas du moins à mes Muses
l'honneur de contribuer quelquefois à vos plaisirs,
ny à moy la gloire d'apprendre à tout le Monde,
que je suis avec un extrême respect,

MONSIEUR,

DE V. A. R.

Le tres-humble & tres-
obeissant Serviteur,
LE PAYS.

De Grenoble le

1665.



TABLE DES OUVRAGES

CONTENUS EN CE RECUEIL ,

Où sont expliqués les sujets des
Lettres , & de la pluspart des
autres Pièces.

LIVRE PREMIER.

- A** Madame de S. M. lettre 1. *L' Auteur luy écrit quelques nouvelles galantes sur le Traitté de Paix qui se faisoit à la frontiere d'Espagne , l'année 1659.* page 1
- A** la mesme , lettre 2. *Il luy écrit encore sur la mesme matiere.* 3
- A** Monsieur le Chevalier de C..... lettre 3. *il luy donne avis de la Conclusion de la Paix , & luy en témoigne sa joye,* 8
- A** Madame l'Abesse de... lettre 4. *il la supplie de luy procurer la connoissance d'une de ses Parentes , qui estoit une fort aimable Personne ,* 10
- A** Caliste , lettre 5. *L' Auteur luy apprend un desespoir amoureux , qu'elle luy avoit cause ,* 12
- Billet de Caliste à l'Auteur , lettre 6. *Elle luy fait la guerre de ne l'avoir pas connue à une Masquerade ,* 13
- Réponse de l'Auteur à ce Billet , lettre 7. 14

T A B L E.

Billet de la mesme, lettre 8. <i>Elle le prie de la mener voir des Bestes farouches.</i>	15
Réponse à ce Billet, lettre 9.	15
Billet de la mesme, lettre 10. <i>Elle prie l'Authheur d'aller l'accompagner à une Devotion,</i>	16
Réponse à ce Billet, lettre 11.	17
Billet de la mesme, lettre 12. <i>Elle luy interdit sa maison pour huit jours,</i>	17
Réponse à ce Billet, lettre 13.	18
Billet de la mesme, lettre 14. <i>Elle prie l'Authheur de faire des Vers pour répondre à quelques Stances,</i>	19
Réponse à ce Billet, lettre 15.	19
Billet de la mesme, lettre 16. <i>Elle, luy veut donner son congé,</i>	20
Réponse à ce Billet, lettre 17.	21
Billet de la mesme, lettre 18. <i>Elle luy fait sçavoir une peur qu'elle a eüe à la Campagne,</i>	22
Réponse à ce Billet, lettre 19.	22
Billet de la mesme, lettre 20. <i>Elle l'avertit de venir voir deux Parentes qu'elle avoit chez elle,</i>	24
Réponse à ce Billet, lettre 21.	24
Billet de la mesme, lettre 22. <i>Elle le prie d'estre d'une partie pour jouer le souper,</i>	25
Réponse à ce Billet, lettre 23.	25
A la mesme, lettre 24. <i>L'Authheur luy fait la guerre de ce qu'il la veüe se baigner,</i>	26
A la mesme, lettre 25. <i>Il luy mande qu'il a la fièvre quarte,</i>	28
A la mesme, lettre 26. <i>Il luy fait une peinture des douleurs qu'il souffre, & de la maniere dont il la recevra, si elle le va voir,</i>	30
A la mesme, lettre 27. <i>Il luy fait plainte de ce qu'elle l'a raillé, parce qu'il marchoit avecques un bâton,</i>	32
A Madame l'Abbesse de..... lettre 28. <i>Il l'entretient de son mal, & des mauvaises nuits qu'il</i>	

T A B L E.

<i>passé ,</i>	34
A Caliste , lettre 29. <i>Il se plaint du mauvais traitement qu'il a receu chez elle , & fait une Satyre contre son Rival ,</i>	36
A Madame l'Abbesse de... lettre 30. <i>Il la remercie des Confitures qu'elles luy a envoyées , & luy rend compte de sa fièvre & de son amour ,</i>	39
Billet de Caliste à l'Auth eur , lettre 31. <i>Elle luy ordonne de venir chez elle lire le Dialogue de l'Amour & de l'Amitié ,</i>	41
Réponse à ce Billet , lettre 32.	41
A la mesme , lettre 33. <i>En luy envoyant le Dialogue qui suit ,</i>	42
Dialogue de l'Amour & de la Raison ,	43
Au R. P. C. de la Compagnie de Jesus , lettre 34. <i>L'Auth eur le supplie de luy envoyer du Quinaquina , pour le guerir de la fièvre quarte ,</i>	58
A un Inconnu , qui avoit écrit à l'Auth eur , & intitulé sa Lettre , <i>l'Inconnu à l'Inconnu ,</i> lettre 35.	60
A Monsieur de S. lettre 36. <i>Il luy apprend le retour de sa santé ,</i>	65
A Monsieur de Ch..... lettre 37. <i>Il luy rend compte d'un voyage , & luy fait la peinture d'un Bal ridicule ,</i>	66
Au mesme , lettre 38. <i>Il se dédit de ce qu'il luy a mandé dans la Lettre precedente ,</i>	68
Au mesme , lettre 39. <i>Il luy envoie une Critique sur une Lettre qu'il avoit reçue de luy , avec une Dissertation sur un Madrigal ,</i>	71
A Monsieur de B... lettre 40. <i>Il le console de n'avoir pas dans ses Amours l'occasion favorable ,</i>	75
Au mesme , lettre 41. <i>Il se plaint de son silence ,</i>	77
Au mesme , lettre 42. <i>L'Auth eur se plaint de ne point recevoir de réponse , & luy fait confidence de l'amour qu'il a pour une belle Huguenote ,</i>	78

T A B L E.

- A Mad. de L... lettre 43. *Declaration d'Amour*, 81
- A la mesme, lettre 44. *Billet escrit un jour de Medecine*, 83
- A Monsieur de M.... l. 45. *Il le supplie de luy rendre de bons offices aupres de sa Maistresse*, 83
- A Madame de C... lettre 46. *Il luy fait la guerre de ce qu'elle demeure trop long-temps à la Campagne*, 85
- A Madame de H... *Que l'Autheur estoit allé voir à une Maison de campagne, où il la trouva en habit de Bergere, avec quelques autres Dames habillées de la mesme maniere*, lettre 47. 86
- A la mesme, *En luy envoyant un lit*, lettre 48. 89
- A Monsieur de T... lettre 49. *L'Autheur le console de n'avoir pas réussi aupres d'une Dame un peu trop interessée*, 91
- A Caliste, lettre 50. *Il luy mande ses sentimens sur la maladie qui la retient au lit*, 94
- A Monsieur de R.... lettre 51. *L'Autheur l'assure de son amitié, & le fait souvenir des petites desbauches qu'ils ont faites ensemble pendant leurs esudes*, 95
- A Monsieur de la F... lettre 52. *Il se plaint de son silence, l'assure de son amitié, & souhaite d'aller demeurer plus près de luy*, 98
-

LIVRE SECOND.

- A** Monsieur l'Abbé D.L.R. lettre 1. *L'Autheur le remercie de luy avoir cedé sa Maistresse*, 102
- A Margoton, lettre 2. *Il l'instruit de la maniere dont elle doit user avec luy, pour estre toujours aimée*, 104
- A la mesme, lettre 3. *Il blâme le soin qu'elle prend à cacher ses tétons*, 105

T A B L E.

A la mesme, lettre 4. <i>En luy envoyant deux Tome s de Clelie,</i>	107
A la mesme, lettre 5. <i>Il tâche de luy rendre l'Amour agreable, & de se justifier de plusieurs crimes dont elle l'accuse,</i>	108
A la mesme, lettre 6. <i>Il luy écrit sur le mesme sujet,</i>	109
A la mesme, lettre 7. <i>Il luy dit qu'en Amour, il ne faut point d'autre Guide que l'Amour mesme,</i>	110
A la mesme, lettre 8. <i>Il l'a louë d'avoir eû de la jalousie,</i>	111
A la mesme, lettre 9. <i>Il luy rend compte de quelle maniere il a passé la nuit après l'avoir quittée,</i>	112
A la mesme, lettre 10. <i>Il la louë d'avoir eû du chagrin pendant son absence,</i>	113
A la mesme, lettre 11. <i>Il la blâme d'un petit emportement,</i>	114
A la mesme, lettre 12. <i>Il la dispose à faire une petite promenade à la Campagne,</i>	115
A la mesme, lettre 13. <i>Il luy témoigne sa jalousie, & luy reproche son infidelité,</i>	116
A M. D. L. F. R. B. <i>Qui avoit arraché par galanterie du bras de l'Auth eur, un petit cœur d'or émaillé, sur lequel il y avoit pour Devise deux aisles, avec ces mots, Je vole de Belle en Belle,</i>	118
lettre 14.	
Réponse de M.D.L.F. à la precedente, qui a fourny matiere à celle qui suit, lettre 15.	123
Réponse de l'Auth eur à la precedente, lettre 16.	125
A Monsieur le Prieur B. lettre 17. <i>L'Auth eur luy fait une peinture de ses occupations & de ses plaisirs,</i>	128
Au mesme, lettre 18. <i>Protestations d'amitié,</i>	134
Au mesme, lettre 18. <i>Il se plaint de son silence</i>	137
Aux deux Nanons, pour réponse à une Lettre inti-	

T A B L E.

<i>tulée, Le Genie des Tygreses, envoyé à l'Homme temeraire, lettre 20.</i>	139
<i>A M. L. P. D. R. D. C. lettre 21. Declaration d'Amour,</i>	140
<i>A Madame de B. B. lettre 22. Regrets sur une absence,</i>	142
<i>A Madame de S. M. lettre 23. Relation d'un Voyage de Guyenne,</i>	145
<i>A quatre Amies, que l'Autheur avoit aimées en mesme Ville, lettre 24.</i>	149
<i>A Mademoiselle D.... En luy envoyant une piece de Ruban couleur de Rose, pour une discretion que l'Autheur avoit perduë contre elle, lettre 25.</i>	151
<i>A Madame la M. de M. lettre 26. L'Autheur se defend de répondre à une Elegie qu'elle luy avoit envoyée,</i>	153
<i>A Madame de B. lettre 27. Il se defend de luy écrire une Lettre galante qu'elle luy avoit demandée,</i>	155
<i>A la mesme, lettre 28. Il se plaint de ce qu'elle s'empresse de luy payer des Gands qu'il luy avoit envoyez, & qu'elle ne pense pas à s'acquiter d'une debte plus considerable,</i>	157
<i>A Monsieur G.... lettre 29. Il le remercie d'une épée qu'il luy avoit envoyée,</i>	158
<i>Au mesme, lettre 30. Il le prie de luy écrire plus souvent,</i>	160
<i>A Mademoiselle de.... lettre 31. Declaration d'Amour,</i>	161
<i>A Mademoiselle Van I.... lettre 32. Regrets sur un Depart,</i>	163
<i>A Monsieur le V. D. lettre 33. Il le louë de sa bonne table, & luy promet d'aller chez luy faire la débauche,</i>	165
<i>A Monsieur de S. lettre 34. Consolation sur la perte d'une Maistresse,</i>	167

T A B L E.

A Monsieur des A. lettre 35. <i>Relation du Passage de Dieppe en Angleterre ,</i>	170
Au mesme , lettre 36. <i>Relation d'un Voyage d'Angleterre ,</i>	172
Au mesme , lettre 37. <i>Relation d'un Voyage de Flandre ,</i>	176
Au mesme , lettre 38. <i>Relation d'un Voyage d'Hollande ,</i>	180
A Monsieur C.. lettre 39. <i>Estreines.</i>	186
A Monsieur de la V. S. D. F.... lettre 40. <i>Description de Grenoble ,</i>	187
Au mesme , lettre 41. <i>Il blâme sa trop grande modestie , & luy demande des nouvelles de son fils ,</i>	190
Au mesme , lettre 42. <i>Il le remercie des témoignages d'amitié qu'il reçoit de luy en toutes sortes d'occasions ,</i>	193
A M. D. L. F. R. B. lettre 43. <i>Il s'excuse d'avoir diferé à luy écrire ,</i>	195
A M. D. F. lettre 44. <i>Il s'entretient avec son Amy de la guerre qui se devoit faire en Italie ,</i>	197
A Monsieur de M. lettre 45. <i>Il raille les Troupes d'Italie ,</i>	201
A Monsieur le Prieur B. lettre 46. <i>Il luy envoie le Poëme qui suit ,</i>	205
Le Jaloux , Eglogue, A M. D. R. & D. B.	207

LIVRE TROISIEME.

A Madame de B. lettre 1. <i>L'Auth eur ayant appris qu'elle avoit envie de le voir , luy en témoigne sa reconnoissance , & luy fait son portrait ,</i>	219
A la mesme , lettre 2. <i>Il luy fait sçavoir le desordre qu'a causé dans son esprit la visite qu'il luy a rendue ,</i>	221

A la

T A B L E.

A la mesme , lettre 3. Il tâche de l'appaiser , & luy fait une historiette ,	222
A la mesme , lettre 4. En luy envoyant le Sonnet intitulé l'Avorton qui commence , Toy qui meurs avant , &c.	204
A Madame L.P.D.V.D.C. lettre 5. Il luy tesmoigne la joye qu'il a de l'amitié avec laquelle ils commencent à vivre ensemble , & la supplie d'empescher que l'Amour ne s'y mesle ,	225
A la mesme , lettre 6. Il luy apprend les sentimens qu'il a touchant la Poësie , & luy envoie le Sonnet qui suit ,	227
Sonnet dont il est parlé dans la Lettre precedente ,	229
A la mesme , lettre 7. Pour la remercier d'une Bourse en broderie ,	230
L'Amour interessé, pour Iris malade , Madrigal ,	231
L'Amour reconnoissant , pour Iris malade , Sonnet ,	233
L'Amour guery, Sonnet, sur la guerison d'Iris ,	234
A la mesme , lettre 8. Il raille deux Pedans qu'il avoit trouvez chez elle ,	235
A la mesme , lettre 9. Contre un grand Parleur ,	236
A la mesme , lettre 10. Contre un autre grand Parleur ,	238
A la mesme , lettre 11. Il luy envoie le Sonnet qui suit ,	239
Sonnet. Hier l'Amour chez Philis , &c.	240
A la mesme lettre 12. Il luy dit ses sentimens sur trois Sonnets faits par M. D. B.	241
A la mesme lettre 15. Il la remercie d'un Tableau en broderie , & luy envoie des Chançons qu'elle luy avoit demandees ,	242
Chançons.	243
Sonnet , dont il est parlé dans la Lettre precedente ,	252

T A B L E.

A la mesme, lettre 15. Il luy envoie les deux Hymnes qui suivent,	253
Hymne pour les Festes de Noël,	254
Autre,	255
A la mesme, lettre 16. Il la blâme de l'avoir fait convier a une Assemblée de belles Personnes, où son cœur n'avoit pas esté en seureté,	256
A la mesme, lettre 17. Il se plaint d'un Billet outrageux qu'il a receu d'elle,	258
A la mesme, let. 18. Apologie d'un Esprit badin,	259
A la mesme, lettre 19. Il luy envoie le Sonnet qui suit,	261
A mon aimable Commere, Sonnet,	262
A la mesme, lettre 20. L'Auth eur luy envoie deux Complimens qu'il avoit faits a l'ouverture de deux actions publiques de Philosophie,	263
Au R. P. I. Prestre de l'Oratoire, lettre LI. L'Auth eur le remercie de luy avoir traduit en Latin deux petits Complimens François,	267
A la mesme, lettre 22. En luy envoyant les douze Madrigaux qui suivent,	269
L'Injuste Querelle, Madrigal 1.	270
Sur un Sermon de l'amour du prochain, Madrigal 2.	270
Le Financier, Madrigal 3.	271
Sur un Tableau de Piché caressant l'Amour, qu'on disoit estre le portrait de Mademoiselle, Madrigal 4.	271
La Belle Plaideuse, Madrigal 5.	272
Grande Diference, Madrigal 6.	272
A Mademoiselle de... qui se piquoit d'entendre la Chiromance, & qui vouloit dire la bonne fortune à l'Auth eur, Madrigal 7.	273
Pour le mesme sujet, Madrigal 8.	273
La blancheur contestée, Madrigal 9.	274
L'Abeille, Madrigal 10.	274
Le Faineant, Madrigal 11.	275

T A B L E.

A Monsieur de.... qui demandoit à l'Autheur, à laquelle de deux agreables Sœurs il donneroit le plûtoſt ſon cœur, Madrigal 12.	275
A la meſme, lettre 23. <i>Satyre contre un Rival</i> ,	276
A la meſme, lettre 24. <i>Il luy envoie les quatre Portraits qui ſuivent</i> ,	278
Portrait de mon Rival, à Califte,	279
Portrait d'Iris,	284
Portrait de Paquette,	288
Portrait de Califte,	292
Billet de la meſme à l'Autheur, lettre 25. <i>Elle luy demande un Madrigal qu'elle avoit oublié</i>	298
Réponſe à la meſme, lettre 26. <i>Il luy envoie le Sonnet qui ſuit</i> ,	299
L'Amour pleurant, Sonnet,	300
A la meſme, lettre 27. <i>Il luy envoie le Madrigal, & les ſix Sonnets qui ſuivent</i> ,	381
Madrigal tiré d'un Recueil de Poëſies,	301
Pour une abſence, Sonnet 1.	302
A une Belle Devote, Sonnet 2.	303
A Iris qui ſe mettoit en colere, &c. Sonnet 3.	304
Pour un Rendez-vous, Sonnet 4.	305
L'Aimable Priſon, Sonnet 5.	306
Pour une belle Perſonne, à qui les tetons eſtoient venus depuis qu'elle eſtoit Religieuſe, Sonnet 6.	307
A la meſme, lettre 28. <i>Il la remercie d'un Panier de Pommes de Reinette</i> ,	308
A la meſme, lettre 29. <i>Satyre contre un Pretieux, qui eſtoit auſſi grand Nouvellifte</i> ,	310
A la meſme, lettre 30. <i>Il luy fait une Hiſtoriette, & luy envoie les dix-huit Sonnets qui ſuivent</i> ,	313
Sur un Départ, Sonnet 1.	316
A Iris qui mangeoit ordinairement des fleurs, Sonnet 2.	316
Pour l'Autheur, qui eſtant déguifé en Lutin à une	

T A B L E.

Mascarade, &c. Sonnet 3.	317
Le Niais, Sonnet 4.	318
La Coquette, Sonnet 5.	319
Remercement d'une Lettre de consolation, Sonnet 6.	320
Sur une belle & éloquente Bouche, Sonnet 7.	321
A deux Belles Questeuses, Sonnet 8.	322
A deux Amies, Sonnet 9.	323
A une Veuve, Sonnet 10.	324
A une Enjoüée, Sonnet 11.	325
Declaration d'Amour, Sonnet 12.	326
A une Dame que son Amant apelloit toujours nostre Aurore, Sonnet 13.	327
A une Belle Aveugle qui estoit déjà un peu vieille, Sonnet 14.	328
Belle Resolution, Sonnet 15.	329
Bagatelle, Sonnet 16.	330
Grande Confidence, Sonnet 17	331
Vœu Amoureux, Sonnet 18.	332
A la mesme, lettre 31. <i>L'Autheur l'entretient d'une maladie dont il pensa mourir, & d'un mariage où il pensa s'engager.</i>	333
A la mesme, lettre 32. <i>Relation d'un voyage d'Angleterre, & diverses petites nouvelles,</i>	335
A la mesme, lettre 33. <i>Il luy fait une Historiette, & luy envoie les Poësies qui suivent.</i>	338
L'Inconstant, Stances,	342
L'Inconstant Converty, Elegie à Iris,	346
A M. L. P. B. Ode,	348
A M. D. V. lettre 34. <i>Pour la remercier d'une Boëte de Conservees envoyées à l'Autheur le jour de sa Feste,</i>	353
A M. D. M. lettre 35. <i>Estreines,</i>	355
A M. L. B. lettre 36. <i>L'Autheur l'entretient d'un voyage qu'ils ont fait ensemble aux Pais-bas,</i>	356

FIN DE LA TABLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Confeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé CHARLES DE SERCY, Marchand Libraire en nostre bonne Ville de Paris, qui nous a fait remontrer qu'il a fait imprimer en vertu d'une Permission que nous avons accordée au sieur LE PAYS pour imprimer son Livre intitulé, *Amitiez, Amours, & Amourettes*, qu'il a composé, dont l'Authent a fait transport audit Suppliant; Il auroit aussi fait imprimer deux Livres du même Authent en vertu de deux Permissions qu'avons accordées audit Exposant; la première, pour imprimer un Livre intitulé, *Portrait de l'Authent des Amitiez, Amours & Amourettes*; l'autre, pour imprimer un Livre intitulé, *Zelotyde, Histoire galante*, lesquels Livres il les auroit fait corriger, pour les faire reimprimer, il voit que lesdites Permissions que nous luy avons accordées, sont presque expirées: C'est pourquoy il nous a tres-humblement supplié de luy accorder sur ce nos Lettres nécessaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, nous luy avons permis & permettons de faire reimprimer par l'un de nos Imprimeurs reservez, lesdits livres intitulez, *Amitiez, Amours, & Amourettes*; *Le Portrait de l'Authent*; & *la Zelotyde, Histoire galante*, en telle marge & caractère qu'il jugera bon estre durant l'espace de dix années, à compter du jour que lesdits Livres seront achevez de reimprimer pour

la premiere fois , faisant tres-expresses deffenses
à toutes personnes, de quelque qualité & condition
qu'elles soient , mesme à tous Libraires & Impri-
meurs, d'imprimer , vendre & distribuer , ny con-
trefaire lesdits Livres , à peine aux Contrevenans
de deux mil livres d'amende , applicable moitié à
l'Hospital General de nostre bonne Ville de Paris,
& l'autre moitié audit Exposant, à condition qu'il
sera mis deux Exemplaires de chacun desdits Li-
vres dans nostre Bibliotheque publique , un dans
nostre Cabinet , & un en celle de nostre tres-cher
& feal Chevalier , Comte de Gien , Chevalier de
France le sieur Segulier avant que de les exposer
en vente , à peine de nullité des presentes ; du con-
tenu desquelles nous voulons , & vous mandons
que vous fassiez iouir dans tous les lieux de no-
stre obeïssance ledit de Sercy , ou ceux qui au-
ront droit de luy, sans souffrir qu'il leur soit don-
né aucun empêchement , & qu'en mettant au
commencement ou à la fin dudit Livre un extrait
des presentes elles soient tenuës pour bien & deuë-
ment signifiées. Mandons au premier nostre Hui-
sier ou Sergent sur ce requis faire tous exploits
necessaires sans demander autre permission. CAR
tel est nostre plaisir , nonobstant oppositions ou
appellations quelconques & sans prejudice d'icel-
les , desquelles nous nous en reservons la connois-
sance & à nostre Conseil , nonobstant clameur
de Haro , Charte Normande & autres à ce con-
traires. Donné à S. Germain en Laye le 15. jour d'A-
vril l'an de grace 1671. Et de nostre Regne le vingt-
huitième. Par le Roy en son Conseil, BOVCHARD.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands
Libraires & Imprimeurs de cette Ville , suivant l'Arrest de
la Cour de Parlement du 8. Avril 1657. L. SEVESTRE, Syndic.

Achevé d'imprimer le 11. Juin 1672.

Le Pays, René,

Amitiez amours ...

Paris 1672

Epist. 431

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403221-0